

LE  
LIVRE ROUGE  
HISTOIRE DE  
L'ÉCHAFAUD



DUPRAY DE LA MAHÉRIE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

---

# LE LIVRE ROUGE

---

HISTOIRE

DE

## L'ÉCHAFAUD EN FRANCE

---

PAR

MM. B. MAURICE, A. DE BAST, E. FOURNIER, L. DE LA MONTAGNE, J. MOREL, E. ASSE,  
M. PROTH, H. BABOU,  
P. DUPRAY DE LA MAHÉRIE, M. DE LESCURE, A. BOSCHOWITZ.

OUVRAGE ORNÉ DE 50 PORTRAITS

Dessinés et gravés par

MM. C. BOULAY, L. BAILLY, Y. D'ARGENT, C. VERNIER, BOCOURT, G. FATH, ALLARD-CAMBRAY, HOTELIN, PANNEMAKER,  
HILDIBRAND, GUSMAND, CHAPON, TROUVÉ, BARBANT, etc.

---

PARIS

LIBRAIRIE PARISIENNE, 14, RUE D'ENGHIEN

---

1863

## AVANT-PROPOS



*Ce livre n'est ni une œuvre de spéculation, ni une œuvre de scandaleuse et frivole curiosité. Nous n'avons pas eu la prétention de faire concurrence à ce salon de Curtius de l'échafaud, à cette Galerie des crânes de suppliciés célèbres qu'on trouve, à leur place, dans notre Muséum d'Histoire naturelle : nous avons voulu faire une œuvre de haute morale et féconde curiosité, un livre d'art sérieux et de sérieuse littérature, destiné, non pas à telle ou telle partie du public, mais au public tout entier, à celui des honnêtes gens qui pardonne qu'on l'intéresse ou qu'on l'amuse, à la condition de le respecter.*

*Une fois le but du livre exposé, nous avons à développer, mais non à défendre le cadre adopté ; il comprenait forcément les individualités les plus diverses. Notre galerie de Portraits, faite à ce point de vue inexorable de la mort violente, publique, châtiment de grands crimes, ou couronnement d'uniques malheurs, ne pouvait refuser sa porte ni aux coquins, ni aux héros, ni aux brigands, ni aux martyrs. Mais si les rigueurs de l'exactitude historique nous condamnaient à cette hospitalité fâcheuse, nous avons fait, du moins, ce que prescrivaient ces convenances sacrées, supérieures à tout ordre*

*chronologique ou à tout système, en parquant à part, aux pieds de cet échafaud historique, où le crime fait la honte et non pas le bourreau, ce groupe sinistre des brigands légendaires; et en isolant ces grossières figures de ce triste et majestueux cortège des victimes, des héros et des martyrs, qui, sans les voir, est monté solennellement au ciel par la même échelle. — Qu'on ne nous reproche pas, comme une injure ou comme une impiété, ce voisinage, qui, en dépit de toutes nos précautions, serait coupable s'il n'était point inévitable. Comment faire pour séparer complètement dans l'histoire ceux qu'a unis, un moment, cette terrible égalité de la mort, cette fatale promiscuité du supplice? S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes; que le lecteur qui serait tenté de nous blâmer se souvienne de cette religion, qui n'en est pas moins parfaite, parce qu'elle a pris pour emblème le gibet du Golgotha, et de cet Homme-Dieu, Sauveur du monde, qui n'en est pas moins divin, pour avoir voulu expirer entre deux larrons.*

*Qu'on ne s'étonne donc pas de trouver dans la même collection, dont la mort est l'unique et inexorable lien, les brigands et les saints. Dieu ne les a confondus ni dans sa justice ni dans sa miséricorde, et le public reconnaîtra bien, sans que nous les lui indiquions d'avance, ceux qui méritent son horreur ou ceux qui honorent son admiration.*

*Qu'il entre donc, sans crainte d'une profanation, dans ce sanctuaire de l'échafaud, souillé à la porte, mais pur à l'autel. Et qu'il nous tienne compte de la difficulté, de la fatalité, pour ainsi dire, de notre sujet. Tout a été fait pour l'éluder, sans pouvoir nous y dérober entièrement. Nous avons séparé, soigneusement et pieusement, à tous les degrés de l'échelle de mort, ceux dont la vie appelle un jugement différent. Par une gradation équitable, par une progression réparatrice, qui part du crime pour aboutir à la vertu, et de la terre pour arriver au ciel, nous avons placé chaque figure et chaque histoire à la hauteur qu'elle doit occuper dans nos souvenirs ou dans nos regrets.*

*La direction et l'exécution de l'œuvre ont été confiées à des écrivains et à des artistes éprouvés. C'est une élite qui nous a prêté son concours, soutenu et dévoué. Des recherches heureuses, des découvertes qui sont de véritables bonnes fortunes, nous ont permis de donner constamment les*



*portraits les plus authentiques ou du moins les meilleurs modèles. C'est ainsi, par exemple, que nous osons aspirer à la reconnaissance de tous les amis des arts, pour leur avoir révélé ce portrait inédit de Saint-Just, le génie le plus énigmatique de la Révolution française, peint par la main immortelle d'un Prudhon. Mais ce n'est pas à nous à nous louer, après avoir commencé par nous défendre. Notre récompense, la seule digne de nos efforts désintéressés et de nos opiniâtres labeurs, sera l'approbation et les encouragements des artistes et du public. Nous ne nous sommes imposé aucun sacrifice pour rechercher et flatter le succès ; ils ont tous été faits afin de le mériter, et c'est avec confiance que nous offrons aux lecteurs une œuvre marquée au triple sceau du style, de l'art et de cette irréprochable moralité, qui est encore, en France, le meilleur moyen de réussir.*

*Nous finirons par une dernière explication, donnée aux impatiences et aux exigences de certains critiques, insatiables de perfection. Notre cadre était forcément limité. Nous n'avons donc pu donner tous les portraits qui, à la rigueur, devaient entrer dans notre collection. Il a fallu nous borner aux figures les plus caractéristiques, à celles qui ne troublaient point par trop l'harmonie intime, nécessaire même en un sujet si varié. Il en est quelques-uns, André Chénier, par exemple, que nous eussions désiré exempter de cet ostracisme inévitable. Ce n'est pas devant la figure que nous avons dû reculer. Elle est sympathique à tous les points de vue. Mais nous n'avons pu obtenir la reproduction du seul portrait qui fût digne de notre collection. C'est là un sacrifice, ajouté à tant d'autres, que nous regretterions, s'il n'avait été inspiré par le désir de ne pas perdre ces suffrages si vivement ambitionnés.*

P. DUPRAY DE LA MAHERIE.

PREMIÈRE SÉRIE

---

# BRIGANDS LEGENDAIRES

---

Le Maréchal de RAIS — GUILLERY — RAVAILLAC  
MANDRIN — CARTOUCHE  
DAMIENS — LOUVEL — FIESCHI — LACENAIRE

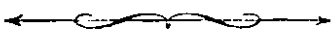


## LE MARÉCHAL DE RAIS

D'après un portrait peint par Féron.

Dessiné par Yan d'Argent, gravé par Barbant.

# LE MARÉCHAL DE RAIS <sup>(1)</sup>



Le moyen âge près de finir allume, à quelques années de distance, deux bûchers, dont les sinistres lueurs éclairent des vertus si hautes et des vices si étranges, qu'ils semblent défier les vertus et les vices du monde moderne. Sur l'un monte Jeanne d'Arc; sur l'autre, son compagnon d'armes, le maréchal de Rais. Au milieu des flammes qui dévorent la Pucelle rayonnent les miracles d'héroïsme que l'enthousiasme de la foi peut enfanter dans les âmes pures et mystiques; le nom seul de la martyre apporte jusqu'à notre siècle un parfum de sainteté légendaire. Le supplice du maréchal de Rais rappelle des monstruosités si grandes et de tels désordres, que le délire des passions, exalté par l'ignorance et la crédulité, semble ne pouvoir aller plus loin. Les plus fermes esprits frémissent au récit de ses crimes, comme les enfants aux contes de l'Ogre et de *Barbe-Bleue*, dont les cruautés imaginaires sont un pâle souvenir des cruautés qu'il a commises.

Gilles de Laval, baron de Rais, était fils de Gui de Laval et de Marie de Craon. Il naquit vers 1406, perdit son père en 1416, et n'avait pas

(1) Au dix-septième et au dix-huitième siècle, on écrivait *Retz*; aujourd'hui, l'on revient avec raison à l'ancienne forme *Rais*. La baronnie de Rais était située au nord de Nantes; elle fut érigée en duché-pairie, sous Henri III, pour la famille italienne des Gondi, qui compta parmi ses membres le fameux coadjuteur de Rais.

quinze ans lorsqu'il épousa Catherine de Thouars. Riche, jeune et de belle mine, il fit bien vite son chemin à la cour du roi de France, Charles VII, près duquel son cousin George de La Trimouille était tout-puissant. Lorsque le roi eut accepté, à Chinon, les services de Jeanne d'Arc, et que La Trimouille sentit, devant le prestige de la jeune fille, tomber son pouvoir, il plaça auprès de la Pucelle, avec le titre de lieutenant du roi, mais en réalité comme espion et surveillant, Gilles de Rais, qui fit ainsi toute la campagne jusqu'au 17 juillet 1429, jour du sacre. Ce jour même, Gilles fut nommé maréchal de France et eut l'honneur de porter la Sainte-Ampoule.

Le nouveau maréchal n'avait que vingt-trois ans : son penchant au plaisir et la frivolité de son esprit le détournèrent bientôt du métier des armes, et il ne tarda pas à quitter la vie active pour se livrer en maître, dans sa seigneurie de Rais, au luxe et à l'oisiveté. La fortune, déjà très-considérable, qu'il tenait de son père et de sa femme, fut augmentée d'un tiers par la mort de son aïeul maternel, Jean de Craon, et l'on peut évaluer ses revenus à deux millions de francs de nos jours. Cette fortune, vraiment royale à l'époque où il vivait, excita sa vanité et tourna son imagination vers de folles dépenses. Il se fit une garde qui rivalisait, par le nombre et l'éclat, avec celle des plus grands princes; elle se composait de deux cents hommes d'armes à cheval. Ses châteaux de Machecoul, de Tiffauges et de Chantocé, son hôtel de la Suze, à Nantes, étaient remplis de meubles précieux et parés de riches tentures. Un drap d'or et de soie tapissait sa chapelle; sur l'autel, les chandeliers, les encensoirs, les croix, les calices brillaient des plus rares pierreries. Vingt-cinq à trente clercs, enfants de chœur, chapelains, archidiacres, composaient son chapitre; il donnait à leur chef le titre d'évêque, et « les vêtait tous de robes trainantes d'écarlate à fines pannes et fourrures, de chapeaux de cœur de fin gris, doublés de fin menu, etc. » Tout ce monde suivait le maréchal dans ses voyages; même il payait et nourrissait six hommes dont l'unique emploi était de porter une paire d'orgues qui accompagnaient le chant.

Il tenait table ouverte, et faisait servir tout ce qu'il y avait de plus délicat en viandes et de plus exquis en vins. Souvent, après le repas, il offrait à ses convives le spectacle des Mystères, des danses de morisques ou autres divertissements qui étaient préparés à grands frais.



Les revenus du maréchal ne purent suffire longtemps à de telles prodigalités. Forcé de vendre une partie de ses biens, il eut recours à l'alchimie pour refaire sa fortune. Cette recherche de la pierre philosophale lui coûta de grandes sommes, et lui fut une nouvelle cause de ruine. Désespérant de réussir, il finit par se livrer à la nécromancie.

Un médecin du Poitou exploita d'abord sa crédulité, et promit de le mettre en relation avec le diable. Le fourbe s'arma de toutes pièces et entra dans un bois, après avoir fait « un grand nombre de cercles et autres figures. » Il revint, disant que le diable avait paru sous la forme d'un léopard terrible, mais avait passé sans rien dire; il ajouta que sans doute il avait manqué à quelque cérémonie dont il ne se souvenait plus, et qu'il avait besoin de retourner dans son pays pour s'en instruire à fond. Il partit, largement payé d'avance pour la peine qu'il allait prendre, et ne reparut plus.

Un homme plus adroit et plus profondément corrompu, le prêtre florentin Francesco Prelati, prit alors la direction des opérations magiques. Le maréchal écrivit d'abord, sous sa dictée, une cédule, dans laquelle il promettait au diable tout ce qu'il lui demanderait, excepté sa vie et son âme. Ensuite commencèrent les sacrifices humains. Les gens du maréchal attiraient dans ses châteaux, par des friandises ou des promesses, quelques jeunes filles et surtout de jeunes garçons du voisinage. Il les immolait, et offrait au diable leur sang, leur cœur ou un de leurs membres. La fureur de ses sens lui fit mêler à la pratique de ces superstitions d'immondes voluptés, et chercher dans des raffinements inouïs de cruauté une excitation à sa lubricité sauvage. Il se plut souvent à égorger de sa propre main les victimes de sa passion; il aimait à voir les mouvements convulsifs que les approches de la mort excitaient dans ces innocentes créatures; ce spectacle l'enflammait à de nouveaux crimes. Bien qu'il eût presque toujours le soin de brûler le corps des enfants qu'il avait tués, on trouva cependant, lors de son procès, quarante-six squelettes à Chantocé et quatre-vingts à Machecoul.

La voix publique finit par s'élever avec tant de violence contre le coupable, que le duc de Bretagne, Jean V, fut mis en demeure de le poursuivre judiciairement. Déjà, en 1435, les parents du maréchal de Rais ayant demandé au roi Charles VII son interdiction civile, le roi prononça

cette interdiction, et manda au duc de faire exécuter son jugement; le duc, qui avait acquis la plus grande partie des biens aliénés par le maréchal, usa de délais et de subterfuges pour ne pas obéir. Mais, devant les accusations qui s'élevaient de toutes parts, il fut obligé d'abandonner la cause de celui qu'il avait trop longtemps protégé.

Le procès fut fait dans la Tour-Neuve de Nantes, par Jean de Malestroit, évêque diocésain et chancelier de Bretagne, par frère Jean Blouin, vicaire de l'inquisiteur de la foi en France, et par Pierre de l'Hôpital, président de Bretagne. Le maréchal comparut pour la première fois devant ses juges le 19 septembre 1440. Il leur répondit d'abord avec beaucoup de hauteur, disant que tous les ecclésiastiques étaient des simoniaques et des impudiques, et qu'il ne pouvait les reconnaître pour ses juges. Mais, ayant été menacé de toutes les censures de l'Église, il changea de ton et déclara une partie de ses crimes. La crainte de la torture lui fit avouer le reste devant l'évêque de Saint-Brieuc, le président de Bretagne, Jean l'abbé, Eudon de Roscerf, un clerc et un notaire.

Le président le pressa de déclarer les motifs qui l'avaient porté à faire mourir tant d'innocents et à faire brûler ensuite leurs corps. Le maréchal répondit : « Vraiment il n'y avoit autre cause ni intention que ce que je vous ai déjà dit. Je vous ai dit de plus grandes choses que n'est ceste-ci, et assez pour faire mourir dix mille hommes. »

Lorsqu'on l'eut confronté avec Prelati, il embrassa ce complice de ses cruelles débauches, et lui dit : « Adieu, François, mon ami, jamais plus ne nous entrevoierons en ce monde... Mais ayez bonne espérance en Dieu, que nous nous entrevoierons en la grande joie du paradis. »

Le lendemain, il comparut en jugement et confessa publiquement tous les crimes dont on l'avait accusé, ajoutant, avec une grande effusion de larmes, qu'il en avait encore commis une infinité d'autres plus énormes. Il déclara que la mauvaise éducation avait été le principe de tous ses désordres, et avertit les assistants qui avaient des enfants de ne pas les nourrir trop délicatement, de leur donner de bons principes, et de les occuper sans cesse, afin de leur apprendre à éviter l'oisiveté.

C'est le 25 octobre qu'il fut condamné à être brûlé avec deux de ses gens, Henri et Étienne Couillaut, dit Poitou. L'exécution eut lieu le lendemain;

elle fut précédée d'une procession que le clergé fit dans la ville pour obtenir au patient l'esprit de contrition. Le maréchal, qui avait obtenu de mourir avant ses serviteurs, monta le premier sur le bûcher, en présence d'une foule immense; il fut attaché à un poteau, les pieds fixés sur une escabelle, que le bourreau enleva, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Le condamné resta donc suspendu, et il était déjà mort par strangulation lorsqu'on mit le feu au bûcher. Son corps fut retiré presque aussitôt que la flamme jaillit; des dames de sa famille, auxquelles on le porta, le firent inhumer à Nantes, dans l'église Notre-Dame-des-Carmes. — Gilles de Rais laissait une fille unique, Marie de Laval, qui fut mariée deux fois et mourut sans enfants, en 1458.

J. MOREL





## GUILLERY

D'après une gravure d'Abraham Bosse  
Dessiné par Léon Bailly, gravé par Gusmand.

# GUILLERY



Ce n'est pas là, à parler rigoureusement, un nom propre ; c'est une raison sociale, un faux-nez dont s'affublèrent, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, trois gentilshommes de l'une des premières familles de l'ouest de la France. Après avoir vaillamment porté les armes au nom de la Ligue, sous le duc de Mercœur, ils refusèrent de se soumettre avec lui à l'autorité de Henri IV et, réunissant cinq à six cents capitaines ou soldats débandés, se mirent à arrêter les marchands sur la grande route, à forcer les châteaux et monastères, à piller les églises sur une étendue de trente à quarante lieues à la ronde.

Ils étaient trois frères, et les historiens se sont accordés à dissimuler leur véritable nom, que les contemporains connaissaient à merveille, et qui paraît avoir été des plus illustres. Ce sobriquet de Guillery, qu'on donnait bien avant eux, dans la Bretagne et les provinces limitrophes, à tous les chefs de brigands légendaires, a été conservé surtout au second, le plus redouté, le plus féroce d'entre eux, celui-là qui fut exécuté sur la roue à La Rochelle, le 25 novembre 1608, avec soixante-deux de ses compagnons.

Si les crimes de Guillery furent nombreux, la légende qui nous les a transmis est des plus écourtées. Voici cependant une petite anecdote, racontée avec une adorable naïveté, et que nous vous allons donner dans



le style même de la légende. On ne touche pas à ces délicieuses petites choses-là !

« Estant donc ainsi rangé en vn bois, où il dresse vne puissante forteresse, un iour il attend iusques environ sur le midy, couché sur le ventre le long du grand chemin de Nantes, tant qu'à la fin il passe vn bon homme à qui il demanda où il alloit, et ayant desia bien entendu qu'il alloit à Nantes, il feint aussi y vouloir aller. Se mettant en chemin ensemble, demandoit au bon homme, qu'il alloit faire à Nantes, lui respondit qu'il alloit solliciter vn procez : Tu as donc bien de l'argent, luy dit-il; l'austre s'excuse et dit qu'il n'en auoit pas, sinon sept ou huict sols pour son disner : non ai-je pas moy, répondit-il, mais i'espère que Dieu nous en enuoyera; puis estant passé vn peu plus outre, et luy ayant encore demandé s'il n'auoit pas d'argent, et l'austre ayant dit que non; or bien, dit-il, prions, Dieu nous en enuoyra, et de cette façon tirant un petit manuel de sa pochette, il se met à genoux et y faict mettre le bon homme avec luy, puis il luy dist : regarde s'il t'en est point venu. Il met la main en sa pochette et dit que non; tu ne pries donc pas de bon cœur, dit-il, l'autre s'excuse et dit que si faisoit : En disant cela, il tire cinq sols de sa pochette, et le fait encore prier; et la seconde fois en tire dix, puis quinze, et touiours le bonhomme ne trouuait rien; tu ne pries donc pas de bon cœur, dit-il, car il t'en viendrait aussi bien qu'à moy, il dit que si, tant qu'il pouuoit. Or, dit-il alors, tu en as donc bien, car moy qui ne prie guières de bon cœur, s'il m'en est venu, à plus forte raison à toy aussi, et partant ie le veux voir, et disant cela il se met à le fouiller, lui trouue quatre cents escus, en prend la moitié, et le renuoye avec le reste, lui disant : Comment tu me veux tromper et ne me rien donner de ce que Dieu t'enuoye en ma compagnie, comme si ie n'en deuois auoir ma part. »

Si le capitaine Guillery n'eût fait que de semblables gentilleses, la justice, fort empêchée en ce moment, ne se fût probablement pas trop occupée de lui faire rendre des comptes. Mais, nous l'avons dit, il avait forcé quantité de monastères et de châteaux, entre autres ceux de Sainte-Hermine et de Mareul, en sorte que la cour se fâcha à la fin. Elle envoya contre lui M. de Parabèle, gouverneur de Niort, le grand-prévôt, dix-huit

ou vingt prévôts ordinaires, quatre mille cinq cents hommes de cavalerie et d'infanterie, avec quatre couleuvrines. Il fut assiégé dans l'un des châteaux fortifiés qui lui servaient de repaires, fut pris dans une sortie furieuse qu'il tenta avec quatre-vingts de ses gens, conduit et exécuté à La Rochelle. Son procès ne fut pas long; il témoigna un grand courage, beaucoup de repentir, et, avant que d'être attaché sur la roue, adressa aux assistants un discours des plus pathétiques.

Voilà tout ce qui a été jamais imprimé sur Guillery, si nous y ajoutons la romance légendaire dont il est le héros; mais je n'étais pas homme à me contenter pour si peu; j'ai recouru à la pièce quatrième du *Manuscrit des Minimes*, indiqué par erreur cinquante-huit dans la *Biographie Didot*, tandis que c'est trente-huit qu'il faut lire.

Là, j'ai trouvé un récit quelque peu différent : « Philippe Guillery, dit un contemporain anonyme, était le second fils d'un maçon, demeurant au village des Landes, paroisse de Boulogne, dans le Bas-Poitou. Ses deux frères, l'aîné et le plus jeune, s'appelaient Mathurin Guillery, l'un ayant été le parrain de l'autre. Tous trois furent consécutivement laquais du sieur de Garnaud, gentilhomme, leur voisin.

» L'aîné, Mathurin, porta les armes pour le service du Roi, comme fit aussi, dans le commencement, Philippe Guillery. Mais celui-ci ayant, dans la suite, embrassé le parti de la Ligue, se rendit à Nantes et entra dans les cheveu-légers de M. de la Mallonière, et se maria avec la fille d'un négociant de Liège, nommé de la Motte.

» La paix faite quelque temps après, il se retira à Machecoul et commença le cours de ses voleries, pour lesquelles se voyant poursuivi, il résolut de passer en Flandre et poussa jusqu'à Paris; mais ayant changé d'avis, et pendant qu'il s'en retournoit chez lui, il fut arrêté une première fois, à Saumur, par le prévôt, qui le voulut ramener dans le Bas-Poitou pour le confronter avec quelques-unes de ses victimes. Toutefois, dit son naïf historien, il lui échappa, par intelligence ou autrement, et fit partie d'une troupe de huit voleurs, dont quatre furent pendus dans l'année.

» Cette circonstance lui ayant donné à réfléchir grandement, il se retira, avec sa femme, dans la ville de Cosnes, où il se livra, pendant deux ans, au commerce des draps. Une seconde fois il voulut passer en Flandre,

une seconde fois il n'alla pas plus loin que Paris, et la fièvre le cloua à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortit guéri, ce qui était une chance fort rare à cette époque.

» De retour dans le Bas-Poitou, il se mit, au commencement de 1604, à la tête d'une bande de quarante voleurs, dont presque tous avaient porté les armes durant la guerre, et besogna de telle façon, que M. de la Guestière, prévôt-général du Poitou, reçut de Sully l'ordre formel de mettre un terme à cet état de choses, et, quoi qu'il en pût coûter, de s'emparer mort ou vif du redouté Philippe Guillery.

» Ce fut, entre ces deux personnages, une partie de barres qui ne dura pas moins de quatre ans. Dès que le grand-prévôt, suivi d'une vingtaine de prévôts ordinaires, d'archers à cheval et à pied, d'une sorte d'armée de gentilshommes et de vilains, paraissoit-il sur un point, que Guillery passoit sur un autre avec toute sa troupe; l'on se rencontroit pourtant quelquefois, et l'on se tuoit quelques hommes de part et d'autre. Mais, dit le contemporain, il étoit fort difficile de prendre Guillery, à cause de sa subtilité d'abord et ensuite parce qu'il se tenoit, le jour, tapis au fond des bois et endroits sauvages et ne se montroit que la nuit sur les grands chemins, où il détroussoit les marchands et seigneurs attardés, en exigeant des rançons qui s'élevoient quelquefois jusqu'à des sept ou huit mille livres, sommes considérables en ce temps-là.

» D'un côté, quoique très-brave et très-piqué au jeu, le sieur de la Guestière ne pouvoit tenir réunie, plus d'un mois de suite, une troupe qui n'avoit pas de solde; de l'autre, bien qu'il séjournât de prédilection dans le Bas-Poitou, Philippe Guillery ne laissait pas de le quitter à l'occasion et de se jeter dans quelques provinces limitrophes; c'est ainsi que nous le voyons successivement à Nantes, à Saumur et jusque dans les environs d'Orléans. »

Il fut pris à la fin, mais il en coûta gros.

« A faire lesdites courses, voyages, captures et jugements des dits voleurs, auroit, iceluy sieur de la Guestière, despendu et desboursé de son argent sept ou huict mille livres pour le moins, gasché pour douze ou quinze cents livres de chevaux, oûtre la despense qu'il avoit faite en sa mayson de la Guestière audit Bas-Poitou, où il auroit tenu quasi pendant ledit temps, mesmement depuis le moys de juillet 1604, jusqu'au moys de

may 1606, vingt ou vingt-cinq hommes pour courir sus auxdits voleurs, qui se monte à plus de troys ou quatre mille livres, et, en oûtre, la récompense qu'il auroit fait donner à celui qui lui donna ledit advis du pays où étoit ledit Guillery. . . . .  
. . . . .

» Et Sadite Majesté ayant su les services rendus par ledit sieur de la Guestière, prevost-général du Poitou, et les dépenses par lui faictes, et voulant l'en récompenser, auroit iceluy annobly et sa postérité, comme il appert par ses lettres d'annoblissement, vérifiées et enregistrées par nos seigneurs de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aydes. »

B. MAURICE.





## RAVAILLAC

D'après un portrait de la Bibliothèque Impériale (Collection de Bure).

Dessiné par Léon Bailly, gravé par Thénard.



### III

## RAVAILLAC

---

Henri IV avait fait, le 13 mai 1610, sacrer et couronner, à Saint-Denis, sa seconde femme, Marie de Médicis, et s'occupait d'ordonner les fêtes de son entrée dans Paris, avant de partir pour la frontière et de porter, pour la première fois, ses armes à l'étranger. Il voulait, pour solenniser ce grand jour, accorder un grand nombre de mises en liberté, non-seulement aux prisonniers ordinaires, mais encore à ceux de la Bastille. A l'égard de ces derniers, il jugea à propos de conférer avec Sully, et, pour cela, de l'aller visiter à l'Arsenal.

A cet effet, le vendredi 14, entre trois et quatre heures de l'après-midi, il partit de la cour du Louvre, dans son carrosse, avec six seigneurs de ses plus familiers, et, par malheur, défendit à son escorte de le suivre.

Il est à observer que ce carrosse, non plus qu'aucun autre à cette époque, n'avait de glaces, et que c'est précisément le crime que nous allons raconter qui en amena l'usage. On était arrivé rue de la Ferronnerie, devant le cimetière des Innocents, lorsque la voie se trouva embarrassée par deux charrettes chargées l'une de vin, l'autre de foin. Un individu, profitant de ce temps d'arrêt, monta sur l'essieu, et, d'un bras assuré, porta au roi deux coups de couteau, dont le premier, pénétrant entre la cinquième et la

sixième côte, amena la mort immédiate, et dont le second ne fit qu'effleurer la peau.

Ce misérable eût pu se sauver, s'il ne se fût obstiné à rester là, tenant son couteau sanglant à la main. On le conduisit d'abord au Louvre, en même temps qu'on y ramenait le roi, qu'on annonçait n'être que légèrement blessé, bien que les seigneurs vissent qu'il était mort.

Nous lisons sur les registres de la Conciergerie, à la date du lendemain :

« François Ravailac, praticien, natif d'Angoulesme, amené prisonnier par messire Joachim de Bellangreville et chevalier seigneur de Neuvy, prevost de l'hostel du roy et grand-prevost de France, par le commandement du roy, pour l'inhumain parricide par luy commis en la personne du roy Henri IV<sup>e</sup>. »

En marge est transcrite l'horrible sentence rendue contre lui, et que nous ferons connaître en copiant textuellement le procès-verbal d'exécution.

Qu'était-ce donc que Ravailac?... Un malheureux aliéné, un monomane religieux, un halluciné, pas autre chose. Qu'on en juge par quelques fragments des interrogatoires qu'il a subis :

— « A dit : avoir nom François Ravailac, âgé de trente-deux ans, demeurant en la ville d'Angoulesme, où il monstre aux enfants à prier Dieu, en la religion catholique, apostolique et romaine.

— » A dit : qu'il n'a reçu, ny luy, ni les siens, aucun outrage de Sa Majesté ; qu'il n'a été aussy meu, ny induit par personne pour entreprendre cest attentat, mais l'a fait par une mauvaise et diabolique tentation, et que, venant en ceste ville, outre ce que l'occasion de son voyage estoit pour faire la taxe de ses dépens, c'estoit aussy une intention d'attenter contre Sa Majesté.

— » A dit : confesser que c'est lui qui a blessé le roy d'un cousteau qu'il desroba, il y a dix ou douze jours, en une hostellerie, près les Quinze-Vingts, en intention de tuer le roy.

— » A dit : qu'il avoit eû plusieurs raisons de tuer le roy, entre autres, qu'il n'avoit voulu, comme il en avoit le pouvoir, réduire la religion prétendue réformée à l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

— » A dit : qu'il avoit eû, pendant sept semaines, l'habit de frère convers des Feuillants, et qu'on luy a osté à cause des visions qu'il avoit eues.

— » A dit, quant aux visions : qu'ayant esté prisonnier à Angoulesme, pendant qu'il y estoit retenu pour debtes, avoit eû des visions, comme des sentiments de feu, de souffre et d'encens, et qu'estant hors de la prison, le samedi d'après Noël, de nuist, ayant fait sa méditation, a continué les mains jointes et pieds croisés dans son lit, avoit senti sa face couverte et sa bouche, d'une chose qu'il ne peut discerner, parce que c'étoit à l'heure de minuit, etc., et, estant en cet estat, eust volonté de chanter les cantiques de David, commençans : *Dixit Dominus*, etc., jusqu'à la fin du cantique, avec le *Miserere* et *De profundis* tout au long, et luy sembla que les chantans, il avoit à la bouche une trompette, faisant pareil son que le trompette à la guerre. Le lendemain matin, s'estant levé et fait sa méditation à genoux, recolligé en Dieu en sa manière accoustumée, se lève, s'assit en une petite chaise devant le fouïer, puis, s'estant passé un peigne par la teste, voyant le jour n'estant encore venu, apperceut du feu à un tison; s'achève d'habiller, prend un morceau de sarment de vigne, lequel ayant allié avecq le tison qui estoit au feu, mist ses deux genoux en terre et se print à souffler, vist incontins, aux deux costés de sa face, à destre et à sénestre, à la lueur du feu qui sortait par le soufflement, des hosties semblables à celles dont on a accoustumé faire la communion aux catholiques en l'Église de Dieu, etc., et, au-dessous de sa face, au droict de sa bouche, voyoit, par le costé, un rouleau de la même grandeur que celle que lève le prestre à la célébration du service divin à la messe; dont il avoit fait révélation au père d'Aubigny, qui luy fit response qu'il ne devoit s'arrester à tout cela; craignant qu'il eust le cerveau troublé, devoit dire son chapelet et prier Dieu. »

Incontestablement c'est une excellente chose que le chapelet, mais des douches eussent été peut-être d'un meilleur résultat.

— « A dit : que personne quelconque ne l'a induit à attenter sur le roy, que le commun bruict des soldats qu'il vouloit faire la guerre contre le Pape; parce que, faisant la guerre au Pape, c'est la faire contre Dieu, d'autant que le Pape est Dieu et que Dieu est le Pape. »

Il paraît que ce n'était pas un brillant état que celui de maître d'école en ce temps-là. Ravailac déclare qu'il avait quatre-vingts élèves dont les parents lui donnaient l'un du lard, l'autre de la chair, du blé et du vin.

Il avait mis treize jours à venir d'Angoulême à Paris, et n'avait vécu que d'aumônes tout le long de la route.

Ravaillac subit quatre interrogatoires libres par-devant le premier président Jeannin et trois conseillers sans jamais varier sur ce fait qu'il n'avait pas de complice. Il signa avec paraphe chacun de ses interrogatoires, et, au troisième, comme il avait déclaré se piquer quelque peu de poésie, il ajouta :

*Que toujours dans mon cœur,  
Jésus soit le vainqueur.*

Enfin, le 27 mai 1640, à la levée de l'audience, *en la chambre de la buvette*, en présence de tous messieurs les présidents et de plusieurs de messieurs les conseillers, Ravaillac fut appliqué à la question; mais on ne put aller au delà du troisième coin, parce qu'il tomba en pâmoison, qu'il y avait danger qu'il ne passât et qu'on lui tenait mieux en réserve.

On lui donna du vin, on l'étendit sur un matelas et il eut à dîner; puis on le laissa, après qu'il eut été lié à un poteau, en conférence avec deux docteurs en Sorbonne, la cour ayant jugé que ce n'était pas trop de deux pour ouïr une pareille confession.

Sur sa demande expresse, le greffier fut appelé pour en minuter le résumé, afin qu'il fût révélé et même imprimé pour être porté à la connaissance de tous.

A trois heures, au moment où il sortait de la Conciergerie, les autres prisonniers l'invectivèrent, et, sans la garde, se fussent jetés sur lui. La foule lui fit semblable accueil quand on le mena faire amende honorable devant l'église Notre-Dame, et les archers à pied et à cheval durent distribuer force horions pour le conduire vivant à la Grève.

Maintenant laissons parler un témoin oculaire :

« Monté sur l'eschafaut, y a esté consolé et exhorté par les docteurs, qui, ayant fait ce qui estoit de leur profession, le greffier l'a d'abondant exhorté, finissant sa vie, penser à son salut par la nue vérité, à quoy n'a voulu dire que ce qu'il avoit dit au précédent.

» Le feu mis à son bras, tenant le cousteau, s'est escrié à Dieu et a plusieurs fois dit : *Jésus-Maria!* Par après tenaillé, il a réitéré les cris et prières; faisant lesquelles plusieurs fois admonesté à reconnaître la vérité,

n'a dit que comme au précédent ; et le peuple avec grand'rumeur, crié et répété les opprobres et injures, disant qu'il le fallait laisser languir ; puis avec intervalles, le plomb fondu et huile jettez sur les plaies, où il avait été tenaillé, a continué hautement ses cris.

» Sur ce, les docteurs luy ont de rechef parlé ; et, à ce faire invitez par le greffier, ont voulu faire les prières accoustumées, se sont debout decouverts, et ont commencé publiquement ; mais, tout aussi tost le peuple en turbe et confusion, a crié contre eux ; disant qu'il ne falloit prier pour ce meschant, ce damné et autres paroles semblables, telles qu'ils ont estés contraints cesser ; et le greffier luy a lors remonstré comme la grande indignation du peuple estoit le jugement contre luy, qui l'obligeoit à se disposer de tant plus à la vérité ; il a continué et dit : *Il n'y a que moi qui l'ai fait.*

» Fait tirer les chevaux environ demie-heure, par intervalle arrestez, enquis et admonesté, persévéré en ses dénégations ; et le peuple de toutes qualitez, qui là estoit proche et loing, continué ses clameurs et tesmoignages de ressentiment du malheur de la perte du roy ; plusieurs mis à tirer les cordes avec telle ardeur que l'un de la noblesse, qui estoit proche, a fait mettre son cheval au lieu de l'un de ceux qui estoit recreu, et enfin, par une grande heure tiré sans estre démembré, a rendu l'esprit ; et lors démembré, le peuple de toutes qualitez, se sont jettez avec espées, cousteaux, bastons et autres choses qu'ils tenoient, à frapper, couper, déchirer les membres ardemment, mis en diverses pièces, ravis à l'exécuteur, les trainant qui çà, qui là par les rues, de tous costéz, avec telle fureur que rien ne les a peu arrester, et ont été brulez en divers endroits de la ville. »

Ainsi le peuple de Paris vengea avec une sorte de furie la mort du roi populaire par excellence.

B. MAURICE.







## MANDRIN

D'après une gravure du temps (*Collection des Suppliciés, Maniaques, Visionnaires, etc.*, Bibl. Impér.)

Dessiné par Vernier, gravé par Carter.

# MANDRIN



C'est bien à tort que, depuis plus d'un siècle, le vulgaire rapproche le nom de Cartouche et celui de Mandrin ; il n'y a nul parallèle à établir entre ces deux hommes.

Type exorbitant du gamin de Paris, le premier, sans éducation, sans idées relevées d'aucun genre, quoique doué de beaucoup d'intelligence, ne commit tous ses crimes que pour satisfaire les instincts les plus grossiers. Le second fut un précurseur, un homme de génie venu au monde cinquante ans trop tôt ; il était né pour être un militaire hors ligne, les vices de son époque en firent un contrebandier, un brigand.

Cinquante ans plus tard, il eût combattu par le raisonnement, à l'Assemblée nationale, le monstrueux système financier contre lequel il s'insurgea les armes à la main, ou il fût mort au champ d'honneur dans les grandes guerres de la Révolution.

Louis Mandrin naquit à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, généralité de Grenoble, élection de Saint-Romans, le 11 février 1725. Sa famille était originaire d'Allemagne. Son père, François-Étienne Mandrin, exerçait la profession de marchand de chevaux, et s'occupait plus spécialement de la remonte.

Cet homme, qui tint deux ans en échec la maréchaussée de quarante

de nos départements actuels, qui ne craignit pas d'affronter en bataille rangée une véritable armée commandée par un lieutenant général, et parvint, quoique vaincu, à lui échapper, n'avait jamais appartenu à l'armée, il n'avait pas même fait partie de la milice.

En 1745, Louis Mandrin succéda à son père dans son métier de maquignon ; il avait alors vingt ans. A cela près du peu de scrupules dans les transactions, et des petites ruses inhérentes, pour ainsi dire, à la profession, il ne paraît pas qu'on eût eu jusque-là rien à lui reprocher.

Deux circonstances le forcèrent à quitter son état ; d'abord, une grande mortalité sur les chevaux ; ensuite, la gêne où le mettait le non-paiement de ceux qu'il avait fournis au gouverneur du Dauphiné. Il n'avait donc pas lieu d'être fort satisfait du gouvernement, et il ne se faut pas trop étonner s'il se jeta dans la seule carrière ouverte aux déclassés de cette province : la contrebande avec la Suisse, la Savoie, et même entre les différentes provinces de France.

Voici le portrait que trace de lui M. Buisson, lieutenant de châtelainie à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs (espèce de juge de paix), dans une lettre à M. de Moidieu, procureur général au Parlement de Grenoble :

« Taille cinq pieds quatre pouces, cheveux châtains tirans beaucoup sur le blond, courts et non frisés, yeux gris ou roux enfoncés, sourcils non fournis, visage gros, ovale, un peu marqué de petite vérole ; nez proportionné et assez bien tiré ; la bouche assez grande, un peu enfoncée ; les lèvres ny grosses ny petites, le menton un peu pointu et un peu avancé en dehors ; bonne mine, les épaules grosses, le reste du corps de même ; robuste, bien planté, gros gras de jambe ; portant toujours un ceinturon de la largeur de demi-pied, dans laquelle on dit qu'il tient son argent ; portant un habit de drap d'Elbeuf gris, qui a été tourné, sans parements aux manches, y ayant seulement une pièce de la même étoffe avec quatre boutonniers, ce qu'on appelle à *la cuisinière* ; portant un grand chapeau dont l'aile de derrière est presque toujours abattue, il la met ordinairement devant, de manière qu'elle luy couvre une partie du visage ; culottes de peau forte, assez usées, y ayant quelques dessins à côté et au-dessous des boutonniers du genouil ; portant presque toujours des giestres, il en a actuellement de ratine de couleur de gris d'épine presque neuves ; il a une

camisolle de mouleton croisée qu'il porte presque toujours sous son habit avec une veste rompue de la même étoffe que son habit. »

On voit qu'à tout prendre, Mandrin, exécuté à trente ans, devait être un fort bel homme ; l'on ne s'étonnera pas des marques d'intérêt que les dames de Valence lui prodiguèrent dans sa prison.

La légende, qui s'est donné ses franchises coudées à l'égard de Louis Mandrin, veut qu'il ait été surtout, et avant tout, faux monnayeur ; il y a même, sous la date du 29 juillet 1753, un certificat de M. Buisson, qui atteste qu'il a été condamné comme tel par défaut, ainsi que son frère Claude. Je répugne à le croire, parce que l'arrêt, suivi de son exécution, à Grenoble, arrêt qui énumère tous les faits à sa charge, ne mentionne pas celui-là ; parce que la fausse monnaie sur une grande échelle, telle qu'on prétend qu'il l'aurait pratiquée, n'était plus possible à cette époque ; parce que la fausse monnaie, quand il s'agit des espèces d'or et d'argent, est un crime d'imbécile, presque aussitôt découvert que perpétré ; parce que, si Mandrin eût eu de la fausse monnaie à sa disposition, il eût forcé les receveurs de la ferme à la lui échanger, comme il les força à lui acheter son sel et son tabac.

Les populations, qui éprouvent une juste horreur pour les faux monnayeurs, qui les privent d'une partie de leur avoir, n'en ressentent que fort peu à l'endroit des contrebandiers, qui leur procurent à meilleur marché les denrées dont elles ont besoin, et que, sans eux, elles ne pourraient acquérir à aucun prix dans les cas nombreux de complète prohibition.

Aujourd'hui que les frais de douane sont perçus directement au profit du Trésor, les contrebandiers, qui savent qu'en cas de capture, ils en seront quittes pour une amende, quelques jours ou quelques mois de prison, ne se hasardent que bien rarement à aggraver leur position en résistant avec violence. Mais avant la Révolution, alors que les droits se percevaient au profit des fermiers et des traitants ; les contrebandiers, menacés des galères et de la potence pour le fait seul du transport illicite de denrées ou de marchandises, aimaient autant se faire tuer que se laisser prendre, et, après s'être habitués à risquer leur vie, ils arrivaient facilement à faire peu de cas de celle des autres.

En outre, il n'y avait pas de douanes qu'aux frontières, il y en avait de province à province, de ville à ville; un pont, un ruisseau, un poteau, une borne, séparaient une localité où le sel se payait deux liards la livre d'une autre où il se vendait quatorze et jusqu'à vingt sous. Notez que ces impôts odieux, on ne pouvait pas s'y soustraire, comme aujourd'hui, en se privant des denrées sur lesquelles ils étaient assis. Non; la loi avait prévu et puni même ce cas; chaque citoyen était tarifé à une certaine quantité, il la devait payer, qu'il l'eût ou non consommée. Que dirions-nous si l'État, non content de nous vendre le tabac 10 francs le kilogramme, astreignait à en acheter cinq ou six kilogrammes par an ceux mêmes d'entre nous qui n'en peuvent supporter l'odeur?

Réfléchissez un peu à tout cela, et vous verrez que le procès de Mandrin est, avant tout, le procès des mauvaises lois fiscales de son temps; réfléchissez à cela, et vous comprendrez que l'*Analyse du Testament politique de Mandrin* (brochure attribuée à Goudar) ait été dédiée, en 1789, à l'Assemblée des États généraux; que plusieurs écrivains des plus honorables aient cherché à réhabiliter sa mémoire, que son nom soit encore pour les paysans du Dauphiné celui d'un grand homme, et que, de nos jours, un libre-échangiste n'ait pas craint de l'appeler *un Cobden à cheval*.

Du reste, laissant la légende de côté pour ne nous attacher qu'au texte de son arrêt, nous ne voyons pas qu'il ait jamais dérobé un sou à un simple particulier et se soit montré cruel envers d'autres que les employés de la ferme, leurs espions et leurs fauteurs.

Voici l'analyse de ce document, émané, non d'un tribunal régulier, mais d'une commission :

« Il est dûment atteint et convaincu d'avoir été, depuis deux ans, le chef d'une bande de contrebandiers qui ont attaqué, tué, dérobé un nombre infini d'employé des fermes; forcé les entrepositaires de Rhodéz, Mende, Craponne, Brioude, Montbrizon, Nantua, Bourg, Thiers, Châtillon, Roanne et d'une foule d'autres villes à lui acheter des ballots de faux tabac; d'avoir forcé les villes de Beaune et d'Autun et taxé les entrepositaires de ces villes à une somme de vingt mille livres chacun; d'avoir forcé les prisons de Bourg, Roanne, Thiers, le Puy, Montbrizon, Clugny, Pont-de-Vaux, Saint-Amour, Orgelet, etc., pour recruter sa troupe; d'avoir résisté, à main

armée, aux employés, à la maréchaussée, aux volontaires de Flandre et du Dauphiné, en réparation de quoi il est condamné à faire amende honorable, à être rompu vif et préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire. »

L'arrêt est modeste quand il accuse Mandrin d'avoir résisté aux volontaires de Flandre et du Dauphiné. Il s'agissait bel et bien de six régiments d'infanterie et de deux régiments de dragons, commandés par un lieutenant général et quatre maréchaux de camp; ce qu'il ne dit pas, c'est que Mandrin se défendit comme un lion, qu'il ne succomba que parce que tout son monde était à cheval et qu'il n'avait pas une seule pièce d'artillerie; ce qu'il ne dit pas, c'est que, bien que vaincu, Mandrin parvint à se réfugier en Savoie, sur les terres du roi de Sardaigne, d'où il ne fut arraché que par une violation de territoire; ce qu'il ne dit pas, c'est que ce prince, auquel la contrebande était avantageuse, menaça de nous faire la guerre et qu'on envoya à Turin le comte de Noailles lui présenter des excuses, et que c'est précisément pour éviter de rendre Mandrin qu'on bâcla son affaire en dix jours.

Il ne fut pas mis à la question, parce que, dans l'*interrogatoire libre*, il déclara une foule de faits inconnus de ses juges. Il subit son affreux supplice, avec un courage extraordinaire, le 26 mai 1755.

Maintenant deux appréciations, et j'ai fini :

« Mandrin, le plus magnanime des contrebandiers, aurait été envoyé au fond du Canada se battre contre les sauvages, lorsque sa patrie possédait encore le Canada. »

VOLTAIRE. (Édition *Beuchot*. Tome I, page 271.)

« Mandrin, qui ne put être réduit que par une armée de six mille combattants, n'était certes pas un homme ordinaire. La plupart des chefs espagnols qui, dans la guerre de l'Indépendance, ont soutenu avec tant de gloire et de succès la cause de leur patrie n'avaient pas d'autres antécédents que lui. »

CHARLES DUROZOIR. (*Dictionnaire de la Conversation*.)

B. MAURICE.



## CARTOUCHE

D'après une photographie de Nadar du buste en cire de la bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye.

Dessiné par L. Bailly, gravé par Barbant.



# CARTOUCHE



Voilà le personnage, malheureusement très-historique, dont la légende s'est emparée de la manière la plus universelle et la plus persévérante. Cependant rien n'était plus facile que de rétablir la vérité des faits qui le concernent, en compulsant, d'une part, une foule de manuscrits contemporains, de l'autre, les pièces mêmes de son procès, lesquelles ne remplissent pas moins de quatre grands cartons conservés aux archives de l'empire.

Louis-Dominique Cartouche naquit au mois d'octobre 1693, à Paris, ou plus exactement aux portes de Paris, rue du Pont-aux-Choux, dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 9. Il était le fils aîné d'un pauvre tonnelier, n'occupant qu'une très-petite boutique. Il eut deux frères : Louis Cartouche, dit *Louison*, pendu par les épaules, ce dont il mourut cependant, le 30 juillet 1722; François Cartouche, envoyé en correction à l'Hôpital général, et une sœur, Marie-Antoinette Cartouche, frappée de la même peine.

Contrairement à l'opinion de tous ses biographes, Cartouche ne sut jamais ni lire ni écrire, et ne put par conséquent faire sa quatrième chez les Jésuites, en compagnie de Voltaire. Lors de ses aveux volontaires à l'Hôtel-de-Ville, avant de monter à l'échafaud, il apposa deux cents fois sa croix sur le procès-verbal, déclarant ne savoir signer. De plus, nous le voyons constamment recourir à l'un de ses lieutenants toutes les fois qu'il s'agit de

lire des correspondances, de faire des règlements pour sa troupe, ou d'envoyer des instructions et des ordres d'un bout de la France à l'autre.

Il pouvait avoir douze ans, et son père commençait à lui enseigner son état, lorsqu'un jour, qu'il était allé s'ébattre à la foire Saint-Laurent, il tomba dans le camp d'une troupe de bohémiens qui, de gré ou de force, l'agrégèrent à leur compagnie, dans laquelle il passa quatre ou cinq ans. Il était petit (il n'eut jamais tout à fait cinq pieds) mais sec et fort robuste; en peu de temps il devint un acrobate distingué, apprit toutes sortes de tours d'adresse et d'agilité, et contracta l'habitude de regarder le bien d'autrui comme lui appartenant.

Forcée de quitter Rouen dans les vingt-quatre heures, par arrêt du Parlement de cette ville, la troupe de bohémiens oublia Cartouche, qui se faisait soigner à l'hôpital d'une maladie cutanée. Son oncle Tanton, le chandelier de Fismes, le même qui s'échappa vingt-six fois en dix-sept ans des cachots du Châtelet, le ramena chez son père. Pendant dix-huit mois qu'il y travailla il ne lui donna que de la satisfaction, mais il y contracta une déplorable habileté à plier à ses volontés les bois et les métaux.

Malheureusement il tomba amoureux d'une jeune lingère, et, pour parer son idole, mettant à profit les leçons qu'il avait reçues des bohémiens, il se prit à fouiller dans les poches des passants. Son père, qui s'aperçut qu'il avait plus d'argent à mesure qu'il travaillait moins, obtint un *ordre du Roi* pour l'enfermer chez les Lazaristes du faubourg Saint-Laurent; mais, pendant qu'il le conduisait, Cartouche lui faussa compagnie, passa les ponts et ne vécut plus que de vols à la tire, seul d'abord, puis en compagnie d'un nommé Gaticheon, qui lui fit quasi épouser la sœur de sa maîtresse.

Au bout de six mois, un arrêt du Parlement ayant appelé Gaticheon à l'honneur de servir le Roi sur ses galères, notre héros, auquel il avait démontré le danger qu'il y a toujours à voler en *solitaire*, essaya de faire sauter la coupe dans les tripots qu'on appelait alors *académies*; mais bientôt, expulsé même des plus infimes, il se vit réduit à se mettre aux gages d'un sergent recruteur, qui le grisa, l'enrôla, et l'envoya faire la guerre dans les Flandres.

De ses exploits militaires nous ne savons absolument rien. La paix signée, Cartouche obtint son congé en 1717, et revint à Paris. Dès ce moment, pour ainsi dire, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quatre ans,

nous le voyons chef incontesté d'une troupe de bandits, dont le nombre ne fut jamais moindre de deux mille, et s'éleva occasionnellement jusqu'à quatre. Troupe aussi savamment organisée qu'un corps militaire, ayant ses officiers supérieurs et inférieurs, ses lois, ses règlements, ses mots d'ordre et de ralliement, ses points de réunion, ses champs de manœuvres et d'exercices, ses magasins, ses espions et jusqu'à quatre chirurgiens tenant boutique ouverte, suivant la mode du temps.

Cette organisation tenait, à l'avance, de celle du carbonarisme ; nul n'était admis dans la troupe sans être présenté par deux parrains qui répondaient de lui, sans avoir entendu lecture du règlement et juré d'y être fidèle jusqu'à la mort. En dehors des membres actifs, il y avait des recéleurs, des logeurs, des cabaretiers, et nombre de sergents, de cavaliers du guet, de gardes-françaises et de mouchards affiliés. Les simples membres obéissaient à des vingteniers, ceux-ci à des centeniers ; les vingt principaux lieutenants connaissaient seuls le chef suprême, qu'ils ne désignaient que sous le nom de *l'Enfant*, même longtemps après que celui de Cartouche, révélé à la torture, au commencement de 1720, fût devenu outrageusement célèbre.

Le travail des *Cartouchiens* (le mot est resté longtemps dans la langue), était de deux sortes : travail de jour et travail de nuit. A peine les boutiques étaient-elles fermées, qu'ils les rouvraient à l'aide de fausses clefs, de pinces et de monseigneurs. Ils s'introduisaient dans tous les appartements : au rez-de-chaussée, à l'entresol et même au premier ; si vous regardez les anciens logis, vous les trouvez garnis de barreaux de fer, témoignages persistants de la terreur qu'inspirèrent Cartouche et sa troupe ; comme ceux que l'on voit aux fenêtres de quelques boulangeries attestent encore les horreurs de la disette révolutionnaire.

La nuit encore, rôdant par bandes de dix, de vingt, de plusieurs centaines d'individus, ils attendaient dans les rues étroites et sur le Pont-Neuf les passants attardés, livrant, à l'occasion, des combats en règle contre le guet à pied et à cheval.

Quelquefois même, se réunissant en une véritable armée, ayant son corps de bataille, son arrière-garde, ses éclaireurs et ses enfants perdus, ils faisaient le siège de quelque grand hôtel et n'y laissaient que les murs. C'est ainsi qu'ils enlevèrent de l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne pour près

d'un million de diamants, d'argenterie, d'effets d'habillement et même d'objets d'art et de meubles. C'est ainsi qu'ils dérobèrent aux Gobelins trente ou quarante pièces d'un magnifique drap écarlate destiné à la décoration des châteaux royaux.

Le jour, les Cartouchiens *travaillaient à la presse*, et n'étaient pas embarrassés d'en créer une quand les badauds ne la formaient pas d'eux-mêmes. Se jetant dans la foule, sans épée, sans gants, sans manchon (tous les hommes comme il faut en portaient alors), ils avaient bientôt vidé les poches de leurs voisins. Mais ce qu'ils volaient le plus volontiers, et sans la moindre peur, c'étaient les épées, qui se portaient en verrouil, et dont la poignée était d'argent aux jours ordinaires; d'or incrusté de pierres précieuses aux jours de gala. Ils en prirent de cette nature aux hommes les plus braves de l'armée, à des généraux, à des maréchaux de France, au prince de Soubise, au Régent lui-même!

Celui-ci, qui avait Cartouche en horreur, parce que la calomnie n'avait pas rougi de prétendre qu'il était son complice, voulut diminuer quelque peu ses profits. A cet effet, il fit venir de Birmingham la première épée à garde d'acier qu'on eût vue en France; elle était d'un travail exquis, et lui coûtait quinze cents livres. Le premier soir qu'il s'en para pour aller à l'Opéra, Cartouche la lui enleva, la brisa et lui en renvoya le lendemain les morceaux avec une lettre injurieuse. C'est donc à ce filou extraordinaire que nous devons la bijouterie d'acier; ajoutons que nous devons à la terreur qu'il inspira deux améliorations, qui ne furent réalisées qu'après sa mort, le casernement des troupes à Paris et la reconstitution de la police.

Pendant quatre ans entiers, Cartouche fut maître absolu de Paris; quand il y rencontrait des voleurs étrangers à sa troupe, il leur reprenait la moitié, et quelquefois la totalité de leur butin. Mais, s'il ne paraît pas qu'il ait jamais fait d'excursions personnelles dans les provinces, il y envoyait ses lieutenants.

C'est en son nom et à son compte que Dubourget, allant attendre, à Marseille, l'ambassadeur de Turquie, et l'accompagnant jusqu'à Versailles, le dévalisait si bien à chaque relais, pendant un voyage de trois semaines, qu'à son arrivée il ne lui restait pas un rechange complet et pas la moitié des présents qu'il devait offrir au jeune roi Louis XV. C'est en son nom et à son compte que Pélissier arrêtait le *carrosse de Lyon* et y trouvait quatre

cent mille livres en espèces; que Jean Dupont arrêta celui de Bordeaux et celui de Toulouse, volait, dans l'Hôtel des Monnaies de la première ville, quatre cent soixante-douze mille livres en billets, cinquante mille livres en or dans celui de la seconde, et dix-huit mille livres dans celui de Limoges.

La police s'avouant impuissante à prendre Cartouche, le Régent en confia le soin à l'autorité militaire, et ce fut le ministre de la guerre lui-même qui dirigea les poursuites, devenues d'autant plus difficiles, que vingt de ses plus fidèles lieutenants affectaient de porter, chaque jour, le même costume que lui, en sorte que les rapports signalaient sa présence, à la même heure, en vingt endroits différents.

On avait annoncé des récompenses énormes pour qui le livrerait mort ou vif et prononcé la peine de mort contre quiconque donnerait asile à lui ou aux siens; en sorte que son existence était devenue des plus précaires, des plus misérables. Mais ce qui le perdit, ce fut l'enivrement du pouvoir absolu et la volonté souvent manifestée de sacrifier tous et chacun de ses camarades à la conservation de sa propre personne.

Gruthus-Duchâtelet, scélérat dix fois plus féroce que lui, gentilhomme d'une très-bonne famille, mais simple soldat aux Gardes, le vendit, sur la seule parole du Régent qu'il aurait la vie sauve. Le 12 octobre 1721, guidé par ce misérable, et accompagné de vingt hommes d'élite, le sergent aux Gardes, Jean Courtade de Bernac, arrêta, dans un cabaret de la Courtille, Cartouche et trois de ses compagnons, et les conduisit chez le ministre de la guerre d'abord et au Châtelet ensuite.

Le 26 novembre, un arrêt du Parlement condamna Cartouche à être rompu en place de Grève et préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire. Cet arrêt ne fut exécuté que le 28, à cinq heures du soir, parce que Cartouche, qui n'avait rien voulu reconnaître à la question, demanda à faire des révélations quand il eut été conduit à l'échafaud, et en fit pendant trente heures. Il s'avoua coupable de sept assassinats, dont un que l'on n'avait jamais songé à porter à son compte. Nous avons la liste de trois cent soixante-six complices de ce fameux bandit, à quelques-uns desquels on faisait encore le procès plus de cinq ans après.

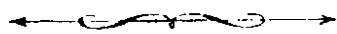
B. MAUGET.



## DAMIENS

D'après un portrait du temps (Collection de Bure, Bibliothèque Impériale).  
Dessiné par Boulay, gravé par Roland.

## FRANÇOIS-ROBERT DAMIENS



Il n'est guère possible de ranger l'assassin de Louis XV dans cette nombreuse cohorte de stupides scélérats auxquels la rage du fanatisme religieux ou politique a mis le poignard à la main. Damiens n'était qu'un laquais raisonneur, imbu d'un principe mystico-démocratique, et travaillé d'un grain d'ambition, comme il est permis d'en avoir à tout homme qui n'a rien et qui veut changer de condition. Cet apprenti régicide prétendait arriver à une domesticité plus relevée à l'aide de son canif ébréché, comme Latude, de romanesque mémoire, espérait parvenir aux bonnes grâces de madame de Pompadour par une révélation de conspiration imaginaire. Ces deux ambitieux, ces deux fous pour mieux dire, expièrent cruellement leurs attentats : l'un par un supplice horrible, l'autre par une captivité longue et douloureuse, qui leur a donné du moins l'immortalité de la persécution.

Mais comparer Damiens à Ravaillac, le placer sur la même ligne que le moine Jacques Clément ou que l'écolier Jean Châtel, c'est se tromper étrangement. Ce pauvre laquais, grand écouteur aux portes et taciturne songeur, ne voulait point être le Cromwell de la royauté, il n'en désirait être que le Croquemitaine. C'était pour effrayer le monarque, — objet de son respectueux amour, — qu'il armait son bras d'un fer insuffisant et mal aiguisé; c'était pour arracher son prince à la honte du repos, à la corruption des favorites,



à l'insigne inhabileté des ministres, pour rappeler au vainqueur de Fontenoy qu'un roi de France, assis sur le trône de Philippe-Auguste et de Louis XII, avait un autre métier à faire que celui de Sardanapale et de Galba, qu'il eut recours à la logique du guet-apens et à l'éloquence du poignard. Le misérable voulut mettre en action, dans des proportions beaucoup trop tragiques, la fable de *l'Ours et l'Amateur des jardins*.

Damiens ne *cassa point la tête du roi*, mais il ne fit pas non plus le miracle qu'il espérait. Louis XV, délivré du mal de la peur, mal qui fut bien supérieur à la souffrance que lui causa son égratignure, retomba bientôt dans cette impénitence finale dont son brutal convertisseur avait prétendu le guérir. Peut être sa mort, si elle eut pu à ce moment, arriver sans violence, eût-elle épargné à la France et les scandales de la fin de ce déplorable règne et les crimes d'une révolution dont le fumier du trône avait couvé l'œuf, œuf formidable que l'on vit éclore presque sur le cercueil du petit-fils dégénéré de Louis XIV.

Du Rozoir, le plus exact des annalistes du règne de Louis XV, raconte ainsi l'attentat de Damiens : « Le 5 janvier 1757, veille du jour des Rois, à six heures du soir, le roi montait en voiture pour aller de Versailles à Trianon. Le Dauphin et plusieurs officiers de la couronne étaient à ses côtés. Il faisait nuit. Les gardes, rangés sous une voûte spacieuse et mal éclairée, étaient mêlés avec un assez grand nombre de personnes qu'attirait la curiosité de voir de près le monarque. Le froid était excessif; presque tous les courtisans étaient couverts de ces manteaux importés récemment d'Angleterre, — *Reding horse*, habit de cheval, — qu'on appelait redingotes. Un homme ainsi vêtu s'avance entre les gardes, comme s'il était officier de la maison, heurte en passant le Dauphin, aborde le roi, le frappe d'un coup de canif au-dessus de la cinquième côte, remet son arme dans sa poche, rentre au milieu des spectateurs, et reste le chapeau sur la tête. Le roi, qui n'avait pas vu l'assassin, dit : « On m'a donné un furieux coup de poing. » Mais, ayant passé sa main sous sa veste, il s'écria : « Je suis blessé! » Il se retourne au même instant, et, à l'aspect d'un inconnu qui était couvert, il dit : « C'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête et qu'on ne lui fasse pas de mal. » On obéit au roi avec empressement. « *Qu'on prenne garde à monsieur le Dauphin, qu'il ne sorte pas de la journée!* » sont les

premiers mots que prononce Damiens. A ces paroles, dites d'une voix forte et nullement émue, l'alarme universelle redouble; on ne doute pas qu'il n'y ait une conspiration contre la famille royale. Cette crainte passe du palais dans Versailles, de Versailles dans Paris et de Paris dans la France entière, où elle se répand avec la rapidité de la foudre. »

Le premier moment de stupeur passé, la malignité des courtisans commença à s'exercer sur les probabilités d'un complot ourdi contre la vie du roi. Le Dauphin, par l'ordre exprès de son père, s'était mis à la tête du gouvernement, et le premier acte de son autorité éphémère avait été de chasser de la cour madame de Pompadour : il n'en fallait pas davantage pour donner un semblant de vérité à la calomnie. Les amis de la favorite, et ils étaient nombreux et puissants, firent courir le bruit que l'assassin *avait étudié chez les Jésuites*; or il était de notoriété publique que madame de Pompadour haïssait les Jésuites et était haïe par eux; par contre, que la vertueuse épouse de Louis XV, Marie Leczinska les aimait; que le Dauphin partageait l'affection de sa mère pour cet ordre utile et célèbre, qu'il en honorait la vertu et le savoir, et que, dans sa résidence de Meudon, il se plaisait à accueillir les doctes et aimables enfants d'Ignace de Loyola. En fallait-il davantage pour placer dans la famille des couteaux de Jacques Clément, de Jean Châtel et de Ravailiac le petit canif de Damiens ?

L'absurde et insolente logique des partisans de madame de Pompadour, en insinuant artificieusement la culpabilité de l'héritier du trône, n'osait pas envelopper la reine dans cette odieuse supposition. La bonne et vertueuse Marie Leczinska, qui n'avait eu d'abord pour dot que sa chasteté, sa bienfaisance et sa piété, mais qui avait plus tard apporté à la France l'une de ses plus belles provinces, la Lorraine, était au-dessus de l'outrage d'un soupçon. Les Catherine et les Marie de Médicis, sans dots comme l'humble Polonaise, n'avaient enrichi le trône de France, elles, que d'impudicité, de fraude, de tortueuses politiques, qui valurent au royaume la guerre civile et la guerre de religion, et l'usage, en matière de gouvernement, du fer et du poison. Ces Médicis et leur cortège d'Italiens avaient épuisé les richesses de la France et vicié notre caractère national. La fille du loyal Stanislas Leczinski, humble dans les grandeurs comme Esther, pieuse comme la Clotilde de Clovis, charitable comme la Jeanne de

Bourbon de Charles V, étrangère aux intrigues de la cour comme la bonne Anne de Bretagne, cette autre royale ouvrière de la splendeur de la patrie, vivait solitaire au milieu des plaisirs de la cour, se consolait des infidélités scandaleuses de son volage époux par la ferveur de ses prières et par l'incessante pratique d'une ardente charité, qui allait soulager la misère du peuple jusque dans les hameaux les plus éloignés<sup>1</sup>.

Chose étonnante! deux opinions contradictoires partageaient la cour et la ville, et toutes deux se réunissaient pour maudire le parricide et ses infâmes conseillers. L'une attribuait aux Jésuites l'assassinat du roi; l'autre chargeait de ce crime le Jansénisme ou le Parlement, qui faisait partie de cette secte. La première opinion régnait à Paris et chez les partisans de madame de Pompadour à Versailles. La seconde comptait à la cour tous ceux que les dignités, les hauts emplois, les postes lucratifs faisaient ennemis-nés d'un sénat que sa vigilance, son intégrité et surtout sa patriotique indépendance mettaient trop souvent en désaccord avec la couronne, et dont le mérite trois fois séculaire était de travailler sans relâche à déraciner les abus, à fortifier les libertés publiques et à inaugurer l'ère toujours désirée et si longtemps attendue de la raison dans les lois, de la modération dans le pouvoir et de l'utilité dans la gloire.

L'une et l'autre de ces opinions étaient erronées.

L'assassin n'avait pas de complice. Les Jésuites et les Jansénistes étaient parfaitement étrangers à ce déplorable attentat. Le pâle imitateur de Ravillac n'avait été stipendié par aucun parti pour méditer et commettre son forfait. L'insensé avait interprété à sa manière le silence improbateur des Jésuites sur la faiblesse du gouvernement et les rancunes bavardes des parlementaires contre un système politique qui énervait les forces vives de la France, foulait aux pieds l'orthodoxie catholique et la liberté de l'Église gallicane, compromettait le trône et les institutions monarchiques, érigeait la corruption et le scandale sur la ruine des mœurs, et se faisait un jeu

(<sup>1</sup>) Louis XV revenait toujours à la reine dans les moments de danger. Après avoir été frappé par Damien, voyant au chevet de son lit cette sainte épouse gémir et prier, il lui dit d'une voix pleine d'émotion : « Je vous ai donné bien du chagrin, madame, je vous supplie de me le pardonner. » — « Eh! ne savez-vous pas, monsieur, répondit la reine, que vous n'avez jamais eu besoin de mon pardon? Dieu seul a été offensé, ne vous occupez que de Dieu. »

Un mois après, le roi était parfaitement rétabli; la reine se retirait dans son oratoire, muet confident de ses chagrins et de ses larmes, et la marquise de Pompadour rentrait triomphalement à la cour.

d'ébranler tout à la fois la constitution, la foi, les intérêts matériels et l'honnêteté de la nation.

Un laquais fanatique était un triste Brutus pour défendre une telle cause. Aussi Damiens n'avait-il que la prétention de réveiller le roi par cette *remontrance* plus directe, mais non moins éloquente que celle du Parlement. Erreur d'un esprit faux et d'une nature basse ! Les rois, qui s'endorment souvent au bruit flatteur de la louange, se réveillent-ils jamais à la manifestation du mécontentement populaire, si grave et si menaçant qu'il soit ? La foudre, qui brise leur trône et qui pulvérise leur sceptre, les arrache à peine à leur sérénité et à leurs illusions.

Damiens était né à Thieulloy, en Artois, d'une indigente famille de laboureurs. Un de ses oncles, cabaretier à Béthune, lui fit apprendre à lire et à écrire, et l'envoya, à Paris, chez un autre parent, qui était cuisinier au collège de Louis-le-Grand. Ce parent le fit recevoir, en qualité de garçon de réfectoire ou de quartier, dans ce collège illustre. Ces garçons *de quartier* s'appelaient alors, dans la langue universitaire : *cuistres*<sup>1</sup>. Damiens n'a donc pas *étudié*, comme les sots de ce temps-là et les sots d'aujourd'hui le répètent, chez les Jésuites ; il y était valet et rien de plus. Mais, comme le jeune cuistre paraissait avoir quelque désir de s'instruire, il est bien vrai que les supérieurs de la maison lui avaient permis d'emprunter quelques livres d'histoire ou de littérature à la bibliothèque du collège, et que, dans ses moments de loisir, il les lisait avec avidité.

Damiens resta peu d'années au service du collège. On dit qu'après avoir fait quelques autres conditions, il se maria à une femme de chambre de la comtesse de Crussol, en 1739. On le voit ensuite parcourir le cycle bourbeux de la basse domesticité avec une agilité surprenante : il passe, tour à tour, du service de M. de la Bourdonnaye à celui de madame la maréchale de Montmorency, puis à une madame de Sainte-Rheuse, puis à celui de deux ou trois conseillers au Parlement ; ces dernières conditions

(<sup>1</sup>) Cuistre vient de *custos*, gardien. A cette époque, — comme au commencement de ce siècle, — les élèves, qui suivaient les classes d'humanités et de mathématiques élémentaires, étaient divisés par quartier ou compagnie composée de trente à quarante élèves. A chacun de ces *quartiers* était attaché un valet ou *cuistre*, pour le service des élèves. Les rhétoriciens, les philosophes ou élèves de philosophie, les mathématiciens, avaient des chambres particulières au collège Louis-le-Grand, comme depuis au lycée impérial : ces élèves, qui étaient presque des hommes, avaient des valets qui ne s'appelaient pas *cuistres*, mais *chambriers*.

déterminèrent sa *vocation* et sa perte. Le laquais était curieux, il écoutait aux portes du salon et de la salle à manger, où, dans l'intimité, les pères conscrits du royaume de France exhalaient en termes peu mesurés leur haine contre des ministres prévaricateurs ou imbéciles, contre un clergé ultramontain, et leurs doléances contre les faiblesses coupables d'un monarque qui semblait sacrifier à ses voluptés viagères, au calme trompeur dont il goûtait les délices, et dont il mesurait pourtant le peu de durée possible, le suprême intérêt de son successeur, les droits de la justice, qui sont ceux du peuple, et l'existence même de la monarchie.

Il n'en fallait pas tant pour allumer dans un esprit malade, et tourné à la politique par des lectures grossièrement incomprises, des idées, sinon de vengeance, du moins d'opposition; et toute espèce d'opposition, on ne le sait que trop, passe fatalement, de la critique acerbe des actes d'un gouvernement, aux violences qui renversent et qui tuent les auteurs de ces actes. D'un tempérament sanguin, Damiens avait un caractère qui se ressentait de cette disposition de corps, et le portrait que nous ont laissé de cet homme les écrivains, ses contemporains, ne dément pas les idées qu'on se forme de son individualité singulière. Sa taille était haute et bien prise; il avait le visage un peu allongé, le nez aquilin, la bouche enfoncée, l'œil assez grand, le regard perçant et scrutateur; c'était enfin un beau laquais. Quoique légèrement adonné à l'ivrognerie, comme tous ses pareils, querelleur et bravache, ses derniers maîtres n'articulèrent contre lui aucune plainte trop grave. Il est vrai que M. de la Bourdonnaye le soupçonna de lui avoir volé cinquante louis, et qu'un certain négociant moscovite, qu'il servait quelques jours avant son crime, l'accusa de lui avoir dérobé deux cent quarante louis. Mais les prophéties et les accusations formulées après coup ne doivent inspirer aucune confiance. Il se trouve dans le monde des gens qui ne veulent pas accepter le crime tout cru; ils l'habillent, ils l'ornent, ils l'attifent et composent, à l'aide d'une imagination plus ou moins fleurie, tantôt un roman en forme d'idylle, tantôt un conte dans le genre de *Barbe-Bleue*, pour charger, justifier, expliquer, ou rembrunir et flétrir, selon les goûts, les premières années d'un grand criminel.

Damiens fut transféré, dans la nuit du 17 au 18 janvier, de la prison de Versailles à la Conciergerie du Palais de Justice de Paris, et dans un appareil

qui ressemblait, dit Voltaire, à l'entrée d'un ambassadeur. Il était, en partant de Versailles, dans un carrosse à quatre chevaux, précédé et entouré de piqueurs portant des torches ardentes; un chirurgien du roi et deux gardes de la prévôté étaient à ses côtés. Des piquets de Gardes-françaises et suisses étaient échelonnés sur toute la route que le cortège, précédé d'un détachement de maréchaussée portant les armes hautes et d'une compagnie de grenadiers, commandés par des officiers montés sur les chevaux du roi, suivait majestueusement. A mesure que la voiture de Damiens et les deux voitures qui l'accompagnaient avançaient, les piquets postés sur le chemin se joignaient au cortège, de sorte qu'en arrivant à Paris le régicide avait devant, derrière et autour de lui plus de quatre mille hommes. Le peuple applaudissait à cet appareil militaire et ne se doutait pas que, moins de quarante ans après, il verrait l'exécution, non d'un coupable, mais d'un martyr, entouré d'une forêt de baïonnettes six fois plus nombreuses.

Le Parlement, jugeant comme cour des pairs, fut appelé par le Dauphin à prononcer sur le sort du malheureux qui, sous un gouvernement plus absolu et moins enclin à l'indulgence, même pour un si horrible attentat, aurait compromis la vie et la liberté d'un grand nombre de personnes<sup>1</sup>. Le criminel ne se montra pas intimidé, en paraissant devant une assemblée si imposante et si nombreuse. Il passait en revue les pairs du royaume et les désignait par leurs noms. « Voici, disait-il, M. d'Usez, que j'ai eu l'honneur de servir à table; voici M. Turgot, que j'ai servi aussi, de même que M. de Boufflers. » Il dit à M. le maréchal : « Vous ne devez pas avoir chaud avec vos bas blancs; vous devriez vous approcher de la cheminée. » Damiens semblait se féliciter intérieurement de voir ses juges plus inquiets et plus déconcertés que lui. Comme le duc de Biron le pressait de nommer ses complices : « Vous seriez bien embarrassé, lui répondit-il d'un air narquois et avec un sang-froid admirable, si je déclarais que c'est vous. » Il écoutait avec une attention soutenue le réquisitoire de Pasquier, le rapporteur de son affaire, et, par des signes de tête, marquait son approbation aux beaux mouvements de style de ce magistrat. Il poussa l'impudence jusqu'à prier ses juges de

(<sup>1</sup>) Dans un de ses interrogatoires préliminaires, Damiens, au milieu de divagations politiques, religieuses et morales, cite les noms de MM. Rolland de Challerange, Beze de Lys, de la Guillaumie, Clément de Feillet, Lambert. Frémond de Mazi et Bernard de Boulainvilliers, tous conseillers au Parlement dans la 2<sup>e</sup> chambre des enquêtes.

dire à Sa Majesté qu'elle ne pouvait mieux faire que de le prendre pour son Chancelier.

Damiens ne cessa de montrer dans le cours des débats une grande présence d'esprit, une fermeté qui ne dégénérait pas en cynisme et une véritable confiance dans l'opportunité et l'efficacité de son action. Il déclara, à plusieurs reprises, qu'il n'avait jamais eu la pensée de tuer le Roi, mais seulement de le blesser. « J'aurais pu le tuer, dit-il, si je l'avais voulu; je ne l'ai blessé que pour que Dieu pût toucher le Roi, et le porter à remettre toutes choses en place et la tranquillité dans ses États <sup>1</sup> ».

Les mêmes sentiments se reproduisent dans les lettres qu'il écrivit au Roi et au Dauphin quelques heures après son arrestation.

Damiens persista également à dire que c'étaient le conflit avec l'archevêque de Paris (Christophe de Beaumont), les refus de sacrements et les disgrâces du Parlement qui l'avaient entraîné au parricide! Ce misérable, plutôt fou que criminel, dit un historien, enivré par les plaintes des gens d'Église, des gens de robe et même de quelques citoyens, crut être appelé à jouer le rôle d'Aod, mais d'un Aod chrétien. Divisés par l'esprit de corps et par l'esprit de secte, les uns et les autres s'accordaient pour gémir sur la faiblesse du Roi, principe de tous les troubles, et sur son asservissement à la marquise de Pompadour. Ces murmures généraux avaient exalté l'imagination sombre et ardente de Damiens. Dans son délire fanatique, ce malheureux s'était cru destiné par le ciel à rappeler à ses devoirs le Roi, dont, pendant la durée du procès, il ne parlait qu'avec affection.

L'instruction dura deux mois et demi. Le résultat était connu d'avance : Damiens fut condamné au supplice du régicide, le 24 mars 1757, et il le subit quatre jours après.

A cette époque, où l'on suivait encore la forme juridique du XIII<sup>e</sup> siècle, les accusés n'étaient point défendus. Les juges, dominés par la lettre de la loi, décernaient, surtout dans ces sortes de crimes, des peines et des châtiments qui révolteraient aujourd'hui les âmes les moins sensibles. Damiens, jugé par un tribunal de nos jours et défendu par des avocats

(<sup>1</sup>) L'examen de l'arme dont Damiens s'était servi prouvait son assertion. C'était un couteau à ressort, offrant d'un côté une lame longue et pointue en forme de stylet, et de l'autre un canif. Il est certain que, s'il avait voulu porter un coup mortel, il eût frappé avec la longue lame et non avec le canif.



éloquents, ne serait certainement pas condamné à mort, et le jury même trouverait peut-être le moyen, en admettant des circonstances atténuantes, de l'acquitter et de le renvoyer absous, quitte à le condamner plus tard si, par fatalité, cet énergumène absous s'avisait d'aiguiser un nouveau poignard, et, dans un moment de démence, reprenait plus heureusement l'œuvre abominable qu'il n'avait fait qu'ébaucher.

Il y a une lettre bien remarquable du Dauphin, fils de Louis XV, à l'évêque de Verdun, peu de temps après l'attentat de Damiens : « Il m'est impossible, écrit le prince, de vous détailler ce qui s'est passé dans mon âme. Je n'ai senti d'abord que de la douleur, et le désespoir de perdre un père qui me témoignait alors une tendresse qui redoublait encore les déchirements de mon cœur. A peine ai-je été rassuré sur sa vie, que l'image de l'attentat commis a étouffé en moi tout sentiment de joie. Je l'ai vu et je ne puis le croire : j'étais présent, et quand j'y pense, je me crois dans l'horreur d'un songe; *il me semble que je vis dans un autre siècle*. De quelques malheurs que les dissensions présentes m'offrissent le tableau, celui-là ne s'était jamais présenté à mon imagination. »

Ce Dauphin, ce prince qui traçait ces lignes pleines de crainte pour le présent et pleines d'épouvante pour l'avenir, était..... le père de Louis XVI!

Damiens marcha au supplice avec une intrépidité sans exemple peut-être dans les fastes criminels anciens ou modernes. Tour à tour, il écoutait avec respect les deux confesseurs qu'il avait à ses côtés, et il saluait le peuple, qui était accouru en foule sur son passage.

Arrivé sur la place de Grève à quatre heures du soir, après avoir accompli les formalités religieuses qui précédaient le châtement des grands crimes<sup>1</sup>, Damiens embrassa avec effusion ses deux confesseurs et se livra sans pâlir aux exécuteurs. On commença par lui brûler la main droite, ensuite on tenailla toutes les parties charnues de son corps, et on versa du plomb fondu dans les plaies béantes. Le malheureux endura stoïquement les premières douleurs; mais, vaincu par les atroces souffrances que lui causait

(<sup>1</sup>) Damiens persista jusqu'à son dernier soupir à dire qu'il n'avait pas voulu tuer le roi. Il parlait de son crime pendant sa captivité avec plus de regret que d'horreur. « Ah ! s'écriait-il parfois, si mon aubergiste, — celui chez lequel il avait logé à Versailles, la veille de l'attentat, — avait voulu, comme je le lui demandais, aller chercher un chirurgien pour me saigner, le malheur ne serait pas arrivé. »

Cet aubergiste confirma devant la cour des Pairs l'exactitude de cette circonstance, qui, dans un procès criminel ordinaire, aurait été d'un grand poids auprès des juges.

ce plomb liquide s'infiltrant dans ses chairs meurtries et sanglantes, il poussa quelques faibles cris. On l'écartela ensuite; quatre chevaux jeunes, vigoureux et indomptés, furent attachés à chacun de ses membres et tirèrent dans quatre directions différentes, excités par le fouet de quatre valets du bourreau, tandis que d'autres valets arrosaient encore les interstices des membres qui se disjoignaient, en craquant, avec ce plomb liquide, dont la chute brûlante sur ce corps morcelé triplait encore les tortures de cette agonie effroyable. Enfin ces membres épars, cet amas informe de muscles, de nerfs, d'os et de sang figé dans le plomb, fut jeté dans un bûcher, et les cendres du criminel abandonnées au vent. Damiens expira après CINQ QUARTS D'HEURE DE TOURMENTS... — toute une *Éternité!* qu'il supporta avec un invincible courage.

Louis XV, chez qui les vices n'avaient point étouffé tout sentiment d'humanité, s'écria, en apprenant les sinistres détails de l'exécution de Damiens: *Le malheureux! qu'il a dû souffrir pour le peu de mal qu'il m'a fait!* C'était le cri du cœur d'un prince compatissant, comme la fatale sentence prononcée par la Cour des Pairs contre Damiens était le cri de la loi, de la loi monarchique, qui voulait avant tout, en proclamant l'inviolabilité de la vie du Roi, assurer la sécurité des citoyens, la stabilité du trône, et maintenir contre les attentats de l'anarchie toujours aux aguets les droits imprescriptibles de la civilisation et des sociétés humaines.

Une femme célèbre du XVIII<sup>e</sup> siècle disait que Dieu avait pétri de la même boue l'âme des grands seigneurs et des laquais. Celle de Damiens, l'assassin de Louis XV, était faite d'un limon plus épuré: elle participait de l'âme de Don Quichotte et de Caton.

AMÉDÉE DE BAST.





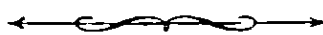
LOUVEL

D'après un portrait de la Collection de la Bibliothèque Impériale, cabinet des Estampes (*Suppliciés, Maniaques et Visionnaires*).

Dessiné par Allard-Cambray, gravé par Hildibrand.

## VII

# LOUVEL



Le 13 février 1820, jour du mardi-gras, l'Opéra, situé alors rue Richelieu, vis-à-vis la Bibliothèque, à l'endroit où se trouvent aujourd'hui le square et la fontaine Louvois, donnait le *Carnaval de Venise*, le *Rossignol* et les *Noces de Gamache*. Le duc et la duchesse de Berry honoraient de leur présence cette représentation de circonstance. Outre les personnes de leur maison, le *service* se composait de trente-deux hommes de gendarmerie, dont un officier, de vingt hommes de la garde royale, également commandés par un officier, d'un commissaire de police, de deux officiers de paix et de cinq inspecteurs ou adjudants. Toutes les précautions devaient donc sembler bien prises.

Cependant, à onze heures moins deux minutes, au moment où le prince, ayant reconduit sa femme jusqu'à sa voiture qui stationnait à la porte de la rue Rameau, se disposait à rentrer pour voir le dernier acte des *Noces de Gamache*, qui restait encore à jouer, il fut pris à bras-le-corps par un individu qu'il n'avait pas aperçu, et frappé d'un coup d'un instrument tranchant porté avec une violence telle qu'il crut d'abord n'avoir reçu qu'un coup de poing, et qu'il repoussa l'agresseur comme un brutal et non comme un assassin.

Deux secondes après, M. Paumier, garçon au café Hardy, et un grenadier de la garde royale, nommé Debiesse, amenaient dans le bureau de police

du théâtre le meurtrier, avec lequel ils s'étaient colletés, et qu'ils avaient dû renverser pour l'empêcher de fuir. Disons tout de suite, pour ne pas interrompre plus tard notre récit, que Paumier acheta, rue Saint-Honoré, presque en face de la rue de Valois, avec le produit des souscriptions ouvertes en sa faveur, un très-beau café, et que Debiesse reçut des officiers de son corps une somme de 1,500 francs et son congé, qu'il aima mieux que la croix d'honneur.

L'homme arrêté était vêtu d'une redingote bleue presque neuve, boutonnée jusqu'en haut, comme affectaient de s'habiller alors les militaires de l'ancienne armée. Il était d'abord visiblement ému de la lutte qu'il venait de soutenir; mais il ne tarda pas à se remettre, et dès lors se montra complètement impassible. Voici son signalement : « Taille de 1 mètre 64 centimètres, cheveux châtons, sourcils *idem*, front découvert, tête en partie chauve, yeux bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton long, visage ovale, barbe brune, ayant une cicatrice au bas du menton, du côté droit. »

M. le commissaire de police de service constate, dans son rapport, qu'il renversa quelque peu la forme ordinaire des interrogatoires :

— Malheureux ! qui est-ce qui vous a porté à commettre un pareil crime ?

— C'était pour délivrer mon pays de ses plus grands ennemis.

— Qui est-ce qui vous a conseillé cela ?

— Personne; il y a longtemps que j'en avais formé le projet, et, pour l'exécuter, j'avais suivi plusieurs fois les princes à la chasse à Saint-Germain, Fontainebleau et ailleurs.

— Avez-vous servi ?

— Oui, mais il y a longtemps.

— Comment vous nommez-vous, et quel est votre état ?

— Je me nomme Louis-Pierre Louvel, trente-sept ans, garçon sellier, né à Versailles, demeurant aux écuries du Roi, rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Conduit, après la fin du spectacle, dans l'une des salles de l'administration, Louvel y fut successivement interrogé par le préfet de police, le ministre de l'intérieur, le procureur général et le procureur du Roi. A trois heures et demie, il fut mené au ministère de l'intérieur, dans la voiture même de

Son Excellence, qui y monta avec lui et un lieutenant de gendarmerie. La voiture était escortée par cinq gendarmes à cheval et le lieutenant-colonel du corps. A six heures du matin, il fut remis aux mains de deux juges d'instruction, et, à cinq heures du soir, écroué à la Conciergerie.

En dépit des soins empressés du docteur Bougon et du baron Dupuytren, le duc de Berry était mort à quatre heures et demie du matin, au milieu des larmes de sa famille et de ses serviteurs, en demandant itérativement la grâce de son assassin.

A trois heures du soir, le 19, on amena Louvel au Louvre, pour le mettre en présence du cadavre de sa victime; on découvrit devant lui l'horrible blessure. Il ne donna aucune marque de repentir; ne manifesta pas la moindre émotion et répéta qu'il n'avait pas de complice. Toutefois, rentré dans son cachot, il dit à l'officier de paix qui veillait sur lui avec un brigadier de gendarmerie : « C'est un vilain spectacle, cela m'a fait de la peine, mais je ne me repens pas de ce que j'ai fait... Je sais bien que j'ai commis un crime; que voulez-vous? c'est un patriotisme enragé, mal conçu; mais on aurait tort de croire que c'est une lâcheté; si l'on savait quelle force d'esprit il faut au moment de l'exécution, on penserait bien autrement. »

Toute l'explication du crime de Louvel est dans ces quelques paroles, qu'il répéta jusqu'au dernier moment. Il reprochait aux Bourbons d'être rentrés en France à la suite des coalisés, et voyait en eux les ennemis de son pays. Il aurait voulu les détruire tous les uns après les autres; il avait commencé par le duc de Berry, uniquement parce que c'était le seul qui lui parût avoir chance de continuer la race.

Cependant l'administration, dès que le nom de Louvel fut connu, fit demander des renseignements sur son compte à tous les parquets de France et ne fut pas médiocrement étonnée de ceux qu'elle recueillit.

Né, à Versailles, d'un père marchand de toiles peu fortuné, mais d'une réputation irréprochable, il était tombé à douze ans à la charge de sa sœur aînée. Celle-ci l'envoya à Montfort-l'Amaury, pour y apprendre l'état de sellier chez un de ses oncles; puis il avait travaillé successivement à Versailles, à Paris, à Metz; il avait fait son tour de France, il était compagnon du Devoir. Atteint par la conscription, il était entré dans le

train d'artillerie de la garde en 1806, mais il n'avait pas tardé à être réformé pour faiblesse de constitution et à cause d'une hernie très-douloureuse.

Partisan de l'Empereur, il l'avait suivi à l'île d'Elbe, où il avait travaillé dans sa sellerie; et, chose singulière! il ne lui avait jamais parlé, il n'avait jamais cherché l'occasion de lui faire remarquer son obscur dévouement.

Louvel avait assisté à la bataille de Waterloo; il avait fait le voyage de La Rochelle pour suivre l'Empereur dans son nouvel exil; mais il y était arrivé trop tard. Dès lors il avait arrêté la pensée de son crime. C'est à La Rochelle qu'il en avait acheté (1 fr. 80 c.) l'instrument, et c'est pour l'exécuter plus facilement qu'à son retour il s'était fait employer dans la sellerie du Roi.

Voici ce que l'on lit dans la correspondance du préfet de Versailles : « La sœur de Louvel, celle qui lui a servi de mère, est aimée et estimée à Versailles. Son exécration frère n'avait jusqu'à présent donné aucun chagrin à sa famille. On remarquait qu'il était doux, fort rangé, laborieux, mais taciturne, rêveur et ne se liant avec personne. »

Ajoutons que Louvel était d'une économie qui touchait à l'avarice. On trouva dans sa chambre 165 fr., du linge et des effets d'habillement en plus grande quantité et plus beaux que n'en possèdent ordinairement les ouvriers. Cependant son salaire n'avait jamais dépassé 4 fr. par jour et était souvent tombé à 2 fr. 50.

Louvel était un monomane politique de la plus dangereuse espèce. Son crime fut le plus complètement isolé qui se puisse imaginer, et cependant douze cents personnes furent interrogées et deux cent soixante-sept arrêtées à son sujet sur tous les points de la France. Il ne possédait pas un livre, pas une brochure politique; il n'avait pas ouvert un journal depuis 1814, et cependant l'attentat qu'il commit servit de prétexte à de nouvelles rigueurs contre la presse.

Pendant les quatre mois qu'on tint note de tous ses discours en prison, hormis, bien entendu, les idées qui avaient armé son bras, on n'en surprit pas une que pût blâmer le moraliste le plus sévère. Quant à la religion, il en était resté aux théophilanthropes, dont il chantonnait des hymnes de temps à autre.

S'il se préoccupait parfois de la quantité et de la qualité de ses aliments,



il avait soin d'ajouter que ce n'était pas par sensualité, mais qu'il sentait ses forces l'abandonner, par suite du manque d'exercice, et qu'il en avait besoin, afin de bien expliquer à MM. les Pairs l'acte qui lui était reproché et ne pas être pris pour un assassin vulgaire.

Il ne laissa pas échapper un seul mot de repentir, mais exprima souvent l'idée que ce qui l'avait le plus énergiquement poussé au crime, c'étaient les éloges insensés prodigués à Charlotte Corday, dont il avait vu le portrait jusque dans le cabinet de Louis XVIII.

Pour obéir à la loi on lui désigna deux avocats d'office, MM. Archambaud et Bonnet, l'un bâtonnier sortant, l'autre bâtonnier en exercice. Ces messieurs plaidèrent la folie et ne pouvaient plaider que cela. Il se montra poli et reconnaissant envers eux; mais, pour prouver qu'il n'était pas aliéné, il lut devant la Cour un long factum de sa composition qui eût suffi, de l'autre côté du détroit, à le faire enfermer.

Il monta sur l'échafaud avec beaucoup de résolution le 6 juin, à six heures du soir. L'abbé Montés essayant un dernier effort pour l'amener à quelques sentiments religieux, il lui répondit en souriant : « C'est très-bien, hâtons-nous, j'en suis fâché; mais on m'attend là-haut. »

Une particularité assez singulière, c'est que Louvel avait confectionné lui-même, non-seulement ses souliers, mais sa redingote, son pantalon et son gilet.

B. MAURICE.





## FIESCHI

D'après un portrait de la collection de la Bibliothèque Impériale, cabinet des estampes (*Suppliciés, Maniaques et Visionnaires*).

Dessiné par Allard-Cambray, gravé par Berrardo.

## VIII

# FIESCHI



Le 28 juillet 1835, pour célébrer l'anniversaire des glorieuses journées de 1830, le roi Louis-Philippe passait en revue, suivant l'usage observé jusque-là, les gardes nationales de la Seine, les troupes de la garnison de Paris et des environs. Il pouvait être midi et demi; le roi, marchant de toute une longueur de cheval en tête de son état-major, était arrivé sur le boulevard du Temple, vis-à-vis la terrasse du Jardin-Turc, lorsque de l'unique fenêtre du troisième étage d'une maison borgne, portant, de l'autre côté, le numéro 50, se fit entendre une détonation très-forte et se prolongeant comme un feu de peloton exécuté par des conscrits. Quarante-deux personnes étaient atteintes, dont dix-sept mortes sur le coup ou mortellement blessées.

Un des généraux de l'escorte, prenant le chapeau à plumes du maréchal Mortier, duc de Trévise, qui venait d'être mortellement atteint, pour celui du Roi, fit battre la générale, ce qui nécessairement doubla le tumulte et l'effroi. Cependant Louis-Philippe, doué d'un incontestable courage personnel, avait poussé son cheval en avant et, poursuivant la revue comme si de rien n'eût été, recueillait sur son passage les *vivats* et les acclamations qui lui avaient fait défaut jusque-là.

Tandis qu'une partie de l'escorte, des gardes municipaux et des agents

relevaient les morts et les blessés, déblayaient la voie, une autre partie, s'élançant vers la maison n° 50, la cernait, la visitait, ainsi que toutes celles environnantes. Dans la cour du n° 52, on arrêta un homme qui venait de s'y laisser tomber, à l'aide d'une corde mince et sans nœuds, dont le frottement lui avait excorié la paume des mains ; il était chancelant, défiguré ; on ne pouvait distinguer aucun de ses traits, à cause du sang qui lui inondait le visage ; la lèvre inférieure, presque entièrement coupée et pendante, laissait à nu les os de la mâchoire ; une blessure profonde au crâne avait détaché une partie des chairs ; la peau du front, retombant sur l'œil gauche, cachait la moitié de la joue ; il était affreux à voir et semblait au moment d'expirer.

On ne le ramena pas moins dans la chambre d'où avait fait explosion la machine infernale (vingt-quatre canons de fusil en jeu d'orgue, sur un plan incliné) ; on l'étendit sur un matelas et l'on procéda à un premier interrogatoire, auquel il ne put répondre que par gestes. Il accepta le nom de Girard que lui donnait une quittance de loyer trouvée dans son domicile, fit comprendre qu'il avait voulu tuer le roi, qu'il avait mis le feu à la machine, qu'il en était l'inventeur, le constructeur, et n'avait pas de complices.

Il fallut borner là ce premier interrogatoire, qu'évidemment il n'aurait pu supporter plus longtemps. On le mit entre les mains des docteurs Ollivier (d'Angers) et Marjolin ; vers les deux heures, après un pansement provisoire, on le transporta sous une forte escorte à la Conciergerie, où nous avons relevé son écou :

« Joseph Fieschi, fils de Louis Fieschi et de Luccia Gentilly, né à Murato (Corse), demeurant boulevard du Temple, n° 50, profession de mécanicien. — Agé de quarante ans ; taille de 1 mètre 64 centimètres ; — cheveux châtain-noir ; — sourcils *idem* ; — front découvert ; — yeux bruns ; — nez bien fait ; — bouche grande ; — menton rond ; — visage rond ; — teint ordinaire.

» Signes particuliers : sur le sein gauche, *la croix des Deux-Siciles*. »

Le 2 août, après plusieurs interrogatoires successifs, dans lesquels il persistait à dire qu'il se nommait, tantôt Jacques, tantôt François Girard, âgé de trente-neuf ans, ouvrier mécanicien à Lodève, y ayant une femme

et des enfants, il fut reconnu d'abord par M. Ollivier-Dufresne, inspecteur des prisons de la Seine, et ensuite par M. Lavocat, directeur des Gobelins, député, colonel de la douzième légion, et forcé d'avouer qu'il s'appelait Fieschi; on conçoit qu'il lui en coûtât, si l'on se reporte à ses antécédents.

Né, ou, pour parler plus exactement, baptisé le 3 décembre 1790, à Murato (Corse), il avait été berger jusqu'au 15 août 1808; à cette époque, il s'engagea dans la légion corse. Il fit la campagne de Russie sous les ordres de Murat, fut nommé sergent et décoré de l'ordre des Deux-Siciles; il avait appris à lire et à écrire au régiment. En 1815, il suivit son ancien colonel Francheschetti dans la déplorable aventure du Pizzo, en Calabre, fut de ceux qui descendirent à terre avant l'ex-roi Murat, et véhémentement soupçonné, dans la suite, d'avoir contribué à son arrestation.

De retour en Corse, il fut, le 28 août 1816, condamné par la cour de Bastia à dix ans de réclusion pour vol d'une vache et usage de faux papiers. Il subit sa peine dans la maison centrale d'Embrun, où il apprit l'état de tisseur en drap et devint amoureux de Laurence Petit, veuve Lassave, femme Albot, condamnée elle-même à cinq ans pour complicité dans la banqueroute frauduleuse de son mari.

Rendu à la liberté le 2 septembre 1826, il travailla comme drapier, couvreur, chapelier de paille, à Lodève, à Sainte-Colombe, à Lyon, etc. Partout il laissa des dettes et la plus détestable réputation.

Profitant, comme bien d'autres, de la révolution de 1830, il se donna pour condamné politique, et, à l'aide de faux certificats, se fit allouer une pension de 550 fr.; entra dans la 3<sup>e</sup> compagnie de sous-officiers vétérans, chargée de la garde de la maison centrale de Poissy, puis dans celle du service au Jardin des Plantes; il fut portier rue de Buffon, 7, gardien du moulin de Croullebarle et des travaux d'Arcueil, commissionnaire, maître d'escrime à la baïonnette, porteur du journal *la Révolution*, enfin espion politique pendant la courte administration de M. Baude.

Fieschi, ses antécédents une fois connus, perdit toutes ses places, sa pension et tomba dans une affreuse misère. Ce fut alors que pour échapper aux recherches de la justice, il prit le nom de Girard après bien d'autres. Disons encore qu'après avoir vécu maritalement avec Laurence Petit, il la chassa pour vivre avec la fille de celle-ci, Nina Lassave, à peine âgée de

quinze ans, qui, douée de quelque gentillesse, quoique borgne, sortait, au moment du procès, de l'hospice de la Salpêtrière.

Dès que Fieschi avait pu parler, il avait éludé toute demande d'explication sur son crime, se contentant de répondre à plusieurs reprises : « *C'est une idée folâtre!* » Mais lorsque M. Lavocat, auquel il avait, disait-il, voué *une protection de Corse*, l'eut reconnu, et qu'il eut accepté le singulier rôle d'interprète entre ce misérable et la justice, il entra avec ostentation dans la voie des aveux et chargea à outrance ses deux complices Morey et Pépin. Qu'étaient ces deux hommes? Car pour lui, il n'appartenait, grâce à Dieu, à aucun parti, à aucune opinion, bien qu'il se dit bonapartiste.

Agé de soixante-deux ans, né à Chassaigne (Côte-d'Or), Pierre Morey, exerçait, rue Saint-Victor, 23, la profession de bourrelier sellier; il avait servi dix ans dans le train d'artillerie et dans un régiment de hussards; il était connu dans toutes les fêtes champêtres, comme l'un des plus habiles tireurs à l'arc, au fusil, à la carabine. Républicain convaincu, il avait fait partie, sous l'Empire, de toutes les sociétés secrètes de l'armée, il avait continué sous la Restauration et presque aussitôt après l'avènement de Louis-Philippe; il portait habituellement la décoration de Juillet.

M. Gisquet nous apprend dans ses *Mémoires* que Morey avait tué en 1815 un soldat autrichien en duel; s'il avait consulté les archives de la préfecture, il aurait su qu'en 1814 et 1815, Morey avait tué, non pas un soldat, mais six ou sept officiers autrichiens ou prussiens, et qu'arrêté chaque fois, il avait été chaque fois relâché, parce qu'il s'était toujours arrangé de façon à se faire donner un soufflet en public.

C'était un rude homme que ce Morey, cachant sous une apparence débile un tempérament sec et résistant; lui seul savait au juste le but de cette affaire et à quels projets ultérieurs elle se rattachait. Consigné à l'hôpital de la Pitié, il tenta pendant quinze jours de se laisser mourir de faim, plutôt que de s'exposer à parler. Et lorsque, vaincu par la vue des mets succulents et du vin généreux qu'on plaçait exprès à sa portée, il consentit à manger, ce ne fut qu'à condition qu'il serait alimenté de cette façon jusqu'à la fin.

Né à Remy (Aisne), Pépin, épiciier marchand de couleurs, n° 4, rue du faubourg Saint-Antoine, âgé de trente-cinq ans, était certainement un

républicain, sinon des plus intelligents, du moins des plus prononcés, capitaine dans la 8<sup>e</sup> légion de la garde nationale, il avait, à la suite des événements de 1832, comparu devant un conseil de guerre et, bien qu'acquitté, il s'était vu forcé de quitter sa boutique, dans laquelle il n'était rentré que trois ans après.

Il était en fuite au moment où Fieschi prononça son nom ; arrêté une première fois, il s'échappa pendant une perquisition faite à son domicile et s'apprêtait à passer à l'étranger, lorsqu'un faux ami, qui devait lui apporter un passe-port, vendit pour 25,000 fr. à M. Gisquet le secret de sa retraite dans la ferme de Belleyme, en Brie. Sa participation au complot ne fut jamais prouvée que par le témoignage de Fieschi ; quant à lui, il persista toujours à se dire innocent. Pour Morey, il priait qu'on le laissât tranquillement achever de mourir et prétendait ne savoir ce dont on lui voulait parler.

Les débats s'ouvrirent le 30 janvier 1836, devant la Cour des Pairs. On peut dire qu'ils furent dirigés moins par M. Pasquier que par Fieschi. Ce misérable s'y fit un piédestal, ou plutôt un tréteau ; il s'y posa en orateur, en héros, parlant sans cesse du courage qu'il montrerait à l'échafaud, en homme qui se croyait sûr de ne pas y monter. Après chacune de ses harangues, il lançait des œillades, et, du bout de ses doigts ensanglantés, envoyait des baisers à Nina Lassave, placée seule dans une tribune réservée. On le laissait seul avec elle dans son cachot, tandis que Pépin ne pouvait recevoir sa femme légitime qu'en présence de quatre gendarmes.

Le jour de l'expiation arrivé, Morey se montra tel qu'on l'avait vu jusqu'alors ; il marcha à la guillotine, comme il serait allé à l'enterrement d'un voisin. Il dit aux exécuteurs : « Soutenez-moi un peu, la tête et le cœur vont encore, mais les jambes ne vont plus. »

Pépin, si hésitant, si pusillanime devant ses juges, déploya tout à coup une fermeté, un courage dont on ne le soupçonnait pas capable. Il déjeuna de bon appétit, fit allumer sa pipe et, comme le vieux Custine, continua de fumer jusqu'au pied de la fatale machine. Là, on lui fit entendre qu'il pouvait se sauver en promettant seulement des révélations ; il fit un signe d'impatience et gravit les degrés sans la moindre hésitation.

Il en fut autrement de Fieschi. Evidemment il ne s'attendait pas à être

exécuté; les apprêts de la toilette ne lui paraissaient pas sérieux, du moins en ce qui le concernait personnellement. Quand il vit que c'était pour tout de bon, il se récria, entra en fureur et fit mine de vouloir résister. Il ne se laissa lier les mains derrière le dos que lorsqu'on lui eût assuré que tout n'était pas fini et qu'il reverrait M. Lavocat, chargé de lui apporter une commutation de peine. Il le chercha vainement pendant tout le trajet et mourut en fanfaron et en charlatan.

Quelques spéculateurs qui venaient d'ouvrir, au premier, sur la place de la Bourse, le *Café de la Jeune France*, s'avisèrent d'y faire trôner Nina Lassave au comptoir; la police les laissa faire, mais les étudiants l'en chassèrent honteusement, et nul ne sait ce qu'elle est devenue.

B. MAURICE.





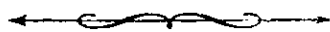


## LACENAIRE

D'après un portrait de la collection de la Bibliothèque Impériale (*Suppliciés, Maniaques et Visionnaires*).

Dessiné par Allard-Cambray, gravé par Berrard.

# LACENAIRE



Voici l'un des scélérats les plus fameux des temps modernes, moins encore pour le nombre des crimes qu'il a commis, que pour l'horrible sang-froid, l'effrayant calcul avec lequel il les a préparés et accomplis. Ce qui rend Lacenaire différent des criminels ordinaires, c'est que ce ne sont pas l'ignorance, la misère, les mauvais exemples qui l'ont perdu ; c'est qu'alors que son intelligence et son instruction semblaient le destiner à une carrière honorable, il a librement, résolûment, choisi le vol et l'assassinat pour s'en faire une profession ; c'est que dès les premiers pas, il n'a pas eu un moment d'illusion, qu'il a compris qu'il était fatalement voué à l'échafaud et qu'il a persévéré ; c'est qu'une fois entre les mains de la justice, il a senti qu'il avait perdu la partie qu'il avait engagée contre la société, et que, comme un joueur de bonne compagnie, il lui a abandonné son terrible enjeu, sa tête, sans récrimination, sans colère, la plaisanterie sur les lèvres, le sourire à la bouche.

Pierre-François Lacenaire naquit en 1800, à Francheville, dans le département du Rhône ; il était le quatrième enfant d'un honnête négociant qui devait en avoir treize, bien qu'il ne se fût marié qu'à quarante-huit ans, et qui, après avoir gagné 500,000 francs dans le commerce des métaux, finit par faire faillite dans celui des soieries.

Successivement placé aux collèges de Saint-Chamond, d'Aix, de Lyon et de Chambéry, Lacenaire fit d'assez bonnes études. Son ambition eût été d'être avocat et avocat à Paris; mais les ressources manquant à son père, celui-ci le plaça chez un avoué, puis chez un banquier, et enfin chez un notaire. Aucune de ces professions ne convint à Lacenaire; il s'engagea, fit la campagne de Morée, déserta, et, à vingt-cinq ans, commença à Paris une vie de jeu, de débauches et de rapines. Pour son coup d'essai, il vint escompter à Lyon pour 40,000 francs de fausses lettres de change, dont sa famille paya le montant pour essayer de le sauver du déshonneur.

S'il faut en croire ses propres *Mémoires*, il aurait tué un Genevois à Vérone et tenté d'assassiner à Genève un Lyonnais qui s'était permis d'ouvrir ses lettres et de répandre des bruits fâcheux sur ses antécédents. En 1829, époque à laquelle il ne sortait pour ainsi dire pas des maisons de jeux publiques et des tripots clandestins, accusé de déloyauté par un neveu de Benjamin Constant, il lui demanda réparation et le tua le lendemain d'un coup de pistolet au bois de Boulogne.

Résolu systématiquement et depuis longtemps à voler, à assassiner, pour vivre dans l'abondance et sans travailler, Lacenaire comprenait qu'il avait besoin d'auxiliaires; qu'il lui fallait se lier avec des voleurs, et il n'en connaissait pas un; parler leur langue argotique, et il n'en savait pas le premier mot. Le moyen était simple, il vola de la façon, en apparence, la plus stupide, un cabriolet de remise. Il avait compté sur six mois de prison; il obtint treize mois de détention dans la maison centrale de Poissy, en sorte que son éducation ne laissa rien à désirer.

Aussitôt après sa libération, Lacenaire, qui exerçait ostensiblement la profession d'écrivain public, ou celle d'étudiant en droit, se livra véritablement à la plus abjecte des industries, au *chantage*. Le jour de la mi-carême, 14 mars 1833, à 10 heures du soir, il commit, place Ventadour, avec l'un de ses anciens camarades de Poissy, une tentative infructueuse d'assassinat sur la personne d'un joueur presque continuellement heureux, qui n'était connu, au n° 36, que sous le nom de *M. l'avocat*, et qui ne portait jamais moins de 400,000 francs dans son portefeuille.

Le 18 juillet suivant, Lacenaire était condamné, pour vols de couverts dans les restaurants, à treize mois de prison, par la 6<sup>e</sup> chambre. On ne

lui appliqua pas la peine de la récidive, parce qu'il parvint à se faire juger sous le nom de *Gaillard*, dit *Violet*, et paraissait ainsi pur d'antécédents judiciaires. Il avait déjà plusieurs noms à son service; dans la suite, il fut constaté qu'en peu de mois il en avait pris vingt-deux différents, sous chacun desquels on lui avait ouvert un dossier à la police.

C'est pendant le séjour qu'il fit à la Force, alors que s'instruisait cette seconde affaire, qu'il fit connaissance avec deux détenus politiques, MM. Altaroche, rédacteur du *Corsaire*, et Vigouroux, gérant du *Bon Sens*, qui tentèrent de généreux efforts pour le ramener au bien, croyant avoir mis la main sur un vrai poète, sur un second Raynal. C'est en sortant de Poissy, qu'un tire-point aiguisé caché dans la poche droite de son paletot, il alla, comme un homme de lettres malheureux, solliciter des secours de M. Scribe, qui, ne lui laissant pas achever sa première phrase, lui donna 40 fr., et, sans s'en douter, sauva sa vie par cette générosité qui lui était ordinaire.

A Poissy, Lacenaire s'était retrouvé dans le même atelier qu'Avril, qu'il y avait connu autrefois; il lui avait longuement, et de nouveau, développé son plan *inéchouable* pour l'assassinat et la spoliation des garçons de caisse, et l'ouvrier menuisier, transporté d'admiration, lui avait juré qu'il le seconderait dans cette belle entreprise. Mais Avril ne devait sortir que le 25 novembre, et, pressé par le besoin, Lacenaire ne se sentait pas la force d'attendre jusque-là. Il fit donc, avec un autre pensionnaire de Poissy, le nommé Baton, tailleur et figurant à l'Ambigu, deux tentatives, qui échouèrent, par des circonstances bien indépendantes de sa volonté, et dont les préparatifs lui enlevèrent le peu d'argent qu'il avait.

Ce plan consistait à créer un effet de commerce, revêtu de plusieurs signatures, et à charger une maison de banque de son encaissement quelques jours avant son échéance. Il fallait, pour cela, louer à l'avance un logement au nom du souscripteur du billet, le meubler tant bien que mal, puis attendre le garçon de recettes, le tuer, s'emparer de sa sacoche et de son portefeuille. Une première fois, le sieur Bentot, de la maison Pillet-Will, se présenta, porteur de 94,000 fr.; il lut mal le nom de *Bonnier* porté sur l'effet, demanda un tout autre nom : « Nous n'avons pas cela dans la

maison, » répondit le portier; l'effet fut protesté. La seconde fois, ce fut un garçon de la maison Rougemont de Lovemberg qui se présenta... « Un effet de 1,580 fr., lui dit le portier, des gens logés dans un galetas, au cinquième, des gens qui n'ont qu'un méchant lit pour eux deux... cela me paraît suspect, je monte avec vous. » Lacenaire et son complice, voyant deux hommes au lieu d'un, balbutièrent qu'ils n'étaient pas en mesure, sortirent quelques instants après et ne reparurent plus.

Le 25 novembre, Avril sortit enfin de Poissy; Lacenaire alla à sa rencontre, et les 240 fr. de sa masse furent bientôt dissipés dans les plus dégoûtantes orgies. C'est alors que Lacenaire lui proposa de nouveau son plan, qu'il continuait d'appeler *inéchouable*, d'assassinat des garçons de recettes. Ce plan exigeait une première mise de fonds; rien de plus facile que de s'en procurer, en assassinant au préalable Chardon et la mère de celui-ci.

Chardon, que tous deux avaient connu à Poissy, était un homme de mœurs infâmes. Il cachait ses vices sous des dehors religieux, ajoutait à son nom l'appellation de *Frère de la religion de Sainte-Camille*, et sollicitait de la reine Amélie le rétablissement d'une communauté d'hommes. Sa mère, âgée de soixante-sept ans, actuellement alitée, était inscrite au bureau de bienfaisance. On leur savait cependant une certaine fortune, et dans le monde des voleurs on supposait qu'ils cachaient chez eux une dizaine de mille francs. Ils habitaient, rue Saint-Martin, 271, dans le passage du Cheval-Rouge, un petit logement au premier, composé de deux pièces et d'une antichambre.

Le dimanche 14 décembre 1834, les deux associés s'y rendirent, à l'issue d'un déjeuner à la Courtille. Après quelques propos indifférents, Avril, ainsi qu'il avait été convenu, saute à la gorge de Chardon, tandis que Lacenaire lui laboure les reins à coups de tire-point, puis il l'achève, à l'aide d'une hachette qu'il avait aperçue derrière la porte. Cependant, pénétrant dans la seconde pièce, Lacenaire frappait, à coups redoublés, la vieille malade partout où il put l'atteindre et, tandis qu'elle respirait encore, accumula sur elle les oreillers et les matelas. Ils ouvrent les armoires, s'emparent d'une somme de 500 francs, de couverts d'argent, qu'ils vendirent 200 francs à un recéleur, du manteau et du bonnet de Chardon, et ils sortent tranquillement (il était une heure de l'après-midi). Ils allèrent se rafraîchir à l'estaminet de l'*Épi-Scié*, se laver

aux Bains Turcs, dinèrent gaiement et allèrent, comme de bons bourgeois, voir les *Saltimbanques* au théâtre des Variétés.

L'assassinat des deux Chardon n'avait pas été un but, mais seulement le moyen d'arriver à celui plus fructueux d'un garçon de recettes. Dès le lendemain, Lacenaire et son associé louaient, en payant un terme d'avance, rue Montorgueil, 66, un petit appartement au quatrième, et écrivaient sur la porte le nom de *Mahossier*.

Le 20 décembre, Avril se faisait arrêter pour avoir pris le parti d'une fille publique, et Lacenaire allait vainement le réclamer. Il fallait le remplacer avant l'échéance du 31, la plus forte de l'année. Lacenaire confia son rôle à un nommé François, ancien réclusionnaire, qui s'était vanté qu'il tuerait un homme pour 20 fr.

Le 31 décembre à trois heures, un garçon de recettes de la maison Mallet se présente rue Montorgueil, c'était Genevais, jeune homme de dix-huit ans; il est porteur d'une traite de 875 fr. tirée par MM. Picard et Deloche, de Lyon, sur M. Mahossier. François s'introduit dans la pièce du fond et presque aussitôt lui saute à la gorge, tandis que Lacenaire lui porte dans le dos un coup de tire-point qui effleure le poumon. Cependant Genevais se dégage par un violent effort, bondit en arrière et crie : *au voleur!* Les deux misérables prenant peur, crient eux-mêmes : *au voleur!* et, se précipitant dans l'escalier, parviennent à s'évader, sans que personne songe à leur barrer le chemin.

Arrêté le 2 février à Beaune, mais seulement comme soupçonné de faux commis sous le nom de Jacob Lévy, Lacenaire, dirigé sur Paris, comprit qu'il était perdu. Ses deux complices l'avaient dénoncé, chacun pour celui des deux crimes auquel il n'avait pas pris part; François pour l'assassinat Chardon, Avril pour la tentative contre Genevais. Dès lors, résolu à se venger, il entra dans la voie des aveux les plus complets, et dirigea presque seul l'instruction, comme presque seul aussi il dirigea les débats, qui s'ouvrirent le 12 novembre, durèrent cinq jours, et ont laissé le souvenir d'un scandale inconnu jusqu'alors dans les annales judiciaires.

Condamnés à mort, Lacenaire et Avril montèrent sur l'échafaud avec beaucoup de courage le 9 janvier 1835; celui-ci fort contrit, fort repentant en apparence; celui-là se posant jusqu'à la fin en homme supérieur, en philosophe et en athée.

François, en faveur duquel le jury avait reconnu des circonstances atténuantes, avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, et fut dirigé sur le bagne de Brest. La première fois qu'il fut commandé pour une corvée à la mer, il ne revint pas; ses camarades, qui le regardaient comme un dénonciateur, prétendirent qu'il s'était noyé par accident.

B. MAURICE.



DEUXIÈME SÉRIE

---

# SORCIERS ET SORCIÈRES

---

Urbain GRANDIER — LA VOISIN





**URBAIN GRANDIER**

D'après une estampe populaire de la Bibliothèque impériale.

## URBAIN GRANDIER



La vérité est aujourd'hui près de se faire sur Urbain Grandier et son procès, prétexte à tant de déclamations. Urbain Grandier fut-il réellement un sorcier? Fut-il réellement, à d'autres titres, un coupable? Sa mort fut-elle méritée, même en tenant compte des barbares préjugés du temps? Voici, si elle peut compter, l'opinion de M. Michelet, dans son livre de *La Sorcière* : « Je suis, comme on va voir, contre les brûleurs, mais nullement pour le » brûlé. Il est ridicule d'en faire un martyr, en haine de Richelieu. C'était » un fat vaniteux, libertin, qui méritait, non le bûcher, mais la prison » perpétuelle. » Notre opinion est que Grandier, en prenant pour base d'appréciation les documents de son procès, ne méritait pas même la prison perpétuelle. Urbain Grandier, à notre sens, est loin d'être sans faute. Ce n'est pas un martyr : c'est une victime, tout simplement. Il n'est mort ni pour une erreur ni pour une idée. Ce fut un prêtre intelligent, galant et vain que ses ennemis ont tué, et qu'ils ne pouvaient tuer qu'au moyen de cette accusation de magie et de sorcellerie que les passions et les préjugés du temps rendaient sûrement mortelle.

Nous ne nous livrerons point à une discussion oiseuse, impossible en de si étroites limites. D'ailleurs pour nous, comme pour tout lecteur de

bonne foi, nous le croyons, l'innocence de Grandier résulte, avec les clartés fulgurantes de l'évidence, du simple récit des faits et de l'analyse des interrogatoires.

Urbain Grandier était né à Rovère, près Sablé, à une date qui est demeurée obscure. Son père, notaire royal, lui fit donner à Bordeaux, chez les jésuites, une bonne éducation. Il entra dans les ordres, obtint la cure de Saint-Pierre de Loudun, et, peu de temps après, le canonicat de l'église de Sainte-Croix, dans la même ville. La réunion de ces deux bénéfices entre les mains d'un jeune prêtre, étranger au pays, fut un premier et incontestable motif d'animadversion. La protection des jésuites en fut un second, dans une ville protestante, et plus livrée que toute autre aux rivalités de communion et aux dissensions, si envenimées à cette époque, des divers ordres qui s'en disputaient la domination spirituelle. Ajoutons que Grandier, en crédit dans la ville où son frère était magistrat du bailliage, éloquent et galant à n'en pas douter, — quoique sur ce point on n'ait aucun fait positif à articuler, et que les griefs de ses ennemis soient demeurés à l'état d'accusations vagues, et par conséquent calomnieuses, — se montra de bonne heure récalcitrant à tous les avis, rebelle à toutes les concessions, impitoyable sur ses droits, et insolent dans ses succès. Il était de mœurs suspectes, sinon scandaleuses; et, si sa liaison avec une demoiselle du pays, Madeleine de Brou, n'est pas prouvée, il demeure à peu près constant, malgré ses dénégations, qu'il était l'auteur d'un traité manuscrit contre le célibat des prêtres, trouvé dans ses papiers, et qui témoignait d'un médiocre souci des scrupules de son état et des préjugés de son temps.

En 1626, un couvent d'Ursulines, composé surtout de filles de qualité, avait été établi à Loudun. La supérieure, Jeanne de Belfiel, était issue d'une assez grande maison, et une des religieuses, Claire de Sazilly, était parente du cardinal de Richelieu.

Il est impossible et il serait injuste de séparer l'affaire de 1632 des antécédents, des prolégomènes qui en éclairent les obscurités. Dès 1620, Grandier avait commencé, avec le clergé de la ville et une partie de ses habitants notables, cette lutte d'influence et d'intérêts qui devait aboutir à cette explosion de rancunes coalisées, origine du procès. En 1620, il avait obtenu, dans une affaire portée devant l'official de Poitiers, contre un prêtre nommé

Mounier, une sentence qu'il fit exécuter avec la dernière rigueur. Quelques temps après, nouveau conflit avec les propres chanoines de Sainte-Croix, ses collègues, à l'occasion d'une maison qu'il ne craignait pas de disputer au chapitre. L'adversaire de Grandier, dans ce procès, était le chanoine Mignon, depuis directeur des Ursulines. Grandier l'emporta, et, abusant de sa victoire, envenima par l'ironie l'injure de la défaite.

Ce Mignon avait un oncle nommé Barot, homme fort riche et président des *Élus* de la ville. Grandier eut aussi maille à partir avec ce dernier, et le traita avec tant de hauteur qu'il s'attira son animosité et celle de toute la famille. De même avec Trinquant, autre oncle de Mignon, procureur du roi, et avec Menuau, avocat du roi. Du concert de ces quatre alliés sortit bientôt une plainte portée contre Grandier, par-devant l'official de Poitiers, plainte qui le dénonçait comme impie et débauché. Grandier fut arrêté et emprisonné à Poitiers, à l'hôtel de l'évêché. Ses ennemis triomphants se partageaient déjà son inique héritage. Le 3 janvier 1630, intervint un arrêt de l'officialité, qui, en dépit du défaut absolu de preuves, de plaignants et même de témoins, condamnait Grandier au jeûne pendant trois mois, tous les vendredis, et l'interdisait à *divinis*, dans le diocèse pour cinq ans, dans Loudun pour toujours.

Grandier appela de cette sentence à l'archevêque de Bordeaux, et ses adversaires, de leur côté, firent appel au Parlement de Paris, comme d'abus. Grandier se fit représenter au Parlement, fit plaider sa cause, et fut renvoyé, en raison de l'éloignement, devant le présidial de Poitiers, commis en dernier ressort. Le résultat de l'instruction tourna complètement en sa faveur et à la honte de ses ennemis. Grandier fut acquitté, et, bientôt après, absous par son archevêque (22 novembre 1630). Loin de songer à quitter le pays en permutant ses bénéfices, comme le lui avait conseillé le digne prélat, Grandier ne s'occupa que de jouir de son triomphe et de la confusion de ses adversaires. Il rentra solennellement à Loudun en agitant des branches de laurier. Il poussa ses ennemis à outrance, en les appelant devant la Cour en restitution des fruits de ses bénéfices indûment perçus et en réparation pécuniaire. Un nouveau procès, issu des premiers, le trouva aussi infatigable à venger ses droits. Un sieur Duthibault, homme riche et influent à Loudun, qui l'avait maltraité de paroles et même frappé dans son église, fut cité

par lui devant le Parlement de Paris, blâmé tête nue, et condamné, outre les frais du procès, à diverses amendes et réparations.

C'est à ce moment qu'éclatent les premiers symptômes de la possession des religieuses de Loudun. Grandier, il est bon de le dire, ne s'était jamais mêlé des affaires du couvent, n'y avait jamais mis les pieds, et du propre aveu des possédées, bon à noter, ne les avait jamais vues. Bientôt commence cette comédie destinée à dégénérer en tragédie. Mignon dirige, sous prétexte d'exorcisme, les représentations, assisté de Barré, prêtre visionnaire et fanatique, et, comme comparses, des Carmes de Loudun, ennemis jurés de Grandier et des jésuites.

Les premiers interrogatoires établissent trois choses, également contraires au diagnostic canonique en matière de possession. Une seule religieuse est réellement possédée, une seule parle latin, non sans de nombreux barbarismes et de non moins nombreux solécismes, et ne réussit pas à parler écossais ni hébreu : c'est la supérieure, Jeanne de Belfiel. Une seule accuse l'auteur de la possession, et cet auteur, c'est Grandier, nommé sans qu'on le lui demande, et avec une visible animosité. Les exorcistes se trahissent par leur empressement même, et leur aveu dès les premiers jours, que cette affaire ressemble à celle du prêtre Gaufridi, brûlé à Aix, les dénonce à leur insu. Le procès de Gaufridi est copié dans ses moindres détails, en effet, avec une servilité désespérée. Et les juges laïques, introduits aux débats, bientôt éconduits, n'y assistent que pour constater des contradictions, des méfiances et des bévues qui attestent l'innocence de Grandier et l'iniquité de ses ennemis.

Grandier cependant ne s'émouvait pas, et il demeurait insoucieux et superbe au milieu de cet orage d'ignorance et de haine, éclatant sur sa tête. Enfin il songe à se défendre, et, soutenu par le bailliage tout entier, il demande la séquestration, sous bonne et sûre garde, des religieuses accusatrices et le changement des exorcistes. Malgré la bonne volonté du bailli, magistrat honnête et même hardi, mais impuissant, la coalition, resserrée par le danger et par la crainte du ridicule, des religieuses et des fanatiques, dont elles étaient les complices, rendit vaine une enquête si légitime. La publicité ne servant qu'à étaler la faiblesse de cette conspiration maladroite, on résolut d'essayer du huis-clos. La protestation de Grandier,

appuyée par celle des notables de la ville, ne put décider à agir ni le procureur général ni l'évêque, qui se retranchèrent l'un et l'autre derrière des incompatibilités de juridiction. Bientôt même, grâce à des suggestions habiles, qui firent entrevoir au prélat le danger de s'opposer à la constatation de miracles de nature à faire honneur à la religion et à la glorifier dans ses ministres, les ennemis de Grandier obtinrent une prolongation de pouvoirs, un renfort d'exorcistes prévenus, et la déclaration de possession qui, prononcée du haut du siège épiscopal, faisait de l'incrédulité une impiété, en tenant pour constant ce qu'il s'agissait de prouver.

Les séances reprirent, avec la coopération de deux commissaires ecclésiastiques, et sous les yeux de l'abbé Marescot, l'un des aumôniers de la reine Anne d'Autriche, envoyé exprès pour suivre officieusement l'enquête.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1632, commença cette solennelle et décisive épreuve, qui semblait se faire, pour la première fois, dans des conditions d'impartialité au moins apparente. Le bailli et le lieutenant civil, défenseurs courageux, pour le temps, de l'innocence et du droit, s'y rendirent avec un certain appareil judiciaire, et furent fort mal reçus. On leur refusa même la porte. Le bailli somma Barré de procéder aux interrogatoires selon les formes prescrites par le Rituel, et non par questions irrégulières, arbitraires, et tendant à diffamation. Sur cette injonction, qui avait le caractère d'un reproche et d'une menace, les représentants de l'autorité civile se retirèrent, laissant la séance sous l'impression défavorable de ce conflit.

La visite imprévue de l'archevêque de Bordeaux, M. de Sourdis, qui venait, pour la seconde fois, visiter son abbaye de Saint-Jouin, mit un terme à ces discussions, à ces artifices et aux dangers de Grandier. Le prélat s'empressa d'envoyer à Loudun, à peine arrivé à Saint-Jouin, son médecin, avec mission d'examiner sérieusement l'état des religieuses. Mignon l'ayant introduit dans le couvent, lui montra la supérieure et la sœur Claire; puis il déclara qu'elles venaient d'être miraculeusement délivrées des esprits. Sur le rapport du médecin, et à la requête de Grandier, le prélat rendit une ordonnance qui, tout en conservant Barré comme exorciste, écartait Mignon, et adjoignait au premier le P. L'Escaye, jésuite de Poitiers, et le P. Gau, de l'Oratoire, demeurant à Tours, et par un ordre, adressé au bailli de Loudun, comme une sorte de réparation, déterminait les règles et les formules des exorcismes à venir.

Equitable et prévoyante décision, qui témoigne d'une fermeté et d'une sagesse bien rares, en pareille matière, il le faut reconnaître, parmi les évêques du temps. Il suffira, pour en faire l'éloge, de dire qu'elle mit fin à la comédie de la possession. Une seconde fois, Grandier triompha de ses ennemis, et comme d'habitude, aigri par cette feinte et odieuse persécution, il triompha sans mesure.

La coalition puisa dans son désespoir même une dernière force. Il fallait, par un coup décisif, retourner l'opinion, et cela à tout prix. Les suggestions de l'intérêt se joignaient à celles de l'amour-propre. Par suite de la sévère réaction qu'ils avaient si imprudemment provoquée, les adversaires de Grandier risquaient de perdre leurs bénéfices ou leurs sièges, après avoir perdu leur considération. Le couvent, privé d'écoliers, devenait désert, et la misère, pour les religieuses, qui avaient tout sacrifié au désir de la prospérité, s'approchait, pour ajouter son humiliation à toutes les autres. Un renfort imprévu rendit l'espoir aux vaincus. Louis XIII avait décidé de faire démolir toutes les forteresses et tous les châteaux de l'intérieur du royaume, dont la plupart avaient été affectés aux places de sûreté garanties aux protestants par l'édit de Nantes. Le château de Loudun figurait sur la liste de ceux qui devaient être rasés, et ce fut Laubardemont, membre du Conseil du Roi, que le cardinal de Richelieu chargea d'aller exécuter cette mesure.

Laubardemont était parent à un certain degré de la supérieure des Ursulines, Jeanne de Belfiel, comme Richelieu était, de son côté, parent de l'une de ces ursulines, madame de Sazilly. Le magistrat fut attiré, flatté, circonvenu<sup>7</sup> de tous les côtés. On lui peignit Grandier comme la plaie et l'opprobre du pays. On lui fit entrevoir l'honneur immortel qu'il acquerrait en abattant cette iniquité triomphante, et à laquelle deux injustes victoires avaient trop persuadé qu'elle était invincible. On dut exercer aussi sur l'esprit étroit et ombrageux de l'envoyé, l'influence de la calomnie. On dut supposer des sarcasmes blessants de Grandier contre lui, tout en le lui présentant comme l'ennemi implacable de Richelieu, son ancien rival, quand le premier ministre n'était encore que prieur à Coussai, et depuis, son insulteur, sous le nom de la Hammon, sa paroissienne, dans une satire sanglante : *La Cordonnière de la Reine-Mère*. En fallait-il davantage? en fallait-il même autant, je le demande, pour exciter le zèle ambitieux de Laubardemont?

La comédie allait devenir drame. Laubardemont, ce sombre acteur des vengeances de Richelieu, entra immédiatement dans son rôle. Parti de Loudun pour Paris, après avoir assisté, durant l'été de 1635, à une reprise désespérée des sacrilèges sinagrées qui devaient préparer la perte de Grandier, il y rentra le 6 décembre, à huit heures du soir, à la lueur des flambeaux, impatient d'effrayer par un grand exemple cette ville demeurée à certains égards huguenote, où de courageuses ou ironiques incrédulités protestaient contre la coalition et applaudissaient à la victorieuse impunité d'un innocent calomnié. Le choix de la demeure du commissaire du roi était terriblement significatif. Il alla s'installer chez un sieur Bourgneuf, huissier des ordres du roi et gendre du major de la ville, le sieur Mèmin de Silly, ennemi de Grandier et ami de Richelieu. A peine assis, il manda le lieutenant du prévôt, frère de son hôte, et lui ordonna d'aller, le lendemain de grand matin, se saisir de la personne de Grandier. Cet officier eut la générosité de faire prévenir Grandier, qu'il estimait et qu'il plaignait, de sa commission. Grandier pouvait fuir; il eut la noble témérité de rester. Le lendemain, il fut appréhendé au moment où, son bréviaire à la main, il allait dire les matines à l'église de Sainte-Croix. On le remit à un archer des gardes du roi et aux archers des prévôts de Loudun et de Chinon, et il fut conduit au château d'Angers. Les scellés furent mis dans sa maison, et, quelques jours après, Laubardemont procéda à l'inventaire de ses livres et de ses papiers, où il fut trouvé, dit-on, plusieurs écrits qui témoignaient de l'indépendance de son caractère et de la hardiesse de ses idées. On y saisit notamment un traité sur le *Célibat des prêtres*, dont il partageait peut-être les idées, mais dont il a toujours nié être l'auteur. L'information fut sur-le-champ commencée et les procédures allèrent se multipliant. Jamais la justice n'avait eu des formes si violentes. L'accusé était mis en prison avant même qu'on eût décrété contre lui.

C'est en vain que la vieille mère de Grandier, son frère, conseiller au baillage de Loudun, opposèrent à l'ignominieuse publicité d'un Monitoire, qui suscitait les haines et encourageait les vengeances, et dictait d'avance aux témoins futurs de l'enquête des dépositions calomniatrices, l'éloquente protestation de leurs requêtes. Après avoir épuisé les incidents et les moyens, ils durent renoncer à une lutte par trop inégale. Laubardemont, pendant ce temps, assisté d'un procureur du roi spécialement délégué à cet effet, d'un



bachelier en théologie désigné par l'évêque de Poitiers et d'un greffier, soumettait pendant onze jours Grandier aux pièges et aux tortures d'un interrogatoire perfide et parlait subitement pour Paris, sans doute pour y trouver, dans des instructions nouvelles, une solution aux doutes qui l'agitaient malgré lui. Il réchauffait son zèle auprès du cardinal, et retrempait son courage dans une extension de pouvoirs qui le rendait aussi infailible qu'inviolable et punissait toute tentative d'appel de 500 livres d'amende.

Le 9 avril, il était de nouveau à Loudun, impatient de sa proie. Il y fit ramener Grandier, qui fut emprisonné dans une maison appartenant à Mignon. Sous prétexte d'interdire au captif toute communication avec les esprits, on grilla les fenêtres et on ferma la cheminée de grosses barres de fer. Sans lumière, sans feu, sans lit, couché sur la paille, Grandier fut soumis à toutes les angoisses de la solitude, de la colère et de la faim. Alors commencèrent les épreuves ayant pour but d'établir le fait de la possession. On soumit les religieuses accusatrices à un séquestre apparent, qui permettait néanmoins à la coalition de les préparer à leur rôle. On appela des médecins, mais de Loudun, et de ceux dont l'ignorance ou l'habileté offraient toutes garanties. On adjoignit à la commission un apothicaire et un chirurgien. L'apothicaire avait été condamné comme calomniateur quelque temps auparavant, sur la plainte de Grandier. Le chirurgien Mannoury était neveu de Mémín et beau-frère d'une des Ursulines. Ajoutez à cette indigne réunion l'exorciste Barré, que le ridicule rendait furieux et qui brûlait de prendre sa revanche de tant d'échecs, et vous aurez une idée de ce que devait être le résultat d'investigations aussi désintéressées. Il ne manquait à Grandier, pour être défendu, comme il allait être jugé, que le concours de l'honnête Duthibaut, qu'il avait fait blâmer, tête nue, par le Parlement de Paris.

En vain la mère et le frère de Grandier protestèrent-ils de nouveau contre ces choix et les récusèrent-ils; Laubardemont passa outre, et on substitua aux exorcistes nommés par l'archevêque de Bordeaux des opérateurs plus sûrs : le P. Laclance, récollet, fanatique et visionnaire comme Barré, et le théologal de l'évêque de Poitiers, qui se laissa gagner par les préventions de ses collègues. Bientôt six auxiliaires leur furent adjoints : quatre capucins et deux carmes, attachés à l'affaire de la possession dès le début. Tout ce personnel était défrayé par les soins du cardinal de Richelieu, qui pourvoyait par des

pensions à l'entretien des religieuses. Enfin douze juges civils des villes de la province et des sièges circonvoisins siégèrent sous la présidence de Laubardemont, pour formuler en arrêt les conclusions de la commission.

Nous n'insisterons pas sur les navrants détails de ce complot d'iniquité légale, sur les maximes incroyables débitées solennellement par les exorcistes et qui ne révélaient que trop leur but, « que le diable dûment exorcisé est tenu de dire la vérité, » et que « un magicien peut posséder un chrétien sans le consentement de celui-ci. » La conscience publique se souleva de dégoût. Au son de la cloche de l'hôtel de ville, les habitants de Loudun, le bailli en tête, se rassemblèrent pour adresser au Roi une plainte sur l'abus scandaleux que l'on faisait de son autorité. Laubardemont répondit en faisant défense au bailli et aux Élus de renouveler pareille assemblée, sous peine de 20,000 livres d'amende. Le 26 avril, la supérieure ayant déclaré positivement que le corps de l'accusé portait les marques du diable, révélées par une insensibilité partielle, c'est une sonde aiguë à la main que le chirurgien Mannoury fit cette barbare investigation. Elle arracha au patient des cris de douleur, qui ressemblaient au moins à des aveux, et produisaient sur les auditeurs une terreur salutaire, bien préférable à l'étonnement mêlé d'indignation que les maladresses et les supercheries de l'exorcisme causaient aux spectateurs de cette farce homicide qui avait choisi des églises pour théâtre. L'intervention directe de l'évêque de Poitiers, M. de la Roche-Posay, animé par son official, fut bientôt nécessaire pour renforcer par son autorité le crédit ébranlé des exorcistes; sa foi était, du reste, de celles qui n'admettent ni contradiction ni réplique. Dès son arrivée à Poitiers, avant de s'être convaincu lui-même, il annonça hautement qu'il ne venait point pour vérifier la possession, mais pour l'attester. Et cependant, le jour même de cette épreuve solennelle du 23 juin, annoncée comme décisive, le sang-froid de Grandier et le muet reproche de sa pâleur et de sa maigreur désarmaient, en dépit des excitations de Lactance et des breuvages d'Adam, les plus audacieuses parmi les prétendues possédées; et les sœurs Claire, Agnès et la Nogaret protestaient de l'innocence de Grandier, et demandaient pardon publiquement, à genoux et en larmes, à Dieu et aux hommes de leur complicité. On mit ces rétractations sur le compte de la *folie démoniaque*. Grandier avait dans le bailli et le lieutenant civil d'impuissants, mais persévérants défenseurs. On les menaça eux-mêmes de

cette terrible accusation de magie, si dangereuse alors, que la seule pensée en rendît fou pour le reste de ses jours le pauvre lieutenant civil. Enfin la cause suffisamment instruite, fut, comme on dit, *appointée*. Les documents du procès émanant du lieutenant civil et du bailli, furent éliminés. Les procès-verbaux, rédigés par Laubardemont lui-même, furent considérés comme texte de loi et les dépositions des religieuses acceptées comme preuves. Le caractère dominant, étrange de ces dépositions, émanées tant de religieuses que de séculières, est l'unanimité de leur amour mystérieux pour lui. Cet amour subit, désordonné, fatal, fut considéré comme la marque irrécusable de ce don de magie qui, seul, pouvait rendre un homme ainsi irrésistible. Le 26 juillet 1634, les juges s'assemblèrent, sur commission de Laubardemont, du 8 juillet, au couvent des Carmes. Grandier devait être, en dépit d'une innocence qui éclate aujourd'hui comme le soleil, condamné par des juges ignorants; prévenus ou effrayés, menacés d'ailleurs implicitement d'une accusation qui équivalait à une condamnation. Le *vendredi*, 18 août 1634, ils rendirent, après force communions, processions, prières de quarante heures, ce jugement, monument douloureux de la barbarie légale du temps : « Grandier devait faire amende honorable, nu-tête, la corde au cou, tenant à la main une torche ardente du poids de deux livres, devant la principale porte de l'église Saint-Pierre-du-Marché et devant celle de Sainte-Ursule de ladite ville; et là, à genoux, demander pardon à Dieu, au Roi et à la justice; et ce fait, être conduit à la place publique de Sainte-Croix, pour y être attaché à un poteau sur un bûcher qui, pour cet effet, sera dressé audit lieu, et y être son corps brûlé tout vif, avec les pactes et caractères magiques, restant au greffe, ensemble le livre manuscrit composé par lui contre le célibat des prêtres et ses cendres jetées au vent. » Ses biens étaient confisqués au Roi, prélèvement fait de la somme de 150 livres, destinée à l'achat d'une plaque de cuivre sur laquelle l'arrêt serait gravé, et qui serait apposée dans un lieu éminent de l'église des Ursulines, pour y demeurer à perpétuité.

Urbain Grandier, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, qui ne put lui arracher que l'aveu de son innocence, se traina accompagné du confesseur qu'on lui avait imposé, c'est-à-dire de son plus farouche persécuteur, le frère Tranquille, vers ce bûcher qui devait être le terme de cette longue agonie de deux années. Il était serein comme un homme

qui approche de la délivrance, et il demandait des prières sur son passage à ceux qu'il connaissait. Il arriva au bûcher. On l'y assujettit, et tandis que les moines, furieux de sa constance, l'inondaient d'eau bénite pour l'empêcher de parler, ou étouffaient ses paroles de leurs embrassements brutaux, ou le frappaient de coups de crucifix au visage, une troupe de pigeons, voltigeant sur sa tête comme des messagers célestes, l'environnèrent en poussant de petits cris caressants, sans que les archers, en agitant leurs hallebardes, pussent les écarter. Le P. Lactance, impatient, mit lui-même le feu à la paille. Le martyr, indigné, le regarda fixement et l'assigna prophétiquement à comparaître dans un mois devant Dieu. Puis la fumée et la flamme l'enveloppèrent vivant, et non mort, comme on le lui avait promis, les exorcistes ayant eu la précaution de faire plusieurs nœuds à la corde qu'il portait au cou et dont le bourreau s'évertua en vain à serrer le coulant.

Le 18 septembre 1634, c'est-à-dire un mois jour pour jour après la mort de Grandier, le P. Lactance expirait dans d'atroces convulsions, en proie à une rage délirante et voyant dans ses remords, qui prenaient corps autour de lui et le déchiraient d'ongles infatigables, autant de démons plus réels certainement que ceux qu'il prétendait avoir été suscités par l'innocent et infortuné Grandier. Il ne fut pas le seul à expier le crime commun. Nul de ceux qui avaient pris part au complot de Loudun n'échappa au divin talion. Le P. Tranquille mourut quelques années après, fou à lier. Le chirurgien Mannoury, poursuivi par le spectre de sa victime, périt misérablement, et Laubardemont perdit son fils unique et adoré, dont le tragique trépas fut considéré comme son châtiment.

M. DE LESCURE.





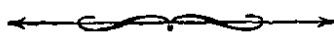
## LA VOISIN

D'après un portrait de la *Collection des Suppliciés, Maniaques et Vis.onnaires* (Biblioth. Impér.).  
Dessiné par G. Fath, gravé par A. Hotelin.

## XI

# LA VOISIN

(CATHERINE DESHAYES, VEUVE MONVOISIN, PLUS CONNUE SOUS LE NOM DE LA VOISIN.)



Il était réservé au grand siècle de Louis XIV de produire les figures les plus extraordinaires dans le vice et dans la vertu. Les Montausier, les Beauvilliers coudoient dans l'histoire de ce règne les Pomenars et les Des Barreaux; les Marie de Miramion et les Louise de Marillac attirent les regards du monde par les prodiges de leur charité, comme la marquise de Brinvilliers et la Voisin effrayent l'Europe par l'excès de leurs débordements et l'abominable multiplicité de leurs crimes. Tout est grand, — même le forfait, — dans ce siècle splendide, et les Circé, les Locuste de la France ont aussi leur place dans ce cortège magnifique de héros, de poètes, d'artistes, d'orateurs, de savants et de femmes illustres, qui précède les pompes du trône et le pavois du génie de la Patrie.

Le procès de la marquise de Brinvilliers avait éveillé la sollicitude du Parlement et l'attention des ministres du Roi. On avait enfin compris que les empoisonneurs et les spadassins d'Italie, venus à la suite de Catherine et de Marie de Médicis, avaient laissé de nombreux prosélytes en France, et que les uns et les autres s'étaient fait une gloire infâme d'initier aux mystères de l'assassinat par l'épée et par le poison une infinité de personnes,

hommes et femmes de la ville et de la cour. On craignit que, dans un pays où tout devient une affaire de mode, les philtres empoisonnés ne succédassent aux *coups de Jarnac*. Les sévères édits de Louis XIV contre les combats singuliers avaient mis un frein salutaire à la manie des duels, et les meurtriers par point d'honneur, avaient subi des châtiments exemplaires; mais jusqu'alors les empoisonneurs avaient échappé à la vindicte des lois, et triomphaient dans l'ombre en frappant leurs victimes avec impunité. Pour remédier à cet affreux commerce de poisons, qui menaçait de transformer une terre de loyauté, de franchise et d'honneur, en succursale de l'Italie, on institua une commission judiciaire chargée de rechercher les individus de tout sexe, de tout état et de toute caste, soupçonnés de vendre, de composer ou d'acheter des poisons; et comme cette commission judiciaire devait condamner au supplice du feu les coupables, le peuple, toujours expressif dans ses sobriquets, l'appela la *Chambre ardente*. Cette Chambre fut installée en 1680, à l'Arsenal, à deux pas de la Bastille, où furent enfermées plus de quarante personnes, presque toutes impliquées plus ou moins gravement dans cette horrible et ténébreuse procédure.

C'est devant ce tribunal *exceptionnel* que furent traduits les héritiers d'Exili, de Franceschi et de l'apothicaire allemand Glaser. Cet atroce triumvirat avait infecté Paris de ses secrets homicides, et, depuis l'empoisonnement de *Madame*, belle-sœur de Louis XIV, et du lieutenant civil d'Aubray, on signalait, presque chaque jour, à Versailles ou à Paris, des morts si étrangement subites qu'on ne les nommait plus que *morts florentines*.

Une femme comparut devant cette *chambre ardente* avec une si imperturbable assurance, avec un esprit si dégagé des préoccupations d'un criminel vulgaire; elle soutint les tortures de la question et les interrogatoires de ses juges avec un courage si ferme, avec une ironie si amère et qui dégénérait parfois en cynisme, que les magistrats et le public même s'aperçurent bientôt que des liens mystérieux unissaient cette femme aux plus hautes classes de la société. Aussi cette créature, au milieu de ses obscurs complices, s'éleva-t-elle au niveau des plus hautes célébrités du crime, et son nom résume-t-il, en quelque sorte, toute cette période de forfaits qui commence à la mort mystérieuse d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

Catherine Deshayes, veuve Monvoisin, connue plus tard sous l'abréviatif de Voisin et de *la Voisin*, était originaire de la province de Champagne. Elle épousa, à l'âge de vingt-quatre ans un sieur Monvoisin, qui se disait gentilhomme, et qui occupait une place peu lucrative dans les fermes générales. Elle-même exerçait la profession de sage-femme. Mais à une époque où l'infanticide n'était point encore passé dans les mœurs, où les lois, justement sévères, décernaient des peines infamantes aux Lucines de bas étage qui se livraient au hideux commerce de l'avortement, il n'était guère possible de faire fortune dans ce louche métier. Cependant, la dame Monvoisin aimait la bonne chère, le spectacle, les belles assemblées, la musique, et rimait quelque peu des chansons à boire et des stances amoureuses. La promotion de son mari à un poste lucratif lui permit, pendant quelques mois, de satisfaire ses goûts pour la grande existence; mais, par malheur, le pauvre homme mourut, non de plaisir, mais d'excès de travail, et sa veuve se trouva en présence de dettes relativement considérables et n'ayant, pour les éteindre, que les bénéfices fort éventuels et encore plus problématiques de son état de sage-femme, et les profits très-restreints et très-modiques de ses galanteries.

Dans ces circonstances fâcheuses, le hasard voulut qu'une femme nommée Vigoureux, dont le mari avait été porte-clefs du château royal de la Bastille, vint loger dans la maison qu'habitait madame Monvoisin, dans la rue des Ecoiffes, près la rue Saint-Antoine. Ces deux femmes, veuves toutes les deux, ne tardèrent pas à se lier ensemble par une affection très-étroite où la vertu n'avait rien à voir; partageant les mêmes goûts, accessibles aux mêmes tentations, aspirant aux mêmes indignes voluptés, elles mirent en commun leur indigence, leurs projets et leur sort.

Le mari de la Vigoureux avait eu des rapports journaliers avec l'empoisonneur Exili à la Bastille. Selon même toute apparence, ce porte-clefs avait été le confident et l'émissaire du scélérat italien. Celui-ci, pour reconnaître les complaisances d'un homme qui lui était si utile pour correspondre avec ses amis du dehors, lui avait donné la recette de certains breuvages qui se payaient au poids de l'or. Le porte-clefs n'avait pas manqué de communiquer ces grimoires à sa femme qui, soit par conscience, soit par ignorance, les laissa moisir dans un coin de son



armoire. Elle n'y pensa plus tout le temps que son mari vécut. Mais la misère est chercheuse; devenue veuve, la Vigoureux retrouva ces papiers, et les montra à madame Monvoisin, qui comprit tout de suite le parti que d'habiles gens, peu scrupuleux en matière de religion et de morale, pourraient tirer de ce recueil de secrets sataniques. « Nous sommes sauvées, dit-elle à la Vigoureux; nous serons riches, honorées, protégées, ou le diable y perdra son latin et moi aussi. »

Aussitôt, les deux mégères se mettent à l'œuvre, et composent des philtres, des sirops, des élixirs, dont les uns donnaient l'amour, dont les autres donnaient la mort. Sous le titre de poudre de *sympathie* ou de *succession*, elles inventent une mixtion des poisons les plus actifs ou les plus lents, selon les empressements ou les calculs des héritiers et des futures veuves qui viendront les consulter. Elles joignent à cette industrie les arcanes de la science des augures : la Vigoureux se charge de prédire l'avenir, de tirer des horoscopes, à l'aide de la nécromancie et de la chiromancie, de découvrir les trésors cachés, de prophétiser les prompts veuvages; de retrouver les objets perdus, d'apaiser les querelles amoureuses. La Monvoisin, dont les oracles sont cotés à un plus haut prix, donne des consultations, indique des secrets infailibles pour conserver la vigueur des hommes et les attraits des femmes; dicte des moyens sûrs pour reconquérir une virginité perdue ou faire cesser une stérilité honteuse; débite des sachets constellés pour rendre invulnérables les hommes d'épée, et de l'eau de Jouvence pour perpétuer la beauté des femmes. Aux branches multiples de cet étrange commerce, madame Monvoisin, que nous appellerons désormais, comme les gens de cour, la *Voisin*, joignait encore, par-ci par-là, quelques petits avortements, qu'elle pratiquait avec une rare dextérité en sa qualité de sage-femme, et qu'elle faisait payer des sommes fabuleuses; car en ce temps-là, disons-le de nouveau, les talents de ce genre ne couraient pas les rues. Enfin, tandis que la Vigoureux accapare le Tiers-État, la Voisin se rend nécessaire aux vices aristocratiques.

Le taudis des sybilles de la rue des Écouffes eut bientôt la vogue. Les deux amies réalisèrent, en moins de trois années plus de 20,000 écus, car les impôts établis sur la crédulité et les passions sont toujours les plus abondants et les plus exactement acquittés.

La Voisin, enivrée des rapides et faciles succès de son entreprise, dit à la Vigoureux : « Il est temps de déguerpir de ce bouge misérable ; délogeons au plus vite ; allons installer notre trépied sacré dans une splendide demeure. Notre renommée y gagnera et notre fortune aussi. »

Ce qui fut dit, fut fait. La Voisin loua un vaste et bel hôtel dans la rue Saint-Louis au Marais, le quartier alors le plus à la mode de Paris ; elle acheta des chevaux, une voiture, des meubles magnifiques ; elle eut un suisse à sa porte, des laquais dans ses antichambres, un excellent cuisinier et des femmes pour la servir. Son salon fut ouvert aux artistes et aux beaux esprits, et La Fontaine lui-même y vint, dit-on, assidûment, en qualité de compatriote, ou, ce qui est plus vraisemblable, conduit par le comédien Champmeslé, son collaborateur et son ami. Au surplus, le logis de la Voisin n'était regardé par les gens de lettres et les artistes qui le fréquentaient que comme une maison de plaisir où l'on était sûr de rencontrer une aimable et nombreuse compagnie. Ninon de l'Enclos et le marquis de la Fare se trouvèrent souvent ensemble dans le salon de la Voisin ; et il serait superflu d'ajouter que ces gens de cour, ces artistes, ces poètes, ces femmes charmantes ignoraient l'abominable source du luxe qu'étalait la Voisin, qui passait pour la veuve d'un financier intéressé dans les fermes générales.

Toutefois, le *changement de peau de ces reptiles*, pour nous servir de la pittoresque expression de la comtesse de Grignan, ne s'opéra pas sans danger pour leurs revenus. La première année que la Voisin passa dans son hôtel de la rue Saint-Louis fut improductive ; la désertion de ses clients semblait être générale. La Fontaine peut avoir fait allusion à cette déchéance prématurée de la pythonisse dans sa jolie fable intitulée : *Les Devineresses* :

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,  
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.  
Je pourrais fonder ce prologue  
Sur gens de tous états : tout est prévention,  
Cabale, entêtement ; point ou peu de justice.  
C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours :  
Cela fut et sera toujours.

Mais elle ne se *morfondit* pas longtemps. Les pigeons revinrent au colombier avec plus de ferveur que jamais, et quels pigeons ! C'étaient la comtesse de Soissons, la présidente Le Féron, madame de Tingry, la comtesse

du Roure, les sieurs Penautier, receveur général du clergé, Bonard, intendant du maréchal de Luxembourg, et cent autres personnages, plus illustres par leur naissance, leurs fonctions, leurs richesses et leur crédit. La position de la Voisin parut alors affermie pour toujours : les *services* qu'elle rendait aux femmes les plus qualifiées; aux hommes les plus influents dans les affaires et à la cour, paraissaient lui garantir une impunité sans bornes.

La mort foudroyante d'un riche marchand drapier de la rue Saint-Denis, célibataire et n'ayant que deux neveux dissipateurs pour héritiers, excita les rumeurs du peuple. L'émotion de ce quartier gagna rapidement les autres quartiers de la capitale. Les inquiétudes générales augmentèrent, et la police se mit en mouvement. Les deux neveux soupçonnés furent arrêtés et avouèrent qu'ils avaient empoisonné leur oncle. Pressés de questions, ils déclarèrent l'officine dans laquelle ils avaient acheté le poison. Cette officine était l'hôtel de la Voisin. Elle fut immédiatement arrêtée à son tour et enfermée à la Bastille, d'où elle fut transférée, quelques mois après, au donjon de Vincennes. Cette misérable était traitée, comme on voit, en criminelle d'État. Tout ceci se passait en 1679.

Ses *petits* complices, au nombre de plus de quarante personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état, ne tardèrent pas à être écroués également à la Bastille. Parmi ces captifs, on remarquait la Vigoureux et son frère, un prêtre nommé Étienne Guibour, Cœuvrit dit Lesage, un clerc de procureur, des petits marchands, un savetier et plusieurs laquais.

Le temps qui s'écoula entre l'arrestation des accusés et l'érection, à l'Arsenal, de la Chambre des Poisons ou Chambre ardente, appelée à juger cette horde d'empoisonneurs, fut employé à multiplier les enquêtes, à consulter les notes de police, à dresser les actes d'accusation. Les pièces de procédure de ce monstrueux procès, interrogatoires, confrontations, décrets d'ajournement, etc., etc., forment plus de douze volumes in-folio.

La Voisin, principale accusée, déploya dans ces longs et fatigants débats une énergie virile. Son caractère absolu, sa volonté de fer, sa logique inflexible, son impassible intrépidité, même dans les tourments de la *question*, étonnèrent plus d'une fois ses juges. A toutes ces qualités qui, mieux employées, auraient fait de cette créature une femme supérieure,

la Voisin joignait un esprit fin et cultivé; ce n'était certes pas l'esprit d'une Deshoulières ni d'une comtesse de la Suze, mais c'était quelque chose comme l'*humour* du vieux poète anglais Butler, enté sur la crudité philosophique de Rabelais.

Les détails du procès sont connus de tout le monde, et il n'entre pas dans notre cadre d'en offrir une nouvelle édition. Il suffira donc de rappeler que la Voisin, après avoir dénoncé une infinité de personnes de la plus haute distinction, entre autres la duchesse de Bouillers, la comtesse de Soissons et le maréchal de Luxembourg, — comme ayant eu recours à ses philtres homicides, fut condamnée comme sorcière et empoisonneuse au supplice du feu. Ses autres complices subirent des peines plus ou moins graves, depuis la pendaison jusqu'aux galères, depuis le pilori jusqu'à la simple amende. Comme toujours, les criminels puissants échappèrent au glaive de la loi. Cette odieuse comtesse de Soissons, cette nièce de Mazarin, dont les désordres étaient publics et, qui devait léguer à la France, dans la personne de son fils, le prince Eugène, un implacable ennemi, alla porter dans toutes les contrées de l'Europe, non pas ses remords; — de telles femmes n'en ont pas, — mais sa honte. L'empoisonnement de la reine d'Espagne, qu'on lui attribua, la rendait tout à fait digne de partager le sort de la Voisin, si, au *xvii<sup>e</sup>* siècle, la justice eût été égale pour tous.

S'il faut s'en rapporter à madame de Sévigné, la Voisin s'abandonna pendant la nuit qui précéda son supplice à tous les excès d'une intempérance crapuleuse. Elle voulut faire *médianoche* avec ses gardes, but outre mesure et ne cessa de chanter des chansons grivoises ou obscènes. Ce récit, sans doute empreint d'un peu d'exagération, se trouve confirmé en partie par les *Mémoires* du temps. La Voisin mourut malheureusement comme elle avait vécu, repoussant, avec une persistance diabolique, les dernières consolations d'une religion d'espérance et de charité et, au pied du bûcher, opposant au bourreau et à ses valets non la résignation d'une victime repentante, mais la rage et la violence d'une énergumène et d'une furie.

On prétend que son dernier soupir fut accompagné d'un blasphème; d'autres versions veulent qu'au milieu des flammes qui s'élançaient des angles du bûcher, et sur le point d'être étouffée par l'épaisse fumée qui l'entourait, elle ait prononcé distinctement les premiers mots de l'*Ave Maria*.

Une foule prodigieuse couvrait la place de Grève, les rues et les quais que devait suivre le funèbre cortège. Vêtue de blanc, la tête couverte d'une espèce de capuchon, l'empoisonneuse, assise dans un tombereau, fut conduite d'abord sur le parvis de l'Église métropolitaine, à la porte de laquelle elle devait faire amende honorable, une torche à la main. Mais, arrivée là, elle ne voulut jamais prononcer la formule de pardon, et on dut y renoncer, pour éviter de nouveaux scandales. Le bûcher, qui l'attendait à la Grève, mit fin à une scène odieuse et termina, en quelques minutes, ce long et déplorable drame.

Ainsi finit la Voisin. Le peuple, qui avait pris en pitié la marquise de Brinvilliers, et qui s'était partagé les cendres de son bûcher en la traitant de sainte, se montra inexorable pour la Voisin, qu'il accompagna de malédictions et de clameurs cruelles jusqu'au lieu du supplice. Cependant, le crime de ces deux femmes était le même, et la Voisin, dans l'opinion de bien des gens, était moins profondément coupable que la Brinvilliers. Mais cette dernière s'était enveloppée du manteau de la religion, elle avait eu la sacrilège audace de masquer ses plaisirs impudiques et ses forfaits par de pieuses pratiques, tandis que la Voisin, dédaignant les allures hypocrites, affichait l'athéisme et le matérialisme, qui avaient été les seules croyances de toute sa vie.

On raconte que La Fontaine, qui était absent de Paris depuis le procès de la Voisin; étant revenu à Paris précisément le jour où l'empoisonneuse expiait ses crimes sur la place de Grève, se présenta à son hôtel, pour lui faire une visite. Le portier fit comprendre au fabuliste le lamentable sort de celle qu'il venait visiter. Le bonhomme resta un moment interdit, puis, faisant volte-face, ne prononça que ces trois mots, en franchissant le seuil de la porte cochère : *Oh ! la pauvre femme!!!*

Cette exclamation, d'une admirable bonhomie, ne fait-elle pas la contre-partie de ces paroles, frappées au coin du génie comique, que Molière, dans *Tartuffe*, met dans la bouche du trop crédule époux d'Elmire : *Le pauvre homme!!!*

AMÉDÉE DE BAST.

TROISIÈME SÉRIE

---

EMPOISONNEUSES ET ASSASSINES

---

La Marquise de BRINVILLIERS — La LESCOMBAT

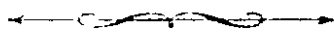


## LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

D'après un Dessin de Le Brun (Musée du Louvre).  
Dessiné par Yan d'Argent. gravé par Trouvé

## LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

(MARIE-MARGUERITE D'AUBRAI.)



Marie-Marguerite de Dreux d'Aubrai était fille du lieutenant civil d'Aubrai, intègre et savant magistrat, et l'un des plus éminents officiers du Châtelet de Paris. Elle fut élevée, dès l'âge le plus tendre, dans un couvent où les leçons et les exemples de piété, de bienfaisance et de vertu ne lui manquèrent pas. A dix-sept ans, Marguerite quittait le couvent, à la grande satisfaction des religieuses, qui démêlaient dans cette brebis des qualités et des défauts dont l'ensemble ne pouvait, en aucune façon, faire honneur au bercail d'où elle était sortie. Mademoiselle d'Aubrai rentra donc dans sa famille, sous la surveillance indulgente d'un père qui la chérissait, et qui ne cessait de l'entourer de ces charmants témoignages de tendresse et d'affection dont les pères, et surtout les magistrats, n'étaient pas prodigues en ce temps-là avec leurs enfants. En effet, ces austères sénateurs craignaient, en obéissant aux plus doux, aux plus délicieux sentiments de la nature, de compromettre la gravité de leur robe et la majesté des lois dont ils étaient les organes.

Mademoiselle Marguerite d'Aubrai n'était point ce qu'on appelle une belle fille : elle était de petite taille, et rien, dans sa personne, n'indiquait cette distinction suprême, qui était l'apanage de tant de femmes de son temps. Mais elle possédait une figure charmante, pleine d'expression et de malice ;



ses yeux étaient beaux, sa chevelure forte et abondante; un cou de cygne, une peau qui aurait fait honte au satin, et des mains dignes de servir de modèle à un Germain Pilon ou à un Jean Goujon, achevaient de la rendre, avec les grâces naturelles à son âge, l'une des personnes les plus agréables des salons de la magistrature, où son père la menait quelquefois. A ces avantages extérieurs, mademoiselle d'Aubrai joignait un esprit vif et enjoué, légèrement enclin à la satire, mais habituellement tempéré par une modestie et une réserve qui allaient trop souvent jusqu'à la prudence; qualité négative qui est à la continence ce que la férocité est à la vraie bravoure.

Le marquis de Brinvilliers, mestre de camp du régiment de Normandie et fils de M. de Brinvilliers, l'un des présidents de la Cour des comptes, rencontra, dans un de ces salons parlementaires, mademoiselle d'Aubrai, et en devint passionnément amoureux. Ce mestre de camp, qui avait déjà passé la saison des folies et des extravagances, était resté prodigue, magnifique et dissipateur; bon militaire, mais meilleur convive, il était renommé dans les camps et dans les garnisons où il allait avec son régiment, par la somptuosité de sa table, l'élégance de ses réceptions et le nombre de ses valets.

Le président de la Cour des comptes, qui gémissait des persistantes prodigalités de son fils, fut enchanté de le voir s'enamourer de la fille d'un magistrat; le lieutenant civil, d'un autre côté, qui avait remarqué que le célibat commençait à peser à sa fille bien-aimée, n'était pas fâché de s'en débarrasser en la faisant marquise. La demande en mariage fut donc agréée, les fiançailles accomplies, le mariage consommé. Toutefois, la prévoyance du lieutenant civil stipula, par un article du contrat, que sa fille et son gendre feraient avec lui maison commune, que la marquise ne serait point astreinte à suivre son époux dans ses excursions militaires, et que, sous aucun prétexte, cette douce et bénigne Marguerite ne pourrait être distraite des soins et des mignards empressements dont elle ne cessait de combler la vieillesse de l'auteur de ses jours.

En vérité, le bonhomme prenait bien des précautions pour ne point échapper à la meurtrière sollicitude de son enfant. Peut-être, avec une tendresse moins égoïste, eût-il évité le sort qui lui était si fatalement réservé. Car il est hors de doute que si la marquise eût été obligée de suivre son mari par monts et par vaux, elle n'aurait pas eu le loisir, ni

peut-être la pensée de devenir empoisonneuse et parricide. Les circonstances secondaires de la vie font presque toujours les grands crimes et les grandes actions.

Les premières années de ce ménage furent heureuses. Plus de 40,000 livres de rentes, — 150,000 livres de la monnaie d'aujourd'hui, — qui composaient la fortune du lieutenant civil, assuraient à cette maison toutes les splendeurs de l'opulence et toutes les jouissances de l'époque. Le marquis de Brinvilliers, que ses devoirs militaires tenaient souvent éloigné de la capitale, n'y venait, en quelque sorte, que pour procurer à sa jolie moitié ces satisfactions et ces triomphes d'amour-propre qui exercent, sur le cœur et sur l'imagination des femmes, une si douce influence. Il la menait à la cour, il la conduisait dans les cercles les plus brillants de Versailles et de Paris, et partout, les hommages, dont elle était l'objet, ajoutaient un nouveau relief aux intimes et placides félicités du foyer domestique. Pendant les trop longues absences de son mari, la marquise jouait le double rôle de Pénélope et d'Antigone : elle s'isolait du monde, fuyait jusqu'à l'ombre des plaisirs les plus licites et ne paraissait dans le monde — et dans le monde parlementaire encore ! — que pour y accompagner son père. Et cette condescendance lui était comptée pour un acte de dévouement.

Ce calme, ce bonheur, qui est la sauvegarde et la récompense de la vertu des femmes, fut trop tôt perdu sans retour. M. de Brinvilliers s'était intéressé à un jeune officier de cavalerie, du régiment de Tracy. Cet homme, nommé Gaudin de Sainte-Croix, était bâtard d'une famille noble de Montauban. Il était d'une belle figure, d'un esprit borné, mais hardi et entreprenant. Poussé par sa mauvaise étoile, le marquis ne se contenta pas de le protéger auprès des ministres, il l'introduisit dans sa maison et en fit son assidu commensal.

Voltaire qui a inauguré le mensonge dans l'histoire, Voltaire qui se piquait d'être toujours bien informé, dans les grandes comme dans les petites choses, prétend, dans son *Siècle de Louis XIV*, que le marquis de Brinvilliers logea Sainte-Croix, capitaine de son régiment, d'une trop belle figure ; que sa femme lui en fit craindre les conséquences ; que le mari s'obstina à faire demeurer ce jeune homme avec sa femme, jeune, belle et sensible. Puis Voltaire ajoute avec un flegme digne de l'auteur de la *Pucelle* : « Ce qui devait arriver, arriva : ils s'aimèrent. »

N'en déplaise à M. de Voltaire et à ceux qui l'ont servilement copié, les choses ne se passèrent pas ainsi. Le marquis de Brinvilliers eut le tort, en effet, de donner l'hospitalité au lieutenant du régiment de Tracy; il eut véritablement aussi l'imprudence de le laisser quelquefois seul avec la marquise, mais celle-ci ne s'opposa jamais à l'imprudence de cette généreuse hospitalité et n'en fit pas prévoir les suites toujours fâcheuses pour un homme d'honneur. Il y a lieu de croire, au contraire, que la marquise, frappée au cœur par la beauté *antinoale* de son hôte, et entraînée par les hommages passionnés de cet aventurier de cape et d'épée, qui apercevait une fortune, — honteuse fortune il est vrai, — au bout de ses séductions; il y a lieu de croire que la marquise, disons-nous, ne fit ces sages représentations à son mari, que Voltaire lui prête, qu'après le complet dénouement de l'intrigue et pour la masquer. Pour madame de Brinvilliers, Sainte-Croix devait être une *bête noire*, — comme on dit aujourd'hui, — et c'était là, en effet, le seul moyen d'épaissir les voiles qui couvraient l'adultère au berceau.

M. de Brinvilliers ne s'aperçut pas ou ne voulut pas s'apercevoir de l'inconduite de sa femme, et le lieutenant civil, aveuglé par son excessive tendresse, ne se doutait de rien. Cependant Sainte-Croix, comme tous ces galants vils et méprisables, qui vivent de l'amour des femmes, persuada à la marquise que la prodigalité de son mari finirait infailliblement par la ruiner, si elle n'y mettait obstacle. La docile amante demanda, au Châtelet, sa séparation de biens, et elle l'obtint sans peine.

A mesure que la passion de la marquise pour Sainte-Croix grandissait, le scandale de leurs amours grandissait également. L'intrigue n'était pas restée un mystère pour les domestiques, et M. d'Aubrai lui-même ouvrit les yeux à l'évidence. La confusion du vieux magistrat fit bientôt place à la colère, et, sans délibérer, il courut à Versailles implorer le bienfait d'une lettre de cachet pour le suborneur de sa fille. Cette lettre lui fut immédiatement accordée, et Sainte-Croix fut arrêté le même jour dans le carrosse de la marquise, et arraché, en quelque sorte, de ses bras.

Un scélérat, un empoisonneur, un Italien nommé Exili, qui avait fait périr à Rome plus de cent cinquante personnes sous le pontificat d'Innocent X, était alors enfermé à la Bastille. Le malheur voulut que le chevalier de

Sainte-Croix fût forcé de partager la chambre de cet étranger. Dans l'exaspération que lui causait sa triste aventure, le jeune officier conta à Exili son intrigue avec la marquise et son ardent désir de se venger du père de sa maîtresse. — *Eh bien, vengez-vous*, lui dit l'infâme Italien. — Et le moyen? répartit Sainte-Croix. — Je vous le donnerai, fit Exili. Et, après quelques jours employés à bien s'assurer de la vocation du néophyte, l'empoisonneur émérite initia à ses horribles secrets le collaborateur que l'enfer lui envoyait. La chambre des deux nouveaux amis devint une officine où tous les genres de poisons étaient manipulés à loisir, et pour le plus grand profit des amis du dehors.

Un commerce de lettres très-suivi s'échangea entre le captif et la marquise; ces lettres se trouvaient encore, en 1789, au greffe criminel du Parlement. Et telle était la sûreté de ces communications, que les affidés des deux empoisonneurs de la Bastille remettaient aussi, avec une exactitude scrupuleuse, les sachets de poison et les lettres aux personnes auxquelles ces provisions et ces épîtres étaient adressées.

Nous ne prétendons pas reproduire ici le procès de la marquise de Brinvilliers, dont les détails, — pas tous, — ont été imprimés tant de fois depuis un siècle et demi. Le bilan très-restreint de ses crimes suffira à notre crayon.

Madame de Brinvilliers commença par empoisonner son père : ce travail parricide dura huit mois, ni plus ni moins. Parfaitement initiée par son amant à la nature des poisons et à *la manière* de les administrer, elle met dans la perpétration de ce crime une sage lenteur, renforçant ou modifiant les doses, suivant les limites qu'elle avait dû fixer d'avance à la vie du vieillard. Des moyens plus expéditifs furent employés par la marquise pour se débarrasser de ses deux frères et d'une sœur. Ses amis eux-mêmes ne furent pas exempts de la *toxicomanie* de cette femme scélérate, qui jouait avec la mort des parties qu'elle était sûre de gagner. Parmi un grand nombre de personnes qui avaient avec cette détestable Médée des relations de société ou d'amitié, et qui étaient enlevées par un trépas soudain ou à la suite de maladies inexplicables, à la grande surprise des médecins, on cite le chevalier Duguet, qui, grâce à la force de son tempérament, résista plus de trois années au poison que la marquise lui avait préparé dans une

tourte de pigeonneaux. Enfin, pour bien se rendre compte de la force et des effets des poisons qu'elle employait, il est hors de doute, malgré les dénégations de Voltaire, que la marquise, qui mêlait constamment les plaisirs de l'adultère et les empoisonnements aux plus augustes pratiques de la religion et de la charité, et qui se rendait, comme toutes les femmes de qualité, en de certains jours, dans les asiles de la souffrance et de la misère, pour y soigner et consoler les pauvres, empoisonna à plusieurs reprises les malades de l'hôtel-Dieu, à l'aide de biscuits saturés d'arsenic et de sucre.

Mais les âmes les plus perverses ont parfois, surtout chez les femmes, des élans de justice et de générosité. Chez madame de Brinvilliers, cette justice et cette générosité ne pouvaient avoir pour auxiliaire que le crime. Pendant un carême où elle était allée faire une pieuse retraite dans un couvent de Paris, une jeune novice attira son attention. Cette fille paraissait être en proie à une tristesse profonde; elle pleurait souvent, et, au milieu même des pompes du sanctuaire, sa bouche semblait bien plutôt invoquer la liberté que la résignation et le Dieu qui l'inspire. La marquise fut touchée de la morne douleur de cette vierge de seize ans. Elle gagna sa confiance, et apprit que la novice n'avait aucune espèce de vocation pour le cloître, et que cependant son père et sa mère, pour enrichir son frère, objet de toute leur sollicitude, allaient prochainement la contraindre à prononcer ses vœux. « Ne vous désolez plus ainsi, dit la marquise, après avoir attentivement écouté les aveux de la novice, la Providence n'est ni sourde ni aveugle, mon enfant, et elle vous sauvera. » En effet, un mois après, le père, la mère et le frère de la novice mouraient à peu d'heures d'intervalle, et la recluse sortait de son couvent, pour prendre possession d'une fortune considérable et d'un rang distingué à la cour.

Ces poisons, qui sortaient de la rue des Lions-Saint-Paul <sup>(1)</sup>, et qui divergeaient sur tous les points de Paris et de la France; les trépas foudroyants qu'ils procuraient dans toutes les classes de la société; les scènes pathétiques ou burlesques que ces décès imprévus faisaient naître, tous ces forfaits, toutes ces turpitudes seraient éternellement restés ensevelis

(1) L'hôtel du marquis de Brinvilliers était situé rue Neuve-Saint-Paul, tout près de la Bastille. Cet hôtel existe encore aujourd'hui.

dans l'ombre et le silence des sépulcres, sans un de ces événements qui signalent la justice de Dieu.

La captivité de Sainte-Croix à la Bastille n'avait duré qu'un an. A sa sortie de prison, le galant, rejeté de l'armée, méprisé de la cour, expulsé des salons de la ville, continua à fabriquer des poisons, entretenit ses relations avec la marquise de Brinvilliers, et en noua de nouvelles, dit-on, avec une tireuse de cartes qui, plus tard, conquit aussi une affreuse célébrité sous le nom de la Voisin. Madame de Brinvilliers, dans son opiniâtre amour pour Sainte-Croix, voulait en faire son mari; mais l'empoisonneur, effrayé de la perspective d'un tel hymen, reculait, tant qu'il pouvait, le moment de livrer sa main et peut-être sa vie à cette méchante femme qui, aux enchantements de Circé, joignait les épouvantables ardeurs de Messaline. M. de Brinvilliers, sans le savoir, était l'enjeu de cette course au clocher du crime et de la prévoyance égoïste. Tandis que la marquise, en effet, s'évertuait à procurer à son époux une mort semblable à celle qu'elle avait eu le féroce courage de donner à son père, Sainte-Croix administrait à temps à celui qu'il se contentait de déshonorer des breuvages et des élixirs assez énergiques pour neutraliser le poison offert par l'amour conjugal. Toujours appliqué à ses expériences, toujours attaché par les liens de l'intérêt et du crime à la marquise, Sainte-Croix ne se lassait pas de faire faire à la science *des pas de géant*, pour nous servir d'une expression d'aujourd'hui, et de composer des poisons dont la vente, sans doute, lui rapportait d'assez beaux bénéfices; mais, comme Empédocle, il trouva la mort en cherchant à trop approfondir les mystères de la nature : en essayant de lier ensemble des minéraux et des végétaux réfractaires, un alambic éclata et brisa le masque de verre qui garantissait son visage. Le misérable fut asphyxié instantanément.

Comme il n'avait jamais eu de famille et qu'il n'avait plus d'amis, la justice fit une descente à son domicile, et, entre autres choses, trouva une cassette sur laquelle était tracée cette singulière étiquette : *Remettre cette cassette, sans rien ouvrir ni innover, à madame la marquise de Brinvilliers, rue Neuve-Saint-Paul*. La cassette fut ouverte, et on y trouva, outre de nombreux paquets de poisons, sur lesquels étaient inscrits les noms de ceux auxquels ils étaient destinés, les lettres de madame de Brinvilliers à son

amant, et une promesse de *trente mille livres* qu'elle avait souscrite à Sainte-Croix, le 30 juin 1670, *huit jours après* l'empoisonnement *définif* du lieutenant civil<sup>(1)</sup>.

Madame de Brinvilliers quitta Paris et se hâta de traverser la Manche, ce Rubicon de toutes les espèces de scélérats passés, présents et à venir. Elle ne fit qu'un court séjour à Londres et revint sur le continent, où elle adopta la ville de Liège pour résidence. De cette ville, qui n'est qu'à quatre-vingt-dix lieues de Paris, la marquise pouvait correspondre plus facilement avec ses amis de France.

Elle rêvait déjà sans doute au bonheur du retour, lorsqu'une nouvelle complication d'incidents vint aggraver les charges qui pesaient sur elle.

Un valet, un empoisonneur subalterne, nommé Jean Ancelin, surnommé La Chaussée, ancien laquais de M. d'Aubray, eut l'impudence de réclamer la fameuse cassette, comme créancier de Sainte-Croix pour une somme de 200 pistoles qu'il lui avait confiée étant à son service. La veuve du lieutenant civil, qui s'était remariée à M. de Villarceau, se douta que ce misérable devait avoir trempé dans les crimes de Sainte-Croix, et le fit arrêter. La Chaussée avoua que Sainte-Croix lui avait remis le poison qu'il avait fait prendre aux frères de la marquise; le scélérat fut jugé, condamné et roué vif le 24 mars 1673.

Ce fut au tour de madame de Brinvilliers d'être arrêtée et jugée.

La première partie de la vie de cette femme qui sue le crime fut une lamentable histoire : la seconde partie est un roman horrible, dont le dénouement est l'échafaud.

Nous répétons que nous n'avons ni l'intention, ni la volonté de buriner cette histoire, de crayonner ce roman; encore moins la prétention de reproduire les incidents, les péripéties et les détails judiciaires de ce procès célèbre entre tous les procès de cette nature.

Un agent adroit, plein d'intelligence et d'audace, — l'une et l'autre qualité étaient nécessaires, — se rendit à Liège, déguisé en abbé. L'empoisonneuse était sensible, elle succomba aux amorces de la luxure. L'abbé la décida à

(1) Il est assez singulier, et la chose est remarquable, que, dans l'espace de cinq années, de 1665 à 1670, le lieutenant criminel et le lieutenant civil du Châtelet aient fini misérablement leur carrière par le fer et par le poison. François Tardieu fut égorgé par des valets, assassins par hasard; d'Aubray, empoisonné par sa fille, empoisonneuse par vocation.

le suivre; une chaise de poste reçut le faux abbé et l'amante plus que consolée de Sainte-Croix. Arrivé sur la terre de France, l'agent se démasque, décline son titre, et, quelques heures après, en doublant les relais, fait écrouer sa prisonnière à la Bastille.

La police avait fait son devoir; c'était à la justice à faire le sien. Elle le fit, mais avec des restrictions qu'on lui reproche aujourd'hui.

La marquise soutint avec une opiniâtreté magistrale son innocence; elle réfuta, souvent avec un grand bonheur d'expressions, et toujours avec une énergie virile, tous les témoignages qui la chargeaient. Mais, dès qu'elle fut condamnée, elle entra dans la voie des aveux, elle ne cacha plus rien, et fit voir une âme qui effraya les magistrats les plus accoutumés aux effroyables confidences des criminels.

Il est hors de doute que la marquise de Brinvilliers compromit gravement un grand nombre de gens considérables. Penautier, receveur général du clergé, fut un de ceux-là; il ne dut, dit-on, sa vie et sa liberté qu'aux sommes immenses qu'il répandit pour les racheter. La chose est possible; cependant les juges du xvii<sup>e</sup> siècle étaient aussi incorruptibles que les juges du xix<sup>e</sup> siècle. Si les sommes fabuleuses dont on parlait ont aidé à corrompre les témoins, le fait serait moins invraisemblable. Un autre motif, ce nous semble, peut avoir déterminé l'absolution de Penautier. Cet homme n'empoisonnait pas pour son propre compte, mais bien pour d'illustres clients, dont il n'était que l'entremetteur et l'agent; et ces hommes, plus coupables et plus vils que lui, étaient revêtus de hautes fonctions publiques, et un entre autres de la pourpre romaine. Il eût été, — il faut se reporter au temps, — dangereux et impolitique d'inscrire juridiquement sur la liste des empoisonneurs des ministres, des généraux d'armée, des courtisans, un cardinal.

Les personnes compromises par les révélations de madame de Brinvilliers échappèrent donc toutes à la vindicte des lois. La procédure secrète les trahira plus tard; mais la procédure officielle, la procédure telle qu'on voulut bien la faire connaître au public, ne posa que sur une seule tête, sur la tête de la marquise, l'abjecte couronne du crime et de la dépravation.

La marquise de Brinvilliers fut condamnée à être décapitée et brûlée



comme empoisonneuse, après avoir fait amende honorable à la porte de Notre-Dame de Paris.

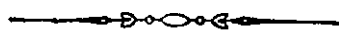
Tout a été dit sur le supplice de cette femme. On sait qu'elle alla à la mort avec un calme courage et une résignation parfaite, et, s'il est vrai qu'elle crut, jusque sur les marches de l'échafaud, que ses amis, j'allais dire ses complices, avaient obtenu sa grâce, il est juste de dire que, déçue dans son attente, elle n'en monta pas moins les degrés du fatal théâtre sans faiblesse et sans forfanterie. S'il faut en croire madame de Sévigné, la Brinvilliers « *fut pendant un quart d'heure miraudée, rasée, dressée et redressée par le bourreau. Ce fut un grand murmure et une grande cruauté.* »

Certes, ce fut en effet une *grande cruauté*, et l'exécuteur du jugement criminel outrepassa ses funestes pouvoirs ; mais cette multitude qui murmurait de cet *avant-supplice* infligé à une parricide et à une empoisonneuse, applaudissait, cent vingt ans plus tard, au double soufflet que les bourreaux de 1793 appliquaient sur la figure virginale et sanglante de Charlotte Corday.

Le peuple, qui passe si rapidement de l'extrême indignation à la plus aveugle pitié, proclama sainte et martyre, celle dont naguère il avait hautement exécré les forfaits. Le lendemain, une foule de gens de toutes conditions cherchaient ses os dans les cendres du bûcher, et plusieurs l'invoquaient déjà sous le nom de sainte Brinvilliers. Tout incroyable que ce fait puisse paraître, il est vrai, et, avec un peu de réflexion, on comprend qu'il le soit : les amis de la marquise avaient un immense intérêt à la faire passer pour une victime, pour une monomane, pour une folle peut-être, qui avait glorieusement expié ses fautes par un repentir sincère et une fin chrétienne. Quelques milliers de francs tirés de la caisse de Penautier ou de Bonzi, avaient suffi pour improviser des croyants à la sainte de fabrique populaire.

Le 16 juillet 1676, à la septième heure du soir, Paris assista à l'expiation d'un de ces grands crimes qui confondent, effrayent et humilient l'espèce humaine.

AMÉDÉE DE BAST.

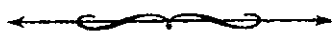




## LA LESCOMBAT

D'après un portrait du temps (Bill. Imp., *Collection des Suppliciés, Maniaques, Visionnaires, etc.*)  
Dessiné par G. Fath, gravé par Cordier.

## MARIE LESCOMBAT



L'avocat Barbier, dans son journal, a résumé ainsi l'histoire de cette jolie criminelle : « Son mari assassiné, son amant rompu vif, et elle pendue ! »

Marie-Catherine Taperet naquit à Paris, dans une famille obscure et pauvre. Orpheline dès son enfance, elle fut recueillie par sa grand'mère, qui lui fit donner une honnête éducation. La fatalité de son tempérament, peut-être la folie de son esprit et sa coquetterie naturelle, rendirent inutiles tous les soins qu'on prit de cette petite Parisienne. Dès qu'elle grandit, on l'admira : dès qu'elle se sentit admirée, elle rêva dans sa pauvre maison une existence de luxe, d'indépendance et de plaisir. Impatiente de toute autorité, elle se maria pour échapper à la tutelle de sa grand'mère. A peine mariée, elle noua des intrigues pour secouer le joug de son mari. Dès que son mari ouvrit les yeux sur ses désordres, elle résolut la perte de son mari. Avec une sagacité de sauvage, elle distingua l'homme faible, ardent et dévoué qui devait être l'instrument de sa délivrance. Dès qu'elle l'eut découvert, cette terrible fille d'Eve, ou plutôt cette fille du serpent, l'environna de ses replis, l'enivra de ses regards, et lui souffla le venin mortel qui devait corrompre cette âme naïve et passionnée. Il lui importait fort peu, du reste, que l'amant pût être victime de son dévouement. Capricieuse autant qu'impérieuse, volontaire et mobile tout à la fois, elle ne voulait que des esclaves de ses désirs, et le

meurtrier de son mari aurait pu être tenté de faire le maître. Ses lettres et celles de son amant laissent deviner qu'elle comptait perdre Montgeot en perdant Lescombat, et qu'elle se croyait sûre que Montgeot mourrait héroïquement, en revendiquant avec bonheur la pleine responsabilité de son crime.

Alexandre Lescombat, le mari de notre jolie scélérate, était architecte, et le jeune ingénieur Montgeot logeait dans sa maison. Lescombat et son pensionnaire ne tardèrent pas à se brouiller. Marie se plaisait à se compromettre. Une scène violente eut lieu entre les deux époux; Montgeot fut chassé de la maison, et il est fort probable que Marie avait tout prévu, tout calculé d'avance. Après la scène d'expulsion, qui devait ulcérer Montgeot, elle ménagea savamment une scène de réconciliation entre son amant et son mari. Celui-ci ne demandait qu'à être convaincu de l'innocence de Montgeot. Le jeune ingénieur, justifié par Marie, s'excusa de très-bonne grâce, en se déclarant coupable de quelques légèretés dont il avait le plus vif regret. Montgeot tendit la main à Lescombat, qui la reçut dans la sienne, les yeux fermés.

Montgeot et Marie se virent alors tous les jours. La maîtresse, dans un moment d'ivresse admirablement jouée, s'ouvrit à l'amant sur la pensée de meurtre qu'elle caressait déjà depuis longtemps. Montgeot, effrayé, recula; Marie le traita de lâche, de pusillanime; elle menaça, elle pleura sans doute : mais il paraît que tous ces artifices ne firent que l'ébranler, puisqu'elle se décida à lui écrire, en se disant qu'une lettre, aidée du prestige de l'absence, serait plus puissante sur un faible cerveau que les plus éloquentes paroles : cependant il avait promis, il avait juré déjà, tout en exprimant son horreur du crime. Marie lui rappelait ses promesses, combattait ses craintes, éveillait sourdement sa jalousie, pour échauffer son courage, se montrait elle-même enragée du meurtre, quoiqu'elle répugnât à tacher de sang ses jolies mains. « Songe, mon cher ami, disait-elle, à ce que tu m'as promis. Tu m'as juré par tout ce qu'il y a de plus sacré de me défaire de mon époux; je me repose sur toi du soin de ma vengeance... Ciel! je vais donc être bientôt libre! je vais donc être vengée!... Prends bien ton temps, songe qu'il y va de ta vie et de la mienne! Vois jusqu'où va ma fureur... si tu ne te sens pas assez de fermeté pour me servir, avoue-le-moi; il est d'autres moyens que je mettrai en usage pour me

délivrer d'un barbare, toujours occupé à augmenter mes malheurs... Je ne suis que rage... l'enfer est dans mon cœur. Rien n'est sacré pour moi... Ah! si tu connaissais le cœur d'une femme outragée, persécutée, désespérée, tu exécuterais bien promptement l'ordre dont je t'ai chargé... Que j'apprendrai avec plaisir la mort de mon époux! avec quelle joie je verrai son meurtrier! Jamais tu n'auras paru si aimable à mes yeux; mais, hélas! les craintes que tu m'as déjà fait voir m'en annoncent de nouvelles... Non, tu n'auras pas le cœur de me satisfaire; tu appréhendes de perdre ce peu d'instant qui forment le cours de notre vie : voilà ce qui te retient... Tu ne m'as jamais aimée. Tu n'as jamais senti pour moi ces saillies impétueuses que l'amour inspire. Que je suis malheureuse de t'avoir connu! Tu m'as séduite... tu as triomphé de mes caprices, de ma résistance, de mon devoir... Si je m'étais abandonnée à tout autre que toi, mon époux ne serait déjà plus... Tu me fais une image horrible des tourments que subissent les criminels... Tu veux que je me transporte en idée dans une place publique, et que je t'y voie expirer sur l'échafaud; tu me menaces même de cette mort; tu m'apprends que tu n'aurais pas le courage de résister aux tourments qu'on te ferait endurer; que tu m'avouerais ta complice... N'importe, poursuis... Si tu secondes mes dessins, si je te vois couvert du sang de mon époux, attends tout de moi! Je donnerais mille vies pour toi; tu seras toujours le Dieu de mon cœur : on n'aura jamais tant aimé que je t'aimerai. »

Le pauvre Montgeot, bouleversé, cet Oreste bourgeois d'une Hermione de mélodrame, répondait d'abord par des protestations de docilité absolue. Il entrevoyait pourtant que cette furie, qui le poussait au meurtre, le repousserait après le sang versé. Il comptait, par un pressentiment étrange, deux victimes au lieu d'une sous les pieds de Marie. Il suppliait son tyran de se contenter d'un duel adroit d'où il sortirait vainqueur. Citons quelques mots entrecoupés de son délire plein de lucidité : « Tes reproches me percent l'âme, je te prouverai que je ne les mérite pas... Eh bien! tu seras satisfaite, et tu verras que je ne crains pas de perdre la vie, quand il s'agit de servir celle que j'aime plus que moi-même. Mille morts se présenteraient à mes yeux, je ne reculerais pas... Mais je te demande une grâce, et tu seras assez généreuse pour me l'accorder, c'est de consentir que j'attaque ton époux en brave homme. J'espère en triompher facilement, et je n'aurai pas la douleur d'être

assassin : au péril de ma vie, je veux avoir la sienne. Je choisirai le temps et un lieu convenables ; prends patience, ne précipitons rien. . . . .

. . . . .

» Je suis bien sûr que tu me reprocheras d'avoir tué ton époux, que tu me haïras autant que tu me promets de m'aimer... Il semble que tu ne cherches à te défaire de ton époux que pour te défaire en même temps de ton amant ; qu'au lieu d'une victime, tu en veux deux, et que la vengeance seule t'anime... Souviens-toi toujours que, si nous sommes perdus, c'est ta vie que je veux sauver, et non la mienne. »

Point de duel ! un assassinat ! Les volontés de Marie sont inflexibles. Que Montgeot se décide, où elle va se jeter, en Madeleine repentante, dans les bras de l'odieux Lescombat.

« ... C'en est fait, monsieur, je vais me réconcilier avec mon mari. Je vais me jeter à ses genoux, et lui avouer tous les horribles desseins que mon cœur renfermait. Je veux l'aimer autant qu'il doit me détester. J'avais compté sur vous... : Faut-il que j'aie aimé un homme tel que vous ! j'en rougis... Mon plus grand tourment sera de songer à toi, de penser que j'ai été assez faible pour te donner mon cœur... Hélas ! tu le possèdes encore... Rends-toi donc digne de sa possession... Cours, vole, vole assassiner mon mari. Ne va pas combattre avec lui. Le sort des armes est incertain. Qu'il meure... Je ne suis qu'une femme, et j'ai cent fois plus de courage que toi. »

Cette fois, il n'y a plus d'hésitation possible. Le dilemme est cruellement posé devant le malheureux : ou renoncer à Marie, ou tuer Lescombat. Il cède en se frappant la poitrine, mais il cède absolument. On peut remarquer, en passant, que ce pauvre garçon entremêle dans ses lettres, à l'exemple de sa maîtresse, les *tu* et les *vous*, des tirades de tragédie et des dialogues romanesques.

« Madame, je verserai le sang dont vous voulez vous rassasier, puisque je ne puis vous plaire que par les titres d'assassin et de meurtrier de votre mari ; je vous jure que vous serez satisfaite... Je ne te reverrai qu'après avoir arraché la vie à ton époux... »

D'accord avec sa maîtresse, Montgeot tendit un guet-apens à Lescombat. Il lui proposa fort amicalement une promenade au Luxembourg. Ils causèrent longtemps ensemble, et la promenade fut très-gaie. Le soir venu, Montgeot

invita Lescombat à souper chez un suisse ou portier du jardin. Vers dix heures et demie, on les vit sortir ensemble, après de nombreuses libations, et Lescombat, s'étant arrêté un instant, Montgeot lui plongea son épée dans les reins; puis il s'enfuit, en ayant la précaution de jeter un pistolet aux pieds de sa victime. L'avocat Barbier précise, dans son journal, le lieu où s'est accompli le meurtre. « Il l'avait assassiné, dit-il, contre Saint-Sulpice, qui est un quartier solitaire, à dix heures du soir; et, pour mieux cacher son jeu, il avait lui-même crié : *Au guet!* et avait rendu plainte chez un commissaire que l'autre avait voulu le tuer, et qu'il s'était défendu; mais cela n'a pas réussi. Comme il y avait un homme mort, et point de témoins, on l'a mené en prison, et ensuite on a arrêté la femme de Lescombat. Pendant l'absence du Parlement, on ne jugeait point de criminels au Châtelet, pour éviter de reconnaître la Chambre royale, et ces prisonniers jouissaient de quelque liberté. » Ce que l'avocat Barbier ne dit pas, c'est que la veuve de Lescombat, après avoir été arrêtée, ne tarda pas à être remise en liberté, Montgeot n'ayant pas prononcé une parole qui pût la compromettre. Certaine de la discrétion de son complice, au lieu de se sauver par la fuite, elle resta hardiment dans Paris, et prit un autre amant. La nouvelle de ses infidélités arriva un jour aux oreilles de Montgeot, qui, dans son deuxième interrogatoire, laissa échapper, par jalousie, des révélations qui firent soupçonner la complicité de sa maîtresse. Quoiqu'il n'y eut rien de formel dans ses déclarations, Marie fut arrêtée de nouveau. Une fois en prison, elle eut, à ce qu'il paraît, l'imprudence de le revoir en particulier, de manger et de passer la nuit avec lui. Les relations entre les deux amants furent nécessairement interrompues le jour où Montgeot fut conduit à la Conciergerie.

Le procès s'ouvrit enfin, et Montgeot fut condamné à être rompu vif. Le supplice devait avoir lieu à la Croix-Rouge. Quelques instants avant l'exécution, on voulut confronter le condamné avec sa complice, dans la chambre même du lieutenant criminel. L'insolente créature arriva, joyeuse et parée, comme pour une fête. Montgeot alors, outré de colère, avoua toute la vérité. Ce fut un coup de foudre pour Marie; mais elle tint bon contre ce coup imprévu, et se contenta de dire pour sa justification : « C'est un malheureux qui m'a toujours aimée, pour qui même j'ai eu de l'amitié, mais qui, au moment où il m'a chargée, n'était plus à lui-même. »

Tandis qu'on exécutait Montgeot, elle était ramenée dans sa prison. Le bruit courut qu'elle aurait sa grâce. Elle avait une fille de six ou sept ans, dont Mesdames de France prenaient soin dans un couvent. Madame Adélaïde, disait-on, protégeait la mère de cette petite fille. Marie Lescombat n'en fut pas moins condamnée à être pendue, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire. Le Parlement confirma, le 17 janvier 1755, la sentence rendue par le Châtelet.

« L'exécution de cette sentence fut arrêtée, raconte Barbier : 1° parce qu'elle était grosse; 2° par une nouvelle déclaration de grossesse qui était fausse... Le peuple était si impatient de savoir son sort, qu'on chantait dans les rues des chansons sur elle... C'était un concours de monde extraordinaire, dans la Grève et dans toutes les rues adjacentes, pour la voir du moins passer. Il y avait du monde jusque sur les tours Notre-Dame; les chambres étaient louées dans la Grève, nombre de gens en carrosses dans la place et les passages; et cette folie du public était d'autant plus misérable qu'on n'a rien vu. »

Marie Lescombat fut pendue, en effet, la tête couverte d'un mouchoir. Les curieux, qui l'avaient admirée avant son crime ou visitée dans sa prison, ne purent vérifier si elle avait encore, en face de la potence, ses grands yeux noirs, ses beaux bras et ses belles mains, sa taille élégante et souple, sa gorge et son teint éblouissants de blancheur. « Quand elle parut sur l'échelle, dit Barbier, on claqua des mains comme à un spectacle. » Ce fut le 2 juillet 1755 que Marie expia son crime : elle n'avait pas encore vingt-sept ans.

HIPPOLYTE BABOU.

---



QUATRIÈME SÉRIE

---

# CONSPIRATEURS

---

Jacques d'ARMAGNAC — MONTGOMMERY — Le Maréchal de BYRON  
CINQ-MARS — Le Connétable de MONTMORENCY



JACQUES D'ARMAGNAC

D'après un portrait de la collection de Bure (Bibliothèque impériale).  
Dessiné par G. Fath, gravé par Degreeff.

# JACQUES D'ARMAGNAC

DUC DE NEMOURS



Jacques d'Armagnac était le petit-fils de ce fameux connétable d'Armagnac, qui joua un rôle sanglant parmi les princes et les nobles aventuriers dont la cruelle ambition se disputa le gouvernement de la France, durant la folie du Roi Charles VI et la régence d'Isabeau de Bavière. Il tenait de près à la maison royale par sa mère, Éléonore de Bourbon, et il fut élevé avec le Dauphin Louis, dont son père dirigeait l'éducation en qualité de gouverneur. Le Dauphin, devenu le roi Louis XI, n'oublia pas son compagnon d'études, son ami de jeunesse; il le créa duc de Nemours, le nomma pair de France, et le maria à Louise d'Anjou, fille du comte du Maine et nièce du roi René.

Comblé des faveurs de Louis XI, Jacques ne resta pas longtemps fidèle à son bienfaiteur. Prodigue, léger et vaniteux, il ne comprit pas le caractère positif, les inélégances calculées, les rudesses politiques du Roi; se laissa entraîner par les flatteries des seigneurs mécontents et fit partie de la ligue dite du *Bien public*. Compris au traité de Conflans (1465), il obtint le gouvernement de Paris, et fit, dans la Sainte-Chapelle, au Roi, son ancien compagnon, serment de lui être toujours bon, fidèle et loyal sujet. Mais, en 1469, il se mit d'intelligence avec son cousin, le comte Jean

d'Armagnac, qui avait pris les armes contre le Roi. Sa soumission fut aussi prompte et aussi humble que sa révolte avait été imprévue et sans vergogne. Il confessa qu'il était coupable des plus grands méfaits, et déclara consentir à n'avoir plus part aux privilèges de la pairie, s'il venait à forfaire de nouveau. Louis XI lui accorda une seconde fois son pardon.

Jacques se retira dans son château du Carlat, près d'Aurillac. Il y vécut aimé de ses vassaux, qu'il gouvernait avec équité et douceur. Sa conduite, en apparence, était celle d'un loyal sujet du Roi, occupé seulement de ses plaisirs et de ses domaines; mais il nourrissait en secret son inquiète activité, et ses rêves d'ambition lui rappelaient sans cesse que son grand-père, connétable et premier ministre, avait tyrannisé Paris, à la tête de ses Armagnacs. Il eut part aux complots du connétable de Saint-Pol, n'ignora pas son dessein de faire mourir le Roi, et espéra partager avec lui l'autorité et le gouvernement du royaume. Longtemps, ses menées restèrent inconnues ou seulement soupçonnées. Enfin Louis XI en eut des preuves assez certaines pour le poursuivre juridiquement.

Au printemps de l'année 1476, le sire de Beaujeu vint au Carlat, muni d'un ordre du Roi, et fit annoncer au duc qu'il eût à se rendre prisonnier. De solides fortifications protégeaient le Carlat, et Jacques eut d'abord l'espoir de s'y défendre; mais il dut bientôt y renoncer, se livra, et fut mené à Lyon, dans la tour de Pierre-Encise. Louis XI, qui était à Vienne, en Dauphiné, refusa de le voir; sa femme mourut de douleur; pour lui, ses chagrins, ses inquiétudes et ses souffrances furent tels, dans le cachot obscur et humide où on l'avait enfermé, que ses cheveux blanchirent en peu de jours.

Bientôt après Louis XI écrivit au chancelier : « J'envoie le duc de Nemours à Paris par M. de Saint-Pierre, et l'ai chargé de le mettre dans la Bastille Saint-Antoine. Avant qu'il y arrive, faites prendre tous ceux de ses gens qui sont à Paris, faites les mettre à la Bastille et bien enserrer, afin qu'à l'heure où arrivera M. de Saint-Pierre, il les y trouve tous. — Écrit à Orléans, le dernier jour de juillet. »

Le duc arriva, le 4 août, à la Bastille; on l'enchaîna, et on le mit dans une cage de fer; il fut interrogé par les sires de Saint-Pierre et Boffile auxquels on adjoignit des commissaires choisis dans le Parlement.

« Il faut le faire parler clair, écrivait le Roi au sire de Saint-Pierre, et le faire *gehenner* (mettre à la question) bien étroit. Je ne suis pas content de ce que vous m'avez averti : qu'on lui a ôté les fers des jambes, qu'on l'ôte hors de sa cage, aussi qu'on le mène voir la messe où les femmes vont... Gardez bien qu'il ne bouge plus de sa cage, et qu'on ne l'en mette jamais dehors, si ce n'est pour le *gehenner*, et qu'on le *gehenne* dans sa chambre. Je vous prie, si vous avez jamais volonté de me rendre service, faites-le-moi bien parler... — Écrit au Plessis-du-Parc, le 1<sup>er</sup> octobre. »

Après trois mois d'interrogatoires et de tortures, le duc de Nemours résolut de s'adresser directement au Roi, espérant le toucher par le souvenir de leurs années de jeunesse et de leur ancienne amitié. Il lui écrivit pour lui exposer sa conduite et lui confesser ses torts; il lui avoua ses correspondances secrètes, d'abord avec le comte Jean d'Armagnac, et plus tard avec le connétable de Saint-Pol; il dit qu'il avait connu leurs desseins, mais qu'il n'avait rien fait pour y prendre part; il assura qu'il n'avait jamais eu l'intention de trahir le Roi, depuis son serment de fidélité.

« Mon très-redouté et souverain Seigneur, ajoutait-il, tant et si humblement que je puis, je me recommande à votre grâce et miséricorde... J'ai tant méfait envers vous et envers Dieu, que je vois bien que je suis perdu, si votre grâce et miséricorde ne s'étend sur moi, laquelle, tant et si très-humblement, et en grande amertume et contrition de cœur, je vous requiers et supplie me libéralement donner, en l'honneur de la benoîte Passion de N. S. Jésus-Christ, des mérites de la benoîte vierge Marie, et des grandes grâces qu'elle vous a faites. Si ce seul prix a racheté tout le monde, je vous le présente pour la délivrance de moi, pauvre pécheur, et pour mon entière abolition et grâce. Sire, pour les grandes grâces qui vous sont faites, faites-moi grâce et à mes pauvres enfants. Ne souffrez pas que, pour mes péchés, je meure en honte et en confusion, et qu'ils vivent en déshonneur, allant quérir leur pain... Je vous servirai bien et si loyalement, que vous reconnaîtrez que je suis vrai repentant; et qu'à force de bien faire, je veux amender mes défauts. Pour Dieu, Sire, ayez pitié de moi et de mes pauvres enfants. Étendez sur eux votre miséricorde, et, à toujours, ne cesseront de vous servir et de prier Dieu pour vous, auquel supplie que, par sa grâce, il vous donne très-bonne vie et longue, avec accomplissement

de vos bons désirs. — Écrit en la cage de la Bastille, le dernier de janvier 1477.

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

» LE PAUVRE JACQUES. »

Le pauvre Jacques n'eut pas de réponse, et, l'affaire étant instruite, le Parlement fut chargé d'en connaître et de parfaire la procédure.

Avant qu'on ne passât au jugement, le duc de Nemours réclama le privilège du clergé, c'est-à-dire, le droit qu'avaient les clercs de n'être point jugés par les tribunaux séculiers : destiné aux ordres sacrés dans sa jeunesse, il avait reçu la tonsure ; il n'avait épousé depuis qu'une seule femme vierge. Le Parlement décida qu'il passerait outre, attendu qu'il s'agissait du crime de lèse-majesté.

L'accusé, alors, supplia ses juges de ne pas oublier que ses ancêtres avaient bien servi le royaume ; il rappela qu'il tenait au sang royal par sa mère, que sa femme était cousine du Roi ; qu'il en avait eu six enfants, dont l'aîné n'avait pas treize ans ; que l'un avait le Roi pour parrain, un autre la Reine pour marraine, et que ce serait grande pitié de voir des enfants de si noble race, et nourris dans une royale splendeur, réduits à la honte et à l'aumône.

Après ces émouvantes prières, Jacques fut reconduit en prison, et le Parlement, présidé par le sire de Beaujeu, prononça la sentence.

C'est le 4 août 1477 qu'eut lieu l'exécution du jugement. Dès le matin, Jean Boulanger, premier président du Parlement, se rendit à la Bastille et signifia au duc la décision de la cour. Il était déclaré criminel de lèse-majesté, privé, comme tel, de tous honneurs, dignités et prérogatives, condamné à recevoir la mort et à être décapité par justice ; ses biens confisqués devaient appartenir au Roi. Il écouta cet arrêt avec assez de calme : « Certes, dit-il, voici la plus dure nouvelle qui me fut jamais apportée. C'est dure chose de souffrir telle mort et si ignominieuse ; mais puisque je ne la peux éviter, plaise à Dieu me donner bonne patience et constance pour la souffrir et recevoir. »

On ne lui accorda que quelques heures pour se préparer à la mort, et,

le même jour, après s'être confessé dans une chambre tendue de deuil, il fut placé sur un cheval drapé de noir, et mené aux Halles, où on le fit monter, non sur l'échafaud ordinaire, mais sur un échafaud construit à dessein, plus élevé, et entièrement recouvert de draperies noires. Une foule nombreuse avait suivi le cortège fatal et se pressait sur le lieu du supplice; des larmes coulèrent, des gémissements se firent entendre, lorsque la tête de Jacques d'Armagnac tomba sous la main du bourreau. Il n'avait pas encore quarante ans; sa jeunesse, sa haute mine et sa naissance presque royale le rendaient d'autant plus intéressant que Louis XI était accusé de plus d'égoïsme et de cruauté.

Les historiens qui, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, racontèrent cette exécution, y ajoutèrent un détail dont l'atrocité a soulevé contre Louis XI l'horreur de plusieurs générations. Tous, Mézerai en tête, dirent que les jeunes enfants du duc de Nemours, vêtus de blanc, furent placés sous l'échafaud de leur père, afin que son sang coulât sur leur front. Mais aucun ne fait connaître la source où il a puisé une tradition aussi importante, et les narrateurs contemporains, même ceux qui se sont le plus indignés contre ce supplice, même l'avocat, qui, après la mort du Roi, présenta requête aux États du royaume pour les malheureux orphelins, ne disent un seul mot de cette épouvantable barbarie, qui n'est évidemment qu'une invention haineuse de la postérité contre Louis XI.

La vérité est que le Roi fit distribuer les biens du duc de Nemours à ses principaux serviteurs, que, sans montrer aucune pitié pour ses enfants, il les laissa à la Bastille, où ils avaient été enfermés avec leur père, et d'où ils ne sortirent qu'après l'avènement de Charles VIII. L'un d'entre eux, Louis d'Armagnac, duc de Nemours, fut nommé par Louis XII vice-roi de Naples, et mourut, en 1503, à Cérignole, où il commandait les Français contre Gonzalve de Cordoue.

J. MOREL.





## MONTGOMMERY

D'après le portrait de la collection du château de Beauregard (Bibliothèque impériale).  
Dessiné par Boulay, gravé par Hildibrand.



# MONTGOMMERY



Le vendredi 30 juin 1559, se donnait à Paris le tournoi destiné à clore les fêtes qui, depuis un mois, célébraient la paix conclue entre la France et l'Espagne. La lice, commençant à l'hôtel des Tournelles, où habitait le roi Henri II, passait au travers de la rue Saint-Antoine et ne finissait qu'aux écuries royales; un nombre immense de spectateurs l'entourait. Le Roi lui-même tenait la lice et attendait les assaillants; ses couleurs étaient celles de Diane de Poitiers, la livrée noire et blanche des veuves. La foule suivait tous ses mouvements, charmée de sa hardiesse et de sa dextérité, car Henri II égalait les plus habiles aux tournois et se trouvait alors dans toute sa force et belle mine, n'ayant encore que quarante ans. Il rompit d'abord deux lances, l'une avec le duc de Guise, l'autre avec le duc de Savoie, et se tourna vers le troisième assaillant : c'était un grand et roide jeune homme, capitaine de la garde écossaise; on l'appelait alors Gabriel de Lorges; il devint, à la mort de son père, comte de Montgomery. Le capitaine s'avança contre le Roi. « Tous deux se choquèrent à oultrance et rompirent fort dextrement leur bois <sup>(1)</sup>. » Henri, ayant fourni ses trois courses, le maréchal de Vieilleville s'avança pour tenir la lice à son tour; mais le Roi, qui avait remporté tous les honneurs, insista pour lutter

(1) Vieilleville.

encore une fois contre le dernier assaillant. Sur quoi, M. de Vieilleville lui dit : « Je vous jure par le Dieu vivant, Sire, qu'il y a plus de trois nuits que je ne fais que songer qu'il vous doit arriver quelque malheur aujourd'hui, et que ce dernier juin vous est fatal : vous en ferez ce qu'il vous plaira. » Lorges, de son côté, s'excusa et voulut se retirer; mais le Roi lui commanda d'entrer en lice. Il obéit et prit une lance. « Ayant tous deux fort valeureusement couru et rompu d'une grande dextérité et adresse leurs lances, ce malhabile Lorges ne jecta pas, selon l'ordinaire coutume, le tronçon qui demeure en la main, mais le porta toujours baissé, et en courant rencontra la teste du roi, duquel il donna droict dedans la visière, que le coup haussa et lui creva un œil <sup>(1)</sup>. » Henri II perdit connaissance; il resta dans une léthargie complète jusqu'au 10 juillet, jour de sa mort.

Les fêtes se changèrent en deuil, et la veuve du Roi, Catherine de Médicis, témoigna une haine violente contre celui dont la maladresse avait causé la mort de son époux. Lorges jugea prudent de quitter la cour pour se retirer dans ses terres de Normandie; bientôt après, ne s'y trouvant pas assez à l'abri des colères de la Reine, il passa en Angleterre.

Nous le retrouvons en France dans l'année 1562; mais il a changé de nom, de croyance et de fortune: comte de Montgomery, il protesse la Réforme et combat, dans les rangs des Huguenots, contre l'armée royale. C'est lui qui commande la Normandie, en qualité de lieutenant du prince de Condé, et qui défend, jusqu'à la dernière extrémité, la ville de Rouen. L'édit de pacification de 1563 le rendit au repos. A la seconde guerre de religion, il s'empara d'Étampes, en 1567; mais c'est dans la troisième qu'il acquit sa réputation d'habile et vaillant capitaine.

Une révolte des catholiques, fomentée et appuyée par le Roi de France, avait soustrait le Béarn à l'autorité de sa souveraine, Jeanne d'Albret. Celle-ci chargea Montgomery de faire rentrer ses États dans le devoir. Parti, le 8 juin 1569, il arrive sans obstacle à Montauban, rencontre près de Puy-Laurens un corps de cavalerie commandé par Négrepelisse, et le met en déroute, traverse la Gironde et l'Ariège, se précipite dans le Bigorre, emporte Tarbes, et paraît subitement devant Orthez, qu'il force à capituler, au bout de trois jours, malgré les efforts de Terride pour soutenir le siège. La prise

(1) Vieilleville.

d'Orthez fit tomber aux mains de Montgomery toutes les autres places ; Henri de Navailles, qui commandait à Pau, s'enfuit dès la première sommation, et le vainqueur entra dans cette ville, le 23 août, au milieu des acclamations. Ainsi fut reconquis et pacifié le royaume de Jeanne d'Albret. Le courage, l'activité, la sagesse que Montgomery avait montrés dans cette expédition, lui valurent le nom de : *Héros du Béarn* et l'estime des hommes de guerre. « Il était, dit Brantôme, aussi peu soucieux qu'il était possible, car il aimait fort ses aises et le jeu ; mais quand il avait une fois le cul sur la selle, c'était le plus vaillant et le plus soigneux capitaine qu'on eût seu voir ; au reste, si brave et si vaillant qu'il assaillait tout, faible ou fort, qui se présentait devant lui. » Ses exploits, en effet, furent souillés par ces cruautés que l'histoire nous montre inséparables des guerres de religion.

A l'époque où Montgomery quittait le Béarn, pour aller rejoindre en Gascogne l'armée des Princes, le Parlement le condamnait à mort, en même temps que Coligny, et le faisait exécuter en effigie sur la place de Grève. Mais la paix de Saint-Germain effaça cette condamnation, et lui présenta même assez de sécurité pour qu'il vint habiter Paris. Il s'y trouvait le jour de la Saint-Barthélemy. Averti du danger avant que le massacre ne commençât dans le quartier qu'il habitait, il se sauva au grand galop, fit trente lieues tout d'une traite et échappa ainsi aux meurtriers, qui le poursuivirent jusqu'au delà de Monfort-l'Amaury.

A peine était-il arrivé en Angleterre, qu'il s'occupa d'équiper une flotte pour secourir les Rochellois, assiégés par l'armée royale. Bien qu'il n'eût pas trouvé auprès du gouvernement d'Élisabeth l'assistance qu'il espérait, il parvint à réunir cinquante-trois petits bâtiments, sur lesquels il embarqua deux mille hommes, Français, Anglais, Flamands, et, donnant le commandement de l'expédition navale à son gendre, le vice-amiral anglais Champernon, il partit pour La Rochelle. Arrivé, le 19 avril 1573, en vue cette ville, il n'osa pas exposer sa flottille aux périls d'un combat contre la flotte française ; et, après avoir fait passer aux assiégés un vaisseau chargé de poudre, il retourna avec les autres en Angleterre. On ignore les raisons de son départ précipité.

Au mois de mars de l'année suivante, il débarqua en Normandie, et les protestants allèrent, en grand nombre, se mettre sous ses ordres. Malignon,

qui commandait la province au nom du roi, l'assiégea dans Saint-Lô. Montgomery parvint à s'échapper, et, suivi de quelques cavaliers, courut jusqu'à Domfront. C'était une mauvaise place, presque en ruines, où il n'avait pas l'intention de se défendre; mais Matignon, qui le poursuivait avec acharnement, arriva bientôt après lui, et disposa ses troupes de telle façon que toute fuite devint impossible. Comment quarante hommes, quelque braves qu'ils fussent, pouvaient-ils soutenir l'effort d'une armée? Le château, dans lequel ils se retirèrent, était une bicoque délabrée, dont l'armée royale renversa sans peine les vieux murs, et les soldats de Matignon s'avancèrent pour l'assaut. Montgomery ne les attendit point dans l'intérieur; se plaçant sur la brèche avec ses compagnons, il se prépara à la lutte ou plutôt à la mort. En simple pourpoint, la hache d'armes à la main, il se jetait partout où le danger devenait pressant, frappait sans relâche, et, de la voix, excitait le courage des siens. Ce fut une mêlée furieuse, héroïque, et dont le résultat paraît invraisemblable : après cinq heures de combat, les assaillants battirent en retraite. Montgomery n'avait reçu que deux blessures légères, mais le nombre de ses compagnons d'armes se trouvait réduit à quinze ou seize. Tous, découragés et sans aucun espoir de secours, lui demandèrent de se rendre; il céda à leurs instances, et renonça à sa résolution de soutenir une seconde attaque et de s'ensevelir sous les ruines du château. Après quelques pourparlers avec Vassé, son parent et ami, qui servait dans les rangs des catholiques, il se livra aux mains de ses ennemis, le 27 mai 1574. Matignon, selon d'Aubigné, ne lui donna que des paroles captieuses, promettant de ne le remettre en d'autres mains que celles du Roi. Suivant d'autres écrivains protestants, et même suivant plusieurs catholiques, comme Le Laboureur et Arcère, dont Lacroix a suivi l'opinion, Montgomery se rendit, à la condition formelle qu'il aurait la vie sauve.

La haine que Catherine de Médicis avait vouée au meurtrier involontaire de son mari s'était incessamment accrue de ses actions d'éclat, de sa renommée et de sa haute position parmi les chefs protestants. Aussitôt qu'elle apprit les événements de Domfront, elle entra dans la chambre de son fils Charles IX, et lui annonça, avec une joie extraordinaire, la prise de Montgomery. Mais il tourna la tête de l'autre côté, en disant à sa mère : « Je me soucie de cela comme de

toute autre chose. » Les approches de la mort le rendaient insensible à tout. Sur l'ordre de Catherine, le prisonnier fut amené à Paris et enfermé dans la tour carrée de la Conciergerie, qui porte encore son nom. Traduit devant le Parlement de Paris, comme coupable d'avoir arboré un pavillon étranger lorsqu'il était allé au secours de La Rochelle, et comme complice de la conjuration de Coligny, « à laquelle personne ne croyait, pas même ses juges <sup>(1)</sup>, » il fut condamné à mort. La sentence portait que ses biens seraient confisqués, son château démoli et ses enfants dégradés de noblesse.

Le 26 juin, jour fixé pour l'exécution, on le mit d'abord à la question extraordinaire pour lui arracher les noms de ses prétendus complices. On ne put en tirer aucune parole : et, après l'avoir vêtu de deuil, lui avoir lié les mains derrière le dos, on le mena, dans un tombereau, sur la place de Grève. Il monta avec fermeté les degrés de l'échafaud, et, se tournant vers les spectateurs qui étaient du côté de la rivière : « Je requiers deux choses de vous, leur dit-il : l'une, de faire savoir à mes enfants, qui ont été ici déclarés roturiers, que, s'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en relever, je consens à l'arrêt ; l'autre point, plus important, dont je vous conjure, sur la révérence qu'on doit aux paroles d'un mourant, c'est que, quand on vous demandera pourquoi on a tranché la tête à Montgomery, vous n'alléguiez ni ses guerres, ni ses armes, ni tant d'enseignes arborées, mentionnées en mon arrêt, qui seraient louanges frivoles aux hommes de vanité ; mais faites-moi compagnon en cause et en mort de tant de simples personnes selon le monde, vieux, jeunes et pauvres femmelettes, qui, en cette même place, on enduré les feux et les couteaux. » Ce discours terminé, il traversa l'échafaud, et le répéta à la foule placée de l'autre côté. Ensuite, après avoir dit adieu à son ami Fervaques, qui était à cheval avec d'Aubigné, il marcha vers le billot, demanda qu'on ne bandât point les yeux, et s'agenouilla devant le bourreau, qui lui trancha la tête. Catherine de Médicis, satisfaisant jusqu'au bout son désir de vengeance, assista au supplice.

Les enfants de Montgomery ne démentirent pas la noblesse de leur origine ; ils s'illustrèrent par leur bravoure, et l'arrêt de dégradation prononcée contre eux resta lettre morte.

JEAN MOREL.

(1) Lacroix.



## LE MARÉCHAL DE BIRON

D'après Thomas Leu.  
Dessiné par G. Fath, gravé par Hildibrand.

## XVI

# LE MARÉCHAL DE BIRON

(CHARLES DE GONTAUT)

Pair et maréchal de France.



Le maréchal de Biron était une sorte de héros populaire; sa force physique, son intrépidité, les trente blessures qu'il avait reçues, les grands coups d'épée qu'il avait donnés, en avaient fait l'idole des masses, toujours amoureuses du bruit et de l'éclat. On était arrivé à le confondre avec son père, « aussi habile général que le fils était bon soldat <sup>(1)</sup>. » Le père et le fils ne faisaient plus qu'un seul homme, et le maréchal était, de son vivant, comme un personnage légendaire, un chevalier de la Table-Ronde, un des pairs de Charlemagne. Il semblait qu'à lui seul il eût mis la couronne sur la tête de Henri IV; lui-même inclinait à le croire, et le donnait volontiers à penser.

Au demeurant, malgré toute sa gloire, le maréchal de Biron était un assez pauvre homme. Voici le portrait que nous en a laissé l'Estoile :

« Ce seigneur était de moyenne taille, noir de visage, et qui, ayant les yeux enfoncés, avait un mauvais regard; au surplus, grand guerrier, plus vaillant que son épée; dangereux jusqu'au bout; en ses entreprises heureux,

<sup>(1)</sup> Michelet. *Henri IV et Richelieu*.

conduites toutefois plus par témérité que par prudence; cupide de vaine gloire; ambitieux démesurément, fier et hautain, avec une superbe intolérable qui lui causa enfin ruine et malheur. Quant à la religion, catholique à dessein, mais si peu chrétien qu'il se fiait plus au diable qu'à Dieu, l'invoquant et communiquant avec ce mauvais esprit par le moyen de sorciers et nigromanciens. »

Ce portrait est d'une grande exactitude. Le trait principal du caractère de Biron est nettement dessiné : Biron était un orgueilleux. Ce fut l'orgueil qui l'aveugla et le perdit.

Ses services et l'amitié de Henri IV en avaient fait l'un des premiers du royaume. Henri IV l'aimait pour son courage, pour sa forfanterie même; Biron était un souvenir vivant de la jeunesse écoulée, de l'ancienne vie d'aventures que le Roi se rappela toujours avec plaisir; car il ne dépouilla jamais complètement le cadet de Gascogne. Aussi avait-il récompensé royalement le compagnon de sa mauvaise fortune. Il l'avait fait grand amiral de France, gouverneur de la Bourgogne, maréchal de France, duc et pair du royaume. Comme l'avidité de Biron était insatiable et ses besoins sans cesse renaissants, le Roi lui prodiguait les trésors qu'amassait la sage économie de Sully : aussi Sully détestait-il le maréchal.

Biron recevait toutes les faveurs comme choses dues; il croyait toujours qu'on n'avait pas fait assez pour lui; il demandait sans cesse et n'obtenait jamais assez; ses affaires étaient dans un tel dérangement qu'il disait lui-même : « Si je ne meurs sur l'échafaud, je mourrai à l'hôpital. »

Un tel homme ne pouvait manquer d'attirer l'attention des intrigants; son orgueil démesuré et son pressant besoin d'argent devaient le leur livrer sans défense : il suffisait de flatter l'un et d'assouvir l'autre.

C'est ce qu'avaient bien compris les habiles conseillers de Philippe III. L'Espagne touchait à la décadence; ses armées étaient ruinées, ses finances épuisées. La France, au contraire, avec Henri IV et Sully, se relevait de ses désastres, forte et menaçante. Elisabeth d'Angleterre était avec nous; les protestants, bien que furieux de l'abjuration de Henri IV, devaient, au premier signal, se ranger autour de lui : la communauté d'intérêts leur en faisait une loi. Il était hors de doute que le Roi préparait la grande guerre contre les États espagnols; le péril était pressant. Pour le détourner, il fallait



créer au Roi un ennemi au cœur de son propre royaume : c'était la politique habituelle et toujours couronnée de succès. Les passions n'étaient pas si bien calmées en France qu'il ne fût facile de les réveiller; les mécontents ne manquaient pas parmi la noblesse, toujours ennemie de l'autorité royale; les anciens Ligueurs ne cachaient guère leurs sentiments; les catholiques voyaient toujours le huguenot dans le catholique Henri IV; les huguenots n'y voyaient plus que le catholique. Biron était un chef merveilleusement propre à grouper en un faisceau tous les mécontentements. Né d'un père catholique, d'une mère protestante, il avait des alliances et des amis dans les deux camps; il était aimé du peuple, adoré du soldat, il pouvait entraîner la noblesse; enfin il était gouverneur de la Bourgogne, près de la Bresse, qui était à la Savoie, et de la Franche-Comté, qui était à l'Espagne.

Dès 1595, on avait fait sonder Biron par un homme de rien, un banni français, nommé Picotté, qu'on pouvait désavouer en cas d'insuccès. Biron avait aussitôt prêté l'oreille à ses ouvertures : et dès lors il était entré résolument, sans hésitation et sans remords, dans la voie du crime, poussé par son orgueil, son ambition, ses besoins d'argent : nous voyons que c'est continuellement lui qui presse ses complices, gourmande leur lenteur. Il serait trop long d'entrer dans les détails de ses négociations : ce fut avec le duc de Savoie qu'il traita directement. Un agent adroit, Jacques de Lassale, sieur de Laffin, servit d'intermédiaire; c'était un gentilhomme bourguignon. Ancien secrétaire du duc d'Alençon, artisan d'intrigues, traître à double face, mais séduisant, hardi, infatigable, ce fut lui qui mena toute cette affaire, avec un agent subalterne qui s'appelait Ressayé. Une correspondance suivie s'engagea entre Biron et le Savoyard. Le maréchal y est désigné sous le nom du Brave; le Vaillant, c'est le duc de Savoie; le Confident, c'est Laffin; le Roi s'appelle la Piezè. Biron écrivait de sa main les originaux; Laffin les copiait et les gardait, au lieu de les détruire : ce furent ces originaux qui firent tomber la tête du maréchal. Sûre d'avoir un chef, la conspiration s'étendit bientôt. Biron devait ouvrir la Bourgogne; d'autres complices devaient livrer Marseille; d'Épernon en Anjou, Bouillon en Limousin et à Sedan attendaient l'explosion pour se déclarer; mais ils étaient trop fins pour rien écrire. Le Roi savait, à n'en pas douter, qu'un grand péril le menaçait; il connaissait les coupables; mais il manquait de preuves. En 1599, le duc de Savoie eut l'impudence

de venir en France; il amusa le Roi, se concerta avec les traîtres, vit secrètement Biron à Pontdevaux, et, quand il fut convenu de tout, il repartit. Il se croyait inaccessible dans ses montagnes.

(Août 1600.) La guerre de Savoie fut comme un coup de tonnerre qui rompit toutes les mesures des conjurés. L'Espagne écrasera Newport, qui était pour un temps hors de cause. Biron, surveillé par les hommes de Sully, fit merveille contre ses amis : il voulut bien faire tuer le Roi, en le désignant comme cible aux boulets du fort Sainte-Catherine qu'on assiégeait; mais Laffin, effrayé, supprima la lettre qui devait avertir le gouverneur. Bourg en Bresse se rendit; de son côté, Lesdiguières avait enlevé Montmélian, qui couvrait toute la Savoie. Le 20 août, le Roi était devant Chambéry. La route de Piémont était ouverte. Le duc implora merci; le Roi, rappelé à Lyon par l'arrivée de sa nouvelle épouse, Marie de Médicis, lui accorda une trêve, bientôt suivie d'un traité de paix. Le duc gardait Saluces, le Roi acceptait en échange la Bresse et le Bugey.

Biron s'effraye; il croit que tout est découvert; il accourt à Lyon, trouve le Roi au cloître des cordeliers et se jette à ses genoux : il lui dit que le duc de Savoie lui avait promis sa fille avec une grosse dot. Le Roi, toujours bon, pardonne. Biron aurait dû être désarmé par ce pardon. Son orgueil, au contraire, s'en irrita; il sortit de cette entrevue, endurci dans le crime : son âme était désormais fermée à tout bon sentiment. Son premier soin est d'écrire au duc de Savoie de ne pas exécuter le traité, de garder Saluces, et de ne pas livrer la Bresse. Le duc lui promet la main de sa fille bâtarde, 1,800,000 écus comptant, pour payer ses dettes, et la lieutenance générale des royaumes de France et d'Espagne, avec 300,000 livres de rentes. Biron, pris de vertige, signe, malgré les instances de Laffin, un traité qui lui assure de si brillants avantages.

Il semble que le Roi ait voulu le sauver lui-même, en lui enlevant les occasions de trahir. D'abord, il lui refuse le gouvernement de la Bresse, par où il eût pu faire entrer les ennemis en France; puis il l'éloigne du foyer de ses intrigues, en l'envoyant comme ambassadeur à la Reine Élisabeth. Il le lui recommande comme « le plus transchant instrument de ses victoires. » Il espérait qu'Élisabeth le ferait rentrer en lui-même. En effet, la Reine le reçoit à merveille, le fait asseoir à côté d'elle, porte aux nues son courage;

puis, quand elle a flatté sa vanité, elle lui montre la tête d'Essex, qui, depuis un an, était exposée à la tour. « Son orgueil l'a perdu, dit-elle; il croyait qu'on ne pourrait se passer de lui, voilà ce qu'il y a gagné. Si le Roi mon frère m'en croit, il fera chez lui ce qu'on a fait à Londres, il coupera la tête à ses traîtres. »

Biron ne voulut pas comprendre; il n'eut pas de repos qu'il ne se perdit. A peine de retour, il renoua ses trames avec la Savoie, par l'intermédiaire du baron de Luz. Il se défiait de ses anciens agents, avait déjà fait retenir Ressayé prisonnier en Savoie; il croyait Laffin peu dangereux. Cette confiance le perdit, Laffin, furieux, parla; ses paroles arrivèrent jusqu'au Roi; on le fit venir; il dit tout et livra les papiers qu'il avait entre les mains. On avait maintenant des preuves, on pouvait agir contre Biron; mais celui-ci était en Bourgogne : il fallait l'en tirer. Sully eut l'adresse de lui enlever ses canons, pour les remplacer par des neufs, à ce qu'il lui dit. Biron ne pouvait plus tenir dans ses places désarmées. Le Roi lui envoya Jeannin avec une lettre où il lui disait qu'il voulait le voir, qu'il l'aimait et l'aimerait toujours.

Biron se sentit perdu; mais il ne lui restait qu'à fuir comme un mendiant. Il était plus dans sa nature d'affronter le péril, dût-il y laisser la vie. Il s'emporta furieusement, jura de poignarder Sully, mais il partit pour Fontainebleau.

Son sort n'était pas encore décidé : le Roi ne voulait pas sa mort, il ne pouvait se résoudre à sacrifier le compagnon de ses jeunes années; il le défendait contre la Reine et contre Sully; il voulait l'amener au repentir, en tirer des aveux, puis le gracier et lui conserver sa faveur.

Biron se perdit lui-même. Il arriva plein d'insolences. Le Roi, seul à seul, lui demande s'il n'a rien à dire. « Moi? répond Biron, je viens faire châtier nos accusateurs. »

Le lendemain, même scène. Le Roi emmène Biron dans son jardin; il le presse au nom de leur vieille amitié, au nom de ses anciens services. Biron reste inflexible, il n'avoue rien. « On le voyait suivre le Roi avec force gestes, une pantomime hautaine de protestations d'innocence, relevant fièrement la tête et se frappant la poitrine <sup>(1)</sup>. »

(1) Michelet. *Henri IV et Louis XIII*.

Tant d'obstination triompha de la patience du Roi. Il tint conseil avec la reine et Sully : l'arrestation de Biron fut décidée. Cependant, dans la soirée, il lui parla encore une fois : Biron ne se laissa pas émouvoir. Enfin, au moment de se retirer, le Roi lui dit : « Adieu, baron de Biron. » C'était le nom que Biron portait dans sa jeunesse, c'était un appel au passé; et il ajouta : « Vous savez ce que j'ai dit. » Un aveu pouvait encore sauver Biron.

Il sortit; dans l'antichambre, Vitry, capitaine des gardes, lui demande son épée; il la lui rend en raillant.

C'était le 13 juin; le surlendemain, Biron fut écroué à la Bastille et son procès déféré au Parlement.

Les formes de la procédure furent religieusement observées. Les plus vénérables têtes du Parlement, MM. de Harlay et de Blancmesnil, présidents; MM. de Fleury et de Thurin, les plus anciens conseillers de la Grande-Chambre, furent commis pour instruire le procès.

Le 18, eut lieu le premier interrogatoire. Biron, croyant que Laffin n'avait pas parlé, commença par nier tout; on lui montra les pièces, écrites de sa main; il dit alors qu'il ne s'agissait que de faits antérieurs à l'aveu qu'il avait fait à Lyon. Malheureusement, les dates démentaient cette assertion.

Le samedi, 6 juillet, la cour du Parlement assigna les pairs de France au jeudi suivant pour assister au procès de Biron, suivant les lois du royaume; aucun ne parut : on les ajourna par défaut; tous se récusèrent.

Il fallut passer outre. Laffin arriva à Paris, avec une garde de trente hommes, parce qu'on craignait les entreprises des parents et amis du maréchal; le 17, il fut confronté avec le maréchal, qui l'accabla d'injures. Sur ces entrefaites, paraît un nouveau témoin à charge, Ressayé, qui s'était évadé du fort de Quiers. Les preuves abondaient, aucun doute n'était possible. Le vendredi 27 juillet, Biron fut mené au Palais, et on le vit sur la sellette. « Le lundi 29, par arrêt solennel, le maréchal fut condamné, par cent vingt-sept juges, à être décapité en Grève, comme atteint et convaincu d'avoir attenté à la personne du Roi et entrepris contre son État; tous ses biens confisqués, sa pairie réunie à la couronne et dégradé de tous ses honneurs et dignités. (LESTOILE.) »

Le surlendemain, 31 juillet, on procéda à sa dégradation et on lui lut son arrêt. Biron l'écouta avec insolence; son orgueil n'était nullement abattu;

à chaque instant il interrompait le greffier par d'amères récriminations. Puis il s'emporta contre le chancelier, l'appela : statue, image plâtrée, grand nez ! Il refusa de faire des aveux complets. On lui dit de penser à Dieu et à sa conscience : « C'est chose faite, » répondit-il ; et il s'occupa de régler ses affaires.

L'arrêt portait que le duc serait exécuté en Grève ; le Roi lui avait fait grâce de cette dernière humiliation : l'échafaud avait été dressé dans la cour de la Bastille.

« Comme cet homme était aussi attentif aux choses de ce monde, hors de temps et de lieu, l'exécuteur entra dans la chambre et dit que l'heure se passait, et qu'il fallait aller : « Allons, allons ! » répondit Biron ; et il se dirigea d'un pas ferme vers l'échafaud. »

Ses derniers moments manquèrent de dignité ; la pensée de la vie le suivit jusque sur le billot : il espérait encore. Il cherchait à gagner du temps, se répandant en injures contre ses juges, puis poussant des exclamations plaintives. Le bourreau voulut mettre la main sur lui, il le menaça de l'étrangler ; jamais il ne voulut se laisser lier les mains. Tous ceux qui étaient présents étaient effrayés de voir cet homme aller et venir comme un fou sur la plate-forme où était dressé le billot. Enfin il se dépouilla de son pourpoint, et demanda ce qu'il avait à faire ; on lui présente un mouchoir ; il se bande les yeux et se met à genoux ; mais, tout aussitôt, il se relève, arrache son bandeau, et s'écrie : « N'y a-t-il point de miséricorde pour moi ? » Il se remet à genoux et se relève encore : il veut contempler le ciel une dernière fois.

« Le bourreau, vers cinq heures, pensant ne finir jamais, lui dit : « Monsieur, auparavant, ne faut-il pas que vous disiez votre *In manus* <sup>1</sup> ? » Biron se remit à genoux ; mais, au moment où il portait la main à terre pour se relever encore, le bourreau lui trancha la tête au vol. Son corps fut enterré à Saint-Pol.

Malheureusement ce n'était qu'un traître de moins. A ce coup sévère, la France, il est vrai, gagna huit ans de tranquillité ; mais le complot de Biron ne fut, en réalité, qu'un épisode de la grande conspiration catholique qui devait tuer le Roi, mettre la France aux mains d'Espagnols et d'Italiens, et la faire rétrograder jusqu'au jour où parut Richelieu.

(<sup>1</sup>) Michelet.



## CINQ-MARS

D'après Daret.

Dessiné par Yan d'Argent, gravé par Trouvé.

## CINQ-MARS



Reportons-nous, je vous prie, à l'an de grâce 1637, quelques mois après l'explosion cornélienne du *Cid*.

En ce temps-là, il y avait en France deux Rois, ne vous déplaie. L'un qui régnait de fait et de par le droit naturel du génie, et qui, en un mot, était Roi, avait nom cardinal de Richelieu, l'autre, qui trônait tout simplement et s'appelait Roi de par le droit divin, avait nom Louis XIII. Le cardinal-Roi, d'autant plus absolu qu'il ne portait point le titre royal, concevait et dictait les ordonnances; le Roi-ministre les signait sans trop objecter, comme il sied au ministre d'un souverain absolu.

C'était un assez penaud sire, en effet, que ce Louis XIII, et un fils manqué du Vert-Galant. Loin d'être un vrai monarque, il n'était même point homme; ce qui lui fait faire, par parenthèse, une triste figure dans l'histoire, entre Henri IV et Louis XIV. Il bégayait; mais Richelieu, ne voulant point que le prince qui régnait sous lui fût surnommé Louis le Bègue, profita d'une circonstance importante (Louis XIII refusant à une très-belle femme, madame de Guemadoux, qui s'était jetée tout en larmes à ses pieds, la grâce de son mari) pour bien vite le baptiser Louis le Juste; aucuns ajoutaient le Juste Arquebusier, car il avait pour grande prétention, quelquefois justifiée, de n'être point un maladroit archer. Il confectionnait assez bien



les confitures, les canons de fusil, les lacets, les filets, les arquebuses et la monnaie; d'où M. d'Angoulême lui disait plaisamment : « Sire, vous portez votre abolition avec vous. » Jardinier fort passable, il réussissait surtout dans les pois verts qu'il envoyait vendre au marché. Il lardait le mieux du monde. Il rasait aussi dans la perfection. Un jour, il rasa tous ses officiers et ne laissa à chacun qu'un petit toupet au menton. Sur quoi l'on fit une chanson qui prouve quelle différence on mettait entre les deux Rois.

Il composait en musique, assure Tallemant des Réaux. Il ajusta, selon ce médisant, un air au rondeau sur la mort du Cardinal :

Il est passé, il a plié bagage, etc.

que Miron, maître des comptes, avait écrit. Point trop mal fait, il dansait avec quelque agrément le ballet, mais n'y remplissait que des personnages ridicules. Avare sans vergogne, sournois et brave à demi, il ne manquait pas de cruauté, et s'amusa, au siège de La Rochelle, à contrefaire les grimaces des huguenots mourants. Il était médisant, à la façon des êtres non virils, et commettait parfois des mots assez drôles. Fainéant, il appelait volontiers à une fenêtre quelqu'un de ses officiers et lui disait : « Ennuyons-nous, ennuyons-nous! »

Quant au Cardinal-Roi, point ne nous est besoin de le pourtraicturer ici. Le génie de l'histoire s'est plu à sculpter cette imposante figure qui tient, parmi les créateurs de la France, la large place que chacun sait.

Or, Richelieu avait, selon les us et coutumes de la royauté, un perpétuel besoin de la signature de son premier ministre, qui pouvait, grâce aux jeux bizarres de la naissance, la lui refuser. Il fallait donc, pour le grand politique, qu'il tint en sa perpétuelle dépendance ce prince mélancolique; mais la tâche n'était point toujours facile : un être faible et borné, surtout s'il porte une couronne, hait qui le domine et ne tend qu'à s'échapper. — « Notre ennemi, c'est notre maître, » a dit cet autre, qui n'était pas déjà si bonhomme; et Richelieu, qui pratiquait beaucoup les hommes et surtout les souverains, le savait mieux que personne. Si Louis XIII eût été digne fils de son père, une belle Gabrielle, ou deux, ou trois, eussent fait l'affaire et servi à souhait les desseins du Cardinal. Est-il, en pareil cas, plus puissant auxiliaire qu'une jolie femme? Mais Louis le Juste, qui n'avait



guère montré de bienveillance que pour son cocher Saint-Amour, Haran, son valet de chiens, et quelques autres de la même espèce, ne touchait (les textes sont clairs là-dessus), ne touchait qu'avec des pincettes la gorgerette de mademoiselle d'Hautefort, son amante idéale, et les filles de la Reine disaient à celle-ci : « Ma compagne, tu ne peux rien, le Roi est saint. » N'avait-il point, pour le mieux prouver, voué son royaume à la vierge Marie?

La volonté impérieuse et tranchante de Richelieu devait cependant, pour ne point trop effaroucher l'ombrageux Louis, s'incarner dans une forme gracieuse et se traduire par une parole jeune et insinuante. L'homme d'État crut avoir enfin trouvé son *medium* dans le très-jeune Henri Coiffier, dit Ruzé d'Effiat, second fils de ce maréchal d'Effiat, *dubiæ nobilitatis*, et que Tallemant des Réaux nous montre l'un des plus adroits courtisans du Cardinal et le plus aimable gaspilleur de finances que l'on pût voir. Qui songerait à contester l'habileté de Richelieu, en étudiant cette figure aristocratique, longue, ovale, affinée? Quelle incroyable puissance de séduction n'y a-t-il point dans tous les détails de ce parfait ensemble? Ces beaux longs cheveux bouclés qui retombent si coquettement sur le devant de chaque épaule et encadrent si bien ce front haut et pur, n'ont-ils point inspiré la triomphante perruque du Roi-Soleil? Que dites-vous de ces sourcils arqués, de ces yeux fendus en amande, où chatoie, selon la vivante image populaire, un regard en coulisse; de ce long nez droit et mince; de cette bouche si petite et si fine, à peine ombrée par ce naissant duvet? Le corps est élégant, bien fait; les mains sont petites et belles; c'est tout à la fois une tête d'éphèbe et de brillant cavalier. Le charme en est complet, mélangé de rêve et de hardiesse, d'audace et de sourire. Je vois là de l'ambition, et de la vanité aussi. Richelieu, qui avait deviné l'ambition, ne prit point assez garde à la vanité. Henri avait dix-neuf ans à peine.

Richelieu s'arrangea si bien que Louis XIII, qui, tout d'abord, détestait son jeune officier, le prit brusquement en grandissime affection. Cinq-Mars gravit quatre à quatre les échelons de la faveur. Il fut fait, coup sur coup, maître de la garde-robe, puis grand officier de la couronne et grand écuyer. On ne l'appela bientôt plus à la cour que M. le Grand. Le Roi ne pouvait se passer de son *cher ami*, qui subissait, comme une corvée nécessaire, l'amitié royale. Il tenait tête à Louis en toutes choses, le contredisait sans cesse, et

le relevait très-vertement du rare péché de dignité. Il agissait, avec le fils de Henri IV, comme l'on agit, en général, avec les personnes qui vous fatiguent de leurs adorations. Il se raillait des jalousies du monarque, et le faisait attendre des heures entières, se lamentant dans sa chambre à ccucher, ou maugréant dans son carrosse. Pendant ce temps-là, M. le Grand courait la pretantaine, et menait joyeuse vie, avec la belle Marion Delorme, sa maîtresse, que Louis le Juste se mit en conséquence à haïr cordialement. Au siège d'Arras, quand Cinq-Mars, qui tenait à se distinguer, y fut avec le maréchal de l'Hôpital mener le convoi, il fallait que M. le Grand écrivit deux fois le jour au Roi « et le bon sire se mit à pleurer, une fois qu'il tarda trop à lui faire savoir de ses nouvelles. » Cinq-Mars, en effet, se distingua beaucoup dans cette guerre, à la tête des chevau-légers et des gendarmes de la maison du Roi, mais il fut rappelé en toute hâte par le cardinal, sur l'instante prière de Louis. « Dieu ! que cet homme-là m'ennuie ! » disait le grand écuyer ; aussi le monarque en répétait de plus belle : « Dieu ! que je l'aime en dépit de ses ingrattitudes et de ses *crapuleries*. » Il y eut entre les deux chers amis des brouilles fréquentes et des réconciliations à n'en plus finir : le cardinal faisait les raccommodements.

Enfin, Cinq-Mars, dont la vanité n'était point tolérante, supporta aussi impatiemment le despotisme du cardinal que l'affection absorbante du Roi. Toutefois, il ménagea celle-ci pour l'utiliser contre celui-là. La fantaisie lui vint d'entrer au conseil, avec le titre de duc et pair, et puis d'épouser cette belle princesse Marie de Mantoue, qui, plus tard, fut reine de Pologne, et dont il avait l'aveu. Tant d'espérances se brisèrent contre l'omnipotente opposition de Richelieu. Dès lors, M. le Grand marchanda ses espionnages et son entremise au cardinal : bien plus, comme il était espionné lui-même par la Chenaye, premier valet de chambre, dévoué au prélat, il fit chasser honteusement la Chenaye par le Roi, qui bâtonna même ce pauvre diable, disant aux assistants : « Il n'est pas gentilhomme au moins, » car Louis XIII ne se fût jamais pardonné de frapper un gentilhomme. Le téméraire favori se ligua ensuite avec les nombreux ennemis de Richelieu : Gaston d'Orléans, ce prince léger, vide, bavard et lâche, la Reine-Mère, éloignée par le ministre, la Reine Anne d'Autriche, qui repoussait, avec d'imprudents dédains, ce terrible soupirant en soutane rouge, avec toute la bande enfin des mécontents et

des ambitieux. C'eût été bien de l'audace chez un vigoureux génie, c'était une incomparable témérité chez le grand écuyer, d'oser s'attaquer à Monseigneur de Richelieu, qui fauchait les têtes altières avec la même facilité que Tarquin le Superbe déployait en nivelant, par manière de symbole, les pavots de son jardin. On avait beau dire à Cinq-Mars : « Souvenez-vous de Marillac et de Chalais, » il n'en descendait pas moins sa pente fatale, s'engageant de plus en plus dans des menées sourdes et folles. Or, Richelieu, dont la police était omniprésente, comme l'œil divin, ne perdit point un geste du moindre de ses ennemis. C'est pourquoi la comédie ne tardera point à faire place au drame.

En 1642, le cardinal organise l'expédition du Roussillon, qui lui doit permettre de surveiller de près la frontière espagnole, où des trahisons se trament. Languissant et condamné par les médecins, il traîne à sa suite le Roi languissant et malade aussi. Cinq-Mars est du voyage, et Louis l'aime encore, mais lui, plus imprudent que jamais, proclame hautement sa répugnance pour le Roi, son unique et faiblissant appui. Il oublie qu'il n'est que le produit artificiel de deux faveurs, le trait d'union de deux pouvoirs, celui du génie et celui de la tradition, qui peuvent, en se rapprochant, l'écraser, lui, si mince, si léger, qui n'est rien par lui-même, qui ne tient à rien et à qui rien de fort ne tient. Il compromet sa personne fragile au service de brouillons impuissants et dangereux, dont les intérêts sont identiquement opposés aux siens; gens lâches qui l'abandonneront au jour du succès et le trahiront au moment du péril. Victime expiatoire prédestinée, il s'adjoint un maigre complice, inutile et inconsistant, un abbé, un pédant, M. de Thou, en un mot, conseiller au Parlement. Ce de Thou, fils de l'historien, que M. le Grand lui-même appelait : *Son Inquiétude*, avait la manie d'aller offrir ses services à tous les gens disgraciés. A part cela, il ne savait jamais où diriger ses pas lorsqu'il sortait. Quoique vilain rousseau « les grands seigneurs et les grandes dames l'avaient gâté et aussi l'opinion d'être descendu des comtes de Toul, lui qui se devait contenter d'être d'une maison illustre par de belles charges et des écrits célèbres. » Cinq-Mars et de Thou adhérèrent au traité secret, négocié par Fontrailles, et conclu par le comte-duc de San-Lucar, ministre d'Espagne, entre le Roi son maître et Gaston d'Orléans. Par ce traité, qui ne devait profiter qu'à lui, Gaston

abandonnait le Roussillon à l'Espagne, et livrait une place forte à l'armée espagnole. Cette trahison était l'avant-dernier effort de cette féodalité, si fort endommagée par Louis XI et ses successeurs, et qui, presque anéantie par l'impitoyable cardinal, expira enfin, quelques années plus tard, sur le champ de bataille de la Fronde. Or, je vous le demande, que diable Cinq-Mars allait-il faire dans cette galère? L'issue de cette conjuration, improprement appelée : de Cinq-Mars et de Thou, était facile à prévoir : Richelieu, qui avait des yeux dans l'ombre, conquiert une copie authentique du traité, et en saisit le Roi, qui se récrie tout d'abord, et défend mollement son ancien *cher ami*. Gaston, interrogé, fait des aveux complets et, cela va sans dire, charge lâchement les deux jeunes gens. Ordre est donné d'arrêter Cinq-Mars et de Thou; le premier, que l'on n'eût osé chercher au milieu de l'armée, qui l'aimait, est dénoncé par un habitant de Narbonne, chez qui il s'est réfugié; l'autre est arrêté à Tarascon. L'instruction du procès est précipitée, par les ordres de Richelieu, qui craint un retour de la tendresse royale pour le grand écuyer. Cinq-Mars, qui attend plein de confiance ce retour, demande qu'on lui expédie quelqu'un *avec qui il puisse se divertir en sa prison*. On lui expédie Malavetto, jésuite, puis Laubardemont, de sinistre mémoire, et le chancelier Séguier, qui devait son élévation à Cinq-Mars. Ils l'entortillent dans leurs perfidies juridiques, font accroire à chacun des accusés que son camarade a avoué, et, grâce à ce vieux moyen, obtiennent des confessions entières. En quelques heures la cause est jugée, et Cinq-Mars, que l'on veut faire manger avant de lui déclarer sa peine, croit si peu à sa condamnation qu'il dit : « Je ne veux point manger, on m'a ordonné des pilules, j'ai besoin de me purger, il faut que je les aille prendre. » C'est impassible, toutefois, qu'il s'entend condamner à la peine de mort, c'est impassible qu'il assiste au simulacre des préparatifs de la question extraordinaire, dont le clément cardinal lui daigne faire grâce. De Thou, qui n'avait commis d'autre crime que d'avoir eu, par son ami, connaissance du complot, et n'était que *consciens* et non complice, partage le sort de Cinq-Mars, parce que son père l'historien a révélé quelque aventure honteuse de l'un des ancêtres de Richelieu.

Le marquis d'Effiat meurt fièrement, en costume de gala, voire avec hauteur, comme il convient à M. le Grand; de Thou mêle à son courage

quelque dévotion. « Vous souvenez-vous de saint Gervais et saint Protais ? » dit de Thou à Cinq-Mars qui s'empressa de passer le premier. Au troisième échelon, un garde à cheval lui veut arracher son chapeau ; le marquis, d'un geste impérieux, l'enfonce sur sa tête ; puis, arrivé sur la plate-forme de l'échafaud, il l'ôte pour saluer gracieusement le peuple qui frémit, et ses amis, dont les gens d'armes contiennent le généreux élan ; puis il le jette au loin d'un air de dédain, il remet ses bijoux pour en faire œuvre de charité, à l'abbé Quillet, son ancien maître, que les larmes suffoquent, et son portrait, qu'il destine à Marion ou à Marie. Il embrasse le poteau d'une main ferme et dit : « Qu'est-ce que ce monde ? » Sa tête roula au premier coup de hache, et sur-le-champ, son vieux domestique qui, au bas de l'échafaud, tenait par la bride le cheval de Cinq-Mars, comme à un convoi funèbre, tomba mort de douleur foudroyante. Quant à de Thou, son supplice fut une ignoble boucherie, et le peuple faillit mettre en pièces le bourreau ignare, qui avait dû s'y reprendre à trois fois, et même jeter le condamné par terre et se rouler sur lui pour l'achever.

Le soir il y avait jeu chez le Roi. A minuit sonnant, Louis, moribond, dit au cardinal, qui avait un pied déjà dans la tombe : « Ce matin, à la même heure, M. le Grand a dû faire une bien laide grimace. » Un cri déchirant s'éleva derrière le Roi : Marie de Mantoue venait de s'évanouir. « Sire, vous avez une hache à deux tranchants, » murmura, indignée, la reine Anne à l'oreille de l'insoucieux monarque.

Je trouve fort inutile cette dernière exécution de Richelieu, et je plains ce bel étourneau qui trépassa pour s'être essayé à lutter avec le vautour.

MARIO PROTH.



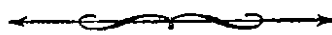


**MONTMORENCY** (LE CONNÉTABLE DE)

D'après le portrait de la Collection de Bure (Bibliothèque impériale).  
Dessiné par Rocourt, gravé par Barbant.

## XVIII

# LE DUC DE MONTMORENCY



Vers la fin de septembre 1632, le roi Louis XIII arriva à Toulouse, menant toute la Cour avec lui. Il venait assister au jugement du duc de Montmorency, qui avait été déferé au Parlement de cette ville.

Après le combat de Castelnaudary, on vit bientôt quel chemin allait prendre cette fatale affaire : on se souvenait du comte de Chalais; on se rappelait avec effroi Marillac arrêté au milieu de son armée, jugé à Ruel dans la maison du cardinal, et exécuté en place de Grève. La rigueur avec laquelle on sévissait contre les complices de Montmorency confirmait les sinistres appréhensions. Les coupables inférieurs de Capestang, le vicomte de l'Estrange, d'Enragues, furent décapités presque sans procès : Montmorency déclina en vain la compétence du Parlement, et demanda à être jugé par ses pairs, suivant les lois du royaume ; le Parlement reçut ordre de passer outre.

Un immense cri de douleur s'éleva dans le Languedoc et retentit par toute l'Europe ; tout fut mis en œuvre pour sauver l'illustre coupable. Montmorency était l'idole de son temps. Ce n'était pas un homme d'État ; il ne se mêla jamais qu'à une seule intrigue, celle qui le perdit. Ce n'était pas non plus un grand homme de guerre ; il ne commanda qu'une fois en chef, à Castelnaudary, où il se battit comme un simple soldat. Mais il avait



au suprême degré, le don de plaire. Tallemant des Réaux nous dit qu'il avait les yeux de travers, et que pourtant il était de fort bonne mine. Il avait grand air, et le geste le plus agréable du monde; aussi parlait-il plus du bras que de la langue. Il dansait bien, était bien à cheval; libéral à l'excès, il n'y avait pas de pauvres autour de son hôtel; généreux envers les hommes, il était magnifique avec les femmes; aussi en était-il adoré. Deux hommes d'esprit, Théophile et Mairet, qu'il avait à ses gages, lui faisaient des vers, qu'il redisait dans les ruelles, où sa personne était fort prisee.

Par lui-même, il tenait aux plus grandes familles du royaume; par sa femme, Marie-Félicie des Ursins, fille du duc de Bracciano, qui était Médicis, il était l'allié de la Reine-Mère. Il avait la bravoure éclatante des gens de sa race, et la fortune lui avait fourni plusieurs occasions de s'illustrer.

Richelieu devait prendre ombrage de cette popularité, qui croissait chaque jour. Héritier politique de Louis XI et de Henri IV, luttant à la fois contre la faiblesse du Roi, les menées des grands, les soulèvements des Huguenots, l'or et les armes des Espagnols et des Impériaux, Richelieu ne pouvait souffrir qu'un sujet s'élevât si fort au-dessus des autres, qu'il attirât tous les regards. Fidèle aujourd'hui, le serait-il demain?

Toujours est-il que Richelieu enleva à Montmorency les charges, et lui refusa les distinctions qui auraient flatté son amour-propre. Le duc en conçut un violent dépit, car il était plus avide d'éclat que de pouvoir.

Dans l'hiver de 1632, qu'il passa à Paris au milieu des fêtes dont l'hôtel Montmorency fut le théâtre, il commença à prêter l'oreille aux mécontents. Il était venu porter au roi les plaintes de sa province, dont on avait violé les privilèges sur les tailles. Richelieu avait cassé les États du Languedoc; il en accorda le rétablissement, mais de mauvaise grâce, et il envoya le président Miron et l'intendant des finances d'Emery, pour surveiller les opérations. Quand Montmorency revint en Languedoc, il y rapporta une vive irritation, et il y trouva tous les esprits mécontents. Ses rancunes furent habilement exploitées; des ambitieux se pressaient autour de lui; ils lui rappelèrent les injustices et les amertumes dont on l'avait abreuvé, la charge d'amiral qu'on l'avait forcé de vendre pour lui enlever la gloire de réduire la Rochelle à l'extrémité; la grâce de Bouteville, son parent, refusée à ses prières; l'épée de connétable, héréditaire dans sa famille, qu'on laissait au



fourreau, pour ne pas la lui confier; le titre de maréchal général des armées dont on l'avait leurré et dont on l'avait frustré; l'épreuve à laquelle on soumettait sa fidélité, en l'écartant des affaires de son gouvernement; le marquis des Fossez traitant avec le duc de Rohan; La Force mis à la tête d'une armée dans le Bas-Languedoc; ils lui montrèrent Marillac condamné à mort pour malversation; ils lui persuadèrent que Miron et d'Emery étaient venus en Languedoc pour chercher les éléments d'une pareille instruction contre lui-même; ils lui firent voir dans Richelieu un ennemi de sa personne et de son nom; de là à le considérer comme un ennemi public, il n'y avait qu'un pas; ce pas franchi, il devenait nécessaire de délivrer la France d'un tyran qui opprimait le Roi, chassait sa famille, décimait sa noblesse, ruinait son royaume par des guerres continuelles. Ainsi présentée, cette cause révélait une apparence de grandeur qui séduisit Montmorency.

Il hésita longtemps; mais enfin, il fit accord avec Gaston d'Orléans, par le moyen de l'abbé d'Elbènes, et quand il se vit seul avec son faible allié, le respect de sa parole et un certain esprit chevaleresque, l'empêchèrent de s'arrêter à temps et de se départir de sa coupable entreprise.

Jamais opération ne fut menée avec tant de légèreté et d'aussi faibles moyens. Gaston avait promis une armée; il amena dix-huit cents cavaliers et trois mille hommes de pied. Montmorency avait demandé du temps; le prince arriva deux mois trop tôt. Alby, Alais, Béziers, tenaient pour le duc; les autres villes fermaient leurs portes; les États restaient fidèles à leur duc, mais le Parlement était ouvertement prononcé contre lui; le peuple et la noblesse ne bougeaient pas; ceux de la religion même armaient contre le rebelle. Ce fut dans cette position désespérée que Montmorency apprit l'arrivée de Gaston; rien n'était perdu; il pouvait lui signifier de sortir de son gouvernement. La duchesse, sa femme, l'en suppliait. Il courut rejoindre le prince avec ce qu'il put ramasser de troupe, environ trois mille hommes.

La campagne ne fut pas longue; Schomberg marchait droit aux rebelles. La Force arrivait sur eux par le Bas-Languedoc. Le 17 septembre, les deux armées étaient en présence; ce ne fut qu'une véritable échauffourée. Aux premières décharges, le comte de Moret fut tué. Montmorency s'élance pour le venger; il charge le régiment des Suisses avec cent gentilshommes. Il fallait vaincre ou mourir. Le duc fit des prodiges de valeur; il pénétra

jusqu'au septième rang des ennemis; il était criblé de blessures, on en compta dix-sept après le combat; enfin, son cheval s'abattit; à ce moment, Gaston qui le voyait faire, ne tenta rien pour le dégager. Il tourna bride, emmenant avec lui tous les siens. Pendant ce temps, Saint-Preuil, capitaine aux gardes, s'assura, en pleurant, de la personne du duc; le soir, on lui envoya Lucente, son chirurgien; le lendemain, on le dirigea sur Lectoure : à Saint-Jory, ses amis lui avaient ménagé un moyen de fuite; sa faiblesse l'empêcha d'en profiter.

Quel allait être le châtiment réservé à une tête si illustre? Toutes les prévisions, nous l'avons dit, annonçaient que ce serait la mort; mais le peuple et les soldats demandaient la grâce des coupables; le cardinal de la Valette faisait exposer le Saint-Sacrement, et ordonna des prières publiques dans toutes les églises du diocèse de Toulouse. Les évêques voisins l'imitaient. Charles I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, le duc de Savoie, le Pape lui-même intercédèrent; Venise demandait le duc, pour le mettre à la tête de ses troupes. Mais la noblesse surtout se pressait autour du Roi; elle ne pouvait croire qu'on osât frapper une tête si haute. Elle sentait bien que c'était elle qu'on allait atteindre, elle qu'on allait livrer au bourreau comme un vilain! Et pour quel crime? Montmorency était un ennemi que le sort des armes avait trahi, il fallait lui appliquer le droit des gens. Les grands devaient être bientôt détrompés, apprendre que la rébellion était un crime de lèse-majesté, et que la grandeur du coupable ne pouvait le sauver du châtiment.

Cependant, au sein du Conseil royal, il y avait de l'hésitation. Les uns demandaient un exemple, le Roi était de cet avis; les autres penchaient pour la clémence, Richelieu lui-même inclinait vers ce parti! Il voulait faire condamner Montmorency, puis le retenir dans une prison, et faire de son exécution une menace perpétuelle contre Gaston d'Orléans. C'est, en effet, de Gaston que venait l'embarras. Ce prince, si léger et si lâche, avait eu une velléité de courage; il avait demandé la vie sauve pour Montmorency; il avait fait de sa grâce la condition de sa soumission. Ce fut lui aussi qui se chargea de lever tous les doutes, et qui prononça l'arrêt du malheureux qu'il avait entraîné. Sa fermeté ne tint pas contre l'adresse de Bullion; le 29 septembre, il signa un traité qui le mettait à couvert; pour reconnaître la bonté du Roi, il abandonna ses amis.

Ceci obtenu, on pouvait agir. Le mercredi, 27 septembre, Montmorency avait été conduit à Toulouse et mené à l'hôtel de ville, où il était gardé par le sieur de Launay, lieutenant aux gardes.

Le même jour, deux conseillers au Parlement, MM. de Cadaillac et Dulong étaient venus l'interroger. Il avait protesté de son repentir, mais refusé de répondre, demandant à être jugé par ses pairs.

Le jeudi avaient eu lieu les confrontation et recolement.

Le vendredi, le procès avait été vu au Parlement. Montmorency ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait; dès ce jour, il avait réglé ses dispositions dernières, et, ne songeant plus qu'à Dieu, il avait demandé son confesseur, le P. jésuite Arnoux; on le lui avait envoyé aussitôt; on le traitait déjà comme un condamné à mort.

Le samedi, le comte de Charlux le mena en carrosse au Palais, où il fut vu sur la sellette. Il refusa de se défendre, devant un tribunal incompetent, et, encore une fois, il exprima son repentir en termes touchants. On le fit retirer, et il fut jugé par la Cour « à avoir la teste tranchée pour crime de lèse-majesté au premier chef, ses biens acquis et confisqués au Roi. »

Quand l'arrêt fut connu, les prières redoublèrent auprès du Roi; les plus grands seigneurs, les plus nobles dames, le vieux duc d'Épernon, qui était accouru de son gouvernement, se jetèrent à ses pieds; il fut inflexible. Il dit au duc d'Épernon qu'il pouvait se retirer, et ajouta : « Je ne serais pas Roi si j'avais les sentiments des simples particuliers, » et il ordonna l'exécution. Ce n'est pas Richelieu qu'il faut accuser; il avait penché pour la clémence. Il faut laisser à Louis XIII toute la responsabilité de cet acte de sévérité, qui fut peut-être un acte de haute raison, car on vit bientôt que le parti de Monsieur n'était pas encore complètement abattu : Montmorency vivant et conspirant avec Cinq-Mars, l'unité de la France était sans doute remise en question.

Le dimanche, 30 septembre, l'arrêt fut lu à Montmorency, vers midi. Il était prêt à la mort. Il dépouilla ses riches vêtements, et endossa une sorte de linceul blanc, puis il se livra au bourreau, qui lui coupa les cheveux et le col de sa chemise. Il entra alors en chapelle. Vers les trois heures, le bourreau reparut. On eut alors un rayon d'espoir : un officier avait été mandé par le Roi; il revint bientôt; le roi faisait grâce à Montmorency

de l'exécution en place publique. L'échafaud fut aussitôt dressé dans la cour du Capitole ; le duc y monta d'un pas ferme, se mit à genoux, baisa le crucifix et posa sa tête sur le billot, « au-dessus duquel était suspendue une sorte de doloire entre deux ais de bois, attachée par une corde qui, se lâchant, la faisait tomber. »

La tête fut tranchée d'un seul coup, et le sang qui jaillit alla frapper la statue de Henri IV.

L'antique race des Montmorency était morte ; la féodalité française s'éteignit avec elle.

On ne saurait se défendre d'un douloureux attendrissement, en songeant à la mort de Henri II, dernier duc de Montmorency, et à la dignité qu'il montra à ses derniers moments. Il mourut en homme de cœur, sans forfanterie. L'éclat de son nom, la grandeur de sa fortune, la sympathie universelle qu'il inspira, les regrets qu'il laissa, tout concourt à ajouter à l'horreur de sa chute ; mais il faut reconnaître que son châtiment fut mérité. La raison d'État demandait un exemple éclatant, qui frappât de terreur les conspirateurs incorrigibles ; le vrai coupable était trop près du trône, on ne pouvait l'atteindre ; la tête de Montmorency tomba.

Ce ne fut ni un héros, ni un martyr. Il n'avait pas l'audace de résolution et la sûreté d'exécution qui font les grands hommes, et il lui manqua de mourir pour une de ces causes dont la noblesse glorifie l'insuccès même. Ce fut une victime qui paya de sa tête le crime d'un autre et le sien propre ; victime pitoyable, mais nécessaire, d'une politique inflexible, qui préparait la liberté, en établissant l'égalité de tous devant la loi.

La princesse des Ursins, veuve de Montmorency, lui éleva un magnifique tombeau à Moulins, dans l'église du couvent de la Visitation, où elle prit l'habit. Le duc est représenté couché dans son armure. En 1792, des forcenés, après avoir brisé toutes les sépultures des Bourbons à Saint-Denis, voulurent aussi détruire celle de Montmorency ; un ami des arts, qui était aussi un homme de cœur, sauva cette belle œuvre par un mensonge, en adjurant la multitude furieuse de respecter les restes du grand Montmorency, *guillotiné* pour avoir combattu avec le peuple contre le roi, les prêtres et la noblesse.

LÉON DE LA MONTAGNE.

CINQUIÈME SÉRIE

---

# DUELLISTES

---

MONTMORENCY-BOUTEVILLE



## MONTMORENCY-BOUDEVILLE

D'après une gravure de Moncornet.  
Dessiné par Boulay, gravé par Carter.

## XIX

# MONTMORENCY-BOUTEVILLE



Dans le premier quart du xvii<sup>e</sup> siècle, a dit M. Cousin, le duel était une mode, à la fois utile et désastreuse, qui entretenait les mœurs guerrières de la noblesse, mais qui la moissonnait, presque à l'égal des combats. Et, en effet, s'il n'était pas de cœurs plus intrépides que ceux de ces gentilshommes qui jouaient incessamment leur vie dans ces rencontres terribles que le plus léger prétexte faisait naître, il n'en était pas non plus dont le courage coûtât plus cher à la France. De 1589 à 1608, la passion du duel fit plus de huit mille victimes. On tenait alors à honneur de se battre, et il semblait qu'on ne pût conserver le titre d'honnête homme qu'à la pointe de l'épée. « Chevalier, tu seras le dixième que j'aurai tué, disait au chevalier d'Andrieux un adversaire qui ne se vantait pas. » — « Et toi, répliqua non moins sincèrement d'Andrieux, le soixante-douzième. » — Ce preux avait trente ans, et comptait bien ne pas en rester là. — Se battre galamment et gaillardement, telle était l'ambition et le passe-temps le plus cher de ceux qu'on appelait les *raffinés*. On se battait plusieurs fois le jour, témoin ce baron d'Aspremont, qui tua son homme le matin, en blessa un autre à midi, et se serait rebattu le soir, si on ne l'eût arrêté. Toute arme était bonne, épée, poignard ou pistolet; on se battait même moins noblement. Deux Provençaux, comme pour donner plus de prise à la mort, s'enferment dans

une barrique, et s'égorgeaient à coups de couteaux. C'est une énigme que ces gentilshommes ardents à tous les plaisirs de la vie, et qui, en même temps, en ont si peu de souci; il y a des duels qui ressemblent à des suicides prémédités : c'est ainsi que le sieur de la Roque et le vicomte d'Allemagne se tiennent par la main gauche et se poignent mutuellement de l'autre. On tue le père, puis on achève le fils, comme fit, en 1613, le chevalier de Guise à l'égard du baron de Luz. C'est une rage de tuer qui n'a d'égale souvent que la passion de vivre; car ces batailleurs ont vraiment la vie dure, et ils ne se décident pas facilement, comme disait facétieusement Cyrano de Bergerac, « à aller aux Champs-Élysées satisfaire leur amour des combats singuliers, en se plaçant près des grammairiens grecs qui ont inventé le *duel*. »

Parmi ces jeunes gentilshommes, à qui leurs duels nombreux et leur bonne grâce à donner ou à recevoir un coup d'épée faisaient une renommée, il n'y en eut pas de plus célèbre, ni de plus grande naissance, que François de Montmorency, baron souverain de Suxe, en Basse-Navarre, comte de Bouteville. Né en 1600, de Louis de Montmorency, vice-amiral de France, il avait, comme tous ceux de sa race, suivi de bonne heure le métier des armes : à quinze ans, il se distinguait déjà contre les *Réformés*, qui s'étaient soulevés en Saintonge et en Languedoc; à vingt, il avait un cheval tué sous lui devant Saint-Jean-d'Angély et entraient bientôt dans cette ville par la brèche. En 1622, au siège de Royan, il était enseveli sous les décombres d'une mine et on l'en tirait avec peine. A Montauban, le roi Louis XIII, qui se connaissait en bravoure, depuis le Pas-de-Suze, avait vu faire le jeune Bouteville et l'en avait loué devant tous. Puis, il avait été se battre sur mer et ne s'était pas moins vaillamment comporté au combat naval de Ville-Bourbon. Impatient de repos, il avait quitté la France à la paix, et, courant là où on guerroyait, il avait défendu Breda avec le prince de Nassau. En France, il avait appris la guerre en luttant contre le grand capitaine huguenot, l'illustre duc de Rohan; dans les Pays-Bas, il assista aux savantes combinaisons stratégiques d'un Spinola. Enfin en 1620, lors de la dernière levée de boucliers des protestants de France, il assista, avec son cousin, le jeune et chevaleresque connétable de Montmorency, au mémorable siège de La Rochelle. Ils servirent tous deux sous les ordres de ce terrible



cardinal de Richelieu, qui devait bientôt les livrer l'un et l'autre au bourreau. Qui aurait pu dire alors, en voyant l'homme d'épée et le prêtre, l'armure de guerre et la robe rouge : *Ceci tuera cela?*

A brave guerrier belle amoureuse. Après les combats vint le tour des amours. Ceux de Bouteville furent dignes de sa jeunesse, de son nom et de sa bonne mine. Ce fut la belle princesse de Rohan-Guéménée qui se chargea de mêler les myrtes aux lauriers du jeune héros. Mais, hélas! comme le disaient ses contemporains, elle portait malheur à ses amants, et Bouteville, aussi bien que les autres qu'elle aima, aussi bien que de Thou, le comte de Soissons et le connétable-duc de Montmorency, devait périr de mort violente.

Ce fut à la paix, en 1622, que Bouteville se laissa emporter à cette frénésie de duels qui possédait tous les gentilshommes de son temps, et bientôt il y fut hors de pair. Son nom devint synonyme d'heureux et de parfait duelliste : il fut le roi des raffinés. En 1624, il a son premier duel avec le comte de Pont-Gibaut, petit-fils du maréchal de Schomberg; son second était le baron de Chantal, qui se mesura avec le comte de Salles; quant à Pont-Gibaut, il ne survécut à cette rencontre que pour se faire tuer par Chalais deux ans plus tard : c'était le jour de Pâques, Bouteville se trouvait sans doute de veine miséricordieuse. L'affaire fit grand bruit, et Bouteville fut obligé de faire retraite, mais ce fut dans un carrosse à six chevaux et escorté de deux cents hommes armés : cette fuite était presque un triomphe. En vain deux arrêts du Parlement le déclarent « déchu du privilège de noblesse, ignoble, roturier et infâme, et le condamnent à être pendu et étranglé à une potence croisée; » il fait arracher et lacérer la sentence par ses valets, qu'appuient ses amis, armés pour une aussi belle cause.

Un an après, il se bat de plus belle avec le marquis de Portes; tue, en 1626, dans l'enclos des Chartreux, le comte de Thorigny, et en 1627, croise de nouveau le fer contre le baron de la Frette, qui l'avait provoqué pour n'avoir pas été son second dans le duel précédent. La Frette resta sur le terrain, gravement blessé. Singulier temps! où l'ami et presque le complice de la veille devient l'adversaire et la victime du lendemain! Bouteville possédait donc à merveille cet art, dont Molière a si bien dit « qu'il ne consiste

qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir. » Le bonheur aidant peut-être au courage, Bouteville n'entendait plus dire qu'un gentilhomme était brave sans aller aussitôt le provoquer. — « Si cet homme, disait spirituellement un Anglais, le marquis d'Hamilton, au maréchal d'Effiat, m'envoyait un billet, je ne le recevrais pas, s'il n'était accompagné d'un autre de son médecin qui m'assurât que cette envie qu'il a de se battre ne procède pas d'une maladie. » Mais, en France, Bouteville ne rencontrait guère plus souvent cette sagesse du marquis d'Hamilton que cette philosophie du poète Voiture, répondant un jour à un bretteur qui le provoquait : « Monsieur, vous voulez me tuer... eh bien ! je me tiens pour mort. » Il continua donc ses exploits de duelliste, en ayant, du reste, la passion sans la férocité : « Il n'exerça jamais, dit un contemporain, aucune cruauté contre ceux sur qui le sort des armes lui donna l'avantage. » Il prit femme entre deux combats, et, en vrai ferrailleur qu'il était, épousa la cousine de son fidèle second, le comte des Chapelles.

A la suite du duel avec la Frette, le roi avait ordonné à Bassompierre d'envoyer trois compagnies de Suisses avec le grand prévôt pour se saisir de Bouteville ; mais lui et des Chapelles avaient déjà gagné Bruxelles, où l'Archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, leur fit la réception la plus gracieuse. Pendant ce temps, des lettres d'abolition étaient vainement sollicitées de Louis XIII, et Bouteville s'écriait alors : « Puisque le Roi me refuse, j'irai me battre à Paris, dans la place Royale. » Il ne devait que trop tenir cette promesse. — L'arrivée à Bruxelles du marquis de Beuvron, qui vient lui demander satisfaction de la mort de son parent Thorigny, lui en fournit l'occasion. D'abord l'Archiduchesse s'interpose, et une réconciliation semble opérée en présence de toute la cour ; mais, en quittant la salle, Beuvron dit à Bouteville :

« Je ne serai jamais content que je ne vous aie vu l'épée à la main. »

Contre son habitude, Bouteville ne répondit pas à cette provocation : il avait donné sa parole à l'Infante de ne pas se battre dans ses États. Mais, sur un nouveau cartel de Beuvron, il prend son parti, rentre en France ; et, comme s'il voulait, par une plus folle témérité, racheter un moment de sagesse, c'est à Paris, en pleine place Royale, à trois heures de l'après-midi, le 12 mai 1627, veille de l'Ascension, qu'il exige que le combat ait lieu.

Ses témoins (et les témoins se battent) sont François de Rosmadec, comte des Chapelles, et le sieur de La Berthe; ceux de Beuvron, Choquet, son écuyer, et le marquis de Bussy d'Amboise, faible encore d'une récente blessure. Ce fut un terrible combat à l'épée et au poignard. Après une longue lutte, où ils ne parviennent pas à se toucher, les deux adversaires jettent leur épée, et levant leur poignard, ils allaient s'en frapper mutuellement, lorsqu'ils se demandèrent en même temps la vie. Mais déjà La Berthe était blessé par Choquet, et des Chapelles avait tué le pauvre Bussy. « Transporté, dit un contemporain, chez le comte de Maugiron, Bussy expira, entre les bras d'un minime. Après le coup, il ne parla plus; il ne fit que lever les yeux au ciel et joindre les mains. » Quant à Bouteville, il alla, avec Rosmadec, faire collation chez les Guillemain, barbiers. Là, on vint leur dire de se sauver, parce que le Roi était à Paris. Ils répondirent qu'ils le savaient bien avant de se battre. Ils gagnèrent Meaux à cheval et auraient atteint la frontière, si, par une imprudence ou une bravade singulière, ils ne se fussent arrêtés à Vitry, dans le gouvernement même de Bussy d'Amboise. Ils y furent reconnus et arrêtés. Ils ne tardèrent pas à comprendre le sort qui leur était réservé: Louis XIII envoya M. de Gordes lui-même pour s'assurer de leur personne, et, aux approches de Paris, toute la maison militaire du Roi était échelonnée sur la route. On craignait un soulèvement, ou plutôt un coup de main, que Gaston d'Orléans devait tenter pour délivrer les prisonniers. Le 20 mai, les portes de la Bastille se refermaient sur eux, et le même jour, le Roi, mandant le Parlement au Louvre, lui ordonnait de faire sans désenparer le procès aux deux accusés. Le 3 juin, l'évêque de Nantes leur fut envoyé pour mettre leur conscience en règle avec Dieu; et, comme toujours, dans ces temps où la foi veillait au fond du cœur, le chrétien reparut tout entier aux approches de la mort. En vain la malheureuse comtesse de Bouteville, le jour de la Fête-Dieu, se jeta aux genoux du Roi: il fut inflexible. Une démarche solennelle de la princesse de Condé, des dames de Montmorency et d'Angoulême, du cardinal de La Valette et du comte d'Alais, n'eut pas plus de succès. Derrière le monarque, dont le cœur faiblissait peut-être, il y avait l'inflexible cardinal, lui disant: « Il s'agit de couper la gorge aux duels ou aux édits de Votre Majesté. »

Le 24 juin, les accusés comparurent devant le Parlement: ils étaient

calmes et dignes. Des Chapelles parla avec éloquence et déchargea son cousin, autant qu'il lui fut possible, en se chargeant lui-même. « Bouteville, a dit Richelieu, parut triste dans cette dernière action. » Il pensait sans doute à la jeune femme qui allait devenir veuve et à l'enfant qu'elle portait dans son sein!

Le jour même fut rendu l'arrêt qui les condamnait à mort. Le lendemain il était exécuté en place de Grève, au milieu d'un grand concours d'hommes d'armes.

Cinq mois après naissait François-Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Luxembourg, qui devait être l'élève chéri du grand Condé, le vainqueur de Nerwinde et de Steinkerque, celui que le peuple appelait le *Tapissier de Notre-Dame*, et qui, pour faire oublier les torts du père, donnait à la France les glorieux drapeaux que le fils avait conquis.

EUGÈNE ASSE.



SIXIÈME SÉRIE

---

# NOVATEURS

---

Étienne DOLET

(LE MARTYR DE L'IMPRIMERIE)

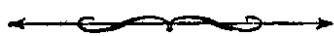


ÉTIENNE DOLET.

D'après une gravure du temps (collection de Bure, Bibliothèque Impériale).

Dessiné par Boulay, gravé par Hildibrand.

## ÉTIENNE DOLET



Si l'humanité, dans sa marche vers le progrès, fut jamais destinée à subir les persécutions et à monter sur les échafauds, l'imprimerie, ce puissant auxiliaire de la raison et de la science, devait assurément lui fournir de glorieux martyrs. Etienne Dolet fut l'un de ces hommes qui payèrent de leur vie le droit de publier leur pensée et de répandre celles des autres. Jeune, actif, ardent et intrépide, l'esprit ouvert à toutes ces nouveautés que le xvi<sup>e</sup> siècle jetait à profusion dans le monde; ayant la vive imagination et l'entraînement du poète, en ayant aussi l'amour de la vie et de tout ce qui la fait belle et honorée, mais ajoutant à tout cela le calme et la tenace persévérance de l'érudit, il était, en quelque sorte, appelé par sa propre nature à devenir l'imprimeur des écrits les plus célèbres et les plus audacieux de son temps. Clément Marot, Rabelais, peut-être Calvin, se servirent de ses presses et trouvèrent en lui un ami, un partisan et souvent un émule.

Il était né à Orléans, en 1509, et les obscurités qui entourent son origine se firent sans doute complices d'une tradition qui, dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, lui donnait pour père François I<sup>er</sup>, le Roi de galante mémoire; fable invraisemblable, mais qui se rattache à cette légende, tantôt grandiose, tantôt horrible, qui se forme si vite autour de la mémoire de ceux dont la vie ou la mort a vivement frappé l'imagination des peuples.

A cette époque de *Renaissance*, où l'esprit humain, tiré de sa longue torpeur, semblait se porter avec une passion égale vers le passé et vers l'avenir, et demandait à l'antiquité païenne la forme, et au monde nouveau la pensée, l'Italie était la grande institutrice des nations. Dolet, après avoir étudié un an à Paris, sous Nicolas Berault, partit donc, en 1526, pour cette terre des arts et des lettres. A Padoue, aux doctes leçons de Simon de Villeneuve, il devint un *grand clerc*, et un parfait amoureux à Venise, où il s'éprit d'une belle jeune fille que, dans ses vers, il célèbre sous le nom d'Hélène. C'est alors, en perdant Simon de Villeneuve, son maître et son ami, qu'il laissait échapper de son âme un chant plein de douleur et de tendresse, et s'écriait : « Si les ombres conservent un peu de sentiment, aime celui qui, en retour, t'aimera sans fin. » Il faut remarquer cette facilité d'émotion et cette vivacité de sentiments, que le ciel italien paraît avoir encore développées. Pour lui, la science eut presque les emportements de la passion, et il se prit pour Cicéron d'un de ces amours de savant qui, comme ceux du cœur, connaissent aussi les tourments de la jalousie. De là, l'âcre rivalité qui s'éleva entre lui et Scaliger.

Quand l'Italie n'eut plus rien à offrir à l'activité de son esprit, il revint en France, car, dit-il,

Mon naturel est d'apprendre toujours;  
Mais si ce vient que je passe aucuns jours  
Sans rien apprendre en quelque lieu et place,  
Incontinent il faut que je déplace.

Il alla à Toulouse étudier le droit. C'était en 1530; il avait vingt et un ans. Son renom d'éloquence le fait élire *orateur* par les étudiants de sa *nation*; aussitôt il prend, contre un arrêt du Parlement, la défense de la liberté d'association, et, sous sa parole ardente, cette décision judiciaire n'est plus que « le rêve d'hommes avinés et non la sentence de juges à jeûn. » Un décret de bannissement porté contre lui fut le prix de cette intempérance de langage. Il se retira alors à Lyon, cette ville où la grande colonie italienne mettait un peu de liberté; et comme l'érudit avait sa revanche toute prête, il publia, dès 1536, chez Séb. Gryphe, ses *Commentaires de la langue latine*, qui fondèrent sa réputation, et lui valurent la protection de François I<sup>er</sup>. Il ne tarda pas à en avoir besoin. Que ce soit fatalité ou violence naturelle,



toujours est-il qu'il tua, en repoussant une attaque dirigée, dit-il, contre lui, un peintre nommé Henri Guillot. Poursuivi pour ce fait, il obtint du Roi des lettres de grâce et même bientôt un privilège pour imprimer ses œuvres et celles d'autrui.

Cet événement fut joyeusement célébré par les amis de Dolet, dans un banquet en son honneur. Là se trouvaient réunis François Rabelais, le profond penseur, qui sut éviter l'exil et peut-être le feu en célébrant la *dive bouteille*, le grand Budé, Berault, l'ancien maître de Dolet, Danès et Toussaint, les savants hellénistes; puis des poètes, le *gentil* Clément Marot, dont bientôt Dolet allait imprimer les poésies, Salmon Macrin, Dampierre; enfin, Nicolas Bourbon, le futur précepteur de Jeanne d'Albret. Autour de Dolet la joie était grande, lui s'y livrait avec plus de défiance : l'expérience de la justice humaine, qu'il venait d'acquérir, assombrissait déjà pour lui l'avenir. « O Dieux ! s'écriait-il alors, Dieux maîtres de toutes choses, une seule, une seule grâce je vous prie de m'octroyer : faites que ni mon honneur, ni ma vie, je ne vous parle pas des richesses, ces biens indignes de vous, ne dépendent jamais d'un arrêt de justice ! » Muni de son privilège, il fonda, à Lyon, une imprimerie qui devint bientôt célèbre. Il y eut alors dans sa vie une éclaircie de bonheur; il se maria et « se trouva à repos avec mesnaige et famille ; » et, quand un fils lui naquit, il composa pour cet enfant un petit poème, où abondent les jolis détails et les bons conseils. Ce calme fut de courte durée. « Les austres maistres imprimeurs, nous dit-il, voyant qu'il commençait à honnestement proffiter, en prirent une grande jalousie et secrète envye. » Il ajouta à ces griefs celui, plus grave encore aux yeux de ses confrères, de prendre la cause des ouvriers imprimeurs. « Bandez ensemble pour contraindre les maistres de leur fournir plus gros gages et nourriture plus opulente. » Dénoncé par ses ennemis comme hérétique, Dolet fut arrêté et traduit devant « Frère Mathieu Ory, docteur en théologie, inquisiteur général de la foi au royaume de France, » celui-là même que Rabelais, dans sa verve railleuse, a stigmatisé en l'appelant *notre maistre Doribus*. On l'accusait d'avoir imprimé des livres hérétiques, et d'avoir « mis audevant de plusieurs ouvrages que l'on dit damnés et réprouvés des épistres liminaires excitatives à la lecture d'iceux. » On le soupçonnait encore véhémentement, « vu la forme des caractères de son impression, » d'avoir édité la Bible de Genève

et plusieurs autres écrits de Calvin et de Mélanchton. Enfin, on lui reprochait « d'avoir mangé chair en temps de karême, de s'estre promené durant la célébration de la messe, d'y avoir assisté moins souvent qu'au sermon » (ce qui était bien la conduite d'un huguenot), et, dans ses écrits, « de mal sentir de l'immortalité de l'âme. » Dolet essaya de se défendre; il le fit avec une simplicité où perce quelquefois une fine raillerie, comme lorsqu'il s'excusait sur « cette curiosité dont sont ordinairement atteints les amateurs et professeurs des lettres. »

Le 2 octobre 1542, fut rendue la sentence qui le condamnait comme « mauvais, scandaleux, schismatique, hérétique et défenseur des hérétiques, » à être livré au bras séculier. C'en était fait du pauvre Dolet, si François I<sup>er</sup> ne fût venu à son secours, en lui octroyant, « en faveur de son estude et profession, » des lettres de grâce pleine et entière. Le 13 octobre 1543, Dolet, après une année de captivité, fut donc mis en liberté. En usa-t-il pour aller voir brûler ses livres « sur le parvis Notre-Dame, au son de la grosse cloche d'icelle église? » On ne sait, mais il eut l'imprudence de retourner à Lyon, où, dès le mois de janvier suivant, il était arrêté de nouveau et pour les mêmes causes. Cette fois il chercha son salut dans la fuite et réussit à s'échapper en tentant son gardien par l'offre d'un fort bon muscat, qu'il avait en sa maison, et dont il lui proposa d'aller boire avec lui « à plein fonds. » Il gagna le Piémont, il y vécut quelque temps en sûreté; mais à Lyon vivait tout ce qu'il aimait, et bientôt, « il mit tout hazard et danger en oubly pour aller veoir son petit-fils et visiter sa famille. » Il fut aussitôt arrêté, conduit à Paris, enfermé à la Conciergerie. Dans cette nouvelle captivité, c'est encore l'éloignement de ceux qu'il aime qui blesse le plus son cœur et il s'écrie :

Grand douleur sent un vertueux courage  
Quand il se veoid forcloz du doux usage  
De sa famille

Le pauvre poète ne devait plus revoir sa femme ni son fils. Abandonné du Roi, il fut, le 2 octobre 1546, convaincu de blasphème, de sédition, et condamné « à être mené et conduit par l'exécuteur de la haulte justice en ung tombereau, jusqu'à la place Maubert, où sera dressée et plantée au lieu le plus commode et convenable, une potence, à l'entour de laquelle

sera fait un grand feu, auquel, APRÈS avoir esté soulevé de ladicte potence, son corps sera jeté et bruslé avec ses livres, et son corps mué et converti en cendres.» Mais préalablement à l'exécution, Dolet dut être « mis à la torture et question extraordinaire pour enseigner ses compagnons. » Le lendemain, 3 août, jour de Saint-Estienne, la sentence fut exécutée; un témoin oculaire raconte que, Dolet étant sur l'échafaud, le bourreau lui présenta un formulaire, l'avertissant que, s'il n'en prononçait à haute voix les prières, il savait, lui, l'exécuteur, ce qu'il aurait à faire. La justice alors avait de cruels sous-entendus, qui s'appelaient *retentum in mente* : celui du Parlement était que « au cas où le dict Dolet ferait aucun scandale, ou dirait aucun blasphème, la langue lui serait coupée et bruslé *tout vif*. » Dolet comprit les sinistres paroles du bourreau et se rétracta, préférant être préalablement pendu et ne livrer au bûcher qu'un cadavre. Ainsi mourut, à trente-sept ans, un homme que la postérité compte parmi les gloires littéraires de la France; martyr, non de la Réforme, mais de la liberté de penser, et qui, juge attristé mais clairvoyant de son siècle, avait pris pour devise : PRÉSERVEZ-MOI, Ô SEIGNEUR, DES CALOMNIES DES HOMMES !

EUGÈNE ASSE.



SEPTIÈME SÉRIE

---

# L'HÉROÏNE DE LA FRANCE

---

Jeanne D'ARC



## JEANNE D'ARC

Composition et dessin de Yan d'Argent, gravé par Chapon.

# JEANNE D'ARC



Combien de fois n'a-t-on pas reproché à la France de n'avoir pas enfanté quelques-uns de ces grands poèmes, à la façon d'Homère, de Virgile et du Tasse, où le ciel intervient dans les choses de la terre; où le merveilleux sert d'auréole aux faits humains; où l'homme, placé sous l'action visible de Dieu, s'éclaire de toute la splendeur du secours qu'il reçoit?

A ce reproche notre littérature ne peut en effet rien répondre, mais notre histoire réplique à sa place; nous avons mieux qu'une de ces fictions d'épopées que caressent si chèrement les poètes, parce que ce qu'ils inventent y efface ce que la vérité leur fournit; nous avons mieux que ces inventions poétiques où le poète exagère le vrai par la forme qu'il lui donne, et le dénature par les fables dont il l'entoure; nous avons le merveilleux dans la vérité même, le surhumain dans l'histoire humaine : la légende, à laquelle on ne peut croire, autorisée et défendue par des témoignages dont on ne peut douter. Nous avons mieux enfin que ce que l'imagination crée, nous avons ce qu'elle n'aurait pu rêver : nous avons Jeanne d'Arc. Sa vie est le poème épique de la France.

Lorsqu'on y pénètre, on se croit en pleine fiction, et cependant on est en pleine réalité. C'est un fait unique dans l'histoire de tous les temps. Si l'on ne tenait les preuves qui en sont la certitude et les résultats qui

le rendent palpable, on croirait volontiers que ce fut un rêve de la fable dans l'histoire, une apparition du mensonge dans la vérité. Si l'on ne savait aussi à quelle date certaine il se produisit, ce fait étrange, et quelle époque en eut la gloire, on ne pourrait découvrir certainement quelle fut cette date, quelle était cette époque. Jeanne d'Arc, en effet, a cela de singulier dans son merveilleux même, qu'étant placée sur l'extrême limite du moyen âge qui finit et des temps modernes qui commencent, elle reflète dans sa multiple physionomie les traits qui sont le caractère distinct de ces deux époques si différentes. Regardez un côté de sa vie : c'est le moyen âge qui semble y resplendir tout entier avec le rayonnement de sa foi, son amour du merveilleux, sa croyance aux prophéties, l'éclat bruyant de la féodalité armée et souveraine, ayant pour ombre les ténèbres des écoles et des cours de justice. Détournez-vous, regardez l'autre côté de cette vie extraordinaire, vous aurez, en pleine fleur déjà, le génie des temps nouveaux : le peuple, personnifié par une pauvre fille des champs, *paupercula bergereta*, apportant au monde féodal qui tombe le salut qu'il n'aurait pu trouver en lui-même; le peuple se levant déjà, le peuple armé, et, pour affirmer sa force, n'employant cette fois que ce qu'elle a de plus faible : la main d'un enfant. C'est bien plus tard qu'il se lèvera tout entier; mais alors les temps anciens seront vraiment finis, la Révolution aura commencé.

Par bien d'autres points encore, Jeanne d'Arc touche aux temps nouveaux. Elle a trop l'ignorance des autres, pour ne pas avoir un peu l'esprit de ceux-là. Son inscience, pourrait-on dire, lui est une prescience. Elle la dégage, en effet, d'une foule de préjugés et de routines qui sont la rouille et l'entrave des idées qui veulent naître. Les voix qu'elle dit entendre lui montrent le chemin qu'elle doit suivre; mais, dès qu'elle s'y trouve, c'est le bon sens qui la guide seul, et rien ne la gêne pour se laisser conduire par lui.

A Orléans, c'était plaisir de voir comment cette ignorante, dont le bon sens était la science unique, déroutait le savoir des plus expérimentés de l'armée, pour triompher, en dépit d'eux et de toutes les règles. Elle ne savait pas donner un assaut; mais cependant tout assaut conduit par elle ne manquait jamais de réussir. Elle y allait de bon cœur : c'était là tout son

savoir. N'est-ce pas aussi le meilleur du soldat moderne, du soldat français? Ne trouvant pas dans la science militaire du temps l'explication de ses succès, on les expliquait par la magie. Quand l'un de ses juges, à Rouen, lui reprocha de n'avoir ainsi recouru qu'à des sortilèges pour enfoncer les bataillons ennemis, elle ne sut ce qu'on voulait lui dire : « Je criais aux miens, répondit-elle : entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrerais moi-même. » C'est l'art guerrier le plus simple et le plus sûr. Les autres chefs d'armée, quoique tous fort braves, ne le pratiquaient pas si bien ; aussi ne comprenaient-ils pas la Pucelle.

D'autres idées encore les gênaient pour vaincre. Jeanne, inspirée par son bon sens, sut s'en affranchir comme du reste, et se poser ainsi, de prime saut, dans les progrès de la guerre moderne.

A Patay, par exemple, ceux qui, avec elle, conduisaient les troupes et qui avaient, en bons chevaliers, un mépris profond pour cette brutale artillerie, dont les ravages sans respect étaient aussi terribles dans les rangs des hommes d'armes que dans ceux des vilains, ne voulaient pas faire donner le canon contre le gros de l'armée anglaise. Jeanne d'Arc, qui n'avait pas le préjugé de l'armure et du coup de lance, trouva que l'engin roturier pouvait être, au contraire, d'un usage très-bon et très-décisif. Elle fit donc pointer couleuvrines et pierriers ; et les bataillons anglais, qui, peut-être, eussent résisté au choc des plus vaillants tout couverts de fer, ne purent tenir contre cette pluie de boulets qui les entamait et les trouait de part en part.

La première, en vraie combattante sortie des rangs du peuple, elle avait compris le rôle de la foudroyante invention, qui, plaçant sur le même pied, devant son danger, hommes d'armes et croquants, l'archer en jaquette et le preux en armure, mit l'égalité dans la guerre et la démocratisa.

Ce qui, mieux que tout le reste, la distingua de ces chefs d'armée pour qui le devoir n'avait pas d'étendard bien certain, et dont l'épée, tirée aujourd'hui contre l'Anglais, pouvait demain servir sa cause, c'est qu'elle n'avait, elle, qu'un but, une idée, un drapeau ; c'est qu'elle n'obéissait qu'à une pensée unique, celle de la patrie, sentiment alors bien nouveau, et pour ainsi dire inconnu ; le mot n'était même pas fait encore ! Jeanne l'eut dans le cœur avant qu'il fût dans la langue, et jamais, lorsqu'il fut créé,



l'on ne le prononça pour un dévouement plus noble, pour un héroïsme plus pur que le sien.

Chose étrange! c'est des frontières du royaume, c'est d'un pays à peine français depuis un siècle, où les guerres de village à village témoignaient assez de l'indécision où chacun y était sur sa propre nationalité; c'est du fond des marches de la Lorraine que cette jeune fille arriva sur la terre vraiment française pour montrer à tous comment on combat et comment on meurt pour la France. Elle savait bien qu'elle succomberait dans la lutte entreprise; elle en parlait souvent avec cette mélancolie qui prolongeait comme un reflet de ses rêveries passées sur l'éclat de sa vie militante. Prêtant l'oreille aux voix qui lui parlaient dans la mêlée et sous sa tente, comme jadis sur l'arbre aux Fées, elle disait qu'elle ne retournerait certainement pas au village; mais peu lui importait, si sa tâche était accomplie, si son œuvre était faite. L'idée de la France sauvée et de l'Anglais vaincu la consola, même à l'heure suprême, et la fit sourire jusque dans la mort. « Je sais bien, disait-elle dans sa prison, je sais bien que ces Anglais me feront mourir; mais, ajouta-t-elle avec un élan de fierté qui lui faisait bondir le cœur, mais fussent-ils cent mille *godons* de plus qu'il n'y en a déjà eu en France, ils n'auront pas le royaume. »

Ce fut un bonheur pour elle que la première ville où elle vint planter son étendard fût cette cité d'Orléans, qui, depuis six mois déjà, se montrait si vaillante dans sa défense, et qui, portant haut son écusson aux *trois cœurs de Lys*, était si digne en effet d'être alors le vrai cœur du royaume des Lys.

Pourquoi Jeanne ne trouva-t-elle pas partout de tels courages pour répondre au sien; de telles fidélités pour s'associer à la sienne; une telle foi pour seconder sa foi? C'est là seulement qu'elle fut vraiment comprise, et qu'elle eut avec elle de braves gens, sans arrière-pensée jalouse, dont le cœur battait à l'unisson de son cœur. La ville sauvée fut digne de celle qui la sauvait.

Ailleurs, Jeanne rencontra l'incrédulité et la faiblesse, la raillerie et le dédain, la jalousie et les pièges. Il y en avait pour elle jusque sous la tente de Dunois; mais plus encore dans les châteaux où Charles VII<sup>e</sup> promenait cette indécision paresseuse qu'un miracle même n'avait pu secouer. Ce qui avait émerveillé le peuple des villes et des champs n'était que matière à

railleries envieuses chez les *gabours* de la cour de Chinon et de Sully-sur-Loire, où La Trémouille s'était fait le courtisan-geôlier de son Roi, et le garrottait de plaisir.

On y tournait en raillerie cette pauvre *Jeannette*, comme on l'appelait, pour lui rendre son nom du village, qui, venue du pays avec ses habits de toile rouge, faisait maintenant la pimpante sous de belles armures, ou en longues robes à riches broderies. On s'y moquait de ce nom de *Pucelle*, dont elle avait cependant si bien l'ineffable et chaste pudeur; et, par ces médisantes causeries de cour, on ne préparait que trop ces traditions malveillantes qui, devenues, pour les hautes classes, la seule histoire de Jeanne, escortèrent sa mémoire méconnue et moquée jusqu'à l'œuvre infâme où Voltaire acheva le sacrifice dans une débauche.

Il n'y eut que le peuple qui crut toujours à la *Pucelle*; aussi est-ce d'un temps où la voix populaire a pu se faire entendre enfin et diriger l'histoire qu'est sortie rayonnante sa véritable et définitive réhabilitation.

De la raillerie à la perfidie, il n'y a qu'un pas. Jeanne ainsi moquée devait être trahie : elle le fut. Sa prise à Compiègne fut, on n'en doute plus, le résultat d'une trahison. Le roi n'y était pour rien sans doute; mais comme il ne fit aucun effort pour le salut de l'héroïne à qui il devait le salut de la France et sa couronne, ceux qui le mettent de moitié dans le crime sont rigoureux, mais ne sont pas injustes. L'abandon de Charles VII fut ici une complicité.

Mais le crime le plus grand, ce fut le procès, chef-d'œuvre de machination scolastique et de dialectique infernale. On frémit à la pensée de la pauvre jeune fille, seule devant ces juges mornes qui ont condamné avant d'interroger; le sang se glace quand on se représente ce gai visage, maintenant pâli par l'angoisse, obligé de soutenir l'implacable regard de ces inquisiteurs d'Église. Elle tint bon et fut sublime dans cette dernière lutte, autant au moins que dans les autres. Les combats avaient fait voir son courage, le procès fit voir son esprit.

« — Êtes-vous en grâce, Jeanne? lui dit-on.

» — Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette, et si j'y suis, Dieu m'y conserve.

» — Pourquoi votre étendard occupait-il, au sacre, la première place?

» — Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Admirables paroles où le cœur, qu'on y sent vibrer, double l'éloquence du bon sens.

Rien n'y fit; Jeanne fut condamnée, menée au bûcher et pleurée de ses bourreaux mêmes. Sa vie avait fait crier au prodige, sa mort fit crier au miracle. Les flammes refusèrent, dit-on, de dévorer son corps. N'étant faites que pour purifier, elles ne pouvaient se prendre à ce qui était si pur.

Notre dernier mot sur ce grand poème de l'histoire sera celui de Gerson : « Ceci est l'œuvre de Dieu. »

ÉDOUARD FOURNIER.

---

HUITIÈME SÉRIE

---

# VICTIMES

---

Jacques MOLAY — La Maréchale D'ANCRE — CALAS  
LALLY-TOLLENDAL



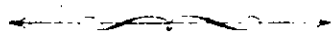
JACQUES MOLAY

D'après un portrait de la Collection de Bure (Bibliothèque Impériale).

Dessiné par Yan d'Argent gravé par Hildibrand.

# JACQUES DE MOLAY

Grand-maître de l'Ordre du Temple.



Lorsque, aux heures de loisir et de rêverie, l'imagination fait apparaître tour à tour devant nous les tableaux saisissants du passé ou les riantes perspectives de l'avenir, qui n'a vu passer devant soi ces moines-soldats, ces chevaliers du Christ, gardiens de Jérusalem la Sainte, et dont un écho lointain apporte encore les cris de victoire, suivis des chants sublimes du martyre? Ou bien encore, qui n'a pas, à travers la légende et le roman <sup>(1)</sup>, aperçu aux lueurs de l'incendie Rebecca, la belle Juive, entraînée par l'ardent ravisseur, dont la poitrine porte la croix rouge des Templiers? C'est que l'ordre du Temple, par ses exploits qui remplissent toute l'époque des Croisades, par les rumeurs sinistres qui s'élevèrent autour de ses commanderies et de ses prieurés, par l'éclat de sa chute, la perfidie de ses persécuteurs, l'héroïsme de ses martyrs, a laissé, en quelque sorte, de lui une image où les clartés de la gloire se mêlent aux ombres du mystère et qui éveille l'émotion du poète tout autant qu'elle attire la curiosité de l'historien. Quel tableau que celui de ces hommes, menant à la fois la vie du cloître et la vie des camps, recevant de saint Bernard leur

(1) Tout le monde a lu *Ivanhoe*, l'admirable roman de Walter Scott.

règle monastique, et leur épée de chevalier des mains de Godefroy de Bouillon; tantôt humblement agenouillés au pied des autels, tantôt droits et fiers, armés de toutes pièces, défendant les murs de Ptolémaïs, ou formant l'invincible avant-garde du comte d'Artois à la terrible bataille de La Massour! Qui saura le secret de ces âmes où se rencontrèrent deux mondes rivaux, l'Occident et sa religion d'épuisement et de sacrifice, l'Orient et ses monstrueuses et voluptueuses cosmogonies et sa nature enivrante?

Jacques de Molay naquit en Bourgogne, au château de Rahon. Sa famille était celle des sires de Longvic. Il fut reçu dans l'ordre du Temple en 1265; il avait alors vingt et un ans. Tout ce qu'on sait de ses premiers faits d'armes, c'est qu'ils eurent l'Orient pour théâtre : les Templiers y défendaient alors pied à pied contre les infidèles les conquêtes des Croisés, et, plus d'une fois, l'ardeur du chrétien et du soldat fit murmurer le jeune frère contre la temporisation des vieux chefs. « Notre grand-maître, Guillaume de Beaujeu, entra, nous dit-il lui-même, en relation avec le sultan de Babylone, et en usa assez familièrement avec lui, au grand mécontentement de nous autres, jeunes chevaliers, qui étions fort impatients d'en venir au fait des armes. » On peut juger par là cette nature, déjà toute guerrière, et qui bientôt va devenir héroïque. Que Jacques de Molay se soit acquis, sur les champs de bataille comme aux conseils, une grande réputation de bravoure et de sagesse, la preuve en est dans son élévation à la dignité de grand-maître, qui le faisait l'égal des souverains. Absent au moment de son élection, et rappelé aussitôt par ses frères d'armes, qui venaient de le placer à leur tête, « il fut reçu avec de grandes acclamations et de vastes espérances. » Cela se passait en l'année 1298, le nouveau grand-maître avait cinquante-quatre ans. On n'était plus aux jours de Godefroy de Bouillon ou de Richard Cœur-de-Lion : la croix ne brillait plus sur les coupoles de Jérusalem; et, meurtris, décimés, mais fiers encore de leur défense héroïque dans Saint-Jean-d'Acre, les Templiers venaient de se réfugier dans l'île de Chypre. La foi même semblait éteinte, les rois d'Europe restaient sourds aux cris de détresse des chrétiens d'Orient, et, seules, les femmes de Gênes donnaient leurs bijoux, pour venir en aide aux derniers défenseurs des Lieux-Saints. Et cependant, Jacques de Molay ne désespéra pas : les secours que l'Europe lui refusait, il les demanda à des peuples

encore barbares, mais sur qui la foi chrétienne se levait comme une aurore. C'est avec les Tartares-Mongols qu'il s'allie; il les lance, lui et ses chevaliers à leur tête, contre le sultan d'Égypte, et entre en triomphe dans Jérusalem reconquise. « Et Pasques ensuivant, dit la chronique, les chrétiens célébrèrent, avec exaltation de grant joie, le service de Dieu en Jherusalem. » Triomphe éphémère et qui n'eut pas même cet effet de rendre sacrés, pour les rois *très-chrétiens* ou *filz aînés de l'Église*, ces chevaliers qui, un moment, avaient rendu à la chrétienté le tombeau du Dieu-Sauveur!

Jérusalem perdue de nouveau, Chypre redevenue le seul rempart des Templiers : telles furent les douloureuses épreuves qui assaillirent le grand-maître, sans abattre son courage. Il se préparait à recommencer la lutte, lorsque s'élevait en Occident l'orage qui allait l'emporter, lui et son ordre. Alors régnait en France, Philippe IV, ce rude précurseur du sombre Louis XI, prince de renommée suspecte, que le peuple appela le *Faux-Monnoyeur*, et dont la France ose à peine avouer les services. Roi politique dans un siècle où l'on n'était que guerrier, il s'était dit qu'il enlèverait à la papauté la suprématie qu'elle prétendait sur les princes de la terre. Le soufflet de Nogaret sur la joue de Boniface VIII avait été sa protestation; mais il lui restait à briser, entre les mains des papes, cette grande et forte épée de la milice du Temple. Ce qu'il employa, de douceur rusée ou de brusque violence, pour obtenir de Clément V l'abolition des Templiers fut tel, qu'il parvint à faire dresser, des propres mains du Pontife, le piège qui devait livrer l'ordre à sa merci. Le 6 juin 1306, le Pape adressait à Jacques de Molay une lettre, où il l'engageait à se rendre en France. « Nous vous ordonnons, disait-il, de vous préparer à venir, le plus secrètement possible, et avec le moins de suite... » Le grand-maître obéit, et au mois d'août de la même année, suivi de soixante chevaliers seulement, il entra à Paris et s'installait au Temple, cette demeure fatale, qui, par un terrible retour de la destinée, devait s'ouvrir plus tard à un Roi de France, pour ne le rendre qu'à l'échafaud. Déjà Philippe IV avait circonvenu le Pape. Clément V lui avait écrit qu'il était prêt à informer *lui-même* contre les Templiers, et le Roi, par une sorte d'erreur audacieuse, avait pris ces paroles pour un ordre de procéder lui-même à cette grande accusation. Cependant, au dehors, rien n'avait trahi la pensée royale, et, le 12 octobre 1307, le grand-maître figura,



à son rang de prince, aux funérailles de la princesse Catherine, femme du comte de Valois. Le lendemain, il était saisi dans la maison du Temple avec tous les chevaliers qui s'y trouvaient. Le même jour, à la même heure, dans toute la France, eut lieu l'arrestation des Templiers. L'instruction commença, dès le 15 octobre, devant Guillaume de Paris, grand inquisiteur de la Foi. On accusait les Templiers de renier le Christ, en entrant dans l'ordre, de cracher sur la croix, d'adorer une tête dorée montée sur quatre pieds, de contraindre les novices à baiser le profès qui les recevait, à la bouche, au nombril et à des parties qui paraissaient peu destinées à cet usage, enfin de pratiquer un vice infâme. Dès l'abord, toutes les règles de la raison et de la justice furent renversées dans ce sombre procès. Qui croira qu'on promettait aux chevaliers qui se reconnaissaient coupables l'impunité, la libération de leurs vœux, des pensions civiles, tandis qu'on infligeait à ceux qui se disaient innocents la torture d'abord, puis, s'ils survivaient aux tourments, le châtement des hérétiques, la peine de mort par le feu? En sorte que ce n'était pas aux accusateurs à prouver l'accusation, mais aux accusés à braver les tourments, la mort, à s'élever enfin au-dessus de l'humanité, non pas même pour sauver leur vie, mais pour conserver leur honneur et celui de l'ordre. Beaucoup faiblirent dans cette épreuve, et firent des aveux que l'on tourna contre ceux qui persévérèrent dans une dénégation obstinée.

Deux fois Jacques de Molay, à Paris, puis à Chinon, comparut devant l'inquisiteur, et deux fois, de mystérieux procès-verbaux constatèrent des aveux contre lesquels il ne cessa de protester publiquement. Quand la nomination de commissaires, chargés de juger les Templiers, eût été arrachée au Pape, Jacques de Molay, le 26 novembre 1309, fut amené devant eux. Ce fut alors un moment vraiment sublime dans la vie du grand-maître, que celui où, déjouant, par la droiture de son esprit et la fermeté de son caractère, les ruses de ses ennemis, il prit hautement la défense de son ordre. « Quoiqu'il n'eût pas, dit-il, les lumières qu'il fallait pour une telle tâche, il était prêt cependant à répondre à ses accusateurs. Il se croirait le plus misérable des hommes, s'il ne défendait son ordre, après en avoir reçu tant d'honneurs. Captif, dénué de tout, n'ayant pas quatre deniers pour fournir aux frais de sa défense, il voyait bien des obstacles devant lui. Mais il saurait faire voir la fausseté de

toute cette accusation, non-seulement à ses juges, mais à toute la terre, aux rois, prélats, ducs, comtes et barons. » A la lecture des procès-verbaux de Chinon, son âme de soldat bondit dans sa poitrine, et il semble qu'on le voit porter la main à son épée de grand-maitre, quand il s'écrie : « Si vous étiez gens à qui l'on pût parler, je sais bien ce que j'aurais à vous dire. » Puis il ajouta plus bas : « Plût à Dieu que l'on en usât en ce pays envers les calomniateurs comme on en use chez les Sarrasins et les Tartares, qui leur tranchent la tête et leur coupent le corps par le milieu. » A quoi les commissaires répondirent par ces froides et sinistres paroles : « Nous avons un autre usage; c'est de livrer aux bras séculiers les hérétiques avérés et obstinés. » Jacques de Molay comparut plusieurs fois encore devant la commission, et, toujours en protestant de l'innocence de son ordre, il récusait la justice du Roi de France, s'en remettant à celle du Pape, de qui seul il relevait. Cette fermeté du grand-maitre était menaçante; les juges, le Pape, hésitaient : Philippe IV employa alors la terreur, et cinquante-quatre chevaliers, qui étaient revenus sur leurs aveux, furent livrés aux flammes. Clément V céda, et, le 22 mars 1312, signa la bulle qui supprimait l'ordre du Temple.

Deux ans s'étaient écoulés depuis ce jour, tout semblait achevé, lorsque le 18 mars de l'année 1314, au parvis Notre-Dame, à l'ombre des hautes tours de la cathédrale, le peuple, étonné et curieux, vit s'élever un vaste échafaud, aux nombreuses stalles vides. A la pointe occidentale de l'île, à l'endroit qui est aujourd'hui la place Dauphine, on pouvait, en même temps, apercevoir un grand amas de bois, de soufre et de résine. C'étaient les apprêts de la justice royale. Sur l'estrade, vinrent successivement se placer, revêtus les uns de la pourpre romaine, les autres de la bure des moines ou de la robe des docteurs, les commissaires de Clément V. Puis, devant ces juges, fut amené un vieillard de près de soixante-dix ans, chargé de liens, courbé, blanchi par l'âge et la captivité; mais calme, fier, impassible : c'était Jacques de Molay, le libérateur de Jérusalem, qui allait mourir. Trois chevaliers l'accompagnaient, parmi lesquels Guy, frère du Dauphin d'Auvergne. On lut aux accusés les faux interrogatoires de Chinon; puis, sans désespérer, on prononça la sentence qui les condamnait à une prison perpétuelle. Alors le silence se fit, l'œuvre semblait accomplie; lorsque la voix du grand-maitre s'éleva, haute et puissante encore, pour protester, non contre la peine, mais contre les aveux qui lui

étaient attribués. Ce fut un démenti formel, fier, tel que nous le montre le vieux chroniqueur :

Et le maître dit qu'il mentait  
Et tous ceux qui ce témoignaient.  
Et que bons chrétiens estoient,  
Et que, par haine et envie,  
Estoit abrégée leur vie.

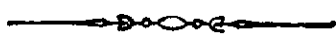
Il y eut alors un grand tumulte parmi le peuple qui assistait à cette scène ; déjà les commissaires avaient renvoyé la séance au lendemain, lorsque arriva l'ordre du Roi de conduire Jacques de Molay et Guy d'Auvergne au supplice. On craignait sans doute l'émotion populaire. Menés au bûcher qui les attendait, le grand maître et son compagnon ne faiblirent point devant la mort. Jacques de Molay se dépouilla lui-même de son vêtement militaire.

Jamais en rien n'alla tremblant  
Combien qu'on le tire et *derache*,

dit la chronique. A la violence des bourreaux, il répondit par une douceur angélique, et il leur disait seulement : « Seigneurs, au moins, laissez-moi joindre un peu les mains, et vers Dieu faire mon oraison. » Quand la flamme commença à les atteindre, lui et Guy d'Auvergne entonnèrent l'hymne de la Vierge : c'était le chant des martyrs. Bientôt les voix se turent, mais, auparavant, celle du grand-maître avait prononcé ces paroles : « Encore un peu de temps, et ceux qui nous ont injustement condamnés auront aussi pour nous à souffrir. » Alors, la flamme envahit le bûcher tout entier, et, s'élevant vers le ciel, sembla porter à Dieu les paroles suprêmes de Jacques de Molay.

Quarante jours après que ceci se passait à la pointe occidentale de la Cité, Clément V mourait, et Philippe IV le suivait au tombeau dans l'année.

EUGÈNE ASSE.





## LA MARECHALE D'ANCRE

D'après un portrait de la collection de Bure (Bibliothèque impériale).  
Dessiné par G. Fath, gravé par Chapon.

## LA MARÉCHALE D'ANCRE



L'histoire de la maréchale d'Ancre ne se sépare pas de celle du maréchal. Celui-ci était Concino Concini, fils d'un ministre des Médicis, bon gentilhomme florentin, beau cavalier, parfait courtisan, vrai cadet de famille ruiné. Celle-là s'appelait Leonora Dori ou Dosi, et s'affubla plus tard du nom patricien des Galigai. Fille d'un charpentier ou d'un menuisier et de la nourrice de Marie de Médicis, petite et laide, sans naissance et sans grâce, mais non pas sans imagination et sans passion, elle s'éprit du beau Concini, qui ne fut pas longtemps à comprendre, dès qu'on déclara le mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis, que sa fortune dépendait de celle de Leonora, sœur de lait de la reine de France. Quand la reine Marie quitta Florence, Concini et Leonora partirent avec elle. Leonora donna de l'argent à son futur mari pour s'équiper. L'habile et impertinent Italien consacra deux mille ducats à l'achat d'un cheval, qu'il eut l'audace d'offrir au roi Henri. Écuyer accompli, danseur élégant, causeur spirituel, joueur déterminé, gentilhomme arrogant, il n'hésita pas, dans l'intérêt de son avenir, à épouser le laideron florentin, qui avait toute la confiance de Marie de Médicis. En liant sa destinée à celle de la favorite de la Reine, il espérait s'élever promptement au rang de favori, sauf à rejeter du pied dans l'abîme, une fois son ambition satisfaite, l'odieux instrument de sa grandeur.

Henri IV avait des maitresses; Marie de Médicis, des cavaliers servants. Entre le Roi et la Reine, fatalement hostiles l'un à l'autre, il y avait un rôle de médiateur à prendre. Les Concini s'emparèrent de ce rôle machiavélique, et le jouèrent de concert, en Italiens rompus à la comédie d'intrigue. Tout alla d'abord à merveille; les deux époux s'entendaient à demi-mot; le crédit de Concini, étayé sur celui de sa femme, effaça bientôt celui des Orsini. Leonora fit son mari premier écuyer et premier maître d'hôtel de la Reine. L'aventurier italien, par l'achat d'une terre féodale, masqua son origine étrangère, et devint un grand seigneur français. Le nom de Concini disparut sous le titre de marquis d'Ancre. Tous les courtisans encensèrent le nouveau favori, qui avait dit insolemment : « Je veux savoir jusqu'où peut aller la fortune d'un particulier. » Elle monta si haut, cette fortune prodigieuse, que le roi Henri IV dit un jour à Sully : « Cet homme-là me menace... il adviendra quelque malheur... vous le verrez, ils me tueront. » Cependant le marquis d'Ancre triomphait, sous l'œil de la Reine, dans les tournois, dans les courses de bagues, dans les fêtes galantes, et les magnifiques spectacles qui rappelaient, par leurs magnificences, les splendeurs de la cour des Valois. Quand le Roi était de bonne humeur, il riait des pavaneries de ce faquin. Dans un jour de colère, il l'aurait peut-être brisé, si le couteau de Ravallac, en frappant ce grand cœur, n'était venu sceller tout à coup les prospérités de l'heureux favori.

Marie de Médicis était Régente. Concini, quasi Roi, demeurait presque dans le Louvre, où il avait accès de son hôtel par un pont jeté sur les fossés, que le peuple appelait le *pont d'amour*. Nommé maréchal de France, pourvu d'un des grands gouvernements du royaume, dédaigneux du titre de ministre, avec toute l'autorité d'un maire du palais, il affrontait le Parlement, levait, à ses frais, une armée de sept mille hommes, chevauchait dans Paris avec une garde royale, et tenait le jeune Roi en chartre privée, ne lui permettant d'autres distractions que la promenade aux Tuileries, la chasse et quelques parties de billard, auxquelles il se mêlait, le chapeau sur la tête.

La marquise d'Ancre, de son côté, partageant l'enivrement de son mari, vendait à bureau ouvert les emplois, les offices, les ordonnances. Sollicitée humblement par des princesses, à qui elle faisait faire antichambre, elle se renfermait souvent chez elle comme une reine inaccessible. Quand le petit

Roi jouait dans un appartement placé au-dessus de celui qu'elle occupait, elle lui envoyait dire qu'elle avait la migraine, et qu'il fit moins de bruit. Sur quoi le jeune Louis répondit un jour : — « Si la chambre de la maréchale est exposée au bruit, Paris est assez grand pour qu'elle puisse en trouver une autre. » Ce jour-là, les Concini auraient dû trembler, car la réponse du Roi avait été sans doute dictée par Luynes, son favori, qui méditait la ruine du favori de la Régente. Avant de chercher à le renverser, Luynes avait tâché de s'allier avec le maréchal; mais celui-ci le trouva sans doute un bien petit compagnon, lui qui rêvait pour sa fille un prince du sang, M. de Longueville, et pour lui-même, s'il devenait libre par un divorce ou la mort de sa femme, la main et la fortune de l'héritière des Vendôme. La fille de Concini mourut, et la maréchale d'Ancre, toute malade qu'elle était, commença à soupçonner que son mari voulait se défaire d'elle par un divorce ou par la violence. De terribles querelles mirent aux prises les deux époux. La maréchale refusa de suivre le maréchal dans son gouvernement de Normandie, où il voulait l'emmener. Leur mésintelligence n'éclata pourtant que très-peu de temps avant leur ruine.

Leonora, livrée aux vapeurs, assiégée de migraines, éprouva la première de tristes pressentiments. Son caractère d'Italienne superstitieuse la disposait, mieux encore que la subtilité de son esprit, à ces mouvements de terreur instinctive. Quoiqu'elle eût passé quinze ans en France, elle était restée entièrement Florentine. De peur du mauvais œil, elle ne quittait jamais son voile. Son médecin Montalto, qui était un grand Hébreu, selon l'expression du temps, s'occupait, avec elle, d'opérations magiques, soit pour la guérir de ses maux, soit pour interroger l'avenir. Sa chambre était encombrée d'amulettes, de rondeaux de velours, de philactères, d'*Agnus Dei*, d'images et de boules de cire. On disait qu'elle avait fait venir de Nancy, en Lorraine, des sorciers prétendus religieux, des *ambrosiens*, pour les consulter. Le bruit avait couru qu'un certain Mathieu de Montenay l'avait exorcisée, la nuit, à l'église des Augustins, à Saint-Sulpice et au Petit-Saint-Antoine-en-la-Ville. Leonora se croyait-elle possédée? Ce qui est certain, c'est que la sorcellerie était à ses yeux une vraie puissance, qu'elle employait au succès de ses desseins. Autour d'elle, d'ailleurs, Français ou Italiens, les courtisans de la Reine ou du Roi avaient pleine confiance à la magie et aux sciences



occultes. L'ennemi des Concini, Luynes lui-même, avait appelé à Paris deux médecins piémontais, pour avoir des poudres à mettre dans les habits du Roi et des herbes dans ses souliers. Si, dans sa lutte avec les Concini, le favori du Roi avait été vaincu, on aurait pu l'accuser, au Parlement, sous la double inculpation de lèse-majesté divine et humaine, et l'accusation eût été probablement aussi fondée que celle qui mena la maréchale en place de Grève.

La sorcellerie de Luynes, ou son audace, triompha de la magie et de l'astuce des Florentins. Concini, bien qu'il songeât parfois à se retirer à Florence, et qu'il se dit assez riche pour acheter la principauté de Ferrare, n'en continuait pas moins à régner en France par ses triumvirs, Barbin, contrôleur des finances, Mangot, garde des sceaux, et Richelieu, évêque de Luçon, qui, d'après un contemporain, se portait « premier secrétaire d'État et en faisait les fonctions. » La commission que le Roi donna au baron de Vitry n'était pas aisée à remplir, car le maréchal ne marchait jamais qu'au milieu de deux cents gentilshommes, outre ses hommes à gages, qu'il appelait ses *coglioni* de mille francs. Mais Vitry était un serviteur sans scrupule. Lui et ses hommes abordèrent Concini à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, et l'achevèrent à coups d'épée. Sous la Fronde, on appelait encore *concinades* les expéditions sommaires et rapides, telles que les comprenait le baron de Vitry.

L'arrestation de la maréchale suivit l'assassinat du maréchal. La Régente, effrayée pour elle-même, ne voulut tenter aucune démarche pour protéger celle qu'elle avait si longtemps nommée sa sœur. « Qu'on ne me parle plus de ces gens-là, dit-elle; je les ai avertis du malheur où ils se sont précipités. Que ne suivaient-ils mes avis? » Et comme on s'inquiétait, en sa présence, des ménagements à prendre pour annoncer la terrible nouvelle à son ancienne favorite, Marie de Médicis s'écria : « Si on ne peut la lui dire, qu'on la lui chante; qu'on lui crie aux oreilles : *l'hanno ammazato!* » Tandis qu'on enterrait le maréchal et qu'on enfermait la maréchale à la Bastille, le petit comte de Pène, leur fils, âgé de six ans, errait abandonné dans les appartements du Louvre. Un courtisan, touché de compassion, conduisit l'enfant auprès de la jeune reine Anne d'Autriche, en lui disant qu'il dansait à merveille. On fit appeler des musiciens, et l'enfant dansa, à la satisfaction de la reine qui lui donna des confitures.



Cependant le roi Louis XIII, qui avait dit à Richelieu : « Dieu merci, nous sommes aujourd'hui délivrés de votre tyrannie ; » le jeune Roi, qui venait de justifier si glorieusement son surnom de Louis le Juste, écrivit aux gouverneurs de provinces, pour les informer de son coup d'État : « Mon cousin, je ne doute point que, dans le cours des affaires qui se sont passées depuis la mort du feu Roi, mon Seigneur et père (que Dieu absolve!), vous n'ayez facilement remarqué comme le maréchal d'Ancre et sa femme, *abusant de mon jeune âge et du pouvoir qu'ils se sont acquis de longue main sur l'esprit de la Reine, Madame ma mère, ont projeté d'usurper toute l'autorité, disposer absolument des affaires de mon Etat, et m'ôter le moyen d'en prendre connaissance...* » On pourra lire le reste de la lettre royale dans le curieux ouvrage intitulé : *Décade commençant l'histoire de Louis le Juste*, par Baptiste Legrain, conseiller et maître des requêtes ordinaires de l'hôtel de la Reine, mère du Roi. Cet honnête Baptiste Legrain raconte, avec une édifiante bonhomie, tout ce qui se rattache à la fin de *Conchine et sa femme*, comme il les appelle, avec le peuple de Paris. Conchine fut exhumé, traîné sur la claie, pendu par les pieds, tout noir de fange, devant la statue d'Henri IV, aux potences qu'il avait fait dresser lui-même sur le Pont-Neuf. On donna un curateur à sa mémoire, pour associer le maréchal à sa femme dans le procès déféré au Parlement. L'estimable conseiller Legrain entre complaisamment dans les détails de tous les faits, en ajoutant : « La preuve des faits est rapportée au procès sous la cote K. » Une fois arrêtée, la Galigai était condamnée d'avance.

Le procès commença le 5 mai. Accusés de judaïsme, de sortilège et de magie, et facilement convaincus du double crime de lèse-majesté divine et humaine, les deux époux furent enveloppés dans la même sentence. On demanda, dans le cours du procès, à la maréchale d'Ancre quel sortilège elle avait employé pour ensorceler la Reine : « Je n'ai employé, répondit-elle fièrement, que le pouvoir ordinaire et naturel qu'a un génie supérieur sur un esprit médiocre. » Quand on lui lut son arrêt, qui la condamnait « à être décapitée, son corps brûlé, et ses cendres jetées au vent, » elle voulut baisser ses coiffes sur sa figure ; mais on exigea qu'elle entendit à visage découvert le texte entier du jugement. Elle pleura d'abord, en s'écriant : *Ohime!* Elle essaya de faire croire qu'elle était enceinte. Le courage lui revint

avec l'indignation, dès qu'elle se vit enchainée et livrée à deux docteurs de Sorbonne qui devaient la préparer à mourir. Du haut de la charrette qui la mena de la Conciergerie à la Grève, elle dominait, d'un regard de mépris, la foule, qui l'abreuvait d'outrages.

— Que de peuple, dit-elle, pour voir une pauvre affligée!

Puis, effleurant ses dents du bout de l'ongle, elle ajouta dédaigneusement :

— Je me soucie aussi peu de la mort que de cela.

On fit, sur son mari, une tragédie en quatre actes : le *Maréchal d'Ancre*, ou *la Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps*. Elle fut elle-même le sujet d'une autre tragédie en quatre actes, intitulée : *La Magicienne étrangère*. De tout le fatras de prose et de vers, en latin, en français, en italien, que fit griffonner la chute du maréchal et de sa femme, il ne reste plus que les stances de Malherbe. Le fils des Concini, dégradé par le Parlement et déclaré ignoble, se réfugia en Italie.

HIPPOLYTE BABOU.





## JEAN CALAS

D'après un portrait à la manière noire de A. Schmid

Dessiné par Boulay, gravé par Barbant.

## JEAN CALAS



C'était en 1764. L'esprit nouveau épanchait sur le monde son souffle puissant, et de toutes parts surgissaient ses apôtres, hommes infatigables marqués au coin du génie. Partout ils prêchaient la tolérance, la confraternité, la liberté de conscience; mais nulle part on ne les voyait puissants et nombreux comme sur la terre de France. C'est ici que le xviii<sup>e</sup> siècle avait accumulé ses meilleures aspirations, c'est ici qu'il tenait en réserve ses plus belles phalanges. Et pourtant, ce fut dans une des plus florissantes cités de ce pays qu'on vit des magistrats condamner l'innocent et immoler la victime de leurs passions religieuses.

A cette époque, la population de Toulouse était divisée en deux groupes bien distincts. La religion avait creusé l'abîme qui séparait les deux camps. D'un côté, se trouvaient les catholiques, qui formaient la fraction la plus forte, la plus brillante, la seule privilégiée; de l'autre côté, étaient les huguenots. Ils avaient conscience de leur faiblesse, et se tenaient sur la défensive. Parmi eux vivait Jean Calas. Établi dans sa ville natale, il y faisait le commerce honnêtement.

Calas est un vieillard de soixante-dix ans. En matière de religion, il s'est constamment tenu à l'écart des querelles ardentes, et s'est borné à prier Dieu pieusement; dans son négoce, il a mis de la probité et est resté étranger

à la passion du lucre. C'est ainsi que, droit et conciliant, il a su préserver son âme et des passions orageuses qui la dévastent soudainement, et des passions occultes qui la détériorent lentement, sans bruit, sans éclat. Aussi, protestants et catholiques vénèrent-ils en Calas le citoyen dont la longue et active carrière est restée sans tache.

Fier d'un demi-siècle de labeur, entouré d'une nombreuse famille qu'il chérissait, en règle avec Dieu et sa propre conscience, le patriarche touchait au terme de son existence sans trop s'en émouvoir, car il avait beaucoup fait pour mériter de mourir doucement dans les bras de ses enfants.

Mais ceux qu'il avait le mieux aimés devinrent les artisans de son malheur.

Marc-Antoine, l'aîné des trois fils de Calas, était un homme instruit, intelligent, ami passionné des arts et des lettres. Il sollicitait l'emploi d'avocat. Mais comme la loi interdisait le barreau aux réformés, Marc-Antoine, sans abjurer sa foi, se mit à fréquenter les églises catholiques; et on le vit se mêler aux fidèles qui venaient entendre la messe. Par ces pratiques, il espérait appeler sur lui l'indulgence des autorités.

Mais déçu dans son espoir, froissé dans ses sentiments les plus intimes, il se replie sur lui-même et s'indigne à la pensée qu'un préjugé intolérable rend stériles des talents dont il a conscience et qu'il eût voulu mettre au service de ses concitoyens. Peu à peu, il tombe en proie à une mélancolie profonde, et on l'entend exprimer le dégoût d'une vie désormais sans objet.

Pendant ce temps son frère Louis, nature basse et perfide, rampait autour de lui, l'observant de son regard oblique et pénétrant. Il s'assure que les angoisses qui déchirent le cœur de son frère ont leur source dans la religion; il prévoit en celle-ci un obstacle à sa propre fortune, et aussitôt il abjure. Puis il quitte la maison paternelle, soit pour s'éviter les remords que la présence de sa famille peut lui causer, soit, comme il le prétend, pour fuir les reproches de son vieux père. Quoi qu'il en soit, il s'adresse aux autorités ecclésiastiques, et l'archevêque l'accueille avec bonté. Encouragé par ce premier succès, il ose demander une pension à son père. Le vieillard la lui accorde, et dit au prêtre qui était venu le solliciter : « Rien ne devrait être plus libre que la conscience; je laisse

» mon fils adopter le culte préféré par la sienne. » Sur ces entrefaites, arrive à Toulouse le jeune Lavaysse. Il traversait la ville pour se rendre à Caraman auprès de son père, avocat au Parlement de Toulouse ; ayant aperçu des amis de sa famille dans le magasin de Calas, il entre chez le vieillard, dont il connaissait les fils depuis son enfance. De part et d'autre on a du plaisir à se revoir, et Calas se joint à ses enfants pour inviter Lavaysse à souper avec eux.

Le repas fut court et frugal ; on était au dessert, et l'on parlait de choses insignifiantes, quand Marc-Antoine se leva et sortit, comme c'était son habitude ; mais le vieux Calas, sa femme et leur fils cadet restèrent auprès de leur hôte, qu'ils ne quittèrent pas un seul instant.

Lavaysse se retire, et le fils cadet le reconduit, un flambeau à la main. Tout à coup un cri strident s'échappe de leur poitrine : ils voient devant eux le corps de Marc-Antoine suspendu à une corde au-dessus de la porte du magasin.

On comprend la douleur, l'effroi, le désespoir de cette famille. Calas s'est jeté sur le corps de son enfant ; il le soulève, il le caresse, et ses sanglots se confondent avec ceux de sa femme et de son fils. C'est en vain que Lavaysse a été quérir un chirurgien : le suicide est consommé.

Mais la foule a déjà envahi la maison. Elle accable de ses questions la famille désolée, et, dans ses réponses, Calas a soin d'écarter tout soupçon de suicide, afin qu'on ne traîne pas sur la claie le corps de son enfant. On interprète mal la réserve du vieillard, et, — chose horrible, — on l'accuse d'avoir tué son fils, parce que celui-ci aurait voulu changer de religion. Les autres membres de la famille sont regardés comme ses complices, ainsi que Lavaysse et la vieille servante. On haïssait les huguenots, et l'on n'éprouvait aucune difficulté à penser que les plus odieuses pratiques étaient choses communes parmi eux.

Sur les instigations d'un misérable, que Calas lui-même avait contribué à faire nommer échevin, on transfère à l'hôtel de ville le vieillard, sa femme, son fils, leur servante et le jeune Lavaysse. On les interroge, et, dès ce premier jour, en voyant d'un côté, ces hommes dont le langage trahit l'exaltation et, de l'autre, ce vieillard au maintien digne et calme, on eût pris celui-ci pour le juge et ceux-là pour les coupables. En effet, la

parole tranquille de Calas contraste singulièrement avec les violentes apostrophes de ceux qui vont le juger; ses réponses fermes et précises les irritent; sa placidité exaspère leur passion.

Au dehors, la foule demande à grands cris la mort de Calas. On faisait précisément des préparatifs pour célébrer la fête séculaire, fondée pour rendre grâce à Dieu de la sanglante et décisive victoire remportée jadis sur les protestants de Toulouse. Il n'est pas douteux que cette circonstance ait contribué à exalter les esprits; mais ce qui acheva d'aveugler le peuple et les juges, ce furent les prétendues révélations de Louis Calas, le converti.

L'infâme, par ses odieuses insinuations, aggrave le sort d'un père auquel il ne devrait reprocher que des bienfaits dont il n'était pas digne.

Du suicidé, on a fait un martyr de la foi catholique. Son corps est porté en procession et l'on s'agenouille sur son passage. Sur l'autel, on place un squelette qui tient, d'une main, l'accusation de Calas et, de l'autre, un glaive vengeur.

Pendant que la ferveur populaire s'exalte au pied des autels, les magistrats condamnent à la question le vieillard, sa femme et son fils cadet, et ordonnent que Lavaysse et la servante seront présents à la torture des victimes. Un seul homme, Carbonel, reste calme au sein des passions qui voilent la raison des autres juges. Honorons la mémoire de ce magistrat, qui brave les colères déchaînées contre lui et ose déclarer les prévenus non coupables.

La foule rugit en voyant qu'on lui enlève sa proie, et le procureur du Roi, saisi de vertige, en appelle à *minima*. D'une voix que la colère fait trembler, il commande aux geôliers, et aussitôt on charge de fers les infortunés; de la prison de l'hôtel de ville, on les jette dans les cachots du Parlement.

La procédure recommence. Ce n'est pas la justice qui soulève les plateaux de la balance; c'est la haine, la haine implacable.

Mis en présence de ses nouveaux juges, le vieillard reste grand dans son désastre. Il se tient droit et ferme; autour de ses lèvres circule je ne sais quelle expression virile qui commande le respect, et dans ses yeux vous distinguez les reflets d'une âme sans souillure. Un des juges hésite à la vue d'une si grande vertu. Il se déclare contre l'accusation qui pèse sur Calas; mais, persécuté à son tour, il se récuse.

A partir de ce moment, le jeune Lavaysse reste seul à élever la voix en faveur de la victime. Le père du courageux jeune homme descend dans le cachot de son fils, qu'il supplie de ne point exposer sa vie pour sauver une famille contre laquelle s'élèvent de si violentes clameurs. Pour recouvrer la liberté, il n'a qu'à faire des aveux. « Mon père, répond Lavaysse, je n'ai pas quitté la famille Calas un seul instant. Elle est innocente, et aujourd'hui elle m'est devenue plus chère par les persécutions qu'elle éprouve. Le hasard m'a enveloppé dans son infortune, je lui resterai fidèle. »

Le jour même où Calas allait subir son dernier interrogatoire, on brûlait, dans la cour de la prison, un écrit fait pour sa défense. Le vieillard, en traversant cette cour, est trappé de l'attitude sinistre des gardes et des bourreaux. Il contemple un instant la flamme qui s'élève et croit qu'on prépare son bûcher. Toutefois, il reste impassible et dédaigne de rien répondre, sinon qu'il est innocent.

On condamne à mort Calas et son fils cadet, puis on enjoint aux échevins de la ville de s'associer aux bourreaux pour diriger les tortures.

En ce moment, Calas se transfigura : les traits du martyr prennent une expression sublime, et la sérénité du juste ne l'abandonne pas un seul instant au sein des tourments. Et lorsque, de la question on le traîne à l'échafaud, lorsque, la tête et les pieds nus, il traverse la ville, le magnanime vieillard élève vers le ciel ses mains déchirées par la torture, et demande à Dieu le pardon de ses juges.

Deux prêtres l'attendaient au lieu du supplice. L'un d'eux, connu de Calas, l'entoure de ses bras et l'exhorte à faire des aveux. Le vieillard lui répond simplement : « Vous aussi, vous croiriez que j'aie voulu tuer mon fils ? »

Calas fut étendu sur la roue. Le bourreau brisait déjà ses membres, son corps se broyait : on le croyait mort. Mais il se ranime soudain, et, d'une voix ferme, il s'écrie : « Je meurs innocent, vous dis-je, Dieu punit sur moi, sur sa mère, sur son frère, la faute de mon malheureux fils, j'adore son châtiment. »

Le bourreau frappe une dernière fois ; le corps du vieillard est jeté dans les flammes, le vent disperse ses cendres, le crime est perpétré.

Mais, en ce moment même, s'opère dans toutes les âmes une de ces étranges



et soudaines évolutions qui frappent, comme un prodige, l'observateur le plus impassible. Tout à coup, et par le seul fait de la mort héroïque du martyr, le bandeau tombe de tous les yeux. Le peuple qui, tout à l'heure encore, semblait altéré du sang de la victime, s'émeut. Des sanglots éclatent dans la foule. On accuse les juges, et ceux-ci, épouvantés du tumulte qui se fait dans leur propre conscience, se hâtent de mettre en liberté Lavaysse, madame Calas et sa vieille servante. Quant au jeune Calas, sa présence fait pâlir ceux qui ont donné la mort à son père. Ils s'assemblent sans bruit, et, la honte au front, ils prononcent à voix basse la sentence qui condamne au bannissement le fils de leur victime. Les insensés espèrent étouffer le cri de leur conscience sous le poids d'une nouvelle forfaiture.

Les années se sont écoulées; le silence s'est fait autour de l'échafaud de Calas; seuls, les juges iniques frissonnent parfois sous l'action de rapides et subites terreurs. Tout semble consommé, lorsque, du sein des montagnes de la Suisse, s'élève une voix formidable. Elle pénètre dans la cabane du pâtre, elle retentit dans le palais des Rois; elle se propage sur toute la terre. C'est la grande voix du XVIII<sup>e</sup> siècle qui éclate, c'est Voltaire qui proteste, qui flétrit les juges criminels, qui réhabilite la mémoire du martyr.

Louis XV s'en est ému. Mais c'est en vain que son conseil a cassé le jugement des Toulousains; c'est en vain que le Roi s'est efforcé d'adoucir, par des bienfaits, le malheur des Calas, la cendre ardente du martyr n'est pas encore éteinte. Du bûcher de Toulouse, elle s'est répandue sur tout le royaume. Elle brûle les entrailles de la France, et longtemps encore on verra la société tressaillir au nom de Calas.

ARNOLD BOSCHOWITZ.



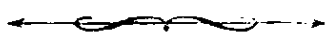


LALLY-TOLLENDAL

D'après un portrait de la Galerie Universelle, par Roland de la Platière.

Dessiné par Yau d'Argent, gravé par Corlier.

## LE COMTE DE LALLY-TOLLENDAL



Fils d'un de ces nobles Irlandais, qui suivirent Jacques II à la cour de Louis XIV, et dont la bravoure, dans les armées françaises, paya si généreusement l'hospitalité offerte à leur Roi, le comte Thomas-Arthur de Lally-Tollendal naquit, en 1702, à Romans, en Dauphiné. Il fut élevé, dès le berceau, dans la fidélité aux causes légitimes, dans le respect de la discipline, dans l'amour de la guerre et le désir de la gloire. A peine avait-il sept ans, qu'il fut pourvu d'une commission de capitaine, et, quelques mois plus tard, il campait sous les murs de Gironne, avec le régiment irlandais que commandait son père. A douze ans, il montait la garde dans la tranchée de Barcelone. On l'habitua à aimer l'odeur de la poudre, comme une récompense de son travail au collège et comme un jeu des vacances. Les effets de cette éducation s'ajoutant à l'ardeur et à l'opiniâtreté de sa nature, firent du comte de Lally un homme tout d'une pièce, exclusivement militaire, avec les qualités brillantes qui, chez l'officier, gagnent l'estime, et les rudes défauts qui, chez le chef suprême, engendrent la haine.

Les occasions manquèrent pendant longtemps à son activité : à trente ans, il n'était encore qu'aide-major, et c'est douze ans plus tard, sur le champ de bataille de Fontenoy, qu'il reçut le grade de brigadier. De cette époque, datent son illustration, ses aventures et ses malheurs. Apprenant que

le petit-fils de Jacques II, le prince Édouard, vient de débarquer en Écosse, il court le rejoindre et combat à ses côtés; ses revers ne l'abattent pas. Il passe en Irlande pour y réchauffer les courages, va jusqu'en Espagne demander des alliés, retourne en Angleterre, et pénètre secrètement à Londres, où il sonde les hommes et étudie les moyens de réussite. Sa tête est mise à prix; les messagers d'État découvrent sa retraite; mais il vient de s'enfuir sous un déguisement de matelot. A peine a-t-il abordé en France, qu'il se présente à Versailles et sollicite du Roi une nouvelle expédition en faveur du parti jacobite. Le désastre de Culloden, qui ruina sans retour la cause des Stuarts, anéantit ses espérances.

Rentré dans les rangs de l'armée française, il se distingua à la bataille de Laufeld, au siège de Berg-op-Zoom et à celui de Maestricht, après lequel on le fit maréchal de camp. C'était peu pour son âge et pour ses désirs. Deux passions le dévoraient, l'ambition de commander en chef et la haine contre l'Angleterre. Il rêvait de ruiner cette puissance dans l'Inde, et de diriger contre elle, dans ce pays, une campagne décisive, dont il dressait minutieusement les plans. Le moment favorable à ses desseins se présenta bientôt : la guerre fut déclarée en 1756. Lally mit ses plans sous les yeux des ministres, qui les approuvèrent, lui en confièrent l'exécution, et le nommèrent lieutenant-général, commandant de tous les établissements français aux Indes Occidentales. Le comte d'Argenson, son ami, qui le connaissait mieux que ne le connaissaient les autres et mieux qu'il ne se connaissait lui-même, s'opposa seul à ce choix : « Ses plans sont excellents, dit-il, mais il faut charger un autre que lui de l'exécution... C'est du feu que son activité; il ne transige pas avec la discipline, a en horreur tout ce qui ne marche pas droit, se dépite contre tout ce qui ne va pas vite, ne tait rien de ce qu'il sent et l'exprime en termes qui ne s'oublient pas. Tout cela est excellent parmi nous; mais les comptoirs d'Asie, que vous en semble? A la première négligence qui compromettra les armes du Roi, à la première apparence d'insubordination ou de fripponnerie, M. de Lally tonnera, s'il ne sévit pas. On fera manquer ses opérations pour se venger de lui. Pondichéry aura la guerre civile dans ses murs avec la guerre extérieure à ses portes. »

Tel était, en effet, le comte de Lally. Que pouvait-il opposer à la souplesse

et à l'habileté tortueuse de banquiers, de marchands et d'employés, qui ne voulaient servir d'autre cause que leur propre intérêt et qui tremblaient de voir leurs concussions découvertes? La dureté, l'emportement, la violence, une franchise téméraire et un dévouement inflexible à la mission qu'il allait remplir. C'était donc en vain que d'Argenson lui recommandait, au départ, la modération, même en faisant le bien, et la patience, même en voyant le mal.

Le gouvernement avait promis six vaisseaux et six bataillons; mais une suite de contre-temps ayant retardé l'embarquement pendant sept mois, on supprima deux vaisseaux et deux bataillons. L'expédition, ainsi diminuée, partit le 2 mai 1757 et n'arriva dans l'Inde que le 28 avril 1758. Les Anglais l'avaient devancée et s'étaient emparés de Chandernagor. Lally met aussitôt ses troupes en marche, occupe Goudéhour, s'empare du fort Saint-David, et pousse si vivement les ennemis qu'au bout de six semaines il était seul maître dans tout le sud de la côte de Coromandel. Son but principal était la prise de Madras. Il se préparait à en faire le siège; deux causes l'arrêtèrent : le refus de le seconder, fait par le comte d'Aché, chef de l'escadre française, et surtout le manque d'argent. La Compagnie des Indes s'était chargée de payer l'armée royale; mais le gouverneur de Pondichéry déclara que sa caisse devait 14 millions, qu'il ne pouvait pas trouver à emprunter, et que, passé quinze jours, il ne fournirait ni solde, ni vivres. Un seul espoir restait à Lally, c'était d'obtenir du rajah de Tanjour treize millions que ce prince devait à la Compagnie. Il part avec son armée; le munitionnaire général s'enfuit, emportant les fonds; les soldats, manquant de tout, pillent et incendient; la retraite devient inévitable, et l'on n'a tiré du rajah que 500,000 francs. Lally, furieux, écrit au gouverneur : « Le désordre et la rapine m'ont suivi depuis Pondichéry et m'y ramèneront. Il faut que tout ceci change ou que la Compagnie culbute. »

Cependant, la prise de Madras et de ses richesses pouvait amener l'abondance; on devait la tenter à travers toutes les difficultés : le conseil de guerre se range à cet avis, et, à l'exemple de Lally, qui prête 144,000 livres, chacun se cotise pour créer les ressources nécessaires. La ville noire est forcée; on fait le siège de la ville anglaise et du fort Saint-George; la brèche est enfin ouverte, l'assaut va se donner; mais, tandis que

l'escadre française, affaiblie par deux défaites, n'ose pas venir en aide à notre armée de terre, six vaisseaux anglais entrent dans le port et débarquent des troupes fraîches. Il faut lever le siège, et courir à la défense de Pondichéry, où l'on n'avait laissé que trois cents soldats invalides.

L'inflexibilité du caractère de Lally et la crainte qu'il inspirait aux gens en place avaient déjà porté leurs fruits. Deux partis divisaient l'armée : les troupes du roi restaient fidèles à Lally, celles de l'Inde suivaient l'impulsion de son ennemi le plus acharné, le marquis de Bussy-Castelnau. En butte à la haine du plus grand nombre et faiblement servi par les siens, Lally demande alors son rappel au Ministre : « La probité, lui écrit-il, est ici à son zénith, je n'y ai pas encore vu l'ombre d'un honnête homme... L'enfer m'a vomi dans ce pays d'iniquité, et j'attends, comme Jonas, la baleine qui me recevra dans son ventre... Au nom de Dieu, retirez-moi d'un pays pour lequel je ne suis pas fait. » Mais sa dépêche était à peine partie, qu'il recevait de France l'ordre de rester ferme à son poste, de se faire rendre compte de l'administration, de corriger le despotisme du gouverneur et du conseil, de remonter jusqu'à l'origine et de couper jusqu'à la racine des abus, de faire poursuivre tout conseiller et employé qui aurait quelque intérêt dans l'exploitation des revenus de la compagnie. L'accomplissement d'une telle mission devait le rendre exécration à tous les gens du pays. « Eût-il été le plus doux des hommes, a dit Voltaire, il eût été haï. »

Lally ne transigea pas avec les ordres qu'il avait reçus. Il porta les mains dans l'administration, en toucha les vices, et commença à les attaquer. L'armée, qui était sans paye depuis dix mois, s'étant révoltée, il ne trouva rien de mieux que de faire rendre gorge à ceux qui avaient tant abusé de la fortune publique, et leva une contribution forcée. La haine s'accrut ; la discorde était à son comble lorsque deux escadres et deux armées anglaises vinrent, le 18 mars 1760, investir Pondichéry. Lally tint jusqu'au 16 janvier suivant, ayant moins à lutter contre les assiégeants que contre les ennemis intérieurs, d'autant plus haï qu'il était forcé de recourir à des moyens plus violents pour se procurer de l'argent et pour forcer les habitants à supporter une longue disette, qui finit par se changer en une horrible famine.

Fait prisonnier de guerre, il fut débarqué, le 23 septembre 1761, en Angleterre, où il ne tarda pas à apprendre que des accusations venues de

l'Inde, s'élevaient en France contre lui. Le gouvernement anglais lui permit d'aller, prisonnier sur parole, se mettre en face de ses accusateurs. Il se rendit, sans hésiter, à Versailles, et dénonça aux ministres les délits de ses subalternes, se soumettant à la preuve de ce qu'il avançait. Mais ses ennemis étaient trop puissants; Bussy avait épousé une Choiseul, et le grand-amiral protégeait le comte d'Aché. On resta un an sans lui répondre, et, le 1<sup>er</sup> novembre 1762, le duc de Choiseul, ministre de la guerre, signait une lettre de cachet pour le faire enfermer à la Bastille. Lally, averti à temps, pouvait s'évader; il écrivit au ministre : « J'apporte ici ma tête et mon innocence. » En même temps, il se présentait à la Bastille. On l'y tint dix-neuf mois sans l'interroger. Enfin, des lettres patentes attribuèrent son procès à la Grand'Chambre de Paris. Un conseil de guerre ou un tribunal des maréchaux de France pouvaient seuls prononcer sur un long enchaînement d'opérations militaires, navales, politiques et administratives. C'était le livrer à la mort que de le livrer aux membres du Parlement, à une époque où tout l'ordre judiciaire ressentait, contre les commandants militaires, une haine qui se manifestait par les procès du parlement de Rouen contre le duc d'Harcourt, de celui de Rennes contre le duc d'Aiguillon, de celui de Toulouse contre le duc de Fitz-James, de celui de Grenoble contre le marquis du Ménéil.

L'instruction du procès dura deux ans. Le 30 avril 1766, le doyen des substituts, Pierron, chargé du rapport au parquet, conclut à l'absolution entière du comte de Lally. Le 2 mai, ces conclusions furent soutenues par l'avocat général Seguier; mais, le 3, le procureur général signa des conclusions à mort. Le 5, Lally parut devant ses juges; en arrivant vers la sellette des accusés, il découvrit sa tête et sa poitrine, et montrant ses cheveux blancs et ses cicatrices, il s'écria : « Voilà donc la récompense de cinquante-cinq ans de service. » Le 6 mai, la sentence fut prononcée, et, le 9, Lally, conduit à la chapelle de la Conciergerie, où se trouvait déjà son confesseur, en entendit la lecture. Lorsque le greffier dit qu'il avait trahi les intérêts du Roi, l'accusé l'interrompit : « Cela n'est pas vrai, s'écria-t-il, jamais, jamais ! » Le greffier continua. L'arrêt portait que, convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi et de la Compagnie, d'abus d'autorité, vexations et exactions, il était condamné à être décapité. Cette lecture finie, Lally s'emporte violemment contre ses juges, contre son rapporteur et contre le



ministre, puis, faisant silence et mettant la main dans ses habits et sur son cœur, il se plongea dans le sein un compas qui pénétra de quatre pouces. On l'emmena tout sanglant; son confesseur le suivit et lui offrit ses consolations. Ils conversaient ensemble, lorsque le bourreau vint lui mettre un bâillon. Peu d'instant après, on le fit sortir de la prison et monter dans un tombereau; le prêtre avait été autorisé à lui promettre qu'il irait au supplice dans son carrosse. Lally murmura sous son bâillon : « J'étais payé pour m'attendre à tout de la part des hommes; mais vous, Monsieur! vous, me tromper! » Le prêtre lui répondit : « Monsieur le comte, ne dites pas que je vous ai trompé; dites qu'on nous a trompés tous deux. » L'échafaud était dressé sur la place de Grève; il en monta les degrés; lorsqu'il fut près du billot, deux commissaires du Parlement lui firent demander s'il n'avait plus rien à déclarer; il répondit : « Qu'on leur dise que Dieu me fait la grâce de leur pardonner dans ce moment, et que si je les voyais une fois de plus, je n'en aurais peut-être pas le courage. » Ces paroles prononcées, il s'agenouilla et le bourreau lui trancha la tête.

Dix ans plus tard, le fils de Lally présente en faveur de la mémoire de son père une requête juridique au conseil du Roi. La requête fut admise, et, le 24 mai 1778, le Roi, en son conseil, à l'unanimité de soixante-douze magistrats, cassa l'arrêt du Parlement de Paris. Un nouvel arrêt, du mois d'août 1779, réhabilita entièrement la mémoire du comte Thomas-Arthur de Lally-Tollendal.

JEAN MOREL.





NEUVIÈME SÉRIE

---

# L'ÉCHAFAUD RÉVOLUTIONNAIRE

---

CAZOTTE — VERGNIAUD — BAILLY

PHILIPPE-ÉGALITÉ

BARNAVE — HÉBERT — DANTON — Camille DESMOULINS — BIRON

LAVOISIER — ROBESPIERRE — SAINT-JUST

SIMON — CARRIER — Joseph LE BON — FOUQUIER-TINVILLE

BABŒUF

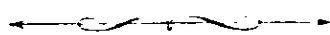


## CAZOTTE

D'après un portrait de la Collection de Bure (Bibliothèque Impériale).

Dessiné par Léon Bailly, gravé par E. Hotelin.

## CAZOTTE



Parmi les figures qui s'inclinaient déjà vers la tombe au moment où la tourmente révolutionnaire vint les y précipiter violemment, aucune n'est plus digne de fixer l'attention du philosophe que celle de Jacques Cazotte.

Né à Dijon en 1720, il y fit ses premières études au collège des Jésuites, et vint ensuite achever son éducation à Paris. Jeune encore, il entra dans l'administration de la marine, et, dès l'âge de vingt-sept ans, il partait pour la Martinique, en qualité de contrôleur des îles du Vent. Peu de temps après son arrivée, les Anglais ayant attaqué la ville de Saint-Pierre, Cazotte, par son zèle et sa présence d'esprit, sut rendre stériles les efforts de la flotte ennemie.

Ses manières distinguées, sa conversation vive et piquante fixèrent sur lui le regard d'une riche et belle créole qui lui donna sa main. Il eût voulu se fixer dans l'île où il avait trouvé le bonheur; mais il ne put s'acclimater. Sa santé s'affaiblissant chaque jour, il revint en France, après avoir vendu ses nègres et ses terres au P. Lavalette, un de ses anciens professeurs. Le jésuite lui donna des lettres de change tirées sur la Compagnie. L'acheteur ayant fait banqueroute, les traites furent protestées, et Cazotte perdit sa fortune. Mais, au moment où il débarquait en France, son frère y mourait et lui léguait une fortune considérable. Cazotte, dont les goûts étaient simples,

et qui aspirait à une existence paisible, demanda sa retraite. Elle lui fut accordée, avec le grade de commissaire général de la marine.

Désormais il put se livrer, sans entraves, au goût qui l'entraînait vers les lettres. Déjà il avait composé bon nombre de fables et de chansonnettes qui avaient eu du succès à la cour; entre autres, cette ravissante légende que vous avez entendu chanter dans votre enfance :

Tout au beau milieu des Ardennes  
Est un château sur le haut des rochers, etc.

Maintenant Cazotte était dans la maturité de son talent. Il publia d'abord *Olivier*. Comme dans les anciens romans, on y voit varlets et chevaliers qui chevauchent, dames et damoiselles qui folâtraient. Il y règne un désordre charmant, ou plutôt un art consommé qui interrompt brusquement le récit, le reprend plus loin, et excite au plus haut degré la curiosité du lecteur. Et puis c'est vivant et d'une gaieté de bon aloi.

Après *Olivier* vint le *Diable amoureux*. C'est un rêve, mais un rêve plein de mouvement et d'imprévu. On y est en pleine magie. Des évocations diaboliques retentissent, et des êtres fantastiques surgissent autour de vous. Mais, du sein de la sombre cohorte, éclatent parfois des accents joyeux, et l'on voit apparaître des figures d'une fraîcheur admirable, qui pétillent d'esprit et rient du rire gaulois le plus fin. D'un bout à l'autre de ce petit conte, on retrouve ce style facile, cet abandon et cette grâce qui donnent un si grand charme aux ouvrages de Cazotte.

Au reste, l'élévation et l'enjouement de son esprit le faisaient rechercher par l'élite de la société parisienne; tandis que sa bonhomie, son désintéressement et sa douce franchise le faisaient chérir de ceux qui vivaient dans son intimité.

Quoiqu'on le vit souvent dans les salons de la capitale, il affectionnait la jolie et paisible habitation de Pierry, que son parent, l'abbé Cazotte, lui avait laissée près d'Épernay.

C'est là qu'il se recueillait et méditait sur les choses humaines et divines; c'est là qu'entouré de sa famille, il aimait surtout à cultiver l'esprit de sa fille Elisabeth, dont la beauté et la douceur faisaient l'admiration de tous ceux qui s'approchaient de l'ermitage.

De nombreux personnages venaient visiter Cazotte dans sa retraite. Ce n'étaient pas seulement des amis, c'étaient aussi des esprits, des démons et des anges. Cazotte les voyait partout et en plein midi, depuis la publication du *Diable amoureux*.

A l'époque où parut ce conte, Cagliostro était au faite de sa gloire, et Mesmer appelait l'attention des médecins sur le plus singulier des agents impondérables. Or, Cazotte avait à peine édité son livre, qu'un personnage mystérieux se présenta chez lui, en faisant des signes bizarres. A ce langage inintelligible succédèrent des paroles non moins étranges, et une conversation animée s'engagea entre l'inconnu et l'auteur du *Diable amoureux*. Cazotte fut ravi de tout ce qu'il vit et entendit. A partir de ce jour, il voulut pénétrer les mystères du monde invisible, et l'étude des sciences occultes remplit désormais le reste de sa vie.

Il ne perdit pas sa gaieté native; seulement, on observa qu'à mesure qu'il avançait dans sa carrière, il devenait plus attentif à conserver intacte la pureté de son âme. Il y veillait avec un soin d'autant plus grand, qu'il voyait sombrer la vieille société à laquelle il avait appartenu, et que sa pensée, exercée à sonder l'avenir, apercevait déjà l'orage qui devait éclater...

Du reste, la société française sentait vaguement qu'une chose nouvelle, inconnue, formidable, était proche.

Ce pressentiment remplissait toutes les âmes, et faisait l'objet de toutes les conversations. On en parlait dans la rue, dans les cercles politiques et dans les plus gaies réunions. On en parla également à un souper que donna Chamfort, au commencement de 1788 : il y avait bon nombre de grands seigneurs et de grandes dames; le malvoisie avait coulé à flots : au dessert, on était fort gai, et l'on s'entretenait en riant de la grande révolution, que tout le monde sentait venir, et qui ne pouvait plus tarder à se consommer. Chacun souhaitait de la voir avant de mourir.

Seul, parmi les convives, un vieillard gardait le silence; c'était Cazotte. On l'interpelle; et alors, de sa voix grave :

« Messieurs, dit-il, vous verrez tous cette grande révolution, vous la verrez... Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober

au bourreau. Vous, monsieur de Chamfort, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir. Vous, monsieur Bailly, vous mourrez sur l'échafaud. Vous, monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud. » — « Nous autres femmes, dit alors la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses de n'être rien dans les révolutions. » — « Vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, et les mains liées derrière le dos. » — « Vous verrez qu'il ne me laissera pas même un confesseur. » — « Non, Madame; le dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera le Roi de France ! »

Lorsque la Révolution qu'il avait prévue éclata, Cazotte resta fidèle à ses anciennes liaisons, à ses vieilles amitiés. Il combattit la Révolution de toutes ses forces. Il témoigna sa douleur à ses amis, et, dans les lettres qu'il écrivit à l'intendant de la liste civile, il offrit à la famille royale ses terres, sa fortune, ainsi que le secours de sa plume et de ses talents.

Cette correspondance perdit le vieillard. Après le 10 août, elle fut trouvée dans les papiers de l'intendant. Le Comité de salut public fit arrêter Cazotte, ainsi que sa fille Élisabeth; celle-ci ayant spontanément déclaré qu'elle avait écrit les lettres incriminées. L'espoir de la courageuse jeune fille ne fut point déçu, car elle entra dans la prison de l'Abbaye, en même temps que son père, et elle put rester à ses côtés.

Au milieu de la nuit, Cazotte fut conduit devant le féroce Maillard.

Cet homme, surnommé Tape-Dur, avait égorgé le matin un grand nombre de personnes aux Carmes; maintenant il s'était transformé en juge à l'Abbaye. Il condamnait à mort tous ceux qui comparaissaient devant son tribunal, et la peine suivait immédiatement la sentence. On s'emparait de la victime, on la poussait dans la cour, et les égorgeurs la massacraient.

On entendait encore les gémissements de la dernière victime, lorsque Cazotte fut mis en présence de Maillard. Mais, en ce moment, un cri terrible retentit dans la salle. C'est Élisabeth qui appelle son père et traverse la foule. Elle s'est frayé un passage, et la voici, pâle, échevelée, haletante, qui enlace de ses bras son vieux père.

Maillard avait prononcé la fatale sentence, et la porte de la cour s'ouvrait déjà; mais la jeune fille tient son père embrassé. « Tuez-moi, s'écrie-t-elle, mais épargnez mon père, mon bon père ! »

A cette vue, le peuple s'attendrit, et les bourreaux eux-mêmes sont émus. Ils suspendent un instant leur œuvre sanglante et s'approchent. Leurs femmes, qui, tout à l'heure encore, assistaient impassibles au massacre de tant de victimes, s'intéressent au vieillard et veulent le sauver. Elles embrassent la jeune fille, et les hommes serrent sa main de leur main maculée de sang. On acclame le vieillard et sa fille, on les met en liberté, malgré les fureurs de Maillard, et on les reconduit en triomphe à leur demeure.

Hélas ! cette liberté fut de courte durée pour Cazotte. On fit de nouveau comparaître le vieillard. Il était accusé d'avoir conspiré contre la nation. Sa correspondance fut lue tout entière. Nous l'avons dit, elle contenait les preuves irrécusables de son attachement à la famille royale.

Son procès dura trois jours et trois nuits. C'est en vain que son avocat émeut les juges et l'auditoire, c'est en vain qu'il rappelle que le peuple a déjà acquitté l'accusé ; les pièces parlent trop haut. Si aimer le roi et vouloir le sauver était un crime digne de mort, Cazotte devait mourir.

Laveau présidait le tribunal. Après avoir prononcé la peine de mort, il ajouta : « Vieillard, envisage la mort sans crainte, et plains ceux qui sont » forcés de te condamner. Il ne suffit pas d'être bon fils, bon époux et bon » père, il faut encore être bon citoyen. Tu fus *initié*, la mort ne saurait » effrayer un homme comme toi. »

Cazotte demanda une plume et du papier et écrivit : « O ma femme, ô mes enfants ! ne m'oubliez pas !... »

Puis, il marcha d'un pas tranquille à l'échafaud. Ses yeux bleus avaient conservé toute leur douceur, ses cheveux blancs tombaient en boucles sur ses épaules, et son beau visage était empreint d'une parfaite sérénité. « Je » meurs, dit-il en montant l'escalier, je meurs comme j'ai vécu : Fidèle à » Dieu et au Roi. » Il dit, et sa tête tomba.

ARNOLD BOSCOWITZ.





## VERGNIAUD

D'après Bonneville.

Dessiné par Boulay, gravé par Hildibrand.



## VERGNIAUD



Le groupe des Girondins, à l'Assemblée législative et à la Convention, m'a toujours paru merveilleusement fait pour le plaisir des yeux et les délices de l'esprit. Ces politiques élégants et lettrés, ces enthousiastes pleins de scepticisme, ces voluptueux patriotes, ces chevaliers républicains à la belle démarche, à la voix brillante, au regard spirituel et ardent, réconcilieraient aisément tous les artistes avec leurs ennemis éternels les hommes d'État, si ceux-ci prenaient toujours pour modèles les Vergniaud et les Guadet, les Brissot et les Gensonné, les Ducos, les Barbaroux, les Valazé, les Fonfrède. On dirait vraiment, à les bien considérer, qu'ils ne se sont mêlés à la Révolution que pour fournir aux peintres de beaux sujets de tableaux et aux auteurs dramatiques d'admirables sujets de tragédie. Donnez-moi un Delaroche de génie : quel superbe hémicycle de Girondins ! Supposez un Casimir Delavigne à la hauteur d'un demi-Corneille : quel magnifique drame de Girondins ! Les femmes et les enfants, c'est-à-dire la plupart des hommes, applaudiraient à la pièce et battraient des mains devant le tableau.

La Gironde n'aurait-elle donc été qu'une œuvre d'art, et Vergniaud, le chef des Girondins, qu'un grand artiste ?

Ce qui fait juger sévèrement les Girondins, ce qui les fait même condamner en souriant par les esprits politiques, c'est qu'ils ont accepté ou choisi pour

chef un homme comme Vergniaud. Pourquoi l'ont-ils choisi, en effet, ou subi? Vergniaud n'avait ni la gravité de Brissot, ni l'élan de Guadet, ni la grâce d'un Ducos ou d'un Barbaroux; mais il résumait en lui les éclatantes qualités, et surtout, les défauts de la Gironde tout entière. Aussi l'aimait-on plutôt qu'on ne le servait : il n'avait point d'autorité sur ses amis, car il n'avait point de doctrine, et point de volonté politique. Il était leur chef, parce que son éloquence les charmait, et que l'éloquence semblait alors l'unique souveraine de l'opinion.

Madame Roland, la seule tête virile du parti, ne s'est jamais trompée sur le caractère du brillant orateur, qu'on a quelquefois osé comparer à Mirabeau. « Il fut peut-être, dit-elle dans ses *Mémoires*, l'orateur le plus éloquent de l'Assemblée... Il n'improvise pas comme Guadet; mais ses discours préparés, forts de logique, brûlants de chaleur, pleins de choses, étincelants de beautés, soutenues par un très-noble débit, se faisaient lire encore avec un grand plaisir... Cependant je n'aime point Vergniaud; je lui trouve l'égoïsme de la philosophie; dédaignant les hommes, assurément parce qu'il les connaît bien, il ne se gêne pas pour eux; mais alors, il faut rester particulier oisif; autrement la paresse est un crime, et Vergniaud est grandement coupable à cet égard. Quel dommage qu'un talent tel que le sien n'ait pas été employé avec l'ardeur d'une âme dévorée de l'amour du bien public et la ténacité d'un esprit laborieux! » Le portrait de Vergniaud n'est pas flatté : il serait plutôt sincère qu'exact; c'est la passion qui dessine et qui peint, c'est la passion qui juge, et une passion aigrie par de cruelles déceptions. Ah! si cette Parisienne énergique avait pu souffler son âme de Pygmalion à ces belles Galathées de la tribune, toujours inclinées vers les saules de leur province!

Vergniaud, comme tous les Girondins, demeura éternellement provincial. Le spectacle de Paris ne lui apprit rien, ni à lui ni à ses amis. Né à Limoges, mais devenu homme à Bordeaux, il arriva complet et parfait à l'Assemblée législative. Je ne sache pas que son caractère de créole, plein de nonchalance et de brusques réveils, ait été jamais modifié ou retrempé par les événements. Son éloquence à grands gestes, à mouvements antiques, à périodes cicéroniennes, coupées d'exclamations, son éloquence elle-même ne changea pas plus que son immuable habit bleu à basques pendantes et à collet renversé. Tant que les luttes politiques eurent pour unique théâtre

la salle de l'Assemblée, tant que le duel se poursuivait sur une estrade oratoire, entre ce qu'on appelait la Nation et ce qu'on appelait la Royauté, l'éloquence des Girondins, et par conséquent celle de Vergniaud, suffit amplement à la Révolution. Le président Vergniaud, dans la plus noble attitude, se levait alors, aux applaudissements de la Gironde tout entière, pour imposer silence aux commentateurs du *veto* royal. Dans une sonore prosopopée, il s'adressait au Monarque lui-même : « O Roi, vous avez cru sans doute, comme le tyran Lysandre, qu'il fallait amuser les hommes par des serments!... » Mais Paris grondait derrière l'Assemblée, et le Roi, menacé par le peuple, venait demander asile à l'orateur qui l'avait traité de Lysandre; celui-ci proposait aussitôt la destitution des ministres, la suspension du Roi, et la convocation d'une Convention nationale.

Une fois le Roi conduit au Temple, et la Convention nommée, il est évident que les Girondins sont perdus. Vergniaud s'imagine-t-il qu'on le laissera paisiblement régler, avec ses amis, la forme d'une République élégante, oratoire, généreuse et pure, ayant pour devise une de ses sentences favorites : « *Potius mori quam fœdari?* » Voici Danton avec son terrible et logique mot : « De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace! » Voici Marat à son tour portant à la tribune l'éloge des septembriseurs. Que répond Vergniaud? un fragment d'élégie : « Qu'il est pénible pour moi de remplacer à cette tribune un homme tout dégouttant de sang, de fiel et d'envie!... » L'élégie est courageuse pourtant, et mêlée d'apostrophes dithyrambiques. Jamais le courage personnel n'a manqué ni aux Girondins, ni à Vergniaud. Louvet, un Girondin, ose accuser Robespierre; Vergniaud s'écrie, dans un beau discours, qui est, à son insu, l'oraison funèbre de la Gironde :

« Nous marchons de crimes en amnisties, et d'amnisties en crimes... On a vu se développer cet étrange système de liberté, d'après lequel on vous dit : « Vous êtes libres, mais pensez comme nous, ou nous vous dénonçons aux vengeances du peuple; vous êtes libres, mais courbez la tête devant l'idole que nous encensons, ou nous vous dénonçons aux vengeances du peuple; vous êtes libres, mais associez-vous à nous pour persécuter les hommes dont nous redoutons la probité et les lumières, ou nous vous dénonçons aux vengeances du peuple! Citoyens, il est à craindre que la Révolution, comme Saturne, ne dévore tous ses enfants... »

Cette célèbre prophétie commença plus brusquement à se réaliser que ne s'y attendait le prophète lui-même. Dès que la République fut proclamée une et indivisible, les Girondins furent accusés de fédéralisme. De cette accusation à l'arrestation, il n'y avait que l'intervalle d'un vote et d'un décret. L'impassible Vergniaud, se jugeant encore inviolable, disait naïvement, comme dit plus tard Danton : « Ils n'oseraient ! » Arrêtés le 31 mai, les Girondins attendirent cinq mois l'ouverture du procès. Commencés le 26 octobre, les débats furent terminés le 30, par un arrêt de mort, qui fut exécuté le lendemain.

A la prison des Carmes, à l'Abbaye, à la Conciergerie, devant les juges, devant l'échafaud, Vergniaud, philosophiquement paré pour la mort, ne laissa jamais fléchir son courage, qui garda toujours les dehors de la plus parfaite insouciance. Il ne ricanait pas, comme Ducos et Fonfrède ; il ne priait pas, les yeux au ciel, comme Fauchet ; il n'esquiva pas la guillotine, comme Valazé, par un coup de poignard furtif. Dédaigneux du supplice, il en attendait l'heure, comme s'il eût attendu la consécration de sa gloire et les applaudissements de la postérité. Quoi qu'en ait pu dire M. de Lamartine, il comptait plus sur l'immortalité de son nom que sur l'immortalité de son âme.

Vergniaud croyait à la gloire autant qu'un orateur grec ou romain. Pendant son séjour à la Conciergerie, on lui amena un de ses neveux qui, effrayé des cheveux en désordre, de la barbe hérissée, des habits déchirés de son oncle, refusa d'abord de l'embrasser. Vergniaud prit l'enfant dans ses bras, et lui dit : « Regarde-moi bien, quand tu seras homme, tu diras que tu as vu Vergniaud, le fondateur de la République, dans le plus beau temps et le plus glorieux costume de sa vie : celui où il souffrait la persécution des scélérats, et où il se préparait à mourir pour les hommes libres. »

Croyait-il en mourant que la République était fondée ? Non, certes : il eût pu l'affirmer, par vanité d'acteur et d'orateur ; mais, comme philosophe, il doutait. La veille du jour de son exécution, si nous en croyons M. de Lamartine, qui appelle en témoignage un ami de Brissot, l'abbé Fauchet, le chef des Girondins salua de ces paroles suprêmes ceux qui allaient mourir avec lui : « Mes amis, en greffant l'arbre, nous l'avons tué ; il était trop vieux : Robespierre le coupe. Sera-t-il plus heureux que nous ? Non, ce sol

est trop léger pour nourrir les racines de la liberté civique, ce peuple est trop enfant pour manier ses lois sans se blesser. Il reviendra à ses Rois comme l'enfant revient à ses hochets. Nous nous sommes trompés de temps en naissant; et, en mourant pour la liberté du monde, nous nous sommes crus à Rome, et nous étions à Paris! Mais les révolutions sont comme ces crises qui blanchissent en une nuit la tête d'un homme : elles mûrissent vite les peuples. Le sang de nos veines est assez chaud pour féconder le sol de la République; n'emportons pas avec nous l'avenir, et laissons l'espérance au peuple, en échange de la mort qu'il va nous donner. » Si ce ne sont pas là les propres paroles de Vergniaud, c'en est au moins le sens et le mouvement. L'abbé Lambert a dû transmettre fidèlement à M. de Lamartine une pensée que la fantaisie du poète a librement interprétée. Ayant ainsi réglé ses comptes avec une nation indigne de le comprendre, ayant ainsi dit son fait à l'humanité ignorante ou ingrate, Vergniaud songea à laisser un souvenir à une jeune fille qui devait, dit-on, être sa femme. Au moment de la funèbre toilette, il remit à l'un des assistants sa montre, où il avait gravé, avec la pointe d'une épingle, une date : 30 octobre, et deux chiffres enlacés.

Les charrettes arrivèrent devant la Conciergerie. Il monta dans la dernière, fut supplicié le dernier. Ses compagnons étaient morts en chantant la *Marseillaise*. Il gravit les marches de l'échafaud en terminant le chant par ces paroles :

Allons, enfants de la patrie,  
Le jour de gloire est arrivé...

L'idée de gloire le poursuivait et le berçait, jusque sur le seuil de l'infini.

HIPPOLYTE BABOU.

---

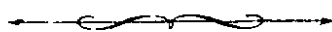


BAILLY

D'après Bonneville.

Dessiné par Ch. Vernier, gravé par Hildibrand.

## SYLVAIN BAILLY



Si l'élévation du cœur, si un courage toujours égal, si un savoir profond, si un dévouement absolu à la chose publique, suffisent pour illustrer un homme et en faire un citoyen éminent, on doit regarder Bailly comme une des gloires les plus pures de la Révolution.

En effet, dès le premier coup d'œil que l'on jette sur cette époque si féconde en grands crimes et en grandes vertus, on voit se détacher de la foule des acteurs la figure austère de cet homme, dont le mérite a été tantôt exalté, et tantôt rabaissé par les représentants des deux principes qui se disputent l'empire du monde.

Jean-Sylvain Bailly naquit à Paris en 1736. Son père, qui était conservateur des tableaux du Louvre, passait aussi pour un des hommes les plus spirituels de son temps. Léger et dissipé, il négligeait l'instruction de son fils, et se bornait à lui donner quelques leçons de dessin. Mais l'enfant suppléait lui-même à ce que l'éducation paternelle avait de défectueux. Quoique tout jeune encore, il se sentait irrésistiblement entraîné vers les études sérieuses. Pour satisfaire à cet instinct, il s'adressa à Moncarville, qui lui enseigna les mathématiques, et se complut à cultiver l'esprit de l'enfant, dont les aptitudes précoces l'étonnaient.

Bailly avait à peine seize ans, quand il essaya de travailler pour le

théâtre. Sa première tentative fut une tragédie, intitulée *Clotaire*, et dont le sujet conduisit l'auteur à exposer les souffrances qu'un peuple courroucé fait subir à un maire de Paris. N'est-ce pas un spectacle à la fois curieux et touchant que cet enfant qui, dès ses premiers pas dans la vie, prédit le sort dont il sera victime?

Le comédien Lanoue, à qui Bailly avait soumis ses premiers essais, les ayant trouvé trop médiocres pour encourager son jeune ami, celui-ci jeta au feu *Clotaire* et une autre tragédie qu'il avait composée. C'était, je crois, une *Iphigénie en Tauride*.

Après cet acte héroïque, Bailly se livra tout entier à l'étude de l'astronomie. Comme il demeurait au Louvre chez son père, il transforma en observatoire une des croisées de l'étage supérieur, et, à partir de ce moment, il entreprit cette longue série d'observations qu'il poursuivit avec un zèle incessant, malgré sa santé chancelante et l'insuffisance de ses instruments.

L'abbé Lacaille, un des plus célèbres astronomes de l'époque, s'était rapproché de son jeune confrère, et les deux observateurs mirent en commun leurs grandes aptitudes pour achever des travaux qui font l'admiration de ceux qui sont appelés à les étudier.

Élu membre de l'Académie des sciences à l'âge de vingt-six ans, Bailly développe une activité prodigieuse. Il publie un *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter*, essai que l'on considère avec raison comme une des plus belles choses qu'ait produites l'astronomie moderne. Après cet ouvrage, qui eût suffi pour illustrer son nom, Bailly fit paraître une *Histoire générale de l'Astronomie*, œuvre monumentale, qui restera dans tous les temps. Un grand nombre d'autres ouvrages moins étendus furent insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, et obtinrent un succès aussi brillant que mérité. Enfin, en 1785, Bailly reçut la plus honorable récompense de ses utiles et nombreux travaux : il fut nommé membre des trois Académies.

Les confrères de Bailly avaient souvent recours à ses lumières, et on lui confiait volontiers la tâche, parfois ardue, de rédiger les rapports des commissions dont il faisait partie. Parmi ces rapports, nous citerons celui où Bailly réfute les idées de Mesmer. Comme, à cette époque, tout Paris s'intéressait au magnétisme, ce travail fit retentir le nom de Bailly dans toutes les classes



de la société. Certes, aujourd'hui que des faits nouveaux sont venus confirmer les aperçus de Mesmer et débarrasser sa doctrine de ce qu'elle avait d'extravagant, les conclusions de Bailly n'ont plus de portée; toutefois, on ne saurait cesser d'admirer la science profonde et l'impartialité dont Bailly a fait preuve, dans ce rapport resté célèbre. Des travaux d'un ordre différent rendirent cher aux Parisiens le nom du savant astronome. Tels furent, par exemple, son travail sur les abattoirs, et, surtout, son rapport sur les hôpitaux de Paris, travail où Bailly laisse éclater tout ce que l'âme humaine peut contenir de sentiments élevés et de compassion éclairée.

C'est donc à tort que quelques historiens ont pensé que le nom de Bailly était peu familier au peuple de Paris, lorsque les assemblées des districts se formèrent, sur la convocation de Louis XVI. Comme la plupart des hommes scientifiques de son temps, Bailly avait senti le souffle de l'esprit nouveau pénétrer dans son sein. Lorsque, en sa qualité de bourgeois de Chaillot, il entra dans la salle des Feuillants, il regarda, — c'est lui-même qui le dit, — *comme un phénomène, d'être quelque chose dans l'ordre politique, simplement parce qu'il était citoyen.*

On procéda au scrutin, et le 12 mai 1789, Bailly fut nommé premier député de Paris par l'assemblée générale des électeurs.

Les députés de la capitale se rendirent à Versailles et siégèrent dans l'assemblée du Tiers. Bailly fut nommé président des Communes. En cette qualité, il se présenta devant le Roi à la tête d'une députation, chargée d'exprimer au monarque le désir des Communes de voir les États-généraux se réunir en une seule assemblée. Les membres du Tiers-État ne pouvaient parler au Roi qu'à genoux; Bailly refusa de se conformer à cette exigence humiliante. « Et si le Roi le voulait? » lui dit M. de Barentin. — « Et si vingt-cinq millions d'hommes ne le voulaient pas, répondit Bailly, où seraient les moyens de les contraindre? » Au sortir du château, quelques membres de la noblesse lui ayant demandé comment la députation avait été reçue : « Nous étions debout, répondit le président du Tiers, et le Roi n'était pas assis. »

Il faut se rappeler combien les esprits étaient exaltés, au moment où se réunissaient les États-généraux, il faut se reporter à cette époque de nouveauté, de passion et d'enthousiasme, pour bien saisir ce qu'il fallait de

force, de constance et de vertu, dans l'homme appelé à présider aux débats de la grande Assemblée. Dire que Bailly a suffi à cette tâche immense, c'est, croyons-nous, le ranger parmi les hommes les plus éminents que la France ait enfantés.

Les grandes qualités de Bailly, son courage, son sang-froid, la fermeté de son âme, lui avaient concilié le respect de tous les partis. Aussi, lorsqu'il eut cessé de présider l'Assemblée, celle-ci, sur la proposition du duc de La Rochefoucauld, nomma-t-elle une députation qui alla le remercier de sa belle conduite.

Et, lorsqu'après la prise de la Bastille, l'effervescence révolutionnaire eut brisé les liens qui maintenaient captives les passions haineuses et redoutables, on vit le député de Paris, par la seule puissance de sa vertu, apaiser les colères du peuple et ramener le calme dans les esprits. D'une voix enthousiaste, unanime, on le proclama maire de Paris.

A cette époque, Bailly était un homme d'une cinquantaine d'années. Ses traits étaient fortement accentués; sa chevelure était longue et touffue, mais elle laissait son front se développer librement, dans toute sa mâle beauté. Ses yeux se fixaient sur vous avec une expression de bonté, et il y avait dans toute sa personne je ne sais quoi qui commandait l'estime et le respect.

Le premier soin du magistrat fut d'assurer l'approvisionnement de la capitale. La disette désolait le royaume et, à la barbe même de Paris, des brigands enlevaient le blé que le maire avait acheté. Toutefois, Bailly fit preuve d'un zèle si grand, que les Parisiens l'appelèrent leur père nourricier. Jamais titre plus honorable ne fut plus péniblement acquis.

Bailly remplissait, depuis deux ans, les difficiles fonctions de maire dans la capitale, qu'agitaient des factions tumultueuses, lorsque le Roi et sa famille s'enfuirent du palais des Tuileries. On les arrêta à Varennes et on les reconduisit à Paris. Cet événement devait amener la chute et la mort de Bailly.

Tous les partis s'émurent. Pour la première fois, la république se posa en face de la monarchie. Le 17 juillet, le peuple se réunit au Champ de Mars, pour déposer sur l'autel de la patrie une pétition demandant la déchéance de Louis XVI. Bailly s'y rendit à la tête de la garde nationale. Il proclama la loi martiale et déploya le drapeau rouge. Le peuple lança

des pierres; la garde nationale fit une décharge en l'air; des pierres furent lancées de nouveau; cette fois, la garde nationale fit un feu meurtrier.

A partir de ce jour, les clameurs populaires s'élevèrent contre Bailly, qui dut abandonner la mairie, et céder sa place à Péthion.

Louis XVI avait péri sur l'échafaud, le sang coulait à flots, le tribunal révolutionnaire réclamait ses victimes. On appela l'ancien maire de Paris pour déposer comme témoin dans le procès de la reine Marie-Antoinette. Le cœur de l'homme de bien se souleva devant les choses hideuses que le Dauphin était censé avoir déclarées. Et, mis en présence de Marie-Antoinette, le vénérable magistrat, bravant la mort que, par cet acte, il appela sur lui, s'incline avec respect devant la Reine outragée.

Bientôt après, Bailly comparut à la barre du tribunal révolutionnaire. Il était accusé d'avoir favorisé l'évasion du Roi et d'avoir fait tirer sur les attroupements du Champ-de-Mars. Malgré l'innocence de Bailly, qui était évidente, on le condamna à mort. Quand on lui demanda s'il avait quelques observations à faire sur l'application de la peine, il répondit : « J'ai toujours exécuté la loi, je saurai m'y soumettre, puisque vous en êtes l'organe. »

Rentré à la Conciergerie, à la veille même de son supplice, Bailly resta calme et grand. Un de ses compagnons de captivité s'approcha de lui en pleurant, et lui dit : « Pourquoi nous avoir laissé entrevoir la possibilité de votre acquittement? Vous nous trompiez donc? » — « Non, lui répond le héros; je vous apprenais à ne jamais désespérer des lois de votre pays. » Bailly dormit, comme à l'ordinaire, d'un sommeil paisible. Il se leva de bonne heure et prit deux tasses de café. Puis, s'adressant à ses amis qui sanglottaient : « Calmez-vous, j'ai un voyage assez pénible à faire, et je me défie de mon tempérament. Le café excite et ranime. J'espère maintenant que j'arriverai convenablement au bout. » Il prit ensuite congé des personnes qui l'entouraient, et, accompagné du bourreau, il monta sur la charrette, avec le même calme qu'il avait montré dans toutes les phases de sa glorieuse existence. Lorsqu'il arriva au Champ-de-Mars, où l'on avait élevé son échafaud, la foule ameutée ne voulut point que ce champ de la Fédération fût souillé du sang de celui qu'elle accablait de sinistres imprécations, mais qu'une génération plus éclairée devait ranger parmi les gloires de la France. On démonte l'échafaud, on le transporte ailleurs, on le remonte, au milieu des clameurs du peuple.

Le vieillard reste impassible au sein du tumulte. Il contemple, avec une sérénité divine, les ouvriers qui travaillent à son échafaud et les flots populaires qui grondent et qui s'agitent autour de lui. Tandis que l'âme du martyr reste paisible, son corps frissonne, sous l'action prolongée d'une pluie fine et pénétrante. Un des bourreaux s'en aperçoit et lui dit : « Bailly, tu trembles ? » — « Mon ami, j'ai froid, » répond doucement Bailly. Puis, d'un pas tranquille, il monte sur l'échafaud, et sa tête tombe.

Telle a été la mort de cet homme, qui resta toujours dans la voie où la vertu le sollicitait, comme gravitent éternellement, autour du soleil, ces corps célestes qu'il avait si bien étudiés.

ARNOLD BOSCOWITZ.

---

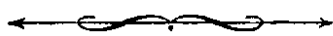


LE DUC D'ORLÉANS (PHILIPPE-ÉGALITÉ)

D'après Bonneville.

Dessiné par Ch. Vernier, gravé par Barbaut

## PHILIPPE-ÉGALITÉ



Il est difficile de formuler un jugement définitif sur ce duc d'Orléans qui s'appela Philippe-Égalité. Ce qu'on peut dire tout d'abord, c'est qu'il a été défendu et attaqué sans mesure. Si l'on veut exprimer sur son compte une opinion qui ait chance d'être confirmée, il faut prendre ce *juste milieu* qui, à propos des hommes et des choses politiques, trop facilement dénaturés et défigurés par le choc des passions contraires, est encore, sinon la vérité elle-même, du moins ce qui en approche le plus. La vie de Philippe d'Orléans explique sa mort, et, jusqu'à un certain point, sa mort absout sa vie. Un fait douloureux et trop significatif domine l'une et l'autre : c'est son vote homicide dans le procès du Roi, vote qu'il pouvait éviter et qui le rendit également méprisable pour ses amis et ses ennemis. Certes, le premier sentiment qu'inspire un crime qui parut tel à Robespierre lui-même est celui d'une juste indignation. Cependant, peut-être pour l'apprécier sans étonnement sinon sans horreur, n'a-t-on pas assez tenu compte des circonstances qui l'ont précédé. On n'a pas assez analysé les motifs divers qui le provoquèrent à brûler ainsi ses vaisseaux, et à donner à la Révolution un gage qui l'épouvanta elle-même. On a tout ramené à la haine. Il eût été plus exact de tout ramener à la peur, qui rend bien plus féroce que la haine. Pour nous, tout bien compté, c'est moins par la colère que nous

punirions cette dernière et inutile lâcheté que par une méprisante pitié. Le duc d'Orléans subit dès les premiers jours une double fatalité : celle de son caractère et celle des événements. C'est par son caractère et par les événements qu'il faut s'expliquer sa conduite. L'excuser est impossible, la justifier exécrable. Chercher à la comprendre et à la faire comprendre, est œuvre philosophique, plus féconde et plus efficace, comme enseignement, que la flétrir. Ceux qui jugent le duc d'Orléans sans se placer dans le milieu où il dut s'agiter remplissent incomplètement le devoir de l'historien et du moraliste. Être incomplet, en histoire et en morale, c'est être injuste. Ne nous y exposons pas, et du résumé, du procès-verbal de sa vie, tirons un acte d'accusation, qui n'en sera ni moins énergique ni moins salulaire, parce qu'il accordera des circonstances atténuantes à cet homme plus curieux qu'ambitieux, plus vain que perfide, plus faible que méchant, plus dupe que fripon. Comme son aïeul le Régent, Philippe-Égalité fut plus un fanfaron de vices qu'un vicieux, plus un fanfaron de crimes qu'un criminel : il n'acheva jamais rien, ni le mal ni le bien. Incapable de grandes vertus, il le fut encore plus de grandes passions. Son âme est une réunion d'imperfections, sa vie est une suite de maladresses. Il ne sut profiter d'aucune des situations où le plaçaient sa vanité et son inconstance. Il ne sut réussir à rien, ni à régner, ni à vivre. Il n'y a que sa mort, froide, digne, calme, sans noblesse, mais du moins sans bassesse, qu'il n'ait point manquée tout à fait. Il ne lui restait que cette occasion de se déshonorer complètement. Il sut du moins l'éviter, et mourut comme un homme, après avoir vécu tantôt comme un fou, tantôt comme un sot.

Louis-Philippe, duc d'Orléans, était né à Saint-Cloud, le 13 avril 1747. Il porta d'abord le titre de duc de Montpensier, et, à la mort de son aïeul, il prit celui de duc de Chartres. Il fut élevé avec beaucoup de soin par le comte de Pons-Saint-Maurice, et, de bonne heure, témoigna de cet esprit d'imprévoyance et d'inconstance qui devait en faire le jouet de toutes les nouveautés. Il épousa, le 5 avril 1769, Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre. Vicieux, étourdi, intéressé, la mort précoce et déplorable de son beau-frère, compagnon de ses débauches, le laissa maître d'une grande fortune, aux dépens d'une réputation déjà flétrie par le soupçon. Il avait déjà le goût de la popularité, inné dans sa maison. Cette situation

équivoque lui en créa le besoin, et il ne tarda pas à lui faire ces sacrifices qui devaient aller de l'abandon des préjugés, puis des devoirs de son rang, à celui même de son honneur.

En 1771, le frondeur, qui s'était mis à la tête des esprits forts de la mode, et n'avait déployé que dans les parties de jeu, les courses de chevaux et les séances de franc-maçonnerie, le facile courage de son opposition, se rallia à ce parti plus dangereux, qui dissimulait, sous leur forme constitutionnelle, les principes radicaux, puisés à l'école anglaise. Il afficha le scepticisme en matière de philosophie, l'incrédulité en matière de religion, le cynisme en matière de morale, et, en matière de gouvernement, cette indépendance qui, dans sa situation, ne pouvait que dégénérer en rébellion. La protestation contre le coup d'État du chancelier Meaumeu témoigne, à la fois, de son hostilité et de son imprévoyance. Ce coup d'État n'était qu'un coup d'autorité, rendu nécessaire par l'abus que le Parlement faisait de privilèges qu'il avait usurpés sur les États-Généraux. Le duc d'Orléans ne comprit pas et aurait dû comprendre qu'en cassant les magistrats rebelles, qui refusaient de rendre la justice, et entravaient sans cesse la marche du gouvernement, le Roi usait à la fois de son droit de commandement et de son droit de légitime défense. Mais déjà la royauté était impopulaire, même quand elle avait raison. La place d'un duc d'Orléans n'en était que moins parmi ses ennemis. Rappelé par Louis XVI, en même temps que le Parlement, d'un exil qu'il avait plus mérité que lui, le duc d'Orléans chercha, avec un empressement plus frivole que généreux, à se faire, par les succès militaires, un point d'appui dans l'opinion, que les conflits parlementaires avaient cessé de passionner. Plus avide des charges que de leurs devoirs, et d'honneurs que d'honneur, il brigua la survivance du titre de grand-amiral qu'avait son beau-père. Mais il n'obtint qu'un commandement sur la flotte du comte d'Orvilliers. Au combat d'Ouessant, il combattait à l'arrière-garde, escadre bleue, sous la surveillance du brave amiral Lamotte-Piquet (27 juillet 1778). Il est probable qu'il s'y comporta en prince. Mais il ne s'y montra ni général, ni soldat. Il n'eut ni le mérite de réussir, ni celui d'échouer avec éclat. Les uns le calomnièrent, les autres l'exaltèrent.. Mais de ce conflit d'opinions naquit le doute; le doute, si défavorable aux princes, qu'il vaut peut-être mieux pour eux revenir d'un combat jugés incapables, que soupçonnés lâches. L'opinion publique a



d'inexorables délicatesses, et ne supporte point l'incertitude. C'est cette incertitude, dans laquelle la nation fut constamment à propos de Philippe d'Orléans, qui explique les vicissitudes de sa popularité, et ces vicissitudes expliquent aussi les efforts, longtemps complaisants, enfin désespérés, qu'il fit pour gagner cette faveur qui lui échappait sans cesse. D'une imprudence à une faute et d'une faute à un crime, quand on est prince, il n'y a qu'un pas. Les grands ne commettent pas de petites inconséquences. D'eux tout porte, et devient fatalement un exemple qui, en exagérant leur image, les force à s'y conformer. Il est juste de mentionner, parmi les causes qui poussèrent le duc d'Orléans à la résistance et bientôt à l'attaque, les injustices d'une cour qui jouissait trop de ces échecs, pour ne pas chercher à en multiplier les occasions ou à en envenimer les conséquences. Il est certain que la disgrâce qui suivit de près l'affaire d'Ouessant, fut moins due à une incapacité que rien n'atteste, qu'à ces applaudissements d'une populace enthousiasmée qui semblait ne les prodiguer au duc d'Orléans que pour en mieux faire sentir l'absence au Roi, et surtout, à la Reine. Quoi qu'il en soit, Marie-Antoinette signifia elle-même au duc, à son retour, un ordre du Roi qui lui fermait cette carrière maritime dans laquelle il brûlait de prendre sa revanche. S'il se fût montré absolument incapable d'y parvenir, soit par défaut d'intelligence, soit par défaut de courage, nul doute qu'on eût mis moins d'empressement à lui en refuser les moyens. Le duc d'Orléans, qui aspirait à l'amiralat, ne se vit pas sans colère créé colonel-général des hussards, et cette charge dut lui sembler moins une faveur qu'une ironie. Il s'éloigna ostensiblement de la cour, et commença, contre le gouvernement et surtout contre la Reine, cette guerre sourde d'épigrammes et de calomnies, d'autant plus acharnée, qu'il n'y voyait peut-être que de justes représailles. Lors de l'Assemblée des Notables, tous ces griefs auxquels se joignait la cession forcée du château de Saint-Cloud, qu'il affectionnait spécialement, aigrirent jusqu'à la haine le mécontentement du duc d'Orléans qui, le 19 novembre 1787, osa poser carrément, vis-à-vis du Roi, son antagonisme, en protestant contre l'enregistrement de mesures d'une telle nécessité et d'une telle importance que Louis XVI était venu en personne le demander au Parlement. Cette manifestation, aussi inconvenante qu'inopportune, fit exiler à Villers-Cotterets le prince qui s'en était fait le chef et les conseillers qui s'en étaient faits les

auxiliaires. Le 23 mars 1778, il rentra dans la capitale, grâce à des démarches qu'on avait attendues, et dont il sentit à la fois cruellement la nécessité et l'humiliation.

A la seconde assemblée des Notables, le duc d'Orléans, qui présidait le troisième bureau, se montra encore plus hostile que dans la première. Lors de la convocation des États-Généraux, il brigua le mandat de député, et choisit celui du bailliage de Crespy, le plus exigeant en matière de réformes, et le plus avancé en matière d'opinions. Dès ce moment, il se formait un parti d'Orléans, centre de ralliement des mécontents et des ambitieux prêts à tout, et couvrant leurs projets de renversement du masque d'un dévouement particulier; le duc se laissa prendre à ces protestations, à ces illusions, à ces espérances, et il mit une sorte de puérile ostentation à jouir de cette popularité qui le vengeait des mépris de la cour. Quant à diriger son parti, on peut dire que déjà il ne faisait que le suivre, sans trop savoir où il allait. L'orgueil de son rôle lui suffisant, il en laissa à d'autres les projets et les profits. A la procession solennelle qui eut lieu à Versailles, la veille de l'ouverture des États-Généraux (4 mai 1789), il se mêla avec affectation aux députés du Tiers. Son triomphe bruyant fut tel, et il le savoura si insolemment, que la Reine fut prête à s'évanouir, de colère et de douleur, en se voyant privée, pour un tel rival, des acclamations qu'elle espérait. Dès les premières séances, le duc, fidèle à son rôle, vint, avec quarante des autres membres de la noblesse, se réunir au Tiers, devenu Assemblée nationale. Il refusa d'en être le Président. Le 12 juillet, le peuple promena dans les rues son buste et celui de Necker. Ce fut du jardin du Palais-Royal que partirent, deux jours après, les colonnes populaires qui allèrent prendre possession de la Bastille. Tous ces faits sont significatifs. Il est certain que durant la première partie de la Révolution, si le duc ne fut pas le chef de la démagogie, il en fut le drapeau. Une femme, qui l'a beaucoup connu, puisqu'elle fut sa maîtresse, et à laquelle son amitié n'enlève rien de sa sincérité toute royaliste, miss Elliott, le peint à ce moment, incertain, étonné, ne sachant quel parti prendre, faisant à la fois des avances au peuple et à la cour, qui eut le tort de le repousser cruellement et de consommer par l'humiliation une séparation, qui ne fut implacable que depuis janvier 1792. A partir de ce moment, les passions, des

deux côtés, étaient tellement excitées, que de part et d'autre, on était prêt à tout pour se venger. Malheureusement, pour le Roi et pour la royauté, le duc d'Orléans avait en ce moment un parti puissant, qui exagéra les offenses, qui aigrit les griefs, qui le poussa à des éclats tels qu'il n'y avait plus de retour possible. Il faut lire, dans miss Elliott, pour avoir une idée de cette tyrannie de ses amis, le détail de la participation du duc, si exagérée par son parti lui-même, aux funestes événements des 5 et 6 octobre, et du Champ-de-Mars. Il est certain que si le duc d'Orléans eût pu être convaincu de conspiration flagrante et pris, comme on dit, la main dans le sac aux émeutes, il était encore possible de le punir, au moins par le scandale. La procédure du Châtelet n'aboutit point à ce résultat. Il prouva son alibi et établit qu'il était à Monceaux, du 3 au 6 octobre. Tout cela n'empêche point qu'il demeure solidaire des fautes et des crimes mêmes, par lesquels ses amis et ses familiers, les Laclos, les Biron, les Talleyrand, Mirabeau, et à un moment, Danton lui-même, cherchèrent à lui faire un chemin au trône. Ce chemin, était-il capable de le suivre?

Le duc d'Orléans, homme faible, inconstant, était amoureux de madame de Buffon, plus que du pouvoir, et se dérobaient sans cesse par ses vices à son crime, a dit Rivarol. Quoi qu'il en soit, et c'est là le moment où il faut voiler cette image d'un crêpe, comme à Venise l'image des doges indignes, le duc d'Orléans, qui s'appelait Philippe-Égalité depuis le mois de septembre 1792 et avait été ainsi baptisé révolutionnairement comme avec le sang des massacres, le duc d'Orléans vota la mort du Roi, lui qui pouvait se récuser si noblement et si impunément. Ce jour-là, jour de honte et d'opprobre pour le sang d'Orléans, il put paraître à jamais coupable d'avoir fait tout ce qu'il avait laissé faire. Pouvait-on calomnier un homme que les sans-culottes eux-mêmes méprisaient ouvertement? Bientôt sa présence devint importune. Ce reproche, ce remords vivant fatiguèrent la vue de ceux qui, dans Louis XVI, avaient en vain cherché à avilir le nom des Bourbons, mais qui n'y avaient que trop réussi dans Égalité. La main de ce renégat, de ce parjure, de ce Judas de la royauté fit honte à la Révolution elle-même. On suppléa vite par la guillotine à l'oubli de cet homme, qui s'obstinait à vivre et négligeait de se pendre. Il fut arrêté le 7 avril, impliqué, tant bien que mal, dans le procès de la Gironde, accusé de relations criminelles avec

Mirabeau et Dumouriez, accusé surtout de ce crime d'aspirer à la royauté, dont rien ne pouvait le laver, pas même le sang de Louis XVI. Philippe-Égalité, à ce moment suprême, redevint le duc d'Orléans. Soit qu'il sentît la justice de cette expiation suprême, soit qu'il estimât sa vie trop peu de chose pour la défendre contre de si indignes adversaires, il se fit de la résignation méprisante de son attitude une sorte de dignité. Le dégoût des hommes et de la vie avait saisi à un tel point ce prince usé par toutes les expériences, qu'il semblait pressé d'en finir. Passant dans la rue Saint-Honoré, il sentit à peine, à la vue du Palais-Royal, ce raffinement de son supplice. Il jeta un regard sec sur son ancienne demeure, et aux huées de la populace il répondit avec un geste de mépris par ces mots : « Ils m'applaudissaient autrefois ! » exprimant ainsi moins le regret que le dédain de cette popularité perdue. Descendu de la charrette et monté sur le plancher de la guillotine, les valets du bourreau voulurent tirer ses bottes, étroites et serrées à ses jambes : « Non, non, leur dit-il avec sang-froid, vous les tirerez plus aisément après. Dépêchons-nous, dépêchons-nous ! » Ce furent ses dernières paroles.

M. DE LESCURE.





## BARNAVE

D'après Bonneville  
Dessiné par Boulay, gravé par Barbant.

## BARNAVE



Si l'on cherchait à personnifier dans une individualité éclatante la grande Assemblée qui, en 1789, ouvrit à la France l'ère des temps nouveaux, ce serait dans la figure résolue et accentuée de Barnave, dans son âme droite, dans son éloquence ferme et sobre comme la raison, qu'on verrait se refléter et se fixer les aspirations, les paroles, les actes des hommes qui, sans répudier la monarchie, résolurent, d'une volonté inébranlable, de lui donner pour assises la liberté et l'égalité, héritage imprescriptible des peuples. Le Tiers-État, probe, fier, intelligent, qui « n'était rien » et qui se sentait le droit « d'être tout, » se reconnut tout entier dans ce jeune député de vingt-sept ans, qui entra dans la vie comme lui dans un nouvel avenir, et dont la parole nette, le front haut, le regard assuré affirmaient en quelque sorte la justice et le triomphe de sa cause. « Barnave, disait Mirabeau mourant, est un jeune arbre qui deviendra un mât de vaisseau. » — C'était compter sans la hache révolutionnaire! — Son éloquence ne fut pas seulement une rhétorique supérieure et cachée sous un art merveilleux, ce fut un don plus divin : le pouvoir de soumettre les hommes à l'empire de la raison par l'autorité du caractère. Avant tout, Barnave fut une conscience sévère, une âme droite, et il eut sur ses concitoyens la puissance de l'honnête homme. Sa figure était en harmonie avec sa parole

et y ajoutait une séduction particulière : quoique les traits en fussent irréguliers, elle était belle d'expression et s'animait facilement. Il avait les cheveux blonds, les yeux bleus et fiers, la bouche grande, mais ornée de dents d'une éblouissante blancheur; sa taille était moyenne et bien prise, et toutes ses manières avaient une grâce qui donnait à sa gravité naturelle un air d'enjouement et de douceur.

Barnave naquit à Grenoble, le 22 octobre 1764. Son père, avocat renommé, était un homme de mœurs austères; sa mère, jeune et belle, appartenait à une famille d'aristocratie militaire. Ainsi s'explique ce mélange de fougue et de froide raison qui se remarque dans Barnave : il y a en lui des fiertés et comme des gestes d'homme d'épée, qui ne choquent pas dans ces temps de lutte. Élevé dans la religion réformée, le sentiment chrétien lui fait cependant défaut, et c'est dans le stoïcisme antique qu'il puise sa force morale. Son père se plaisait à raconter les actions des grands hommes et il le faisait avec animation. A ces récits s'allumait le jeune enthousiasme de Barnave. Son éducation, qui se fit au foyer domestique, fut sérieuse, mais non morose, et s'égayait de jeux partagés avec un frère et deux jeunes sœurs. Les arts d'agrément, la peinture surtout, avaient leurs heures d'étude; Barnave montait bien à cheval, et plus tard, dans le monde, sa mise fut toujours élégante et soignée. Mais ce n'était là qu'une sorte de dissimulation coquette, et son âme avait de plus hautes aspirations. Une scène de son enfance semble avoir mûri de bonne heure sa pensée et l'avoir préparé aux grands événements qui allaient s'accomplir. Sa mère, un jour, l'avait conduit au spectacle; toutes les loges étaient prises, une seule restait vide, elle était réservée à un complaisant ami du gouverneur. Madame Barnave s'y plaça; aussitôt le directeur du théâtre, puis un officier, vinrent la prier de se retirer; comme elle ne crut pas devoir déférer à cette invitation, quatre fusiliers furent envoyés : elle résista. M. Barnave, averti, la rejoint, la rassure, mais en même temps le gouverneur ordonne de faire évacuer la loge par la force. M. Barnave se lève : « Je sors, dit-il, par ordre. » Tous les spectateurs le suivirent. Barnave n'oublia pas et fit serment « *de relever la caste à laquelle il appartenait.* »

A côté de cette mère de Barnave, il est un autre visage, celui de son jeune frère, qui traverse sa vie comme une mélancolique et touchante

apparition. A seize ans, il se battait en duel pour lui contre un homme qui n'avait pas rougi d'insulter un enfant. Il fut blessé près du cœur ; une ligne de plus, et la blessure était mortelle. La mort jalouse lui enleva bientôt ce compagnon de ses pensées ; mais il ne l'oublia jamais et se fit, de son souvenir, une sorte d'inspiration douce et bienfaisante. C'est avec un accent qui semble un écho d'André Chénier qu'il s'écrie :

« Tu étais un de ceux que je séparais parmi le monde, et je t'avais placé bien près de mon cœur. Hélas ! tu n'es plus qu'un souvenir, qu'une pensée fugitive : la feuille qui vole et l'ombre qui est impalpable sont moins atténuées que toi... Quand une pensée douce vient m'émouvoir, je t'appelle à ma jouissance. Je t'appelle surtout lorsque mon cœur médite un projet honnête, et c'est en voyant sourire ta physionomie que j'en goûte plus délicieusement le prix... Oh ! ton beau visage est un guide plus sûr que la morale des hommes ! »

Barnave s'était fait recevoir au barreau de Grenoble, et, déjà, s'y était signalé par son éloquence, lorsque éclata, entre les Parlements et le Trône, ce conflit qui fut le prélude des grands événements de 89. Une brochure qu'il publia à ce sujet répandit son nom dans toute la France, et, peu de temps après, il fut nommé par sa province député aux États-Généraux.

Ici commence la vie politique de Barnave. Dans cette carrière qu'il allait parcourir à pas de géant, et où, après avoir été le rival de Mirabeau, il devint un instant l'idole du peuple, son premier acte fut digne de sa belle âme. Il tenta de rapprocher Mounier et Siéyès, dont les théories et l'influence contraires divisaient le Tiers-État. Illusion, hélas ! de son inexpérience, mais qui est comme la pure aurore de cette noble existence. Rejeté d'abord un peu dans l'ombre de Mounier, son compatriote et son ami, il se mit bientôt en pleine lumière. Son éloquence le fit chef à son tour. Mais cette éloquence était humaine et elle eut aussi ces entraînements que le calme de la raison aurait désavoués. Ce fut dans un de ces enivrements de tribune qu'il s'écria, répondant aux interpellations de Lally-Tollendal à l'occasion du massacre de Berthier et de Foulon : « Eh ! après tout le sang qui a coulé était-il donc si pur ? » Paroles cruelles qui étaient sur ses lèvres sans être dans son cœur, et qu'il regretta plus tard ! Il devait bientôt apprendre ce que vaut même la pureté du sang des victimes, dès que la



vie humaine est devenue l'enjeu des partis et des passions politiques ! Au reste, la mort n'avait rien qui troublât la sérénité de son âme. Son duel avec Cazalès, le célèbre orateur de la noblesse et son adversaire politique, fut comme la preuve inutile d'un courage qui se sentait dans sa voix comme il se lisait sur son visage. L'arme était le pistolet : favorisé par le sort, Barnave tira le premier, mais il n'atteignit pas son adversaire ; Cazalès ajusta à son tour, son arme fit deux fois long feu. « Mon Dieu ! s'écria-t-il, que je vous fais d'excuses. » — « Je suis là pour attendre, dit Barnave. » Au troisième essai, le coup partit, mais sans résultat. Pendant que les témoins rechargeaient les armes, les deux adversaires causaient amicalement ensemble : « Je serais inconsolable de vous tuer, disait Cazalès, mais vous nous gênez beaucoup ; je voudrais seulement vous mettre hors de la tribune pour quelque temps. » — « Je suis plus généreux que vous, reprenait Barnave, en désirant vous atteindre à peine, car vous êtes la toute-puissance de votre côté ; dans le mien, à peine s'apercevrait-on de mon absence. » Quand Barnave fit feu de nouveau, Cazalès tomba, frappé au front. Il n'en mourut pas, et fut désormais lié avec Barnave de la plus étroite amitié.

A l'époque du fatal voyage de Varennes, la popularité qui entourait Barnave le désigna pour ramener la famille royale fugitive. Pendant ce funeste retour, qui semblait une marche funèbre, Barnave ne ressentit que les séductions du malheur sur une âme généreuse. On cheminait lentement, dans une lourde et énorme voiture qui ne contenait pas moins de huit personnes : le Roi, la Reine, le Dauphin, madame Élisabeth et madame de Tourzel. Barnave était placé entre le Roi et la Reine, et souvent le jeune Dauphin trouvait sur ses genoux les distractions dont avait besoin l'heureuse insouciance de son âge. Dévoué à la liberté, mais fidèle au trône, Barnave se sentait pénétré de respect et d'attendrissement pour cette grande infortune ; ces sentiments se montraient dans son attitude, dans ses actes plus encore que dans son langage. Souvent il fallait s'arrêter, pour fendre une foule menaçante accourue sur le passage de la voiture. Une fois, des cris sinistres retentirent ; Barnave, au risque de sa vie, s'élançant le corps tout entier hors de la portière : « Français, s'écria-t-il, nation de braves, voulez-vous devenir un peuple d'assassins ? » Madame Élisabeth, remplie d'admiration, et craignant pour lui, le retint par le pan de son habit. Plus tard, prisonnier

lui-même et se rappelant ces lugubres journées, il s'écriait : « Mémorable exemple de l'infortune, qui m'a servi sans doute à supporter facilement les miennes! »

Après la clôture de l'Assemblée constituante, Barnave, retiré à la campagne, aux environs de Grenoble, vivait, entre sa mère et ses deux sœurs, tout entier à la culture de son esprit et aux douces affections de la famille, lorsque, le 19 août 1792, il fut arrêté en vertu d'un décret de l'Assemblée législative. L'armoire de fer venait de livrer ses secrets, et, sur quelques papiers qui portaient son nom, on l'accusait de conspiration avec les anciens ministres de Louis XVI. Son arrestation avait eu lieu pendant la nuit; on craignait un soulèvement de la population en sa faveur. Conduit d'abord dans les prisons de Grenoble, il y resta dix mois, puis fut transféré au fort Barraux. C'est là, en présence du site alpestre et glacé des montagnes qui bornent la France et la Savoie, qu'il composa quelques-uns de ces écrits où son âme se peint tout entière. La fenêtre n'était pas grillée, la surveillance n'était pas sévère; il pouvait fuir, il ne le voulut pas, et, réveillant une fois la sentinelle qui s'était endormie. : « Si je m'échappais, dit-il, que deviendrais-tu? » Il avait pensé à adresser à la Convention une pétition pour être jugé; mais, revenant sur ce dessein : « Leur demander justice, écrivait-il, ce serait reconnaître la justice de leurs actes antérieurs, et ils ont fait mourir le Roi!... Non, j'aime mieux souffrir et mourir que de perdre une nuance de mon caractère moral et politique. » Il était d'ailleurs jugé d'avance; plus d'un des maîtres d'alors se souvenait, comme l'avouait Danton, de ces paroles de Barnave : « Il y a des hommes qui grandissent et grossissent dans les troubles, comme les insectes dans la corruption. » Le 3 novembre 1793, après quinze mois de captivité, il fut transféré à Paris : sa mère et sa plus jeune sœur le suivirent, selon la belle expression de M. de Lamartine, comme deux suppliantes attachées aux roues de la voiture qui le conduisait. Leurs larmes furent vaines : le 28 novembre, il comparait devant le tribunal révolutionnaire, composé d'Herman, président; Foucauld, Verteuil, Lanne, juges; Fouquier-Tinville, accusateur public. Les débats durèrent deux jours. Bien qu'assisté d'un jeune et courageux avocat, Lepidor, Barnave se défendit lui-même; et la puissance de sa parole fut telle qu'une impression profonde

se manifesta dans la foule, accourue à ces lugubres audiences. Le président se hâta de comprimer ce mouvement; l'arrêt de mort fut prononcé fort avant dans la nuit. En sortant, Barnave aperçut sur son passage Camille Desmoulins, dont il avait été souvent le loyal adversaire : « Camille, lui dit-il, tu ne m'en veux pas! nous avons défendu la même cause; je fais des vœux sincères pour que tu n'en sois pas victime ainsi que moi. » Vœux stériles! la Révolution, comme Saturne, devait dévorer ses propres enfants. Le 30 novembre 1793, Barnave fut conduit à l'échafaud avec trois autres victimes, un curé et sa sœur, appelés Verwieth et un sieur Benoît Grendel. Au moment suprême, frappant du pied le plancher, il s'écria : « Voilà donc le prix de ce que j'ai fait pour la liberté. »

Il avait trente-deux ans.

Le lendemain, sa mère et sa sœur, sortant de la prison où on les avait retenues, apprenaient, de la bouche indifférente d'une sentinelle, la fin de celui qui leur était si cher, et que, non moins qu'elles, la France aurait dû amèrement pleurer.

EUGÈNE ASSE.

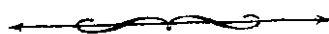




## HÉBERT

D'après une gravure de Gabriel.  
Dessiné par Charles Vernier, gravé par Barbant.

# HÉBERT



Jacques-René Hébert, connu dans la Révolution sous le nom de *Père-Duchesne*, naquit à Alençon en 1755, et fit des études assez médiocres au collège de cette ville, que devait illustrer, quelques années après, son compatriote le docteur baron Desgenettes. Le bailliage d'Alençon ayant prononcé contre lui une sentence de bannissement, pour un placard contre un médecin, qui avait par jalousie tenté d'assassiner un garçon pharmacien, bien que le Parlement de Rouen eût infirmé cette sentence, il crut devoir se réfugier à Paris.

De son propre aveu, il y fut longtemps très-misérable, tirant le diable par la queue, suivant son expression, et vivant d'emprunts, qu'il solda par la suite et dont il se montra très-reconnaissant, jusqu'à ce qu'enfin il obtint la place de contrôleur en chef et de secrétaire du théâtre des Variétés-Amusantes, alors situé au Palais-Royal.

Bien que son nom soit devenu synonyme du *Père-Duchesne*, il n'est pas l'inventeur de cette appellation. Désireux de faire germer dans les masses les principes de la Révolution, les constitutionnels avaient chargé un ancien employé des postes, nommé Lemaire, de rédiger, en style populaire, un pamphlet quotidien sous ce nom. Les montagnards et les hommes du 10 août, jaloux du succès de cette publication, confièrent à Hébert le soin

de lui faire une concurrence, qui prit le même titre et dut adopter le même style, saupoudré à chaque phrase de B... et de F..., publication accusant cependant un haut bon sens, un esprit fin et cultivé. Le mérite relatif du *Père-Duchesne* se peut inférer du peu de succès de son imitation, à son époque et en 1848.

Celui d'Hébert fut prodigieux; il tira constamment à quatre-vingt mille et en retira net une vingtaine de mille francs; il lui dut aussi la place de substitut du procureur syndic de la Commune. L'un des orateurs et des membres les plus influents du club des Cordeliers, Hébert prit une part considérable aux événements du 10 août; mais, en dépit du témoignage des biographes, qui vont se répétant les uns les autres, il n'est pas prouvé le moins du monde qu'il en ait pris aucune aux massacres de septembre.

Ce qui est incontestable, c'est qu'il avait voué, pour ainsi dire, une haine personnelle à Louis XVI, haine qu'il reporta sur sa veuve infortunée, dans le procès de laquelle sa déposition souleva la pudeur du tribunal révolutionnaire et l'indignation de Robespierre. Ce qui est incontestable, c'est qu'après avoir poussé les Girondins à l'échafaud, il applaudit à la mort de Camille Desmoulins, et préparait celle de Danton et de Robespierre, lorsqu'il fut prévenu par ceux-ci. Ce qui est incontestable, c'est qu'on lui doit la profanation des églises et le culte de la Raison.

Un fait singulier, c'est que cet homme, immolé surtout comme chef de la secte des athées, avait épousé une ex-religieuse de la Conception-Saint-Honoré, Jacqueline Goupille, jeune et spirituelle personne, qui, bien que mariée et mère de famille, avait conservé toutes ses croyances, toutes ses habitudes du couvent, et qu'il ne la gênait en rien dans l'accomplissement de ses pratiques dévotes. Elle n'en périt pas moins sur l'échafaud vingt jours après l'exécution de son mari, qui eut lieu le 4 germinal an XI.

Hébert, dans une vignette en tête de chaque numéro du *Père-Duchesne*, se représente comme une espèce d'hercule débraillé, mal vêtu, la pipe à la bouche, une plume d'une main, l'autre appuyée sur deux fourneaux. Rien ne lui ressemblait moins que ce portrait, qui était pour lui une sorte d'enseigne professionnelle; petit et mince, d'une figure très-fine, il était toujours mis avec recherche, s'exprimait avec élégance, avec douceur même, et aimait à s'entourer de tous les comforts de la vie. Et cependant, sans

nécessité, sans y être appelé par ses fonctions, il avait assisté au supplice de Louis XVI, et trempé dans son sang un mouchoir qu'il se plut à montrer à Desgenettes.

Rien n'est plus curieux que le récit que nous a laissé celui-ci d'un diner qu'il fit chez Hébert, quelques jours après l'inhumation, au Panthéon, des restes de Pelletier de Saint-Fargeau. Ses yeux furent d'abord attirés par une magnifique gravure, représentant Jésus avec les deux disciples d'Emmaüs, et au-dessous de laquelle son terrible compatriote avait écrit : *Le sans-culotte Jésus soupant avec deux de ses disciples dans le château d'un ci-devant.*

Hébert dînait à six heures et dînait fort bien; le repas n'en dura pas moins de trois, et Desgenettes déclare qu'il ne lui parut pas long. Survint un sans-culotte, qui sollicitait bruyamment une place de concierge dans les prisons. Hébert la lui promit, trinqua avec lui, ne lui parla que par B... et par F..., et quand il l'eût congédié, dit à son hôte : « Vous voyez, Monsieur, que ce patriote s'adressait au *Père-Duchesne*, et vous avez entendu que c'est aussi le Père-Duchesne qui lui a répondu. A l'Hôtel-de-Ville et en fonctions, j'ai, comme dans le monde, un tout autre langage. Je suis même du petit nombre d'hommes du 10 août, qui ont conservé leur coiffure et un costume décent. Les sabots que porte Chaumette ne produisent pas sur le peuple l'effet qu'il en attend. »

Puis, le farouche tribun se prit à rappeler, avec une charmante bonhomie, ses souvenirs de jeunesse, sa fuite d'Alençon, sa misère à Paris, les secours qu'il avait dus à Desgenettes, à un perruquier, à un charcutier du quartier latin. Il dit comment il avait été amené à écrire dans un genre qui n'était ni dans ses goûts ni dans ses habitudes, mais qu'il considérait avec raison comme devant agir puissamment sur les masses.

Elles en avaient été impressionnées, en effet, car lorsqu'on le conduisait à l'échafaud, elles lui crièrent tout le long du chemin : « F..... il est B..... en colère le Père-Duchesne! »

La feuille d'Hébert n'était pas un journal, à proprement parler. On y chercherait en vain des nouvelles de l'extérieur ou de l'intérieur, des *Faits-Paris*; c'est un discours, une exhortation sur un sujet à l'ordre du jour, et qui remplit invariablement sept pages et demie. L'œuvre entière consiste en trois cent cinquante-cinq numéros.

Nous avons dit qu'Hébert n'avait pas inventé le style, farci de B... et de F..., dont il s'est servi dans le *Père-Duchesne*. C'était comme un faux nez, pour attirer, tout d'abord, l'attention de la multitude, et la forcer à écouter quelquefois d'excellentes choses, telles, entre autres, et en tenant compte du temps et de l'homme, que ce passage sur l'instruction de la jeunesse :

« Ce n'est qu'avec des lois sévères, et surtout par l'éducation, qu'on corrigera les vices et que les bonnes mœurs s'établiront; mais attendons peu de ceux qui ont sucé le lait du despotisme et qui ont croupi dans l'esclavage. Les hommes sont comme les arbres : celui qui a été planté par un bon cultivateur, qui a été greffé à temps, dont les rameaux ont été émondés, dont une main salubre a éloigné toutes les plantes vénéneuses ou parasites, qui auraient dévoré la sève, croît à vue d'œil et rapporte bientôt d'excellents fruits. Mais le triste sauvageon qui se trouve jeté au hasard sur une terre stérile, et qui est abandonné à lui-même, est étouffé par les épines, les chenilles le dépouillent de sa verdure, et il se dessèche sans rien produire.

» Non, F..., non, jamais on n'aura de bons généraux, de bons magistrats, jusqu'à ce qu'une bonne éducation ait réformé les hommes! Empressons-nous donc de former nos enfants dans les principes républicains. Que leurs mères soient leurs nourrices, la nature l'ordonne; que les premiers mots qu'elles leur feront balbutier soient ceux de *liberté* et d'*égalité*; que leurs vieilles grand'mères, au lieu de leur apprendre des contes de fées et de revenants, leur racontent, dès le berceau, tous les crimes des Rois; ils apprendront de bonne heure à détester ces ogres véritables, qui ne vivent que de chair humaine. L'histoire de Capet leur fera plus d'horreur que celle de *Barbe-Bleue*. Il faut, F..., qu'en entendant prononcer le nom de Roi, qu'en voyant l'effigie d'un Roi, l'enfant républicain recule de peur, comme s'il voyait un loup ou un tigre prêts à fondre sur lui.

» Aussitôt qu'il marchera, F..., qu'il soit placé dans les écoles publiques, où on lui apprendra, avec l'A B C, la Constitution; ce sera là son premier catéchisme. Surtout, que les prêtres n'approchent jamais de lui; ils corrompraient bientôt sa jeunesse; ils lui apprendraient à être fourbe, orgueilleux, intrigant. La liberté des cultes étant permise, il cherchera, quand il aura l'âge de raison, la religion qui lui conviendra le mieux; s'il veut



être chrétien, s'il croit que quelques mots latins et un peu d'eau salée puissent laver son âme et effacer un crime qu'il n'a pas commis, alors il se fera arroser la tête; s'il veut être juif, il se fera raccourcir tout ce qu'il lui plaira, quoique la nature n'ait rien fait de trop; s'il veut adopter la foi de certains peuples indiens, qui ne veulent manger ni chair, ni poisson, qui croiraient étouffer, s'ils avaient dévoré les entrailles d'un être vivant, il fera bien, F..., car je ne crois pas que les hommes aient le droit de tout détruire, de s'engraisser du sang des animaux, qui ont autant coûté au Créateur que l'homme, qui prétend être le Roi des animaux et qui l'est en effet, puisqu'il les mange. »

B. MAURICE.





DANTON

D'après Bonneville.

Dessiné par Boulay, gravé par Roland.

# DANTON



Nous ne ferons pas l'histoire de Danton. Sa vie se résume dans la période révolutionnaire. Il fut un des fondateurs et une des victimes de la Révolution. Il crut à la liberté, non comme à une idée, mais comme à un fait. Il voulut régénérer la France, non en apôtre, mais en bourreau. Il apprit un des premiers au peuple le mépris de la vie humaine. Il paya cette leçon de son sang. Il mourut, non par la justice, mais par le talion, dont il avait inauguré le règne. La formule de son gouvernement, c'est la terreur. La terreur, comme ces ouragans indisciplinés qui n'ont d'autre mission que de détruire, balaya Danton et ses amis, comme elle avait balayé Louis XVI et ses serviteurs, les républicains après les modérés, mêlant, par une dernière ironie, comme un tas de feuilles séchées, les restes des vainqueurs et ceux des vaincus, les poussières infâmes et les poussières sacrées.

Danton, qui, de son temps, ne trouva personne pour le plaindre, comme il n'avait trouvé personne pour l'estimer, a trouvé à notre époque des réhabilitateurs. Qui ne réhabilite-t-on pas aujourd'hui? Un jeune écrivain a consacré ses veilles à la tâche ingrate de démontrer que Danton ne fut ni vénal, ni sanguinaire; mais on n'éteint pas, en le niant, le soleil de l'histoire. A cette inflexible lumière qui poursuit partout les grands criminels

de 1793 de son rayon vengeur, nous voulons montrer, encore une fois, aux mains de Danton, l'or de la cour et le sang de septembre. Qu'on dise après cela, si l'on veut, qu'il fut bon citoyen, bon père, bon époux, etc. : nous saurons que penser de la sincérité cette épitaphe.

Georges-Jacques Danton naquit à Arcis-sur-Aube, le 28 octobre 1759. La Révolution le trouva mûr pour elle, c'est-à-dire vicieux et ruiné; il portait, sans l'honorer beaucoup, le titre d'avocat aux conseils du Roi. C'est derrière Mirabeau, dont il singe quelque peu, en l'exagérant jusqu'au grotesque, en attendant qu'il l'exagère jusqu'à l'horrible, l'éloquence et la pantomime, qu'il arrive à la lumière. La première partie de sa carrière est consacrée à un travail d'intrigues souterraines, qui le dérobe à la fois à l'attention et aux reproches. Il est permis, cependant, de caractériser son rôle, et de lui attribuer une complicité morale, sinon toujours effective, dans les manœuvres du parti d'Orléans. Les services qu'il lui rendit furent-ils désintéressés? Deux hommes bien différents, Lafayette et Saint-Just, l'en ont accusé, à des époques bien différentes. Les preuves de cette première vénalité, je dois le dire, non par respect pour les partis, mais par respect pour la vérité, sont rares et quelque peu contradictoires. Nous savons que Danton s'entendait à merveille à cacher son jeu; il n'écrivait jamais (les autographes de Danton sont des mythes), et sa parole changeante tournait facilement au gré des événements.

Il est cependant permis de remarquer que Danton eut des accointances incontestables avec le parti d'Orléans. Il fut, jusqu'au jour où la solidarité devenait dangereuse et comme mortelle, l'ami et le défenseur de Dumouriez, notoirement diffamé par ses préférences orléanistes. Il défendit l'un et l'autre aux Jacobins, et, plus tard, à l'Assemblée électorale; et, quand il les lâcha, c'est qu'il cessaient de le soutenir pour commencer à l'entraîner dans une disgrâce commune. Ces relations de Danton avec les orléanistes sont attestées par Lafayette (t. II, p. 272); par Louvet (*Mémoires*, p. 20); par Barbaroux, (p. 30); par madame Roland (*Appel à l'impartiale postérité*, p. 60), et par vingt autres, du propre aveu de M. Bougeart (*Danton*, etc. p. 26).

Mais si Danton demeure, en somme, plus suspect que convaincu de vénalité, dans ses rapports avec le parti d'Orléans, le doute est impossible, quant à ses relations avec les ministres aux abois du malheureux Louis XVI,

cherchant en lui un dernier moyen et comme une dernière ressource de résistance. Là nous dirons oui hardiment, quitte à reconnaître, si l'on veut, que Danton, s'il reçut l'argent de la cour, le gagna fort mal.

Sur ce point, les témoignages des accusateurs sont précis, concordants, pertinents, décisifs. Nous n'avons ni le temps d'exposer, ni celui d'analyser. Nous renvoyons le lecteur de bonne foi aux *Mémoires de Lafayette* (III, 83 et 84, IV, p. 16); aux *Mémoires* de Bertrand de Molleville (I, 354, II, 288); aux *Mémoires* de Levasseur (III, ch. VII), et à l'opinion de MM. Mignet (I, 381), et Thiers (II, 172); nous terminerons par M. Louis Blanc. On n'accusera pas notre argumentation de recourir aux Montgaillard et aux de Conny. Nous ne prenons nos autorités que parmi nos adversaires.

Eh bien! c'est M. Louis Blanc (M. Bougeart aura négligé de le lire) qu'il faut entendre cribler de citations et d'ironies le prétendu désintéressement de Danton. Quand les hommes de ce talent se mettent à démolir un des leurs, il n'y a vraiment rien à faire.

M. Louis Blanc cite, en outre de ceux que nous avons cités nous-mêmes, le témoignage de Prudhomme, et il ajoute aux accusations de Lafayette « affirmées d'une manière décisive, la révélation que Mirabeau se trouve » avoir consignée dans une lettre destinée à ne jamais voir le jour, et qui » lève, hélas! tous les doutes » (VII, 96).

A cette lettre, qu'on peut lire dans la *Correspondance de Mirabeau avec M. de la Mark*, et que M. Bougeart n'a garde de citer, dans sa liste d'une impartialité un peu ostentatoire, M. Louis Blanc ajoute le témoignage de Godefroy Cavaignac, frère du conventionnel de ce nom, lequel tenait l'anecdote de sa mère, qu'un jour Danton, « dinant avec Cavaignac, et » plusieurs de leurs amis, il lui échappa de dire, dans les fumées du vin, » que leur tour était venu de jouir de la vie; que les hôtels somptueux, » les mets exquis, les étoffes d'or et de soie, les femmes dont on rêve, » étaient le prix de la force conquise; que la Révolution, après tout, était » une bataille, et, devait, comme toutes les batailles, avoir pour résultat le » partage des dépouilles opimes entre les vainqueurs. »

C'est le cas d'ajouter à chaque phrase : « Ah! l'honnête homme! Ah! » l'honnête homme, que ce grand seigneur de la sans-culotterie, » comme disait Garat,

Après l'honnêteté de Danton, voyons-un peu son humanité. Il en donna en septembre 1792 des preuves vraiment irrécusables, que nous allons examiner. « Qu'est-ce à dire? s'écrie le réhabilitateur naïvement indigné. Prétendriez-vous, par hasard, que Danton *a fait* les massacres de septembre? » — Non, mais je prétends qu'il les a laissé faire, ce qui était encore plus lâche. Danton était ministre de la justice, pendant ces sanglantes orgies de vengeance, pendant cette immense débauche d'assassinat. Et on oserait parler de son innocence!

Non, nous ne prétendons pas que Danton ait *conçu et exécuté* le massacre de septembre. Nous ne prétendons pas qu'on l'ait vu, en ces déplorables journées, guider aux prisons la troupe avinée des assassins mercenaires, ni qu'on l'ait vu, comme Maillard, parapher d'un doigt taché de sang les arrêts laconiques de son tribunal de bourreaux. Nous ne prétendons pas que Danton ait jamais assumé sur lui la responsabilité de cette grande *convulsion nationale*, ainsi qu'il caractérisait cyniquement, quelques jours plus tard, les tueries des stipendiés de la Commune.

Non; Danton, quoi qu'on ait singulièrement exagéré ses facultés, et qu'on lui ait prêté un génie politique dont il n'eut pas même l'instinct, Danton n'était pas assez bête, disons le mot, pour afficher sa participation à des événements si effroyables, que, quand ils furent accomplis, ce fut parmi les assassins une émulation de gémissements et d'indignation telle, que leur unanimité a fait illusion à quelques historiens. Danton se garda donc bien de montrer, pendant les massacres, la part qu'il y prenait, et après, il se garda encore davantage de l'avouer. Il joua, comme les autres, sa petite comédie de douleur et de colère. Mais, plus d'une fois, le masque s'échappa de son colérique visage, et, emporté par l'orgueil ou la vengeance, souvent le bouillant orateur, aiguillonné par l'alerte phalange des Girondins, trahit trop bruyamment les mystères de cette âme inquiète, que, depuis la mort du Roi, dévorait implacablement le remords.

Quoi qu'il en soit, si Danton a trop parlé pour qu'on puisse le croire innocent, il n'a point assez agi pour qu'on puisse le prendre en flagrant délit et le proclamer hardiment coupable comme auteur des massacres. Quant à l'en croire l'instigateur indirect, l'occulte coopérateur, le *complice*, enfin dans toutes les conséquences du mot, qui pourrait s'y refuser devant les témoignages suivants?

Danton sortit de l'émeute du 10 août, impudemment triomphante, ministre de la justice. La première création de ce ministre de la justice de l'émeute fut le tribunal révolutionnaire du 10 août, chargé de *régulariser* les choses. Ce tribunal, il faut le dire, ne répondit pas à l'attente universelle, et n'osa comprendre qu'une partie de sa mission. Il ne donnait guère plus d'une tête par jour, et encore fallait-il, à force de députations, de vociférations, l'arracher aux hésitations de ces juges, qui n'étaient pas parvenus, du premier coup, à étouffer leur conscience. Le 29 au soir, une cohue sinistre vint réclamer à grands cris non pas le *jugement*, mais la *mort* des prisonniers d'Orléans. L'impatience populaire supprimait les dernières formalités. Elle avait abrogé le sursis et l'appel, elle abrogeait maintenant le jugement. Le 27 eut lieu cette fête hideuse, dont l'organisation sera l'éternel opprobre de la mémoire de Sergent.

Le lendemain, 28 août 1792, Danton se présente à l'Assemblée et dit :  
« C'est par une convulsion que nous avons renversé le despotisme, ce n'est  
» que par une grande convulsion nationale que nous ferons rétrograder les  
» despotes. On a fermé les portes de la capitale; on a eu raison : il était  
» important de se saisir des traîtres; mais, y en eût-il trente mille, il faut  
» qu'ils soient arrêtés demain. Nous vous demandons de nous autoriser à  
» faire des visites domiciliaires. »

Le lendemain, trois mille personnes étaient arrêtées, dont deux mille environ demeurèrent en prison.

Le 30 août, le Comité de *défense générale* se réunit. Quel fut l'avis de Danton? « Reculer, c'est nous perdre. Il faut donc nous maintenir ici par  
» tous les moyens, et nous sauver par l'audace. Parmi les moyens proposés,  
» aucun ne m'a semblé décisif..... *Il faut..... il faut faire peur aux*  
» *royalistes.* »

Ces mots furent accompagnés, dit M. Thiers, d'un geste *exterminateur*.

En quittant ses collègues atterrés, Danton se rendit au Comité de *surveillance* de la Commune. Là, dans la nuit du jeudi 30 août au vendredi 31, furent prémédités, dit M. Thiers, d'horribles projets; là, Danton fut de l'avis de Marat.

Le 31, Montmorin, gouverneur de Fontainebleau, était acquitté, et l'accusateur public puni de ce *scandale* par la prison.

Danton s'opposa-t-il à cette violation de la chose jugée? Non. Il permit tout, ratifia tout. Et cependant, il était ministre de la justice; cependant il était, sans avoir fait grand'chose pour cela, ayant plus usé de ses poumons que de ses bras, le héros populaire du 10 août. Il était le Dieu de la Commune; il était l'ami de Marat; il dominait l'Assemblée; il pouvait persuader les uns, effrayer les autres; il pouvait, en sauvant la justice, sauver l'honneur même de la Révolution. Il le pouvait, non-seulement sans danger pour sa vie, mais même sans danger pour sa popularité. « Une chose manqua à la situation, » dit M. Michelet, la seule qui sauve les hommes quand l'idée s'obscurcit pour eux : un homme vraiment grand, un héros. Robespierre avait autorité; Danton avait force : aucun d'eux ne fut cet homme. Ni l'un ni l'autre n'osa. » Danton n'osa pas; il se borna à sauver secrètement, comme un voleur, quelques prisonniers. Qui pouvait en sauver un pouvait en sauver mille. Voudrait-on, par hasard, faire une gloire à Danton de ces quelques timides pitiés? Il la partagerait, en ce cas, avec Maillard, le juge sanguinaire du 2 septembre, qui, lui aussi, pour tout profaner, profana jusqu'au droit de grâce.

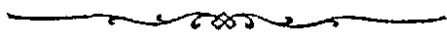
Non-seulement Danton, prévenu à temps, ayant un pied à la Commune, un pied dans le conseil exécutif; non-seulement Danton n'osa pas enrayer le mouvement qu'il pressentait, il le favorisa, il l'encouragea, il l'excita. Il enfla sa voix, pour lutter contre le canon d'alarme, le tocsin, la générale enivrant tout Paris d'une sorte d'impatience féroce de haine et de peur. Il demande à la Convention, du haut de la tribune, de s'associer à ce « mouvement sublime du peuple, » qui s'arme et court aux prisons, en attendant qu'il coure à la frontière. Ce n'est pas en suppliant qu'il parle, en homme dont les dangers de la patrie mettent l'éloquence en deuil. Non, c'est en tribun menaçant : « Que quiconque refusera de servir de sa » personne ou de remettre ses armes soit puni de mort... De l'audace, » encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée! » Mais si, en allumant ainsi cet incendie des passions populaires qu'il pouvait calmer, et en précédant ces bourreaux qu'il n'osait pas arrêter, Danton se ménageait l'avenir, ce court avenir de l'idolâtrie des clubs, il se fermait aussi toute issue, pour échapper aux reproches vengeurs de la postérité. A cet homme orgueilleux et lâche, qui ne profita de la dictature que pour laisser faire et



laisser passer les meurtriers, et ne se servit de la mort que contre des innocents désarmés, la postérité demandera un compte sévère de ses moments. Malgré le soin, digne d'un ancien avocat, qu'il met à se faire des alibis, on trouve partout Danton, partout surtout où, absent de sa personne, il domine encore, en quelque sorte, par son esprit. A l'homme qui, le soir du 1<sup>er</sup> septembre, attablé avec de belles républicaines, madame Desmoulins, madame Robert, trinquait galamment avec ces Muses et ces Grâces révolutionnaires, puis s'endormait dans cette insouciance qui succédait à ses transports; à cet homme qui, à Grandpré, qui l'adjurait de mettre fin aux massacres, et cherchait à l'apitoyer sur le sort des prisonniers, répondait brutalement : « Je me f... bien des prisonniers; qu'ils deviennent ce qu'ils pourront! » à cet homme, vêtu d'un habit *écarlate*, qui répondait froidement à Mandar, demandant la répression énergique de ces saturnales de l'assassinat : « Sieds-toi. *C'était nécessaire!* » à ce ministre de la justice, qui signait la circulaire cyniquement homicide de la Commune, rédigée par Marat, par laquelle Paris, ivre de sang, conviait la France à l'imiter; à ce ministre de la justice, qui répondait à Brissot, déplorant la mort des innocents avec les coupables : « Il n'y a pas un innocent; » à ce ministre de la justice enfin, qui haranguait les assassins des prisonniers d'Orléans revenant d'*abattre* à Versailles les malheureux qu'on leur avait confiés, et saluait leurs voitures vides, l'histoire impartiale crierà, chaque fois que, profitant d'une occasion de réhabilitation fournie par l'illusion des hommes ou le caprice des événements, il cherchera à sortir de l'infamie : « Arrière, maudit! »

Le pardon des victimes ne saurait aller jusqu'à admirer les bourreaux.

M. DE LESCURE.





## CAMILLE DESMOULINS

D'après le portrait de Boze, à la Conciergerie.  
Dessiné par Bocourt, gravé par Chapon.

## CAMILLE DESMOULINS



Il était né à Guise, en Picardie, d'un lieutenant au bailliage de cette petite ville : mais pour Camille, comme pour tous les oiseaux voyageurs, le pays natal n'est qu'un nid dans les roseaux, un abri de mousse où l'on bégaye en attendant que l'on puisse s'envoler. Camille s'envola vers Paris, bégayant encore; et même après sa sortie du collège Louis-le-Grand, où il rencontra Robespierre, même après ses débuts au barreau, ce futur orateur de la place publique n'avait pu encore vaincre ce ridicule défaut de nature qui semblait le vouer d'avance, s'il était intelligent, à l'unique gloire de l'écrivain. — Contre toute attente, et à sa grande surprise peut-être, il parla avec succès avant d'écrire : une grande émotion lui délia tout à coup la langue. Bon ou mauvais, funeste ou divin, l'esprit de la Révolution commençait à souffler : ce fut cet esprit-là qui délia merveilleusement la langue de feu de Camille Desmoulins.

On était au 12 juillet 1789. Un jeune homme sort du café de Foy, tenant un pistolet de chaque main, traverse la foule, accumulée dans le jardin du Palais-Royal, monte sur une chaise, et se met à haranguer le peuple : « Citoyens, dit-il, j'arrive de Versailles ; M. Necker est renvoyé; ce renvoi est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes. Ce soir, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ-de-Mars pour nous égorger. Il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir aux armes, et de prendre des cocardes pour nous reconnaître... »

Camille a raconté tout au long cette scène de sa jeunesse, dans un numéro du *Vieux Cordelier*; nous ne faisons que transcrire son ardent récit :

« J'avais, dit-il, les larmes aux yeux... Ma motion fut reçue avec des applaudissements infinis. Je continuai : Quelle cocarde voulez-vous? Quelqu'un s'écria : Choisissez! Voulez-vous le vert, couleur de l'espérance? Ou le bleu Cincinnatus, couleur de la liberté d'Amérique et de la démocratie? Des voix s'élevèrent : le vert, couleur de l'espérance! Alors je m'écriai : Amis, le signal est donné : Voici les espions et les satellites de la police qui nous regardent en face. Je ne tomberai pas du moins vivant entre leurs mains. » Puis élevant en l'air ses deux pistolets, il ajouta : « Que tous les bons citoyens m'imitent! » Il descendit de sa chaise, étouffé d'embrassements. « On m'avait apporté un ruban vert. J'en mis le premier à mon chapeau, et j'en distribuai à ceux qui m'environnaient. Mais bientôt les rubans sont épuisés : Eh bien, prenons des feuilles, et attachons-les à nos chapeaux. » En un clin d'œil, tous les arbres du jardin furent dépouillés.

La foule enthousiaste suivit l'orateur inconnu au boulevard. On entra chez Curtius, pour prendre les bustes de Necker et du duc d'Orléans, qui furent promenés en triomphe, au milieu des acclamations populaires. Deux jours plus tard, le 14 juillet, le jeune orateur assistait, avec son peuple, à la prise de la Bastille.

Tel fut le premier acte politique de Camille Desmoulins. Je n'ai jamais relu le récit qu'il en a fait lui-même, et que je viens de reproduire en partie, sans ressentir au fond du cœur une impression de douloureuse pitié. Si courageux que je le voie au Palais-Royal, si enthousiaste et si puissant qu'il m'apparaisse, en ce moment où sa brûlante voix électrise la foule, je ne puis m'empêcher de dire : — Avec son éloquence sonore et vive, ses grands gestes, ses pistolets braqués, et surtout ses belles larmes, ce charmant Camille n'est qu'un enfant; et c'est un enfant dans la fournaise.

Il pleure à son début, il pleure d'enthousiasme; il a malheureusement le don et la faiblesse des larmes! Comme à tous les êtres sensibles par l'imagination, poètes de la vie à qui manque sans cesse une volonté ou une foi, on peut lui affirmer d'avance que, par sa sensibilité, il deviendra injuste, odieux, cruel, sanguinaire, et que, par sensibilité encore, il maudira un jour, en poussant des sanglots, toutes ses injustices, ses cruautés

et ses erreurs. Camille Desmoulins, depuis le 12 juillet 1789 jusqu'au 5 avril 1794, Camille Desmoulins a trop pleuré pour ne pas exciter tour à tour les sentiments contraires que produit sur un spectateur sensé, l'aspect d'une sensibilité toujours débordante.

Larmes d'enthousiasme, larmes de colère, larmes de regrets, de repentir, de remords, larmes de pitié, larmes d'amour, larmes de femme ou d'enfant devant la mort, hélas ! qu'il est difficile de vous voir couler sans vous répondre à la fois par des expressions de sympathie et de dédain, d'admiration et de mépris, de compassion involontaire et de répulsion invincible ! Le malheur de Camille Desmoulins, c'est que son imagination ou sa sensibilité, quelquefois sciemment, mais presque toujours à son insu, ont constamment servi les calculs ou les opinions d'un maître moins sensible, moins poète, mais plus politique et plus réfléchi. De là, toute sa destinée, qui est, à vrai dire, celle d'un grand comédien, plein d'esprit et de verve, tout entier à l'émotion changeante de la pièce, des auteurs et du public. Les grands comédiens ont-ils un caractère ? J'en doute. Ont-ils jamais une passion ou un sentiment pour leur compte ? Ne sont-ils pas forcés de rendre, avec une *flagrante conviction*, les caractères les plus opposés ? Admirables échos à qui les circonstances ou la nature semblent prêter quelquefois l'énergie centuplée d'une âme, on est souvent tenté de leur octroyer, par une inspiration de justice historique, l'innocence et l'irresponsabilité de l'écho lui-même ! Mais au nom de la liberté humaine, au nom de leur vanité, au nom de leurs vertus et de leurs fautes, ils réclameraient hautement contre notre indulgence, les grands comédiens ; et ils pleureraient d'être absous, par générosité, comme ils eussent pleuré d'être condamnés, par stricte justice.

Laissons donc à Camille une part de responsabilité dans les grands drames politiques de la Révolution. Un moraliste beaucoup moins troublé que nous, Maximilien Robespierre, tout en excusant Camille, la première fois que celui-ci fut accusé aux Jacobins, n'absout pas complètement pour cela le véhément et mobile auteur du *Vieux-Cordelier*. Dans cette séance, où il se vit si étrangement défendu, Camille avait commencé par faire très naïvement son *meâ culpâ*. On lui reprochait, s'il m'en souvient, d'avoir eu un mouvement de sensibilité, dans le jugement des vingt-deux. — « Ceux qui me le reprochent, dit-il, étaient loin de se trouver dans la même

position que moi. Je chéris la République; mais je me suis trompé sur beaucoup d'hommes, tels que Mirabeau, Lameth, que je croyais de vrais défenseurs du peuple, et qui ont fini par le trahir. Une fatalité bien marquée a voulu que de soixante personnes, qui ont signé mon contrat de mariage, il ne me restât plus que deux amis vivants, Robespierre et Danton; tous les autres sont en fuite ou guillotins. De ce nombre, étaient sept des vingt-deux. » A quoi Robespierre répondit : « Il faut considérer Camille Desmoulins avec ses vertus et ses faiblesses. Quelquefois timide et confiant, souvent courageux, toujours républicain, on l'a vu tour à tour l'ami de Mirabeau, de Lameth, de Dillon, mais on l'a vu aussi briser les idoles qu'il avait encensées. Je l'engage à poursuivre sa carrière, mais je l'engage aussi à n'être plus si versatile, et à tâcher de ne plus se tromper sur les hommes qui jouent un grand rôle sur la scène politique. » A pareille époque, une pareille exhortation était une menace terrible : pour Camille Desmoulins, *versatile*, comme il l'était, exhortation ou menace, tout devait être inutile.

Celui qui s'était intitulé lui-même le procureur-général de la lanterne, celui qui avait signé avec Danton la pétition du Champ-de-Mars, celui qui avait célébré le *divin* Marat, et applaudi aux massacres de septembre, celui qui avait tué les Girondins, de son propre aveu, avec son pamphlet de *Brissot dévoilé*, celui-là trouvait bon maintenant de créer un parti d'indulgents, de provoquer l'installation d'un Comité de clémence, de provoquer enfin le renversement de la Terreur, avant l'heure fixée par Robespierre. A qui obéissait alors le pauvre Camille Desmoulins? A sa Lucile, clémentine par grandeur d'âme, à Danton, clément par ambition et par calcul politique. En vain, le général Brune, son ami, lui disait-il avec une rare clairvoyance : « Tu te livres, tu t'immoles et tu ne sauves rien. » La stoïque et tendre Lucile, répondait au jeune général, en lui servant le chocolat : « Brune, laisse-le faire, il doit sauver son pays... Mangeons et buvons : car nous mourons demain. » Héroïque bravade d'une femme qui sut mourir, devant un homme d'esprit à qui la mort devait faire pousser des cris d'effroi.

Alors déjà, Camille eût pu dire à sa femme ce qu'il lui écrivit plus tard, du fond de sa prison : « O ma chère Lucile, j'étais né pour faire des vers, pour défendre les malheureux, pour te rendre heureuse, et composer

avec ta mère, ton père et quelques personnes selon notre cœur, un Otaïti! » Ces rêves d'Otaïti, qu'il poursuivait en pleine révolution, ne l'empêchaient pas de continuer à jouer au Tacite, dans ses feuilles du *Vieux-Cordelier*. Une seconde accusation le ramena aux Jacobins, devant Robespierre, qui, cette fois, conclut à brûler les écrits du pamphlétaire.

— Brûler n'est pas répondre! s'écria Camille.

— Comment oser justifier, reprit Robespierre, des pages qui font les délices de l'aristocratie?

— Tu me condamnes ici, mais ne suis-je pas allé chez toi? Ne t'ai-je pas lu mes feuilles, te conjurant, au nom de l'amitié, de m'éclairer de tes conseils et de me tracer ma route?

— Tu ne m'as montré qu'une partie de tes feuilles. Comme je n'épouse aucune querelle, je n'ai pas voulu lire les autres. On aurait dit que je les avais dictées.

Quelle lâcheté d'un côté; quel mépris de l'autre! Robespierre livrait évidemment le *comité de clémence*, Danton et Camille Desmoulins, au comité de salut public.

Arrêté le 11 germinal, dans la nuit du 30 au 31 mars, il fut exécuté le 5 avril 1794, à l'âge de trente-trois ans, « l'âge du sans-culotte Jésus, » selon la réponse qu'il fit lui-même à une question de ses juges.

Son procès ressemble à tous ceux de cette époque. A l'audience, en charrette, devant l'échafaud, Camille se montra plus faible, plus emporté, plus désespéré que ses ennemis n'auraient pu le souhaiter. Le dévouement de sa femme, qui se perdit pour le sauver, ennoblit les dernières heures de Camille Desmoulins. On se souvient qu'il l'aima lui-même aussi tendrement qu'elle l'aimait; on le voit mourir, tenant encore dans ses mains des cheveux de sa femme, et murmurant de ses lèvres défaillantes l'adieu suprême de sa dernière lettre :

« Adieu, ma vie, mon âme, ma divinité sur la terre! Adieu, Lucile, ma Lucile, ma chère Lucile!... Mes mains liées t'embrassent, et ma tête séparée repose encore sur toi ses yeux mourants. »

Celui qui savait aimer ainsi aurait dû deviner l'art de bien mourir.





## BIRON-LAUZUN

D'après le portrait de la Collection de Bure (Bibliothèque impériale).  
Dessiné par Léon Bailly, gravé par Chapon.



## LAUZUN-BIRON



Il y a des noms prédestinés. Celui qui porta ce double nom, Lauzun-Biron, semble avoir hérité à la fois du caractère et de la destinée des deux hommes qui le portèrent avant lui. Comme Lauzun, il fut brave, généreux, galant, caustique et fat; comme Biron, il fut vain, crédule, ambitieux et faux. La première partie de sa vie fut perdue. La seconde, qui aurait dû faire oublier la première, la fit regretter. Comme Lauzun, il fut romanesque, ne pouvant être héroïque. Comme Biron, il aima mieux être le premier parmi les traîtres que le second parmi les fidèles. Sous la monarchie, qu'il avait compromise, il fût peut-être mort à la Bastille ou à Pignerol. Sous la République, qu'il prétendit servir, il finit sur l'échafaud. Et c'est ainsi que dans sa vie et dans sa mort nous trouvons à la fois les vices et les fautes de ses deux devanciers, et la leçon suprême qui les a rendus célèbres.

Armand-Louis de Gontaut, d'abord duc de Lauzun et ensuite duc de Biron, par la mort du fameux maréchal commandant des gardes-françaises, était né à Paris, le 15 avril 1747. Son père était ce duc de Biron, qui eut toutes les faveurs, sans en mériter aucune, et qui recueillit dans les antichambres de la Pompadour et de la Du Barry les grades que ses ancêtres gagnaient sur les champs de bataille. Lauzun, il faut en convenir, se montra, de bonne heure, d'une humeur plus indépendante et d'un caractère moins souple, et on

n'a point à reprocher au fils les flagorneries de ce père, courtisan très-habile, savant dans l'art de dire des fadaises, et d'en amuser les maîtresses de roi. Mais s'il demeura supérieur, par les principes, aux mauvais exemples de la famille et du temps, il eut le triste mérite d'en exagérer encore l'immoralité. Élevé par un laquais, déniaisé par une soubrette, formé par une courlisane, rencontrée au bal de l'Opéra, corrompu d'avance jusqu'aux moëlles par des lectures qui devançaient l'expérience, gâté par des succès précoces, roué à quinze ans, Lauzun devait être le type le plus achevé de cette génération sentimentale et dépravée, spirituellement cynique et positivement frivole, qui devait trouver des excuses pour toutes les fautes et des maximes pour tous les vices, et inaugurer cette fronde d'aristocratiques philosophes et de brouillons impuissants qui perdirent si gaiement la monarchie en se perdant eux-mêmes, et ne retrouvèrent que pour mourir les vertus de leur race. Nous ne nous évertuerons point à le suivre dans les aventures, toujours les mêmes, dont il a rempli ses fanfarons *Mémoires*, chef-d'œuvre de la littérature de garnison. Il nous suffira, pour résumer les résultats de la première partie de sa vie, de dire que d'abord, volontaire, aide-de-camp du marquis de Chauvelin en Corse, puis, colonel d'un régiment de hussards, brigadier pendant la guerre d'Amérique, il se donna tout juste la peine, distrait à tout moment par des pérégrinations amoureuses en Pologne et en Allemagne, ou par ses courses en Angleterre, de montrer des qualités militaires véritables, jointes à une étourderie, à une outrecuidance, à un esprit d'aventure et de nouveauté qui en obscurcissaient l'éclat et en dénaturaient l'effet. Durant ces deux ou trois courtes campagnes, Lauzun fit la guerre en amateur, en hussard, en homme qui voit la gloire dans les succès d'escarmouche et dans la trop facile admiration des femmes. Il n'y déploya que des instincts brillants, et pas une de ces vues ou de ces vertus qui annoncent le général. Mais ce dont il est permis de le louer sans restriction (frivoles éloges, seuls dignes d'un tel héros), c'est d'avoir été, en amour, le plus pressé et le plus indiscret des conquérants, d'avoir introduit dans les mœurs et les modes françaises ce funeste et maladroit alliage de l'anglomanie, et d'avoir reculé aussi loin qu'elles peuvent aller, sans conflit avec la loi, les limites de cette immoralité de bon ton dont Richelieu demeurera le plus parfait modèle, et dont Crébillon, Laclos et Tilly ont

donné les exemples et formulé les préceptes, dans des romans ou des *Mémoires* qui déshonorent leur temps sans le calomnier. La Révolution française trouva Lauzun blasé, fatigué, ruiné, riche d'une liste d'innombrables maîtresses et de plus innombrables créanciers; hostile à la Reine, qu'il ne se pardonna point de n'avoir pu compromettre; hostile au Roi, qu'il détestait pour l'avoir jugé indigne du commandement des gardes-françaises; grand partisan de la constitution anglaise, qu'il avait étudiée aux courses de New-Market; grand ami du duc d'Orléans, pour le compte duquel il embaucha des pamphlétaires; n'ayant rien à perdre, tout à gagner à un changement, et prêt, dans sa complaisante mobilité d'idées et sa sophistique ambition, à tout faire, même à flatter la canaille, pour regagner le temps perdu et ajouter les lauriers de la popularité militaire aux myrtes souillés qui, sur son front, ne se sont encore mêlés qu'aux banales couronnes du turf.

C'est le moment de suivre, dans sa carrière politique, si confuse et si courte, cet esprit fort de boudoir, ce sportman libre-penseur, qui n'apporte que l'inutile expérience des femmes dans ce grand et solennel débat, où il faut, pour dominer, l'entière connaissance des hommes, et qui cherche à donner des lois à la France, sans avoir jamais pu s'en donner à lui-même. Quel législateur que cet homme incapable de gouverner sa maison! quel économiste que cet homme criblé de dettes! quel citoyen que cet homme, enfin, incapable de donner même les vulgaires exemples de la famille, et qui, marié à une des rares honnêtes femmes de ce siècle perdu, n'a pas même su la respecter!

Lauzun, ruiné par la banqueroute sérénissime du prince de Guéménée, s'était confiné dans la retraite à son retour d'Amérique. Retraite aigrie et jalouse, qui ne compte que de frivoles regrets et pas une seule de ces méditations fécondes d'où sort, prêt pour les événements, l'homme renouvelé. Appelé aux États-Généraux par la confiance de la province de Quercy, il se distingua tout d'abord, en tête de ce groupe d'ardélions politiques, que l'intrigue avait préparés à l'émeute, et qui rêvaient de gouverner la France sous le nom du prince qu'ils gouvernaient. Dans la fameuse nuit du 4 août, il renie ironiquement, sans grader même le mérite du sacrifice, ces titres et ce nom qu'il n'était plus digne de porter. Au 6 octobre, il est le fidèle Achate de Mirabeau, poursuivant, poussé par la misère et l'ambition, ce plan

extravagant, caressé, depuis, par d'autres orateurs hommes d'État, de la liberté par la licence, et de l'ordre par le désordre. Mirabeau foudroyé, nous le retrouvons chargé d'affaires du duc d'Orléans, que la foule regarde déjà. En octobre 1790, une garnison se révolte, et donne le signal des désordres militaires. Il n'est pas besoin de demander son nom. Ce sont les hussards de Lauzun qui parodient leur chef. A Metz, en mission, il essaye de s'accrocher à un dernier repentir et balbutie à Bouillé des assurances de fidélité que ses actes démentent aussitôt. Le 27 avril 1791, il écrit de Douai « que le départ du Roi a développé dans toutes les âmes une nouvelle énergie, et que son arrestation a fait éclater une joie presque universelle. » A la Convention, il lutte d'emphatique patriotisme avec un Alquier, et pour le dépasser, « il signale à la vindicte de l'Assemblée les prêtres réfractaires. » Le duc d'Orléans, pour le tirer de Londres où il est allé, toujours sous prétexte de mission, en réalité sans doute pour embrasser encore une fois ses idoles hippiques, le tire à force d'argent des griffes d'un créancier. Nous ne tardons pas à trouver le digne acolyte de Talleyrand, le gai compagnon des dernières orgies, général en chef à l'armée du Nord; il y brilla surtout par sa servilité vis à vis des commissaires de l'Assemblée, dépêchés à l'armée après le 10 août, pour assurer le concours des héros sans-culottes aux Marseillais triomphants; il déclara se soumettre « *sans restriction* » aux décrets de l'Assemblée nationale. Appelé au commandement de l'armée des Alpes-Maritimes, puis à celui de l'armée de Vendée, le voilà, lui, l'aristocrate, déguisé sous l'écharpe tricolore, poursuivant à outrance ces héroïques brigands acharnés à défendre ce qu'il trahissait. Des querelles vulgaires avec un Rossignol, un Ronsin, le font rappeler, doutant enfin de tout, et, pour la première fois, de lui-même. Appelé à venir rendre compte de sa conduite au Conseil exécutif provisoire, il est jeté, déjà perclus de goutte, dans les cachots de l'Abbaye. En vain il s'indigne, menace, proteste, et enfin, s'abaisse à se défendre et s'humilie à supplier. Qu'avait donc Biron qui pût toucher ceux que le courage de Marie-Antoinette, la sainteté de madame Elisabeth, devaient laisser insensibles? Le sort en était jeté, il devait passer par où il avait laissé passer les autres. La Révolution devait dévorer un à un ses enfants, jusqu'à cet enfant prodigue, Lauzun!

Le 11 nivôse an II, Biron parut au tribunal révolutionnaire; il s'y

montra enfin, calme et fier, ou plutôt lassé et résigné. Son agonie n'a que la demi-dignité du stoïcisme trempé dans le dégoût. Le 3 janvier 1794, il eut l'honneur de marcher à l'échafaud sanctifié par Louis XVI. Très-calme dès la veille, il dormit et mangea bien. Son visage n'était point altéré. Il garda sa sérénité, avec une pointe inévitable de fanfaronnerie. Quand l'exécuteur vint le prendre, il achevait une douzaine d'huitres : « Citoyen, dit-il, permets-moi d'achever. » Puis, lui offrant un verre : « Prends ce vin, ajouta-t-il, tu dois avoir besoin de courage avec le métier que tu fais. » Et il se livra. Il avait quarante-six ans.

Ainsi finit Biron. Il vécut mal et mourut bien. C'est tout ce qu'on peut dire à la gloire du calomniateur de Marie-Antoinette et de l'ami de Philippe-Égalité.

M. DE LESCURE.

---



## LAVOISIER

D'après le portrait de David, gravé par Tassaert.  
Dessiné par Léon Bailly, gravé par Gusmond.

# LAVOISIER



Antoine-Laurent Lavoisier, le créateur de la chimie moderne, naquit à Paris, en 1743, au sein d'une famille riche et considérée. Son père, qui avait acquis sa fortune dans le commerce, eût souhaité que son fils marchât sur ses traces. Mais celui-ci montra des aptitudes tellement précoces, que l'ancien commerçant se décida à lui donner une brillante éducation; et ceux qui furent chargés de cultiver cette jeune intelligence ne tardèrent pas à bien augurer des futures destinées d'un enfant qui les étonnait par de sagaces observations sur les choses de la nature.

Dès sa vingtième année, le jeune Lavoisier était un physicien des plus habiles, un chimiste des plus experts; à telles enseignes qu'en 1766 il remportait le prix mis au concours, par l'Académie des sciences, pour le perfectionnement de l'éclairage de la capitale.

Ce fut là un puissant encouragement pour le jeune savant. A partir de ce jour, il se livra à de nouveaux travaux avec une activité continue, et les belles expériences qu'il entreprit, sur un groupe de substances, firent retentir son nom en France et au delà du royaume. On put admirer en lui non-seulement l'expérimentateur infatigable, mais encore l'écrivain au style limpide et élégant.

En 1768, l'Académie des sciences s'associa le jeune chimiste.

Lavoisier était déjà célèbre par toute l'Europe; il avait déjà pris place au premier rang parmi les hommes de science; et cependant on pensait que son œuvre n'était pas encore achevée, on pressentait qu'il allait ajouter un nouveau lustre à la gloire de son pays.

Cette vague espérance se réalisa le jour où Lavoisier publia ses *Opuscules chimiques*. Il y démontra l'inexactitude de certaines lois admises par la science. Mais l'œuvre principale de Lavoisier, celle qui a rendu sa mémoire impérissable, c'est sa théorie de l'oxygène, théorie qui mit en émoi le monde savant, et renversa de fond en comble l'ancienne chimie. Elle expulsa du domaine de la science le phlogistique, principe hypothétique que Stahl, le célèbre médecin allemand, y avait introduit, pour expliquer la combustion des corps. Au fantôme qu'il chassait, Lavoisier substitua une substance réelle, pondérable, agissante : l'oxygène.

Et en même temps qu'il faisait connaître aux savants émerveillés le rôle que l'oxygène jouait dans la nature, il leur révélait l'existence d'un autre agent naturel, celle de l'azote. Découverte admirable et d'une portée immense!

De ce moment, Lavoisier devint l'objet de la vénération universelle. Mais si les hommes les plus éloignés purent apprécier la vigueur de son génie, ceux-là seuls qui vivaient près de lui connurent ce qu'il y avait de bonté dans son âme et de désintéressement dans son caractère. Il était d'une générosité vraiment princière, dès qu'il s'agissait d'encourager de jeunes talents, et de multiplier des tentatives qu'on faisait autour de lui pour agrandir le cercle des connaissances humaines.

Toutefois, Lavoisier ne tarda pas à se convaincre que son patrimoine, quelque considérable qu'il fût, était devenu insuffisant, et que, pour continuer à servir efficacement la science, il fallait se créer des ressources nouvelles.

Plein de cette pensée, il se fit fermier général. Ce fut là une résolution regrettable et funeste : regrettable, parce qu'elle entraîna le grand savant hors de son orbite naturelle; funeste, parce qu'elle fit le malheur de cet homme bienfaisant.

Mais nul ne dira qu'une pensée cupide détermina Lavoisier; l'amour de la science a été son unique mobile. Réunir autour de lui un grand nombre de savants; entreprendre avec eux des recherches importantes, tel a été son but.



Aussi le nouveau fermier général se distinguait-il singulièrement de ses confrères. Tandis que la plupart de ceux-ci imposaient le riche, pressuraient le pauvre et suçaient le sang de la France, Lavoisier usait du crédit qu'il avait sur les meilleurs esprits de son époque pour faire supprimer le privilège qui autorisait les fermiers généraux à détériorer, sans indemnité aucune, les habitations où ils allaient chercher le salpêtre. Il fit également abolir le droit de péage que ses associés prélevaient sur les Israélites dans quelques contrées de la France, et, lorsqu'en 1788 la disette vint sévir à Blois, il avança à la municipalité une somme considérable pour que l'on donnât du pain aux pauvres.

Mais les flots tumultueux de la Révolution effacèrent les traces de ces récents bienfaits, et ramenèrent à la surface un grief déjà ancien. C'était Lavoisier qui avait fait adopter le projet d'élever le mur d'octroi dont Paris a été entouré jusque dans ces derniers temps. Cette construction, destinée à sauvegarder les intérêts des fermiers généraux, avait mécontenté une grande partie de la population parisienne.

On sait, du reste, combien était profonde la haine que le peuple avait vouée aux fermiers généraux. Lorsque les liens qui tenaient en bride le ressentiment des masses furent rompus, la vindicte populaire atteignit un grand nombre de ces financiers. Ils furent proscrits, ils furent jetés dans les prisons, ils furent traduits devant le tribunal révolutionnaire.

Lavoisier s'était réfugié dans un asile que lui avait préparé l'ancien concierge de l'Académie des sciences. Mais un scrupule lui fit abandonner cette retraite, où il eût pu défier l'active vigilance des argus que la Commune entretenait. Ayant appris qu'un décret infligeait la peine de mort à quiconque prêterait assistance à des proscrits, Lavoisier résolut d'éviter une poursuite qui aurait perdu son hôte.

Celui-ci s'efforce de rassurer sur son propre compte l'homme qu'il veut sauver, et le supplie de ne point s'exposer inutilement à une mort certaine. Mais Lavoisier, tout entier au noble sentiment qui exalte son âme, refuse de profiter plus longtemps de la généreuse hospitalité de son bienfaiteur : il va se constituer prisonnier.

Peut-être avait-il conservé l'espoir de se justifier; peut-être comptait-il sur les instances qu'auraient pu tenter en sa faveur des amis qui siégeaient

à la Convention; peut-être, enfin, pensait-il que les grands services qu'il avait rendus à la science plaideraient victorieusement sa cause. S'il en a été ainsi, son espoir fut déçu : sa parole n'émut point ce tribunal; ses amis se turent prudemment; et le prestige que son grand savoir exerçait sur les esprits d'élite n'eut pas de prise sur la nature inculte de ses juges.

Quand il demanda un sursis, afin qu'il pût achever un travail dont, disait-il, ses compatriotes recueilleraient tout le fruit, Fouquier-Tinville répondit : « La République n'a besoin ni de chimistes, ni de savants. » Paroles impies, et qui flétrissent l'homme qui osa les prononcer.

Condamné à mort, Lavoisier conserva sa sérénité habituelle. Jusqu'au dernier instant, sa belle figure exprima cette quiétude à la fois douce et virile dont fait preuve, en présence de la mort, l'homme qui a beaucoup aimé et beaucoup étudié la nature.

Le 8 mai 1794, Lavoisier posa sa tête sur l'échafaud, et la France perdit un de ses enfants les mieux doués, une de ses gloires les plus pures.

ARNOLD BOSCOWITZ.





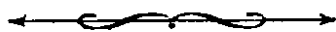
## ROBESPIERRE

D'après un portrait dessiné par J. Guérin, gravé par F'esinger.

Dessiné par G. Fati., gravé par Pannemaker.

## XXXVI

# ROBESPIERRE



Ce n'est pas l'histoire de la vie et de la mort de Robespierre que nous voulons écrire; cette histoire est connue de tout le monde. C'est son portrait politique et moral que nous voulons esquisser, ne fût-ce que pour y remplacer par les ombres de la réalité ces rayons trop insolents dont un historien contemporain, M. Louis Blanc, lui a fait une auréole. L'avant-dernier volume de *l'Histoire de la Révolution*, publié par cet écrivain passionné, partial et subtil, est presque entièrement consacré à réhabiliter le tyran, déguisé en victime. Ce paradoxe est trop scandaleux pour que nous ne saisissons pas la première occasion qui s'offre à nous de démolir pièce à pièce cet habile mais fragile échafaudage, et de jeter à bas de sa colonne usurpée ce rhéteur sanguinaire qui ose aspirer à notre admiration.

Eh quoi! celui dont longtemps on n'a osé prononcer le nom, terrible comme la mort; celui dont on veut faire maintenant la dernière et la plus illustre victime du modérantisme; celui qui, nous dit-on, après avoir liquidé définitivement des haines toutes inspirées par l'amour de la patrie, allait inaugurer, sous son nom, le règne de la clémence, enfin permise par l'ordre et la victoire, le voilà lui-même, ce Robespierre maudit des mères, le voilà porté en triomphe en avant de Danton et de Joseph Lebon, qui profitent de l'indulgence dont on l'inonde et essuient tranquillement à leurs

mains le sang de septembre et le sang de Cambrai ! Le voilà, par l'appareil tragique et désespéré de sa longue agonie, par sa mâchoire brisée d'un coup de pistolet qu'il n'eût pas dû attendre, par ce : « Monsieur ! » dit à ses derniers moments, où l'on veut voir puérilement la promesse et le regret d'une restauration romanesque, cherchant à surprendre la pitié qu'il avait si souvent insultée, et qui lui fit, par un affront plus cruel que la mort, si unanimement défaut, quand il passa sur ce tombereau où étaient passées avant lui tant de plus nobles victimes, qui avaient mérité et épuisé les larmes !

J'aime ce respect des morts, même quand il est excessif et s'étend jusqu'à leur vie. Je rends hommage à ce goût des causes perdues, à cette sympathie pour les vaincus, pour les calomniés, qui respire si puissamment dans l'ouvrage de M. Louis Blanc. Ce n'est donc pas une fantaisie d'iconoclaste, c'est le sentiment impérieux de la vérité et le désir de venger la justice insultée, qui me forcent à porter la main sur ce trop élégant et trop harmonieux tombeau, où l'historien paradoxal prétend enfermer dans les parfums précieux de son style le crucifié de thermidor, et bercer pieusement, au bruit de louanges rétrospectives, ce sommeil qu'il goûte pour la première fois.

Dès le mois de juin 1794 (10 prairial environ), dit M. Louis Blanc, Robespierre, las de meurtres et de blasphèmes, las de difficultés toujours renaissantes, et que semble activer, au lieu de les étouffer, la rosée de sang de la Terreur, cherche à rompre avec la cruauté et l'athéisme. Le fondateur du Comité de salut public s'absente, avec affectation, de ces délibérations meurtrières qu'il désavoue. En même temps, il cherche à ranimer dans les âmes, abâtardies par le culte abstrait de la Raison, la notion de l'Être-Suprême. Enfin, l'homme qui a sacrifié successivement les Constituants, les Girondins, les Hébertistes, les Dantonistes, se ravise et cherche à rogner sa part à la guillotine rassasiée. Le panégyriste déjà timide de septembre, s'efforce d'appriivoiser de nouveau les âmes à la clémence et de leur rapprendre le pardon. Il cherche à rallier, au dehors, à la cause de la Révolution triomphante les sympathies timorées de l'étranger. Il cherche à réconcilier avec le nouveau régime tout ce qui, de l'ancien, n'est point, par peur ou par haine, demeuré implacable. Il cherche, enfin,

à constituer un gouvernement régulier, dont la Convention sera le siège, dont les Jacobins seront la voix, dont les comités seront les bras, et dont il sera la tête, le chef d'autant plus inviolable qu'il gouvernera sans le paraître.

Oui, ce plan de tyrannie discrète et d'occulte domination dut être, à un certain moment de déception et de frayeur, le rêve favori de Robespierre. Oui, assis entre Couthon et Saint-Just, il put se voir, dans ses songes d'ambition et de paix, prenant le gouvernail de ce navire longtemps battu par la tempête, et enfin tenu à l'ancre par une obéissante majorité.

Mais ce rêve, dont on lui fait un honneur, je lui en fais, moi, un crime de plus, et je ne puis que m'étonner au moins de cette admiration inattendue pour cette ambition intéressée, ou pour ce découragement habile, qui insinuèrent également, peut-être à la fois, à Robespierre, au promoteur révolutionnaire par excellence, le goût tardif de la modération et du repos. Et ce n'est pas parce qu'il a échoué, parce qu'il a été déçu, vaincu, que je l'accuse et le méprise : vainqueur, je l'accuserais et je le mépriserais bien davantage. J'oserais même le plaindre, si son tardif revirement, si son retour désespéré aux notions de justice et d'ordre eussent été consciencieux, sincères, s'ils n'avaient pas été la dernière illusion de son orgueil, le dernier effort de sa dissimulation ; si celui qui fut opprimé n'avait pas opprimé les autres, si celui qui fut trahi n'avait pas commencé par trahir, si, dans la victime de thermidor enfin, je pouvais voir autre chose qu'un futur despote pris à son propre piège.

Ce retour de Robespierre à l'humanité fut-il sincère, en effet, et fut-il désintéressé ? Robespierre voulut-il sauver la France, ou ne voulut-il que se sauver lui-même ? Pour nous, la question n'est point douteuse. Robespierre fut puni, par le coup d'État de thermidor, d'une politique toute de coups d'État. L'intimidation qu'il semait devant lui, depuis si longtemps, porta enfin son fruit sinistre. La Terreur lui avait donné, comme elle en donne au bourreau, une cour et des flatteurs. Elle ne lui laissa pas un ami, et, au jour où il faut être mille, il se trouva seul.

Ne l'avait-il pas mérité, par son ambition inexorable, par sa duplicité homicide ? N'avait-il pas employé l'échafaud, depuis deux ans, à sa propre inviolabilité, sacrifié successivement, sur l'autel sanglant de la patrie

quiconque lui faisait obstacle ou simplement ombrage? Où étaient les Dupont, les Barnave, les d'Esprémesnil, les Bailly, les premiers et insensés fondateurs de la République? Où étaient les Girondins, spirituelle, éloquente et ambitieuse cohorte, qui fut punie, par l'échafaud du 31 mai, de l'échafaud du 21 janvier, qui n'osa pas sauver le Roi, et ne put se sauver elle-même? Où étaient les Hébert, les Chaumette, sacrifiés par Robespierre, non à sa croyance en Dieu, mais à sa foi en lui-même, non à sa religion, mais à cette politique tortueuse, par laquelle il aspirait à la dictature? Où étaient enfin les Danton, les Camille Desmoulins, les Héault de Séchelles, les Fabre d'Églantine? Tous successivement, fatalement, n'étaient-ils pas passés, de la disgrâce des Jacobins à la disgrâce de leurs collègues, et la peur ne les avait-elle pas, l'un après l'autre, livrés à l'envie? De toutes les premières gloires de la Révolution, de tous les organisateurs, de tous les orateurs, de tous les journalistes, de tous les poètes des premières et folles et fières années, en restait-il un debout, pour troubler et pour défier ce regard d'acier qui ne voyait la paix que dans la solitude, pour inquiéter ce Tartuffe républicain, comme l'appelait Fabre, qui eût peut-être inspiré à cet auteur dramatique, tué dans sa fleur, un chef-d'œuvre nouveau digne de Molière?

Tous étaient morts successivement, fatalement morts par Robespierre qui, seul désormais, entre Couthon et Saint-Just, pouvait impunément profiter de leurs idées, de leurs actions, de leurs projets, fauchés pour lui par la guillotine, s'envelopper largement dans cette popularité dont, lambeau par lambeau, il les avait dépouillés.

Robespierre, en juin 1794, s'il s'arrêta, ou plutôt voulut s'arrêter, le voulut par orgueil ou par peur. Il voulut jouir du triomphe ou en pallier l'horreur. Il voulut savourer le pouvoir, ou faire oublier ce qu'il lui avait coûté. Robespierre ne chercha à arrêter la Révolution que lorsqu'il la crut parvenue à son terme, ou que le char armé de faux menaça de lui passer sur le corps. Mais Robespierre n'était qu'un homme, et de la Révolution, c'est-à-dire de la destruction, l'insensé, il avait fait un principe!

La vérité est là. Si Robespierre avait voulu sincèrement arrêter la Révolution, il n'eût pas attendu à thermidor. S'il l'avait voulu avec ce désintéressement héroïque qu'on lui prête, pourquoi, au lieu de demeurer seul, ne s'entourait-il pas, au moment où ils sentaient comme lui cet

immense besoin de concorde, de pardon et d'oubli, des Dantonistes convertis ? Pourquoi, n'étendit-il point à Camille Desmoulins, coupable d'avoir prononcé le mot de clémence, cette absolution habile par laquelle il chercha à se rallier les voix des soixante-treize députés, rendus à leurs sièges ? La reconnaissance fut digne, au reste, du bienfait : « Pouvez-vous nous répondre » du *ventre* ? » demanda Billaut-Varennnes à un des députés du Centre. « *Oui, si vous êtes les plus forts, répondit-il.* »

Si Robespierre, sans être désintéressé, était seulement sincère, dans ces velléités conciliatrices, par lesquelles il cherchait à échapper à la solidarité sanglante qui l'entraînait malgré lui, pourquoi, le 8 thermidor, demandait-il encore des têtes ? Pourquoi, près de mourir, voulut-il, une dernière fois, constater par la terreur sa puissance qui lui échappait, et menaça-t-il, en tremblant déjà, comme disait Tacite, ses ennemis sans oser les nommer ? Ah ! c'est que, déjà environné de fantômes vengeurs, il se sentait entraîné par la triple fatalité de l'ambition, de la colère et de la peur. Donc, le 8 thermidor, il menaçait encore, ce tyran aveuglé qui, le 9, allait être menacé à son tour. Qu'on ne nous fasse donc pas de lui une victime de la modération et de la clémence, mais une dupe de la haine et de la peur. Qu'on ne dise pas que la lutte était à ce point engagée, qu'il fallait encore, à ce système sanguinaire, qui avait dévoré et englouti, comme le Minotaure, tant de nobles têtes, une dernière offrande pour l'apaiser. La preuve que Robespierre pouvait encore, aux premiers jours de thermidor, se montrer impunément calme, conciliateur, vengeur, c'est que ses ennemis, qui ne valaient pas mieux que lui, saisirent victorieusement ce rôle qu'il dédaignait, et qu'il fut égorgé au nom d'une réaction, habilement feinte, de justice et de pitié, par ses anciens complices, dont la libératrice hardiesse fit oublier tous les crimes, et que les larmes reconnaissantes de la France entière lavèrent, indignes sauveurs, de leurs ignominies. Tallien, Fréron, Barrère devinrent des hommes, presque de grands hommes, à la suite de ce coup d'Etat, ou plutôt de ce guet-apens, plus habile que courageux, du 9 thermidor. Si Robespierre, au lieu de se laisser surprendre, les eût devancés, les acclamations eussent été plus chaleureuses et plus unanimes.

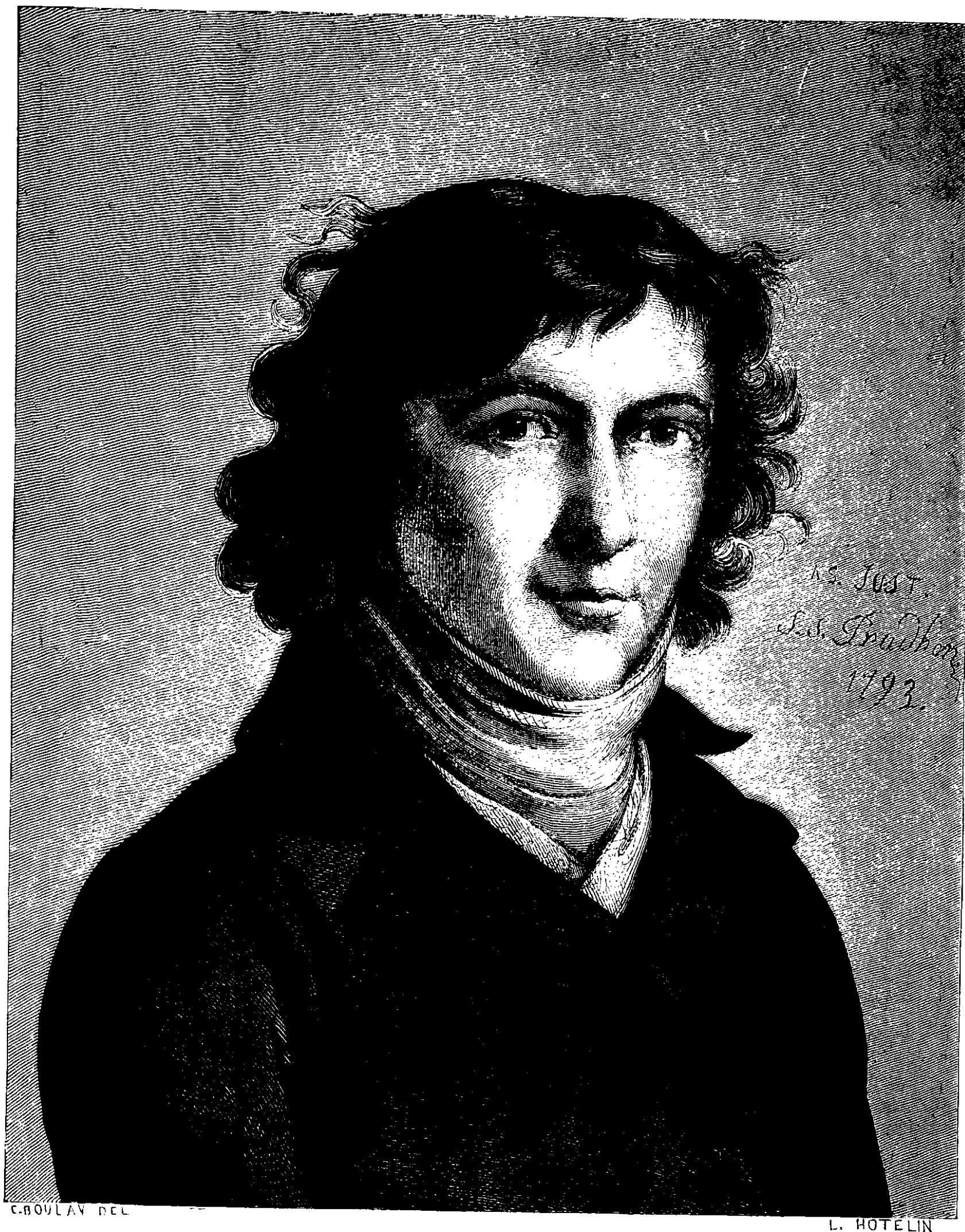
Mais non, il ne voulut pas, il ne sut pas, il n'osa pas. Il fit maladresse sur maladresse. Il tira un discours de sa poche quand il fallait, comme



Tallien, tirer un poignard; il parla quand il fallait agir; il discuta quand il fallait combattre; il fut au-dessous du mépris d'un Payan, des injures d'un Coffinhal. Ce héros qui voulait, dites-vous, sauver la France, il ne sut pas se sauver lui-même, alors qu'il le pouvait, alors qu'il avait la force pour appuyer ce droit qui semblait encore résider en lui. Il ne sut pas se sauver; il ne sut pas même mourir, comme Le Bas, et échapper, en singeant les stoïques Romains, à la main du bourreau. Echappé miraculeusement une première fois, il se laissa prendre au dévouement égoïste de ses amis, qui voulaient se cacher derrière lui. Il vint s'enfermer dans cette souricière de la Commune, et là, quand il pouvait, M. Louis Blanc l'affirme, faire l'insurrection d'un seul mot, d'une signature convoquer une armée; se sauver, non-seulement lui, mais les autres, sauver ceux qui allaient mourir pour lui; quand il pouvait, d'un seul coup, réaliser le rêve de toute sa vie, donner à son ambition la double excuse du salut public et de son propre salut; mettre hors la loi cette Convention de brigands qui l'y avait mis, il hésita, il recula, il ne put signer que Ro... de son nom de Robespierre. Il attendit le coup de pistolet de Méda, et le réquisitoire de Fouquier-Tinville, et les insultes de toute une nuit et de tout un peuple, et la mort ignominieuse de la guillotine. Et tout cela, dites-vous, par d'héroïques scrupules de légalité! Le mot est joli. Légalité, quand on est attaqué par des assassins! Quoi de plus légal que le droit de défense? Si se défendre est illégal, c'est donc légalement que mourut Robespierre. N'eût-il pas les honneurs légaux d'un décret de la Convention? Son identité ne fut-elle pas légalement constatée? et ne mourut-il pas de la main du tueur légal, de la main de Sanson?

M. DE LESCURE.





## SAINT-JUST

D'après un portrait inédit de Prudhon, 1793, appartenant à M. Cabuchet, sculpteur.

Dessiné par Boulay, gravé par L. Hotelin.

## SAINT-JUST



La voix qui tonnait : « Silence ! » aux autres voix s'est éteinte. Avec l'âme éloquente de Mirabeau, l'ouragan, s'est envolé le dernier espoir d'une révolution pacifique. 1789, l'année des principes métaphysiques et des embrassements fraternels, l'aube resplendissante et pure d'une des plus terribles journées de l'humanité, n'est plus déjà qu'un souvenir. Sont venues les années sombres et formidables des applications sanglantes, des guerres à mort, du fait brutal. Et sur la montagne, les trente voix libres, déchaînées, despotiques, rugissent à outrance.

Ne voyez-vous point au sommet de cette montagne, dont le nom seul fera peur à l'histoire, cette grande enfant ; ne voyez-vous point un groupe étrange d'hommes aux figures diversement accentuées, miroirs fidèles de toutes les ambitions, de toutes les énergies ? Ces hommes s'appellent Philippe Lebas, l'un des satellites quand même de l'astre Robespierre ; Joseph Lebon, l'ex-curé de Nieuville, qui a troqué son rabat contre une cravate à la victime, et qui s'en ira bientôt, proconsul de la Terreur, présider, le sabre en main, bonnet rouge en tête, aux guillotines d'Arras ; Carrier, d'Aurillac, qui fut procureur et sera bourreau, le noyeur de Nantes ; Fourcroy, le grand chimiste ; Chénier, le versificateur, frère d'un poète ; le jurisconsulte Merlin, de Douai, que les gens du métier nomment le Papinien

moderne; certain prince de l'Empire, Cambacérès?... Et maintenant, à la pointe extrême de la montagne, dont il semble condenser en sa personne toutes les agitations terribles et toutes les électricités foudroyantes, quel est ce tout jeune homme, pâle et beau comme Satan l'archange? O le vivant problème, et quels contrastes ne lit-on point sur ce masque augural? Il a le front bas, comme tous les logiciens de la violence, et presque entièrement recouvert par des boucles de cheveux châtain. Son regard, fixe et perçant, plane sur les montagnards comme un soupçon jaloux. Il y a de la tendresse cependant sous ces sourcils durs et fortement barrés; un éclair de pitié parfois illumine ce regard d'un rayon fugitif, et l'on voit courir comme une effluve amoureuse sur ces lèvres qui ne semblèrent créées que pour maudire et condamner. Cette tête pensive et morne pose immobile, suivant l'axe vertical, sur les multiples enroulements d'une cravate volumineuse et serrée (tout bas on le dit scrofuleux). Le maintien est raide, le langage est sentencieux. Une voix railleuse vient tout d'un coup siffler aux oreilles du mystérieux personnage : « Eh! voyez-le donc porter sa tête comme un saint sacrement, » s'est écrié le turbulent Camille Desmoulins. « Attends-moi, je te ferai porter la tienne à la mode de saint Denis! » reprit avec une ironie aiguë Antoine-Louis-Léon Florelle de Saint-Just.

Est-ce un génie précoce? Oui; c'est aussi un grand homme avorté. Un être fatal, un dominateur froid, irrésistible, inexorable, s'est rencontré sur le chemin de cette nature ardente : il l'a enlacée, il l'a absorbée. Il la manie, il se déguise en elle; il en arrête le développement, car il se complète par elle. Robespierre, le laid, l'antipathique Robespierre, a trouvé dans Saint-Just sa forme. Saint-Just est la beauté, la jeunesse, la séduction tour à tour et la majesté redoutable, il est même le courage de Robespierre. Quel art de sorcellerie a composé ce moderne triumvirat? Robespierre machine; Couthon, le paralytique, intéresse, et Saint-Just fascine.

Fils d'un ancien officier, annobli pour ses campagnes et décoré de la croix de Saint-Louis, Saint-Just, né à Décize, dans le Nivernais, a fait de brillantes humanités. Les héros de Plutarque, et, sans doute aussi, la triomphante procession des Laïs antiques, ont enflammé sa prompte imagination. Il rêve de Brutus, et quelque peu de Phryné. La liberté partage ses ardeurs avec la volupté. Il se préoccupe des destins de l'humanité, mais il débute par

*Organt*, un poëme en vingt chants, à la manière licencieuse de Pétrone. En 89, *Organt* et la Révolution font leur entrée dans le monde. Mirabeau, l'auteur du *Satyricon*, s'empare de la tribune, et Saint-Just entrevoit la République. Cependant les événements se précipitent, les hommes se pressent. Robespierre point, se glisse et grandit. La Révolution, sur-le-champ, se divinise et s'incarne, aux yeux de Saint-Just, dans le méthodique avocat Picard. Lisez plutôt cet acte de foi fervent et frénétique : « Vous, qui soutenez la patrie chancelante contre le torrent du despotisme et de l'intrigue; vous, que je ne connais que, comme Dieu, par des merveilles, je m'adresse à vous, monsieur, pour vous prier de vous réunir à moi pour sauver mon triste pays. La ville de Coucy s'est fait transférer, le bruit en court ici, les marchés francs du bourg de Blérancourt. Pourquoi les villes engloutiraient-elles les privilèges des campagnes? Il ne restera donc plus à ces dernières que la taille et les impôts. Appuyez, s'il vous plaît, de tout votre talent, une adresse dans laquelle je demande la réunion de mon héritage aux domaines nationaux du canton, pour que l'on conserve à mon pays un privilège sans lequel il faut qu'il meure de faim. Je ne vous connais pas, mais vous êtes un grand homme. Vous n'êtes pas seulement député d'une province, vous êtes celui de l'humanité et de la République! » Or, dites-moi, vit-on jamais adoration plus complète : « Je ne vous connais pas, mais vous êtes un grand homme! » Ainsi, Saint-Just, du fond de sa province et de l'ardeur de sa jeunesse, voua sa vie à Robespierre et fit hommage-lige de sa personnalité future au futur dictateur.

Qui voudra pénétrer plus avant encore à travers les mystères de cette inexplicable nature, si complexe et si chargée de contradictions, où l'on ne discerne pas bien le rôle joué de l'élan spontané, et l'apprêt du primesaut, n'a qu'à jeter les yeux sur les passages suivants d'une lettre à un certain d'Aubigny : « Je vous prie, mon cher ami, de venir à la fête... j'envoie par le même courrier, à votre frère, une deuxième lettre; vous m'y trouverez grand quelquefois... je me sens de quoi surnager dans le siècle... Allez voir Desmoulins, embrassez-le pour moi et dites-lui qu'il ne me reverra jamais, que j'estime son patriotisme, mais que je le méprise lui, parce que j'ai pénétré son âme et qu'il craint que je ne le trahisse. Dites-lui qu'il n'abandonne pas la bonne cause, et recommandez-le lui, car

il n'a pas l'audace d'une vertu magnanime. Adieu, je suis au-dessus du malheur. Je supporterai tout, mais je dirai la vérité. Vous êtes des lâches qui ne m'avez pas apprécié. Ma palme s'élèvera pourtant et vous obscurcira peut-être. Infâmes que vous êtes! je suis un fourbe, un scélérat, parce que je n'ai pas d'argent à vous donner. Arrachez-moi le cœur et mangez-le, vous deviendrez ce que vous n'êtes point : grands! — Adieu! faut-il que Brutus languisse oublié loin de Rome! mon parti est pris cependant; si Brutus ne tue pas les autres, il se tuera lui-même. Adieu! venez. »

Tout Saint-Just, tout son parti, toute son époque extraordinaire sont là, dans ces quelques lignes dont l'apparente incohérence nous semble travaillée et dont la rhétorique transcendante nous décèle un frénétique disciple de Rousseau-le-Sauvage. Ces cris de rage, ces apostrophes intempestives, ces mépris si ostentatoires pour Desmoulins, qui montra plus de talent que Saint-Just, ces insultes gratuites saturées de : cher ami, tout cela ne vous semble-t-il pas un peu bien forcé? Ne sent-on pas aisément qu'une sorte de contrainte et comme une inspiration étrangère pèse sur cette âme, et n'entend-on point, par moments, le souffleur derrière le tragédien? C'est que, voyez-vous, à notre époque, où sous peine de mort, il est défendu d'être naïf, il importe de juger enfin, avec une sagacité froide, les hommes de la Révolution. L'heure est venue d'une analyse savante et supérieure aux aveuglements de l'enthousiasme aussi bien qu'aux calomnies de la haine. Or, si quelque chose surgit clairement des écrits de l'énigmatique Saint-Just et de son drame si court qui, d'ailleurs, manqua d'originalité, c'est qu'une âpre énergie fut sa qualité prédominante, et que le ressort de cette énergie fut un immense, un féroce orgueil et comme qui dirait une manie de *surhumanisme*. Cet orgueil alla-t-il parfois jusqu'à la cruauté lâche? je ne le veux pas croire. On dit, mais je méprise souverainement les on dit, qu'il jeta, par vengeance de son amour dédaigné, la belle Sainte-Amaranthe, au couperet de Sanson.

Qui ne connaît l'action si éphémère et si terrible de Saint-Just? En 1792, à vingt-quatre ans, il entre à la Convention par le crédit de son dieu Robespierre. Pendant deux ans, il mêle son nom à toutes les choses grandes et à toutes les choses formidables. Il contribue puissamment à centraliser le pouvoir entre les mains de la Convention. Il organise la

Révolution dans l'État par la terreur, et par la terreur, il organise la victoire aux frontières. Précédé de la guillotine, comme les consuls antiques de la hache du licteur, il s'en va, en compagnie de Lebas, condamner les armées au triomphe. Il sacrifie tour à tour, sur l'autel du dictateur, les penseurs de la Gironde, puis Danton l'oseur et sa gênante cohorte.

Singulière et double nature! ce Saint-Just qui répétait souvent et pratiquait toujours cet axiome tranchant : « Les gens qui font des révolutions à demi ne parviennent qu'à se creuser un tombeau, » Nodier le vit pleurer de rage au milieu de la société populaire de Strasbourg, à la vue d'une attaque violente contre le culte catholique. Que durent penser de lui, ce jour-là, l'Être suprême et la déesse Raison.

Au 9 thermidor, quand la Convention tout entière se leva pour décréter son tyran, Saint-Just fut presque seul à le défendre. Il tomba avec lui, puisqu'il en était partie intégrante. Le bras suivit la tête, la forme alla rejoindre l'idée. Ainsi la logique du fait broie les logiciens du fait.

Il mourut fermement à vingt-six ans, regardant l'histoire face à face et la défiant.

Saint-Just, dans le jeu des forces de la Révolution, représente le fanatisme, qui est toujours jeune; quand les fanatiques cessèrent d'être utiles, il disparut.

MARIO PROTH.







## SIMON

D'après un portrait de Gabriel.  
Dessiné par Ch. Vernier, gravé par Degreëff.



## ANTOINE SIMON



Il y a trois ou quatre cents ans, un savetier de Messine, entiché, jusqu'à la folie, de l'amour de la justice et du bon droit, honteux de la corruption de son temps, irrité de la tyrannie des grands, de la prévarication des magistrats, du mépris qu'on faisait des choses saintes, scandalisé surtout de l'égoïsme et de la dureté des riches, se crut appelé, par la voix secrète de sa conscience, à réformer les mœurs, à extirper les abus, à châtier enfin tous ceux, potentats, juges ou bourgeois, qui oubliaient les saintes prescriptions de l'Évangile et sacrifiaient, assis au banquet de Balthazar et de Sardanapale, l'honneur et la liberté des citoyens, la majesté des lois et la gloire de la nation à leurs appétits déréglés de puissance, de voluptés et de trésors. L'argent était devenu le Dieu de la Sicile; l'humble artisan voulut renverser le trône sacrilège de Plutus, exhumé des ordures du paganisme, et réédifier le temple du vrai Dieu. L'œuvre était grande et difficile; mais que ne peuvent la foi et cette implacable ardeur dans la poursuite du triomphe de ce qu'on croit la vérité; ardeur que les philosophes, qui ne croient à rien, appellent fanatisme?

Le savetier s'érigea, — *proprio motu*, — en juge suprême des actions, des paroles, des faits et gestes de ses concitoyens, revêtus, à divers degrés, de portions de l'autorité publique. Il rattacha à sa mystérieuse juridiction

et engloba, dans le ressort de sa haute magistrature, les gens qui n'avaient pour toute vertu que leur fortune et ceux qui n'avaient pour toute fortune que leurs talents ou leur esprit; notre savetier comptait sévir également contre les hommes qui faisaient un mauvais usage du pouvoir politique qui leur était départi et contre les écrivains et les artistes dont la plume, le burin et le pinceau, loin de contribuer à l'amélioration des mœurs et à la gloire de la patrie, se faisaient un jeu funeste de prostituer la littérature et les arts, au vice opulent et à la tyrannie affamée d'apothéoses. Ce rude artisan pensait, peut-être avec raison, que les oppresseurs du peuple n'étaient pas uniquement dans les rangs du patriciat, mais qu'ils se trouvaient aussi parmi ces écrivains mercenaires, sans conviction et sans âme, qui adoptent toutes les cocardes et qui défendent tous les systèmes en outrageant, par le scandale de leurs apostasies décennales, l'honneur, la religion et les lois.

Le savetier de Messine considérait tout, de son échoppe, transformée en observatoire politique. Il écoutait tout aussi : les plaintes de la rue, les lamentations des boutiques, les cris d'angoisses des greniers, les griefs de la bourgeoisie; il notait tout, s'éclairait sur tout et se souvenait de tout. Quand il se trouvait suffisamment édifié sur les méfaits de tel ou tel puissant, de tel ou tel magistrat, de tel ou tel écrivain, il dressait alors son acte d'accusation et son réquisitoire, et formulait une défense, pour atténuer les torts, les fautes ou les crimes de l'accusé; puis après une mûre délibération et des répliques qui achevaient de jeter de nouvelles clartés sur l'affaire, il allait aux voix, c'est-à-dire à la sienne, et prononçait l'arrêt, qui était presque toujours un arrêt de mort. La sentence était sans appel et recevait son exécution immédiatement. C'est ainsi que tout à la fois accusateur, juge et bourreau, le savetier de Messine accomplissait la mission qu'il s'était donnée, dans la plénitude d'un zèle exorbitant et d'un patriotisme surexcité et poussé hors de toutes les limites raisonnables par l'amour désordonné de la justice et de la vertu.

Le gibet fut le salaire et la récompense de ce réformateur bienveillant et de ce grand justicier sans simarre. Ce même peuple, pour la vengeance duquel il s'était institué juge et assassin, pour lequel il avait passé des nuits ardentes, et dépensé, au détriment de sa famille, toutes les forces de son corps et toutes les généreuses aspirations de son âme; ce peuple assista

à son supplice, sans manifester le moindre signe d'émotion, de regret ou de pitié. Et pourtant, cet homme n'était pas un meurtrier vulgaire, lorsqu'il disait à ses juges : « Mon poignard était loyal, je n'avais ni haine, ni envie contre ceux que je frappais. En attendant à la vie de quelques hommes, mes semblables, je croyais faire une chose utile à ma patrie et agréable à Dieu, dont ces hommes méconnaissaient la bonté, en mésusant de la puissance qu'il avait mise en dépôt entre leurs mains. Condamnez-moi, si tel est votre bon plaisir ou votre devoir; mais moi je m'absous, et, jusqu'au pied de l'échafaud où vous m'enverrez sans doute, je m'enorgueillirai d'avoir délivré mon pays de quelques-uns de ses oppresseurs. La miséricorde de Dieu fera le reste. »

Paris compte comme Messine un savetier célèbre dans ses annales; mais les titres de ces deux artisans aux honneurs de l'immortalité diffèrent essentiellement de nature et de but. Un fanatisme aveugle dirigeait les actions de ces hommes, et les rendait la terreur et l'effroi de leurs concitoyens : le fanatisme du premier était armé d'un poignard; le fanatisme du second n'était armé que d'un fouet; mais telles furent les circonstances et les volontés qui amenèrent l'emploi du poignard, par le Sicilien, et du fouet par le Français, que le parallèle des deux savetiers, aux assises de l'avenir, sera tout à l'avantage du savetier de Messine. Ce dernier a répandu le sang, a égorgé, a transgressé la loi de Dieu qui a dit : « Tu ne tueras pas. » Mais le savetier de Paris a fait bien pis avec son fouet. Il a méconnu la dignité humaine, il a dégradé le malheur, qui est aussi une dignité; il a distillé, goutte à goutte, dans le cœur d'un pauvre enfant, la corruption la plus crapuleuse; il a mis aux lèvres de l'orphelin Royal le mensonge et la calomnie; il l'a forcé à déshonorer sa mère!!! Et non content de briser les membres frêles et délicats de cet innocent captif, dont le berceau avait été entouré des pompes du trône, et dont la couronne Dauphinale devait, dans le donjon du Temple, se transformer en bonnet rouge, il voulut, l'infâme! inoculer à celui dont il était le dérisoire instituteur toutes les bassesses et tous les vices, toutes les hypocrisies et toutes les trahisons. Le savetier a, le premier, rompu le premier chaînon social : *la famille!* Il a méprisé ce que les nations les plus barbares comme les plus civilisées de tous les temps ont su respecter : l'Enfance; il a été plus atrocement cruel que l'assassin : celui-ci n'attaque

que le corps, ne supprime que la vie ; le savetier parisien, en martyrisant le corps, a supprimé l'âme.

Qui oserait soutenir qu'entre ce misérable, qui prend à forfait le martyre d'un Enfant et qui s'attache aux flancs de ce banni du Louvre comme autrefois le vautour s'attachait aux entrailles du fils de Japet, et le savetier de Messine, il n'y ait pas un abîme ? Le fanatisme de l'un était la folie du bien ; le fanatisme de l'autre était la folie du mal, mais dans sa plus haute, sa plus terrible, sa plus abominable expression.

Antoine Simon était né à Troyes en 1736, de parents fort pauvres, et qui vivaient péniblement, du produit de leur travail et des secours de la paroisse, dans la circonscription de laquelle ils se trouvaient. Antoine fut envoyé de bonne heure à Paris, et apprit dans cette ville l'état de cordonnier ; comme il n'était pas un ouvrier habile, il se livra bientôt à la seule restauration des chaussures. Dans la vieille langue de nos pères, ces sortes de gens se nommaient tout uniment des savetiers, mais la vanité démocratique, qui commençait alors à germer dans la tête des artisans, des petits marchands et des débitants, fit que tout savetier qu'il était, Antoine Simon s'intitulait cordonnier : c'était une usurpation de titre qui ne tirait pas à conséquence, et qui passerait inaperçue, aujourd'hui où les cabaretiers se qualifient de marchands de vin, les apothicaires de pharmaciens, les barbiers de coiffeurs, et où la race, qu'on supposait immortelle, des garçons épiciers et des courtauds de boutique a disparu pour faire place aux commis épiciers et aux commis de nouveautés. Simon, en dépit de l'étiquette clouée sur sa porte, dans la maison qu'il habitait tout près de celle de Marat, rue des Cordeliers, n'était donc qu'un savetier brusque, mais jovial à ses heures ; laborieux et convenable avec ses pratiques ou ses *clients*, comme disent les avocats du jour, en parlant de l'achalandage du savetier. Simon, au surplus, était plutôt taillé pour être soldat que pour être un pacifique artisan, toujours placide et toujours assis. C'était un homme d'une assez haute stature, aux épaules larges, au dos carré, d'une figure grossière, mais caractérisée, et qui paraissait encore plus accentuée par l'abondance de cheveux noirs qui ombrageaient son front, et par une double broussaille de *favoris*, qui s'avançaient sur ses joues, et se réunissaient, par un collier, sur un menton de Gépide et sur un cou de taureau.

Simon épousa, le 20 mai 1788, en la paroisse de Saint-Côme, Marie-Jeanne Aladame, sa cousine, qui avait été d'abord servante dans un cabaret de la rue des Cordeliers; elle était entrée ensuite au service d'une vieille femme, nommée madame Fourcroy, tante, à ce qu'on prétendait, du chimiste Fourcroy, dont la jalousie fut si fatale au bienfaisant et savant Lavoisier, et qu'on a vu, sous le premier Empire, occuper la plus haute dignité universitaire. Cette dame Fourcroy, qui demeurait dans la même maison que Simon, mourut, à quatre-vingt-cinq ans, et légua, par testament, à sa domestique une somme de 50 écus. Indépendamment de ce legs, madame Sejan (quel nom de tyran!), la cabaretière de la rue des Cordeliers, avait constitué une rente viagère de 100 francs à son ancienne servante, pour reconnaître ses bons soins et ses loyaux services. Ce petit pécule et cette petite rente alléchèrent le futur émule des Cincinnatus et des Caton le Censeur, et, très-probablement, le décidèrent à convoler en secondes noces. L'extrait de son acte de mariage prouve, au surplus, que la doctrine de l'égalité absolue n'avait pas pris racine encore dans la tête d'un savetier, car parmi les témoins choisis par les honorables conjoints, — et ces témoins étaient au nombre de six, ni plus ni moins, on remarque un MAÎTRE corroyeur, un M. Jacques LE ROY, qui s'intitule tout simplement *bourgeois* de Paris; un avocat au Parlement, Prieur d'Hostang, ancien chanoine de l'Église royale de Saint-Louis-du-Louvre, et professeur en l'université de Paris (que de titres!); un ancien épicier et ancien marguillier de la paroisse de Saint-Côme. On voit, par cette nomenclature exacte, que le savetier Simon n'était alors ni l'ennemi des prêtres, ni le contempteur des rois, ni l'adversaire de la bourgeoisie. Le *sans-culottisme* n'était, en effet, vers 1788, qu'à l'état d'embryon dans les cerveaux populaires, même dans celui du savetier Simon.

Les quelques coups de canon tirés de la Bastille, le 14 juillet 1789, et les conférences démagogiques, présidées et dirigées par Marat, dans le vaste jardin du couvent des Cordeliers, bouleversèrent, dans le pauvre intellect de Simon, toutes les notions du juste et de l'injuste qu'il pouvait posséder, et le petit nombre de sentiments religieux et moraux que son épaisse carapace d'homme et de chrétien pouvait contenir. En peu de temps, sa conversion radicale au *sans-culottisme* fut complète, sous les prédications du

principal et baveux apôtre de l'anarchie; il arbora, avec une frénétique ardeur et avec un enthousiasme indicible, le bonnet rouge, et se montra constamment le séide le plus aveuglément dévoué au Mahomet qui s'était si subitement révélé aux populations de la France et de l'Europe.

Les singes maladroits des mœurs politiques de la vieille Rome, dont Marat n'était que le prophète crapuleux et le hideux instrument, ne s'étaient pas donné la peine ou s'étaient bien gardés de traduire pour la multitude, devenue, entre leurs mains parricides, l'inévitable baliste avec laquelle ils renverseraient le trône et les institutions monarchiques, le « *ne sutor ultra crepidam*, » que les Gracques et Catilina lui-même jetaient à la face des savetiers romains, au milieu même de leurs excitations passionnées à la révolte et à la ruine de la République.

Marat regardait Simon comme un de ses adeptes les plus convaincus et un *sans-culotte* inébranlable. Celui-ci fut donc appelé, lorsqu'il fut question de donner, non un gouverneur, mais un instituteur au fils du Roi-martyr, à l'insigne honneur de républicaniser le Dauphin. Simon avait été spécialement recommandé par Marat au Conseil général de la Commune, et cette sublime apostille avait suffi pour réunir tous les suffrages sur la personne du savetier, qui accepta ces fonctions, non sans manifester quelques scrupules :

Il ne se fit prier que de la bonne sorte;  
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.

Il ne s'agissait donc ici ni d'être roi ni d'être pape, il ne fallait qu'être bourreau et bourreau d'un fils de Roi. Quelle charge plus douce, plus délicieuse à remplir pour un véritable *sans-culotte*, pour un pédagogue, pénétré des saintes maximes révolutionnaires, et qui avait à se venger tout à la fois des bienfaits de l'Église, qui avait secouru sa famille, et peut-être lui-même, et des bienfaits de ce trône, qui avait donné au peuple plus de libertés en quinze ans, sans convulsions et sans secousses, que la Révolution ne lui en octroya, en un pareil nombre d'années, avec ses massacres, ses assassinats, ses proscriptions et ses échafauds.

Et puis, malgré ce désintéressement de comédie, que les coryphées de l'anarchie jouaient à l'envi des uns des autres, le préceptorat du petit Capet, — c'était ainsi qu'on nommait, dans l'argot des clubs et de la Convention

nationale, le petit-fils d'Henri IV et de Louis XIV, — devait être grassement rétribué. Cinq cents livres par mois, en assignats, à la vérité, mais qui conservaient toujours leur valeur effective et légale lorsqu'ils se trouvaient en de certaines mains, étaient bien capables de compenser les désagréments de l'emploi, désagréments qui se réduisaient à trois : suspension de la liberté, les docteurs révolutionnaires n'étaient pas encore rompus aux furetages historiques et à la maraude dans les lois et la jurisprudence anglaise; on dirait aujourd'hui suspension de l'*habeas corpus*, de la liberté individuelle, car l'instituteur-geôlier, ou le geôlier-instituteur, ne devait, sous aucun prétexte, quitter, non pas seulement l'enceinte du Temple, mais l'appartement de son prisonnier; sevrage absolu de la tribune à la société des Jacobins et des Clubs; honte permanente, pour un homme libre, de se trouver constamment devant le fils, très-inoffensif cependant, d'un ex-tyran. Simon fit sonner bien haut, devant le conseil, ces tristes conséquences de son acceptation; mais dévoré de l'amour du bien public et tout entier au service de la République, il finit par faire le sacrifice de ses jouissances de *sans-culotte*, de ses goûts de citoyen, et par déposer, sur l'autel de la Patrie et de la Liberté, son acte d'adhésion aux désirs du conseil et d'obéissance au vœu de la République.

Le fils de Louis XVI, arraché, au milieu de la nuit, des bras de sa mère, de sa sœur et de sa tante, fut transporté, endormi, dans la chambre même où le pauvre enfant avait reçu les derniers embrassements de son père et la bénédiction du royal martyr. En ouvrant les yeux, appesantis encore par un sommeil violemment interrompu, il reconnut, en frémissant, la chambre fatale, et se trouva en présence de l'homme à figure rébarbative, à voix de Stentor, que les implacables désorganiseurs de la France lui donnaient pour Mentor, pour instituteur et pour geôlier. Les larmes du malheureux enfant protestèrent contre cette nouvelle et gratuite barbarie des ignobles ennemis de sa race; mais trois ou quatre phrases d'encouragement de Simon, assaisonnées de jurons énergiques, et prononcées avec des roulements d'yeux et un accent formidable, refoulèrent les pleurs de l'enfant sous ses paupières; il tremblait de peur, et il acheva, pour la première fois, loin du giron maternel, un somme dont le calme fut bien celui de l'innocence, mais dont le réveil devait être bien cruel! Les baisers de sa mère, qu'il ne devait plus revoir dans ce monde, allaient lui manquer à son réveil!!!

Voilà donc le savetier Simon, infidèle à son alène et à son tranchet, mais fidèle à ses aspirations démocratiques, installé dans ce vieux palais où Voltaire et Chaulieu, assidus commensaux du grand-prieur du Temple, faisaient assaut d'esprit, de chansons et de verve. Sous ces voûtes, dans ces jardins délicieux, les vers de la *Henriade* ont été récités, applaudis, célébrés au milieu des amphores de la Champagne et de la Bourgogne, au bruit des détonations jaillissantes de la tocanne et de l'aï. Quelle différence aujourd'hui ! Un misérable savetier se promène, en maître, dans ces splendides salles où se pressaient les héros de la France, Vendôme, Villars, Catinat ou Condé ; la chambre qu'habitait Voltaire pendant ses longs séjours au palais du Temple est transformée en greffe ; les échos du manoir répètent les hymnes de la fureur populaire : *la Carmagnole*, *Ça ira*, *le Réveil du peuple* et *la Marseillaise*, au lieu des faciles chansons de l'épicurien abbé de Chaulieu et des magnifiques alexandrins de la *Henriade* ; tandis que l'infortuné petit-fils de ce vaillant Roi, de ce bon Roi, de ce grand Roi chanté par Voltaire, expie dans ce palais, devenu une affreuse prison pour sa famille, sous la verge de fer d'un savetier, l'amour que son père portait, comme Henri IV, à un peuple impressionnable et léger, qui se laisse facilement entraîner à l'ingratitude par des méchants et des traîtres.

D'après les versions les plus accréditées, le savetier-précepteur, imbu des principes de la démagogie la plus exaltée, et lecteur assidu de l'*Émile* de Rousseau, ne se borna point à inculquer, dans l'esprit de son élève, ces beaux aphorismes philosophiques qui ont eu une si grande influence, depuis un siècle, sur les destinées de la France. Il s'appliqua à faire de l'enfant, non un ouvrier laborieux, mais un valet obéissant, ou mieux encore, un esclave. Simon, le savetier Simon, se faisait servir par le Dauphin de France, et savourait, avec béatitude, le plaisir de voir un enfant de la race des Rois s'acquitter des détails les plus infimes, les plus dégoûtants et les plus vils d'un ménage, qui n'était, après tout, qu'un ménage de savetier. Il le battait à la moindre faute, et ces châtiments, la plupart du temps immérités, étaient accompagnés de blasphèmes, de jurements grossiers et d'épithètes infâmes, adressées, la pipe et l'écume à la bouche, à son malheureux élève : « *Louveteau*, fils de... ou *Louis le Raccourci*, vipère, serpent, crapaud, etc. » A ce déluge d'outrages et d'injures, ramassés sur le



carreau des halles, le pauvre enfant n'opposait que le silence et les larmes; mais ce silence et ces larmes tournaient encore contre lui, et lorsque l'affreux précepteur, surexcité par la colère ou par l'ivresse, — parfois toutes les deux ensemble, — s'imaginait que le jeune captif trahissait par un geste, un regard, un léger mouvement d'épaule, une pensée hostile à son bourreau, la fureur de Simon ne connaissait plus de limites : il s'élançait sur l'enfant, le saisissait par la ceinture de la culotte et l'envoyait rouler à dix pas sur le parquet; tant pis si, dans ce court trajet, l'enfant rencontrait un meuble ou un obstacle quelconque, sa tête, ses bras et ses jambes étaient meurtris, et le sang jaillissait de ses blessures, ou de larges taches noires constellaient sa peau fine et blanche.

On reprochait aussi à Simon un crime plus grand encore : torturer le corps de son élève, c'était lâche, c'était bas, c'était atroce; mais enfin il était payé pour cela, et il fallait bien qu'il gagnât son argent. Mais pervertir son cœur, empoisonner son âme, traîner cette intelligence, naguère si pure, dans les méandres du vice le plus abject, des voluptés les plus immondes, initier un enfant de dix ans aux obscénités les plus révoltantes, lui imposer le mensonge et pousser la dégradation morale jusqu'à rendre cet enfant l'accusateur de sa mère! certes, voilà ce qu'on peut appeler le raffinement du crime, le *nec plus ultra* de la haine et de la vengeance révolutionnaires. Tuer un homme, cela se comprend, si cet homme est un principe ou un symbole; mais, de sang-froid, de propos délibéré, éteindre le sens moral chez un enfant, le corrompre, le conduire, par des voies infernales, à flétrir, à perdre, à déshonorer sa mère; voilà ce qui ne s'était jamais vu chez aucune nation, chez aucun peuple, sous le règne d'aucun tyran ancien et moderne, et voilà ce qui s'est vu en France, sur la terre loyale de Louis XII et de François I<sup>er</sup>; voilà ce qui s'est passé à Paris, au Temple, sous le règne de cette Convention, dont on ravive aujourd'hui les souvenirs et dont on salue la prochaine résurrection.

Oui, le savetier Simon était, disait-on, non pas seulement le Cerbère, non pas seulement le tourmenteur juré du jeune Dauphin, mais le discret dépositaire des secrètes et abominables intentions des Comités de sûreté générale et de salut public; mais l'exécuteur mystérieux d'ordres barbares qui prescrivaient de faire périr à petit feu le corps de cet enfant, et

simultanément de supprimer, chez cet infortuné, toutes les notions de morale, de religion, de bienséance même ; en un mot, de lui ôter l'âme en même temps que la vie. Simon s'acquitta de cette affreuse mission, avec le diabolique acharnement d'un disciple de Marat. Il apprit au jeune captif des chansons obscènes ou ordurières, fruits de la veine des Arétins des rues, des Meursius révolutionnaires, il l'habitua aux liqueurs fortes, qui brûlent l'estomac, hâtent l'ivresse et abrutissent l'intelligence ; il lui apprit à jurer et à mêler, dans des blasphèmes inouïs, le nom du Dieu de ses ancêtres et le nom de son père, de sa mère et de sa tante, cette belle et vertueuse princesse dont le souvenir devait être ineffaçable dans son cœur. Il lui apprit enfin... La plume encore une fois, se refuse à écrire.

Une autre version, qui a aussi ses partisans et ses croyants, veut que le savetier Simon, qui cachait, sous son écorce révolutionnaire, une âme sensible et un cœur généreux, donna dans la prison du Temple un type varié du *Bourru bienfaisant*. Sa rudesse, ses colères, ses imprécations et ses cris, les apostrophes insultantes dont il ne se montrait point avare envers son prisonnier, n'étaient qu'un jeu, pour cacher sa compassion, sa sollicitude et ses soins paternels, aux yeux des commissaires de la Commune, qui se relayaient chaque jour au Temple, et parmi lesquels on trouvait plus de louches Brutus que de charitables Samaritains. Et il serait parvenu au but de cette comédie de férocité. La même version ajoute, en effet, que le Prince sortit, en même temps que Simon, de la prison du Temple ; que le 19 janvier 1794 fut le jour de son évvasion. Ce jour était celui du déménagement de Simon du Temple. Le Dauphin fut caché ou enfoui, pour ainsi dire, dans un paquet de linge destiné à la blanchisseuse ; la femme de Simon se chargea de ce paquet, et, sur l'invitation des geôliers inférieurs, qui insistaient pour visiter le paquet, elle se mit en colère, cria à l'affront qu'on faisait gratuitement à une bonne citoyenne, et fut assez heureuse pour franchir, avec son précieux paquet, le seuil de la prison. Le Prince fut, dès le soir même, remis entre les mains de messieurs de Frotté et de O'jardias, émissaires du Prince de Condé, qui partirent avec lui, le lendemain, pour l'Allemagne. Quelques jours avant son déménagement du Temple où sa mission occulte, sans doute connue et approuvée de Robespierre, était terminée, Simon avait fait entrer un assez grand cheval de bois pour l'amusement du Prince. Ce cheval contenait, non des soldats

prêts à l'égorgement et au pillage comme le cheval de Troie, mais un pauvre enfant idiot, rachitique et sourd-muet, dont les traits avaient quelques rapports avec la figure du Dauphin. Le précepteur ou le gardien qui succédait à Simon, et qui ne connaissait pas ou qui avait peu vu le Dauphin, fut aisément trompé; quant aux employés subalternes de la prison, Simon, qui faisait passer, depuis trois mois, le Prince pour malade, crurent facilement, quand ils revirent *Capet*, que la maladie, en ravageant son corps débile et courbé, lui avait ôté aussi la faculté de parler, car le représentant du Dauphin ne parlait pas.

Nous ne nous permettrons pas d'opter entre ces deux versions contradictoires, et nous laisserons au lecteur le soin d'en discuter la vraisemblance. Nous ajouterons seulement que tout est ténèbres et mystères, dans la destinée lamentable du fils de Louis XVI. Mort ou fugitif, le rejeton de tant de Rois, victime prédestinée de la Révolution ou de la politique, n'a pu trouver sa place ni dans le tombeau de ses aïeux, ni sur le trône de son père. Comme celle de *l'Homme au Masque de fer*, la vie de cet infortuné Prince, devenue un embarras pour les ambitions de sa propre famille, s'est probablement éteinte sur quelque plage ignorée ou dans quelque forteresse lointaine, et n'a laissé d'autre trace, comme celle du captif des îles Sainte-Marguerite, qu'un de ces sillons de blafarde lumière, qui s'échappent du cycle augural d'un vagabond météore. Voilà cette version, qui a trouvé des croyants.

Antoine Simon, s'il est reconnu coupable d'avoir épuisé, sur un faible enfant, tous les genres de torture et tous les genres d'ignominie, est un scélérat indigne du nom d'homme, est un monstre. Si, au contraire, le savetier parisien a su, à l'aide d'une savante et persévérante hypocrisie, épargner au fils de Louis XVI toutes les angoisses, toutes les douleurs d'une éternelle captivité; s'il a protégé sa vie, s'il a protégé sa fuite, ce Simon, le savetier de Paris, cet élève de Marat, cet ami de Robespierre, a noblement expié ses erreurs, et il est digne d'être placé au-dessus des Brissac et des Monk, bien que ces deux capitaines aient rendu à Henri IV et à Charles II leur capitale et leur trône. Mais Simon a rendu la liberté à Louis XVII, et la liberté vaut mieux qu'une couronne.

Dans l'une ou l'autre hypothèse, le savetier n'avait plus rien à faire au Temple : sa mission de bourreau ou de libérateur était accomplie. Il donna,

dans les premiers jours de 1794, sa démission des fonctions qu'il exerçait auprès du Dauphin. Cette démission fut acceptée par la Convention, et le précepteur de Louis XVII quitta le Temple, ainsi que nous l'avons déjà dit, le 19 janvier 1794.

Par une de ces fatalités qui planèrent sur presque tous les hommes marquants de la Révolution, Simon se hâta d'aller reprendre la place qu'il avait quittée, avec regret, dans le conseil de la Commune. Il y siégeait comme conseiller, lorsque ce conseil *tout entier* fut enveloppé dans la mise hors la loi de Robespierre, et guillotiné en masse par ordre de la Convention, à la réaction de thermidor.

Simon, et ses collègues de la municipalité, marchèrent au supplice le lendemain du jour où Robespierre avait payé de sa tête le tribut au Saturne révolutionnaire. L'attitude du savetier, dans ce funeste tombereau qui avait entraîné tant de victimes, depuis la fille des Césars jusqu'aux plus humbles artisans, ne fut pas dépourvue de dignité. Simon ne fit point parade d'un courage fanatique, il se tenait calme et résigné au milieu de ses compagnons d'infortune, qui ne montraient pas tous la même impassibilité, et il souriait parfois à ceux qui lui adressaient la parole. La mort de Simon ne fut pas celle de Collot-d'Herbois, et de cent autres monstres qui s'étaient plongés dans des lacs de sang; un souvenir, une idée, une grande et noble action semblaient réconcilier, dans ce moment suprême, le trop fameux géôlier avec l'humanité et avec la justice de Dieu.

La postérité, qui sera mieux éclairée que nous ne le sommes sur les faits et sur les hommes de notre Révolution, jugera en dernier ressort, dans ses longues et impartiales assises, si le nom du savetier Simon doit s'ajouter à la liste des tyrans populaires, ou s'il doit être immatriculé au rôle des républicains sincères qui expièrent par de nobles actions, par des dévouements sublimes, les erreurs de leur jugement et l'application sanglante de théories impossibles.

AMÉDÉE DE BAST.



CARRIER

D'après Bonneville.

Dessiné par Yan d'Argent, gravé par Cordier.

## JEAN-BAPTISTE CARRIER



On a souvent remarqué que la plupart des membres influents de nos Assemblées délibérantes, pendant la Révolution, appartenaient à cette innombrable armée d'officiers ministériels, ou de vendeurs de paroles qui écrivaient, instrumentaient ou parlaient auprès des Parlements ou des juridictions subalternes. A Paris seulement, il y avait des avocats et des procureurs au Parlement, des avocats, des procureurs, des huissiers et des notaires au Châtelet; la Cour des comptes, la Cour des aides, la Cour des monnaies, le Grand-Conseil et la Chancellerie avaient aussi, chacun, leurs avocats, leurs procureurs et leurs huissiers. Dans les provinces, c'était bien pis encore : chaque sénéchaussée, chaque bailliage, chaque élection avait également ses avocats, ses procureurs et ses huissiers. La vingtième partie de la population du royaume portait une robe noire, et, dans certaines villes, les gens qui étaient attachés, directement ou indirectement à l'administration de la justice, et ses plus humbles suppôts, formaient le quart des habitants. La suppression des Parlements et des tribunaux inférieurs jeta sur le pavé une foule d'hommes astucieux, rompus aux affaires, fertiles en expédients, ambitieux presque toujours, et décidés à gravir, *per fas et nefas*, les degrés qui les séparaient de la fortune et des honneurs. Ces

bourdonnants essaims de *mangeurs de gens*, comme dit La Fontaine, se jetèrent, tête baissée, dans la Révolution, en adoptèrent les principes, et se firent un jeu ou plutôt un métier et un profit de pousser les conséquences de ces principes jusqu'aux dernières limites de la révolte et de la démence. Ainsi les hommes qui vivaient et s'enrichissaient scandaleusement des abus de l'ancien régime furent les plus intrépides et les plus acharnés frondeurs d'abord, destructeurs ensuite, de ces abus, qu'ils parvinrent enfin à noyer dans un fleuve de sang; abus pourtant dont ils devaient bientôt inaugurer la réédification, mais sous d'autres noms.

Est-ce à dire que l'amour désintéressé de la justice et du droit, que l'amour, non moins sacré, de la patrie et de la liberté aient enflammé les cœurs et dirigé les actions de ces fougueux novateurs, de ces bûcherons implacables qui, appelés par le vrai peuple pour émonder l'arbre de la monarchie, l'ont abattu sans vergogne, quitte à entraîner dans sa chute la religion, la société, la civilisation tout entière? Nullement. Nous avons vu le petit nombre de ces prétendus réformateurs, échappés, comme par miracle, — car l'enfer fait aussi des miracles, — à l'estomac d'acier du Saturne révolutionnaire; nous avons vu, disons-nous, ces hardis champions de l'égalité s'affubler tour à tour, en dépit de cette égalité qu'ils avaient proclamée, au bruit du renversement des trônes et à la clarté de l'incendie des châteaux, des patriciennes laticlaves et des manteaux de pairs de Charlemagne et de Louis XIV; nous les avons vus encore, ces rigides Lycurgues, ces impassibles Dracons, s'asseoir gravement, en habit brodé, au milieu des ruines qu'ils avaient faites, et se composer des blasons après les avoir proscrits.

Jean-Baptiste Carrier faisait partie de cette rapace milice dont nous avons parlé, au commencement de cet article : il était procureur, lorsque la Révolution éclata. Né dans un petit village de la haute Auvergne, à Yolai, et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, Carrier fut admis, dit-on, par suite des sollicitations du seigneur de son village, dans le collège que les Jésuites avaient établi à Aurillac. Écolier taciturne, hargneux, âpre au réfectoire comme à l'étude, mais laborieux et discipliné, il parcourut sans éclat, mais aussi sans défaillance, toutes ses classes. Sur le point d'entrer en rhétorique, ses parents le retirèrent du collège et le placèrent, en qualité de troisième

clerc, chez un procureur d'Aurillac, où il resta cinq ou six ans. Ce praticien, en voyant son nouveau clerc travailler, avec une inconcevable ardeur, à éclaircir des procès qui, jusque-là, pourrissaient, à l'état d'embryon dans les sacs poudreux de son étude, avait coutume de dire : « Carrier est un bon travailleur, et il deviendra un habile homme; quand je me retirerai, s'il devient mon successeur, les clients ne s'apercevront pas que l'étude ait changé de maître. »

Pourquoi la prophétie de cet honnête procureur ne s'est-elle pas réalisée? Pourquoi Jean-Baptiste Carrier n'est-il pas resté procureur, pour la satisfaction des plaideurs, pour le bonheur de la France et pour l'honneur de l'humanité?

Carrier atteignit enfin la situation qui faisait l'objet de ses vœux et de sa modeste ambition : il fut procureur. La réputation de savoir qu'il s'était acquise, pendant un long et pénible stage; la dextérité de ses moyens de procédure; l'inflexible rigueur qu'il déployait contre ses adversaires, vaincus par un déclinatoire ou par un arrêt dans le champ clos de la justice, rendaient Carrier presque un personnage important. Sa clientèle augmentait avec sa renommée, et les plaideurs, amis ou ennemis, victorieux ou déconfits, ne prononçaient son nom qu'avec respect et ne l'abordaient qu'avec crainte :

Tous les plus gros monsieurs *lui* parlaient chapeau bas;

Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.

Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.

Cependant la contagion de la fièvre révolutionnaire, dont le foyer était à Paris, commençait à envahir les provinces; l'Auvergne elle-même, cette terre jusque-là si fidèle et si dévouée au trône, ressentait les atteintes du mal général qui affaiblissait les croyances politiques et religieuses, et corrompait les cœurs et les esprits. Le Roi de France aurait vainement prononcé l'appel héroïque du généreux soldat de Clostercamp : « Auvergne, à moi !!! » toutes les oreilles se fermaient au cri de la royauté en péril; toutes les âmes restaient stupidement stoïques, à l'aspect de cette couronne dont on brisait un à un les fleurons, et que l'on couvrait de boue, jusqu'à l'heure où on la couvrirait de sang.



Le procureur Carrier se jeta à corps perdu dans les doctrines nouvelles ; il se faufila dans tous les conciliabules anarchiques qui adoptèrent bientôt le nom de clubs, mot emprunté, comme bien d'autres choses encore, à l'argot politique de la libre et funeste Angleterre. Sur ce terrain ouvert à sa faconde et qui excluait le ton et les bienséances qu'il était obligé de garder, à la barre de la sénéchaussée et des bailliages près desquels il instrumentait, Carrier pérora, cria, raisonna et déraisonna à sa guise, et finit, à force de violences de langage, à force d'excitations passionnées à la sédition et à la révolte, par être rangé dans la catégorie des défenseurs et des amis du peuple, et, peu de temps après, inscrit sur la liste des démagogues les plus avancés. Cet insigne avantage lui coûta une partie de sa clientèle, et lui fit perdre la confiance des plaideurs honnêtes gens. Mais la popularité est une denrée qu'on ne saurait acheter trop cher, et qui, pour beaucoup de personnes, rapporte, en définitive, plus qu'elle n'a coûté. Bref, Carrier, grâce aux rougueuses philippiques, aux apostrophes grossières, aux injures atroces dont il éclaboussait la religion, les débris du trône, toutes les supériorités sociales et tous les souvenirs de gloire nationale, fut porté par la voix du peuple, qui n'est pas toujours, malgré le proverbe, *vox populi, vox Dei*, la voix de Dieu, au nombre des candidats à la députation. Un beau matin, le procureur ruiné se réveilla législateur. On était en 1792, et le Solon auvergnat allait siéger sur les bancs de la Convention !

On comprend qu'à part l'honneur qui résultait d'un pareil choix, il n'était pas indifférent à un procureur, réduit à la besace, de prendre séance au milieu d'une troupe de légifères dont le peuple français payait les œuvres sanglantes et désorganisatrices à raison de douze francs par jour.

Comme on devait s'y attendre, et comme les nombreux citoyens qui l'avaient élu devaient l'espérer, Carrier alla s'asseoir sur les bancs de cette fraction importante de la Convention que l'on nommait *la Montagne*. Doué des qualités nécessaires à un déclamateur de club, Carrier ne possédait pas celles d'orateur dans une grande assemblée politique. Son organe était désagréable, ses gestes n'avaient ni ampleur ni noblesse, et, malgré le laisser-aller, presque cynique, que plusieurs députés avaient importé de la rue à la tribune de la Convention, cette tribune, où éclataient souvent les foudres

oratoires des aigles de la Gironde, semblait repousser l'éloquence, quelque peu abrupte, de ce compatriote du pape Gerbert. D'ailleurs un accent par trop auvergnat était, sinon un obstacle, du moins une entrave à l'explosion de métaphores gigantesques ou de figures risquées, qui devaient avoir pour fond les sommets neigeux du Cantal ou les agrestes perspectives de la Jordanne.

Carrier parla donc, mais il parla relativement peu et il se bornait à opiner *du bonnet*, — c'est le mot, — ou à appuyer, par quelques brèves harangues, les motions les plus saugrenues, les mesures les plus violentes. Le fanatisme républicain de Carrier restait, la plupart du temps, inerte et muet; il ne se réveillait qu'au bruit de ces tempêtes où l'anarchie hagarde et la République pure échangeaient des imprécations et des anathèmes jusqu'au pied même de cette tribune, qui n'était, pour un grand nombre de ces législateurs, que le premier degré de l'échafaud. A ces furieux conflits Carrier s'animait, et mêlait alors sa voix à la voix immense de ce Pandæmonium.

Il était pourtant bien loin de renfermer en lui-même ces opinions extrêmes, ces sentiments exaltés qui lui avaient valu les honneurs de la députation. Il poussait même l'aveu de ses espérances et de ses projets jusqu'à l'indiscrétion.

Il y avait dans ce temps-là, rue Saint-Honoré, un établissement de limonadier qui était connu sous le nom de café Militaire, et qui offrait aux regards du public, sur sa devanture de glace, cette inscription latine : *Hic virtus bellica gaudet*; ce que le comte de Rivarol traduisait ainsi plaisamment : *Ici la bravoure joue aux dominos*. Ce café, ainsi que plusieurs autres établissements du même genre, était hanté par quelques députés qui, éloignés de leur famille, sans amis et sans relations à Paris, venaient tuer le temps, savourer le parfum de la fève de la Martinique et de Moka, lire les journaux du soir, et commenter les événements du jour en cherchant à prévoir ceux du lendemain. Carrier faisait quelques rares apparitions au café Militaire, mais il n'y rencontrait que des députés qui siégeaient dans la *Plaine*, et il prenait peu de part, lorsqu'il y venait, à la conversation de ses collègues. Toutefois, un soir qu'il sortait, plus gai ou plus morose que de coutume, de la société des Jacobins, dont il était l'un des membres

les plus assidus, il intervint, au café Militaire, dans une discussion assez animée où l'on déplorait les malheurs de la guerre civile et la cruelle nécessité, pour la République, de l'étouffer à tout prix ; Carrier éleva la voix et dit, d'un ton dogmatique : « *Pour que la République soit heureuse, il faut supprimer au moins le tiers de ses habitants.* » Et, sans attendre la réfutation de cette abominable proposition, il sortit du café aussi gravement qu'il y était entré. Tout le monde se regarda en silence et toutes les bouches furent closes le reste de la soirée. Les paisibles citoyens, qui se trouvaient au café Militaire, reprirent, la tête basse et le cœur navré, le chemin de leur logis ; et les députés présents qui, selon l'expression d'Henri Larivière, l'un d'eux, *connaissaient le Pèlerin*, ne doutèrent pas que le sentencieux Auvergnat ne fût bientôt appelé par ses amis des comités à l'honneur de réprimer ou plutôt de noyer la guerre civile. Carrier, en trois paroles, venait de proclamer son programme et de faire pressentir les moyens héroïques dont il prétendait se servir pour implanter la République dans le sol français, et métamorphoser le vieux royaume de Clovis en copie de la Sparte de Lycurgue et de la Rome des Décemvirs.

Carrier ne tarda point à fournir les preuves de la valeur ascensionnelle de son républicanisme. Après avoir voté, l'un des premiers, la mort de Louis XVI, il s'unit avec plusieurs autres de ses collègues pour demander l'arrestation de Philippe-Égalité, ci-devant duc d'Orléans, sans égards pour les services que cet autre type de perfidie et de scélératesse avait rendus à la démagogie. Carrier prit aussi une part très-active à la révolution du 31 mai, qui changea toutes les conditions politiques de la Convention, et qui acheva de transformer l'enceinte de l'Assemblée en arène, les législateurs en prétoriens, et la Convention elle-même en Pandæmonium, auprès duquel celui de Milton n'était qu'un assemblage de justes et de saints.

L'initiative de Carrier, dans toutes les mesures qui avaient la mort, la proscription ou au moins la captivité pour objet, lui avait acquis les sympathies suprêmes des meneurs de la Convention. Aucun de ces princes de la guillotine n'avait oublié le zèle féroce que le procureur auvergnat avait déployé, pour l'établissement humanitaire du Tribunal révolutionnaire. On le récompensa de ses généreux efforts et de la conformité de ses doctrines avec celles du Comité de Salut public, en lui confiant une mission en Normandie, où les

patriotes modérés de l'Ouest avaient essayé de se soulever, ou bien plutôt de se défendre, contre les anarchistes et les autorités constituées par un pouvoir exécrable.

Cette mission ne dura que peu de temps, et il faut le dire ici, car il convient d'être juste, même envers les méchants, Carrier n'usa que d'une sévérité qui était commandée par les circonstances, mais qui ne dépassa point les bornes accordées à une autorité ombrageuse, qui défend le principe même de son existence et de sa force. Les troubles furent apaisés ou parurent l'être, et Carrier revint à Paris.

A son retour, la satisfaction du Comité directeur et la confiance de l'Assemblée l'investirent d'une nouvelle mission. Il s'agissait de courir en Bretagne et d'éteindre, dans son propre foyer, le feu de la guerre civile qui menaçait de s'étendre du hameau du Bocage au Poitou, à l'Anjou, à la Saintonge et à l'Angoumois. Carrier se hâta de partir et arrivait à Nantes le 8 octobre 1793.

La guerre fratricide, l'affreuse guerre civile était dans toute sa force. Le fanatisme de la liberté d'un côté, le saint attachement à la foi religieuse et à la foi monarchique, qui devenait aussi un fanatisme, sous le fer de la persécution, de l'autre, avaient exalté tous les cœurs, triplé tous les courages, nivelé toutes les conditions. Républicains-soldats et paysans-royalistes se battaient avec une bravoure égale, les premiers au cri de : Vive la République ! les seconds au cri de : Vive le Roi ! les uns, entraînés par un fol amour d'institutions impossibles ; les autres, par le pieux dévouement à cette couronne de France, la plus belle des couronnes après la couronne du ciel. Royalistes et républicains s'entre-tuaient intrépidement sous leurs drapeaux, dont l'un était le symbole de l'anarchie bien plus que de la liberté, dont l'autre était le *Labarum* huit fois séculaire de la patrie, et le glorieux, le dernier suaire de la Royauté. Hélas ! ces géants bleus et ces géants blancs ne s'apercevaient pas, dans la fièvre belliqueuse qui les dévorait, que l'Anglais, à quelques lieues du champ de bataille, assistait avec joie à ces luttes acharnées et applaudissait frénétiquement aux funérailles des enfants de la France.

Les victoires remportées par les Vendéens n'avaient fait qu'accroître les alarmes et la fureur des patriotes et de la Convention nationale. Les instructions données à Carrier se ressentaient naturellement de l'épouvante

gouvernementale, et justifiaient ce mot d'un député, qui s'écria, après les avoir lues : « *Elles sont écrites avec du sang.* » — « Oui, répondit Danton, voilà l'encre dont on doit se servir pour faire triompher les principes de la Révolution. » Il est hors de doute aujourd'hui que Carrier ne fit que se conformer strictement à ces instructions. Mais la fidélité à de certaines lois n'est-elle pas un attentat à l'humanité, et ne vous rend-elle pas complice de ceux qui ont eu la criminelle audace de les promulguer? Un homme qui aurait eu horreur du sang n'aurait-il pas imité le comte de Saint-Herem, en Auvergne, et le marquis d'Oppède, à Bayonne, qui refusèrent d'obéir aux ordres de Charles IX, lors des massacres de la Saint-Barthélemy, en répondant fièrement au monarque abusé *qu'ils commandaient à des soldats et non à des bourreaux*. Et cependant les huguenots étaient précisément, pour la monarchie française, en 1572, comme les paysans vendéens pour la République française en 1793, des séditeux et des rebelles.

Les assassinats et les massacres avaient précédé Carrier en Bretagne; le premier soin du proconsul, en arrivant à Nantes, fut de s'entourer de ces hommes à instincts féroces, à perversité sanglante, qui déshonorent les peuples, comme les flatteurs déshonorent les rois. Sans perdre de temps, il se mit à la besogne, et quelle besogne! — et, par ses paroles et par son exemple, encouragea ses satellites à fouler aux pieds les lois divines et humaines, à outrager la nature dans ce qu'elle a de plus noble et de plus respectable, l'innocence et la vieillesse, à décorer du beau nom de liberté cette hideuse déesse qui avait pour trône des ruines, pour sceptre une hache, pour autel l'échafaud. Oui! Carrier et ses sicaires appelaient cela la liberté, et le peuple Français, délivré de ses tyrans, a appelé cela la TERREUR.

Les prisons de Nantes regorgeaient de captifs, et ces malheureux, entassés dans d'affreux cloaques, étaient des suspects ou des prisonniers de guerre. La défaite récente des Vendéens à Savenay vint encore augmenter cette déplorable population des cachots. Carrier, enivré par cette victoire qui signalait, en quelque sorte, son entrée en fonctions, résolut de couronner, par des exploits moins périlleux, mais, selon lui, non moins utiles, le triomphe des républicains. La guillotine était une paresseuse, et les bourreaux des fainéants; il imagina que l'on pouvait fort bien se passer de l'une et

des autres, et proposa froidement aux autorités de la ville de faire périr les détenus en *masse* et sans jugement. Ce procédé parut beaucoup trop expéditif à ces autorités, qui opposèrent une assez vive résistance aux idées régénératrices et progressives du procureur-législateur. Toutefois, Carrier persista dans son *idée*, — l'*idée* jouait déjà un grand rôle dans l'intellect humanitaire des niveleurs de 1793, — et, malgré les objections de son état-major de coupe-jarrets, il ne balança pas à mettre son projet à exécution et à réaliser ainsi son idée : « Nous ferons, dit-il à ses acolytes, nous ferons un cimetière de la France, plutôt que de ne pas la régénérer comme nous l'entendons. »

Il faut avouer que la France est bien à plaindre d'avoir, depuis près d'un siècle, une foule de gens ambitieux, fourbes, hypocrites ou niais qui veulent la régénérer malgré elle.

Sous prétexte de les transporter dans les prisons d'un département voisin, quatre-vingt-quatorze prêtres sont embarqués dans des bateaux sur la Loire. Arrivés au milieu du fleuve, ces bateaux, munis d'une soupape habilement pratiquée à l'arrière, sont submergés et engloutissent les infortunés passagers, dont on voit bientôt les corps disparaître sous les flots écumeux et rapides de la Loire. Cinquante-huit prêtres, nobles, bourgeois et paysans, périssent de la même manière dans une seconde expédition. Des *fournées*, — c'était le mot consacré, — d'un moins grand nombre de victimes suivent de près ces deux essais de supplice, que le peuple de Nantes appelle *noyades*, et que Carrier, plus expressif dans ses dénominations révolutionnaires, nomme *baignades* et *déportations verticales*. Si les tigres savaient parler, ils n'emploieraient pas d'autres *tropes* dans leur langage.

Ces épouvantables hécatombes humaines étaient préparées et accomplies, sous les ordres de Carrier, par une troupe de scélérats que le proconsul avait organisée lui-même avec soin, et à laquelle il avait voulu donner le nom de *Compagnie Marat*. Étiquette martiale bien digne, en effet, de celui qui l'inventait et du patron sous l'invocation duquel ce ramas d'égorgeurs opérait à la clarté des étoiles.

En rendant compte à la Convention nationale de ces meurtres prémédités et répétés, Carrier feignit de croire que ces *naufrages* étaient *fortuits*, mais il ajoutait qu'ils étaient *heureux*. Il a peine à cacher l'intime

satisfaction qu'il éprouve, et il s'écrie dans son rapport : « *Quel torrent révolutionnaire que cette Loire!!* »

La Convention nationale mentionna honorablement le rapport de son fondé de pouvoir, et Carrier, encouragé à poursuivre le cours de ses exécutions républicaines, ne s'arrêta plus dans son œuvre sanglante. Il s'était adjoint, dans ses travaux, deux novateurs subalternes, nommés Fouquet et Lamberty; le proconsul eut l'impudence de conférer à cette paire de scélérats un haut grade militaire : ainsi ces tyrans législateurs ne se contentaient pas de déshonorer la nation par leurs forfaits, ils cherchaient également à déshonorer l'armée en glissant dans ses rangs héroïques des misérables qui méritaient à peine le nom d'hommes.

Ce fut à ces deux meurtriers en chef qu'échut en partage l'extermination des prisonniers. Un vaste édifice, — qu'on appelait l'Entrepôt, en souvenir de son ancienne et pacifique destination, — servait à parquer les victimes dévouées à la mort : femmes, enfants, hommes jeunes et vieux y étaient entassés pêle-mêle comme un vil bétail. Chaque soir on venait prendre un certain nombre de ces malheureux, on les jetait sur les bateaux sans soupapes, on avait reconnu que ce luxe des soupapes était trop dispendieux; — là, on les liait deux à deux, mélangeant, avec un raffinement de barbarie, les conditions, les sexes et les âges; on conduisait, à force de rames, les esquifs jusqu'au milieu du fleuve, et on lançait dans la Loire chaque couple garrotté en assaisonnant d'une plaisanterie de cannibales chaque jet de ces paquets humains. Plusieurs de ces martyrs parvenaient à dénouer leurs liens et s'efforçaient de gagner la rive, mais là encore, des assassins se dressaient menaçants et repoussaient avec la pointe des piques, des baïonnettes et des sabres, les mains crispées et suppliantes de ces malheureux qui demandaient grâce et merci. Dans l'argot révolutionnaire, cette affreuse exécution s'appelait des *mariages républicains*, et ces *mariages hideux* furent célébrés pendant un mois entier dans une ville qui comptait alors près de quatre-vingt mille habitants!! Quelle incurie ou quelle faiblesse!

La plume se refuse à tracer tant d'atrocités. Le sentiment national éprouve une espèce de honte à rappeler ces saturnales du crime, qui firent du peuple français, ou plus justement des monstres qui étaient à sa tête, l'effroi du monde et l'opprobre de l'humanité.



La peste, la famine devinrent promptement les auxiliaires de la Révolution à Nantes. Les prisons, sans cesse remplies, quoique toujours vidées, étaient des foyers permanents d'infection. Dans ces funèbres enceintes, consacrées à tous les genres de trépas et à toutes les formes du désespoir, on ne se donnait plus la peine d'enlever les cadavres. Personne du dehors n'osait, ni pour or ni pour argent, s'aventurer dans ces méandres de corps vivants et de corps morts, pressés les uns contre les autres, sur des fumiers infects, ou sur un sol gluant d'ordures, de sang, de chairs corrompues et de larmes. On promit la vie aux prisonniers qui voudraient se charger de nettoyer ces charniers; quelques-uns se dévouèrent, pour racheter la vie, et, chose horrible à dire! on ne leur tint pas parole.

L'énorme quantité de cadavres précipités dans le fleuve corrompit ses eaux, ordinairement si salubres. On défendit d'en boire. Une maladie épidémique s'abattit sur la ville et décima les citoyens; et tandis que quinze mille prisonniers expiraient en détail à la prison de l'Entrepôt, la commission militaire, siégeant à Nantes, était en permanence et jugeait chaque jour un si grand nombre de prisonniers, que le nombre des fusillés dans la carrière de Gigan allait souvent à *cinq cents* dans une seule matinée!

Robespierre lui-même, mécontent des expédients ultra-révolutionnaires de Carrier, le rappela, peu de mois avant le 8 thermidor, et témoigna qu'il désapprouvait sa conduite. Nantes, courbée sous la pire des épouvantes, l'épouvante de la peste sociale, commença à respirer. Fouquet et Lamberty, les deux principaux séides du proconsul, furent jetés en pâture à l'indignation publique et à la vengeance de la dignité humaine qu'ils avaient si horriblement outragée. Ils payèrent de leurs têtes l'inferral honneur d'avoir dépassé les cruautés des tyrans les plus fameux et les plus détestés dont l'histoire, chez tous les peuples, ait eu jamais à enregistrer les forfaits.

L'hypocrisie, dans cette trop longue chasse à l'humanité, le disputait à la barbarie. Carrier, dont les mœurs privées n'étaient pas, dit-on, celles d'un Spartiate, eut un jour la fantaisie de donner au peuple une leçon d'austérité républicaine. Il ordonna l'arrestation de cent filles de joie et les fit jeter toutes vives dans la Loire, faisant ainsi partager au vice le liquide



échafaud où tant de personnes vertueuses avaient trouvé une mort imméritée. Cette morale en action ne fut pas du goût de tout le monde, et plus de voix s'élevèrent à Nantes pour se plaindre de cet excès de pouvoir et pour gémir sur le sort de ces infortunées esclaves de la luxure publique, que pour déplorer le destin d'un si grand nombre d'innocents, qui avaient expié si cruellement le tort, si grand aux yeux de la République, de garder la foi de leurs aïeux et un saint attachement au trône de Louis XII et de Henri IV.

Carrier vint reprendre son siège à la Convention nationale, parla sans honte à ses collègues des mesures conservatrices qu'il avait prises, dans l'intérêt de la République, et s'associa encore à quelques décrets sanguinaires que fulmina l'Assemblée agonisante et qui râlait déjà sous le poids de ses iniquités.

La journée mémorable du 9 thermidor vint faire luire sur la France un rayon de justice et d'espoir. Le système gouvernemental changea, comme par enchantement; les opprimés purent faire entendre leur voix, et ce fut au tour des oppresseurs à pâlir. Les quatre-vingt-quatorze Nantais, survivants de cent trente-deux suspects que Carrier avait envoyés à Paris, en novembre 1793, pour y être jugés, formulèrent contre le proconsul de trop réels et de trop nombreux griefs, et se portèrent ses accusateurs. La vérité sur les massacres de Nantes apparut dans tout son éclat; ces effroyables révélations émurent l'opinion publique et attirèrent sur Carrier les malédictions générales. Paris et les provinces demandaient le châtement d'un homme qui avait fait si bon marché de la vie et de la dignité humaine, et qui avait porté une atteinte si profonde à la considération et à l'honneur de son pays. La Convention était perplexe : elle hésitait à traduire devant un tribunal le législateur, qui n'avait été que l'instrument, peut-être trop actif et trop entreprenant, de ses volontés souveraines. Il y a plus, aucune pièce compromettante, de la main de Carrier, ne venait en aide à l'accusation. Enfin, à force de sollicitations et sous la pression de l'opinion politique, quelques membres du Comité de sûreté générale envoyèrent, non une commission rogatoire, mais tout uniment leurs secrétaires à Nantes. Ces messagers, heureusement incorruptibles et braves, rapportèrent deux ordres signés *Carrier*, qui enjoignaient de faire guillotiner cinquante ou soixante individus sans jugement.

Ces deux pièces levèrent tous les scrupules et dissipèrent toutes les irrésolutions de la Convention nationale. Jean-Baptiste Carrier fut livré au tribunal révolutionnaire, à ce tribunal révolutionnaire dont il avait été naguère l'un des plus chauds édificateurs.

Carrier se défendit, devant la Convention et devant le tribunal révolutionnaire, avec une sauvage énergie et une habileté remarquable. On n'a pas oublié ces paroles qu'il adressa à ses collègues, ses complices d'hier et ses accusateurs d'aujourd'hui, paroles saisissantes de vérité et qui contenaient une contre-accusation et une prophétie qui ne tarda pas à se réaliser : *« Tout est coupable ici, s'écria-t-il, jusqu'à la sonnette du président... Vous serez tous enveloppés dans une proscription INÉVITABLE. »*

Le procès de Carrier ne dura pas moins de deux mois. La lecture de ce procès est d'un grand enseignement et doit faire naître de graves pensées et de douloureux rapprochements. En pesant les curieuses révélations de ce procès, on sent que Carrier n'était pas le seul inventeur des crimes dont il était accusé, il n'en était que l'éditeur responsable et il paya les frais de la mise en scène de ces drames lugubres, où il joue constamment le rôle de bourreau. Mais si le nom de Carrier, doit passer à la postérité avec les épithètes que l'histoire décerne aux plus impitoyables tyrans, la plus grande part d'anathème et de réprobation doit être réservée à ceux qui lui ont commandé ses crimes et qui n'ont pas eu le courage d'en assumer sur leur tête la solidarité. Celui qui conseille, qui indique le forfait, est non moins criminel et beaucoup plus méprisable que celui qui le commet.

Carrier fut condamné à mort, non pour avoir fait périr des milliers d'hommes innocents et par un supplice inouï, *mais pour avoir ordonné des exécutions arbitraires dans des intentions contre-révolutionnaires!!!*

Vraiment, s'il était permis de sourire en lisant de si déplorables documents, ne pourrait-on pas s'écrier avec le poète latin : *Risum teneatis, amici!*

Carrier portant sa tête sur l'échafaud où Danton avait laissé la sienne, pour avoir eu des *intentions* contre-révolutionnaires!!!

On sent que la Convention et son tribunal révolutionnaire, dont elle dictait les arrêts de mort, étaient toujours sous l'empire de ses hallucinations

anarchiques. Elle ne voulait voir dans les membres acharnés à la propagation de ses doctrines, et qu'elle retranchait de son sein, que des contre-révolutionnaires. C'était là sa marotte, c'était là sa folie. Comme César, en se décimant elle-même, elle se couronnait de lauriers pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elle était chauve.

Carrier marcha à la mort le 16 décembre 1794. Sans faiblesse et aussi sans forfanterie, il gravit les degrés de l'échafaud et se livra aux exécuteurs avec le même calme, avec la même résignation virile que les victimes d'une autre cause, qui, au delà de ce sanglant couperet, voyaient poindre une lueur divine et s'épanouir les palmes de l'immortalité chrétienne.

AMÉDÉE DE BAST.





## JOSEPH LE BON

D'après un portrait de Gabriel.  
Dessiné par Boulay, gravé par Roland.

## JOSEPH LE BON



Joseph Le Bon, comme la plupart des hommes de la Terreur, surtout ceux qu'elle envoya, implacables émissaires, dans ces pays naïfs et pieux où l'imagination s'exalte dans la foi, a son histoire et sa légende. Je ne parlerai de cette dernière que pour constater l'impression, si terrible qu'elle en est demeurée traditionnelle, produite par le proconsul sur les âmes simples et douces du Cambrésis et de l'Artois. Les rares survivants de ces époques funèbres, affaiblis par l'âge, ont fini par ne plus voir Joseph Le Bon qu'à travers une sorte de nuage de sang. Peu à peu, l'image s'est troublée, obscurcie davantage, et aujourd'hui ce n'est plus qu'une sorte de fantôme grimaçant, les cheveux hérissés, à cheval sur son grand sabre. Quand les enfants pleurent, on leur dit : « Entends-tu le sabre de Joseph Le Bon? » Et ils se taisent, et joignent instinctivement leurs petites mains à la pensée de cet ogre révolutionnaire, affamé de chair fraîche. Déjà troublée pour les contemporains, la ressemblance de Le Bon a dû être affectée, dans de notables proportions, des surcharges naïves et des frustes coups de pinceau de ces conteurs des veillées, dont l'imagination ne connaît point les nuances. Les quelques biographes locaux de Le Bon racontent sur lui et donnent comme vraies de telles histoires, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner des faits et gestes fantastiques prêtés, sans crainte de le calomnier, à cet homme étrange, à

*l'œil diabolique*, dit un contemporain, qui ne marchait jamais que le pistolet à la ceinture, qui soupait avec le bourreau, qui sautait sur le théâtre, le sabre à la main, qui battait les femmes, qui faisait jeter en prison celles qui osaient s'endimancher, etc.

Mais revenons à l'histoire et à la réalité. — Joseph Le Bon était, en 1793, un homme de vingt-huit ans, « d'une taille un peu au-dessus de la moyenne; sa figure oblongue accusait des traits flétris par les excès et contractés par la violence des passions politiques; avec un regard scrutateur, hardi, il apostrophait son monde face à face; sa chevelure, en désordre sur son front, était réunie par derrière en une énorme queue. Son dos se courbait légèrement, surtout quand il faisait le moulinet avec son grand sabre; exercice qu'il affectionnait singulièrement. Il affectait la marche prétentieuse de l'orgueilleux avec les allures débraillées d'un chef de bande; cet extérieur lui donnait quelque chose du saltimbanque. »

Ainsi le peint M. l'abbé Thénard, auteur d'une intéressante *Histoire de la Terreur* à Cambrai. Ainsi dut être, en effet, Le Bon, dans l'exercice de ses sinistres fonctions. Peut-être y eut-il, par intervalles, aux heures de calme ou de remords, un Le Bon corrigé, amélioré, contenu, un Le Bon à patte de velours, et c'est ainsi que l'a rencontré un jour la contemporaine dont nous voulons bien invoquer le témoignage profane, madame Louise Fusil, dans ses *Souvenirs d'une Actrice*. « Suivant ce témoignage, dit M. Louis Blanc, qui ne manque pas de le caractériser de *royaliste*, pour lui donner plus d'effet, il avait une figure douce et agréable; il portait toujours du linge très-blanc; ses mains étaient fort soignées, et sa mise, loin d'annoncer des habitudes de dévergondage, trahissait une sorte de coquetterie. » Madame Louise Fusil va jusqu'à dire *qu'il mettait du rouge*, ce qui est moins invraisemblable qu'on ne le croit, d'un homme qui avait le génie inné de l'histrion, qui raffolait du spectacle, qui s'y mêlait volontiers, qui le transportait sur la place publique et faisait des coups de théâtre jusqu'au pied de l'échafaud; d'un homme enfin, qui avait amené d'Arras à Cambrai une troupe de jurés et une troupe d'acteurs, digne compagnie de Joseph Le Bon.

Maintenant que nous avons fait le portrait physique de l'homme, esquissons un peu son histoire, ce portrait moral.

« Né à Arras, le 25 septembre 1765, de parents peu fortunés et chargés de famille, Joseph Le Bon avait néanmoins, dit son fils, reçu une éducation complète, soit à l'Institution de l'Oratoire de cette ville, soit ensuite à l'institution mère de Juilly, et, de ce dernier établissement, il avait été envoyé par ses supérieurs, en 1783, à l'âge de dix-huit ans, à l'institution de Beaune, en Bourgogne, pour donner à son tour l'enseignement. Quand la Révolution s'ouvrit, il venait de se lier par les vœux du sacerdoce. »

Ses opinions révolutionnaires, qui devançaient les événements, le brouillèrent avec ses supérieurs, et à la suite d'une scène, où il n'est pas aussi sans reproche que veut bien le dire son biographe, il détacha de ses épaules son insigne d'oratorien, et, le déchirant en deux, il déclara qu'à partir de ce moment il cessait d'appartenir à la congrégation.

Il paraît que cette démission n'était pas aussi désagréable à la communauté qu'à Le Bon, car quand il voulut désavouer, rétracter sa faute, il reçut de son supérieur cette rude réponse : « Le conseil m'a mandé *que vous vous étiez rendu justice.* »

Bientôt il fut nommé curé constitutionnel du Vernoi, petite commune attenante à Beaune. Là, il fut informé que sa mère, en apprenant qu'il avait prêté le serment constitutionnel, avait perdu la raison; il accepta alors la cure de Neuville-Vitasse, près Arras.

Joseph Le Bon était encore curé à Vitasse, lorsque y arriva la nouvelle de la catastrophe du 10 août 1792. Presque en même temps, par le vote de ses concitoyens, il fut élu député à la Convention dite *Nationale* et maire d'Arras.

Nous ne le suivrons pas dans le détail de ses pérégrinations et des vicissitudes de sa vie politique; nous le prendrons, investi de *pouvoirs illimités*, en mission dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, avec ordre d'organiser, par tous moyens, le gouvernement révolutionnaire issu du décret du 14 frimaire. Ses instructions étaient courtes, mais précises. On le laissait libre d'agir à sa guise, seulement on l'engageait « à se tenir en garde *contre les séductions d'une humanité fausse et malentendue.* » C'était à ce moment désespéré où, menacée à la fois par les ennemis du dehors et du dedans, la Révolution redouble de féroces efforts, et où monte dans le ciel, à son apogée, l'astre sanglant de la Terreur.

Caractère à la fois timide et ardent, tête exaltée par l'ambition et les chimères, tempérament irritable, en proie à une sorte de colère permanente et nerveuse, Joseph Le Bon était bien l'homme qu'il fallait aux machiavéliques scélérats du Comité pour précipiter, à force d'excès, la marche descendante de ce gouvernement de la force, dont ils se réservaient, et s'étaient d'avance partagé les dépouilles. Sans cesse aiguillonné par les jalouses inimitiés de ses collègues, sans cesse menacé par la mauvaise foi de ces instigateurs, qui se tenaient prêts à se sauver en livrant leurs complices, en ces temps néfastes, où la pitié était un crime, l'absence un irréparable malheur, et la délation l'unique moyen de gouvernement, Joseph Le Bon, que poursuivait le regard implacable des Guffroy et des Dumont, se lança à bride abattue dans ces sombres voies du fanatisme politique, que la fatalité prolongeait sans cesse devant lui, tout en lui fermant toute possibilité de retour.

La grande route révolutionnaire est une avenue bordée de tombes avec l'échafaud au bout. Le 24 vendémiaire 1795, après quatorze mois d'affronts et d'angoisses, Joseph Le Bon, vomi solennellement par la Convention, comme un monstre indigne d'elle, Joseph Le Bon, devenu l'effroi et l'horreur de la France entière, promené en effigie, les fers aux mains et au cou, dans toutes les villes de France, devenu le héros des plaintes de carrefours, montait, victime expiatoire de la Terreur, sur cet échafaud où il avait fait monter tant d'innocents.

Cette mort semble injuste à son biographe : qu'il s'indigne avec l'éloquence du fils et l'autorité du magistrat contre les dénis de justice, les insultes, les trahisons, les infamies, dont on multiplia les douleurs de son agonie, qu'il proteste contre cette qualification illégale, inusitée, *d'assassinat judiciaire* ; qu'il mette les collègues de Le Bon, impatients de se venger d'un rival ou de se débarrasser d'un complice, en contradiction avec eux-mêmes ; qu'il les montre aussi coupables que lui et aussi dignes de l'exécution et de l'échafaud, nous ne saurions nous associer à ces protestations et à ces regrets.

L'indignité de ses juges n'empêche pas celle de Le Bon. Ce qui parlera éternellement contre sa mémoire, c'est cette indignation universelle de ses collègues, c'est cette protestation unanime de ce pays qu'il avait opprimé et décimé et ce cortège de victimes, miraculeusement échappées, qui le



traîna, plutôt qu'il ne le suivit, devant la Convention stupéfiée. Le cri du sang enfin, que rien n'a pu faire taire, et qu'on entend encore la nuit sur cette place déshonorée de Cambrai, théâtre des vengeances dites nationales, voilà ce qui condamne à jamais Le Bon.

Et quand bien même Le Bon aurait été condamné au nom de lois abrogées, au mépris de toutes les formes, par des collègues dont la plupart étaient ses complices, et qui refusèrent de l'entendre (plus de quatre jours); quand bien même un tribunal et un jury mercenaires, esclaves de la haine de cet André Dumont sur le domaine duquel il venait, précisément, mourir, — l'auraient privé de défenseurs et lui auraient refusé le recours en cassation, — qu'y aurait-il là de plus que la stricte et inexorable application de cette loi du Talion, qui fut si longtemps l'unique Code de Le Bon ? N'avait-il pas, lui aussi, d'un signe, d'un geste, commandé la mort de gens qui n'avaient à se reprocher d'autre crime que de valoir mieux que lui ? N'assistait-il pas avec sa femme, le sourire aux lèvres, ou la colère dans les yeux, à ces féroces parades où la tragédie révolutionnaire côtoyait sans cesse la farce, et où il était impossible d'éviter le sang ou la boue ? N'avait-il pas amené avec lui des jurés choisis, convaincus d'avance et promettant la mort avec le calme de l'obéissance passive ? Ne logeait-il pas, avec eux, dans une maison héritage de l'échafaud, et n'est-ce pas dans cette maison funèbre que toute la famille, ou plutôt toute la bande révolutionnaire, attablée avec le bourreau, buvait à la santé des victimes du lendemain, et s'entretenait, par le goût du vin, dans le goût du sang ?

N'est-ce pas dans ces ignobles repas, que, faisant de l'art du supplice un objet d'orgueil ou un prétexte à paris, on se félicitait des perfectionnements apportés à la décollation et de l'habileté mécanique que l'habitude avait donnée au bourreau ? Le Bon n'avait-il pas publiquement injurié et menacé, fait arrêter même un magistrat et des jurés coupables de lui avoir résisté, d'avoir eu une fois, par hasard, une conscience, et de l'avoir exposé à ce reproche de modérantisme qu'il craignait tant, qu'il avait placé dans son tribunal, pour le stimuler ou le surveiller, trois membres de sa famille ? N'avait-il pas, lui aussi, coupé la parole à un défenseur en le faisant emprisonner ? N'avait-il pas, avide de sa proie, repris plusieurs fois à la liberté, pour les rendre à la guillotine, des accusés absous que

devait rendre inviolables le verdict d'acquittement qui les avait renvoyés? N'avait-il pas, déshonorant jusqu'à l'enfance, formé, par la conscription de la peur, un bataillon de patriotes de dix à quinze ans, qui s'aguerrissaient la nuit en guillotinant des chats, aux spectacles du jour; qui formaient la petite garde de l'échafaud, et employaient leurs loisirs aux essais d'une débauche précocce? N'avait-il pas, le jour de l'exécution du marquis de V..., fait signe à l'exécuteur de surseoir à son œuvre, pour lire emphatiquement un bulletin de victoire et donner à la victime, disait-il, le désespoir d'emporter cette nouvelle chez les morts? N'avait-il pas laissé décoller un cadavre? N'avait-il pas laissé guillotiner cette pauvre mère nourrice qui mêla, sur l'échafaud, son sang et son lait? Enfin, méritait-il la justice, cet homme qui l'avait avilie? Méritait-il le pardon, cet homme qui en exécrait jusqu'au nom, et qui avait écrit sur sa porte :

*« Ceux qui entreront ici pour solliciter des mises en liberté, n'en sortiront que pour aller en prison? »*

M. DE LESCURE.





## FOUQUIER-TINVILLE

D'après Bonneville

Dessiné par Boulay, gravé par Thénard.

## FOUQUIER-TINVILLE



Rien n'est moins légal évidemment, rien n'est plus arbitraire que la Terreur. Aussi ne s'incarne-t-elle point en une juridiction ordinaire, armée des simples pouvoirs réguliers de la justice, elle s'improvise (le 10 mars 1793), en un tribunal criminel extraordinaire, dit Tribunal Révolutionnaire. Ce tribunal ne jugera guère, il condamnera presque toujours; telle est sa mission. A quoi bon juger, en effet, puisque c'est un crime d'être suspect? A quoi bon juger, puisque le mot d'ordre est de prévenir les trahisons possibles, plutôt que de punir des attentats imaginaires? La clémence est un devoir absolu de la justice et l'on peut discuter avec la sévérité; mais une Terreur qui vous laisse le droit de la discuter, une Terreur qui n'est pas souverainement injuste, despotique, cruelle et stupide, est-ce une Terreur?

Dans ce tribunal, qui n'est autre chose qu'une antichambre de l'échafaud, les jurés ne sont qu'un décor, une tapisserie à personnages, le défenseur est un comparse engagé pour les utilités, un Thérémène sans récit; les juges sont une machine à condamner qu'on remonte matin et soir; cette machine dit tant de oui à l'heure et à chaque oui une tête tombe. Je ne vois là que deux acteurs dont le dialogue remplisse la scène, celui qui désigne les

victimes aux juges et celui qui les abat. Le dernier personnage agissant est muet, c'est le bourreau, il a nom Sanson. Le premier qui parle et joue les *pères nobles*, c'est l'accusateur public, c'est Fouquier-Tinville.

Que les historiens contestent ou affirment l'opportunité du tribunal révolutionnaire, qu'ils dissertent, chacun à son point de vue, sur les hommes d'intelligence et de pouvoir qui dirigèrent la Terreur, rien n'est plus juste et plus instructif, à condition, toutefois, qu'ils se gardent des appréciations passionnées. Mais on ne s'emporte pas, en vérité, contre un Fouquier-Tinville, et l'on prend à peine le temps de le mépriser. L'initiative seule assume sur elle une responsabilité sérieuse. Une société paisible et, à plus forte raison, une société en révolution emploient à certains offices subalternes et repoussants des êtres dont toute l'aptitude git précisément dans leur immoralité.

Fouquier-Tinville fut l'un de ces êtres. Leur place est derrière les grilles d'une ménagerie et non dans une galerie historique. Ils appartiennent à cette multitude immense que la science éclairée d'aujourd'hui se refuse volontiers à gratifier du nom d'hommes. La nature ne procède point par soubresauts, mais par nuances. Elle a créé les animaux-plantes ou zoophytes et les coquillages ou pierres-animales; elle a créé aussi, suivant sa loi inexorable de progression, les hommes-bêtes ou animaux à figure humaine. Ces antropomorphes constituent la majeure partie de l'humanité, et, à vrai dire, l'humanité presque entière. Le bêlement général des innombrables hommes-moutons s'appelle opinion politique ou autre chose, puis il y a les hommes-renards, les hommes-perroquets, les familles variées des pourceaux d'Épicure, les hommes de selle ou de somme, puis les félins et les bêtes féroces, chacals, tigres, etc. Fouquier-Tinville est de la race des hommes-fauves.

Cette face aux traits durs, au regard faux et violent, aux sourcils sauvages, aux lèvres sensuelles, a-t-elle besoin de commentaires? Il y a de l'intelligence dans ce front, et Fouquier, tant s'en faut, n'était point un sot. Mais le bas de cette figure tient du museau : les instincts grossiers et brutaux corrompent chez cet homme les facultés pensantes, la mâchoire emporte de tout son poids le cerveau et classe Fouquier-Tinville à je ne sais quel degré entre le pourceau et le tigre.

L'histoire de ses débuts est écrite sur sa physionomie bien caractérisée; les excès y tiennent une large part.

Né à Hérouelles, près de Saint-Quentin (1747), d'une famille aisée, il fait, comme tout le monde, de bonnes études, et s'en vient étudier le droit à Paris. On lui achète une charge de procureur au Châtelet, puis on lui trouve une femme charmante, vertueuse, belle, riche. Installé rue Bourbon-Villeneuve, au coin de la rue Saint-Philippe, il tient dans sa main tous les moyens d'avenir; mais les danses, le tapis vert et les orgies de toute sorte engloutissent rapidement sa fortune et sa réputation. Il vend sa charge, mange la dot de sa femme, et cherche dans la poésie des moyens d'existence; je veux dire la poésie de basse-cour. Il chante l'astre des Bourbons dans un tas de pièces qu'il signe Fouquier de Tinville, et que les Mercures galants jettent au panier. Poète incompris, les rangs obscurs de la police ministérielle le recueillent. Il est de service près des membres de la députation nationale et des agitateurs des faubourgs. Il a l'œil sur Mirabeau et Danton, et signe Fouquier-Tinville. Un beau soir, il s'accointe, « dans un lieu de débauche, » avec Hérault de Séchelles, qui l'apprécie et se charge de sa fortune. Il va sans dire que le protégé enverra plus tard, sans sourciller, son protecteur à l'échafaud. On présente Fouquier-Tinville à Robespierre, qui le distingue, et le pousse au tribunal du 17 août; il est directeur du jury d'accusation. Nommé ensuite substitut de l'accusateur public au tribunal criminel du département de Paris, il ne néglige aucune occasion d'éclat et devient, en deux mois, accusateur public au tribunal criminel extraordinaire. Il n'accepte cette place qu'à condition de reprendre plus tard, lors de la suppression du nouveau tribunal, ses fonctions au criminel; mais il ne les reprendra jamais.

En guise de préambule ironique à son emploi, il commence par raccourcir son nom, et signe Fouquier tout court. Il s'adjoint, comme substituts, un moine défroqué, Donzé-Verteuil, et un vagabond étranger, Lescot-Fleuriot, sculpteur très-fort sur le pugilat. Trois juges siègent au bureau, trois imbéciles forts en gueule. Le greffier en chef a nom Fabricius. Les plus célèbres parmi les jurés sont : Aristide Couthon, Anaxagoras Chaumette, Dix-Août (Leroy, marquis de Montflabert), un enragé; Sempronius Gracchus (Joachim Vilate), etc., etc., dignes acolytes de Fouquier.

Et la Terreur commence. Pendant que ses formidables missionnaires parcourent la France, tandis que les bateaux à soupape de Carrier se promènent sur la Loire, et que la guillotine de Joseph Le Bon fait sa tournée dans le nord, l'infatigable Fouquier accuse à outrance, les jurés ne cessent pas d'être convaincus, les juges opinent sans relâche, comme des magots de cheminée, et Sanson en a le bras fatigué. « Ça va bien, s'écrie notre poète décrotté, les têtes tombent comme des ardoises. » Les terribles gaietés qu'il a ! Un jour, il accuse la vieille maréchale de Mouchy, qui ne se défend point, parce qu'elle est sourde. Lorsque enfin le tribunal s'aperçoit de cette infirmité, un huissier se penche à l'oreille de la pauvre femme et lui crie dans l'oreille, d'une voix tonnante : « Vous avez conspiré contre la République ! » « Comment puis-je conspirer contre quelqu'un, répond-elle, je suis sourde. » Fouquier, alors, se tournant gravement vers les jurés : « Vous l'entendez, citoyens, elle a conspiré sourdement contre l'État. » Et la maréchale monta à l'échafaud. Chaque matin, l'entrepreneur du transport des condamnés vient le trouver. « Combien de voitures, demande cet homme, faudra-t-il pour la journée de ce soir ? » — « On en condamnera tant, répond Fouquier en comptant sur ses doigts, il faut tant de voitures. »

Quand le chômage menace, il invente des conspirations, et quand, par un grand hasard, les voitures ne sont pas pleines, il les remplit avec des *moutons*. Il supprime successivement toutes les apparences de procédure ; quand la besogne presse trop, il fait signer au jury des listes en blanc, et parfois même il se passe de listes. Quand les séances se prolongent trop au gré de Fouquier, il rappelle aux juges que l'heure est venue de diner, et Dix-Août, marquis de Montflabert, répète : « Les accusés sont doublement convaincus, car en ce moment ils conspirent contre mon ventre. » L'éloquence juridique de l'accusateur, aussi bien que ses propos de table ou de prétoire, sont copieusement émaillés de b... et de f... Les fournées vont, en certaines décades, jusqu'à soixante têtes par jour, et comme les dimanches révolutionnaires ne reviennent que tous les dix jours, le bourreau n'a guère de loisirs. Les Girondins y passent, et puis les protecteurs de Fouquier, Danton qui s'écrie : « Je demande pardon à Dieu et aux hommes d'avoir fait instituer, il y a un an, le Tribunal révolutionnaire ; c'était pour empêcher le renouvellement des massacres de septembre, » et Camille

Desmoulins, et puis enfin Robespierre, Saint-Just, qui l'ont tiré de la misère. Fouquier accuse toujours. Que voulez-vous? le devoir avant tout. Quelquefois il console les parents des victimes. « Console-toi, dit-il à une femme en pleurs, ton mari sera guillotiné, ton frère sera déporté, tu pourras faire des républicains avec qui tu voudras. »

Quand vient la réaction thermidorienne, les commissaires de la Terreur montent à leur tour sur l'échafaud, Carrier en tête. Il déploie devant ses juges et devant la mort un courage sans pareil et meurt en homme de conviction révolutionnaire. La Convention réorganise le Tribunal sur des bases plus clémentes et proclame le retour à la légalité. Néanmoins, le nom de Fouquier-Tinville est reporté sur la liste des nouveaux membres, et l'accusateur se croit sauvé pour avoir trahi Robespierre lorsque, sur l'énergique demande d'un député, mille clameurs s'élèvent, et l'Assemblée vote la mise en accusation. On lira dans *l'Histoire du Tribunal révolutionnaire*, par M. Campardon, le procès de Fouquier et de ses acolytes, où tant de turpitudes sanglantes se dévoilent, où tant de voix, naguère étranglées par la Terreur, se reprennent, tout d'un coup, à crier vengeance.

L'attitude de l'ex-accusateur est pleine d'audace; sa défense, disons-le vite, est, après tout, logique et irréfutable. « Je n'ai fait qu'exécuter des ordres, dit-il, j'ai été la hache de la Convention; punit-on la hache? » Je ne vois pas pourquoi, sauf l'article intempérance, nous n'admettrions pas les conclusions, d'ailleurs sévères, de Louis Blanc : « La lumière de la justice ne traversa jamais qu'à la façon des éclairs cet esprit farouche, et il ne lui manqua que deux choses, pour faire revivre en lui, dans toute sa hideuse vérité, la figure de Jeffreys : l'intempérance et une âme vénale; car lui, du moins, ne mêla pas, comme le Fouquier-Tinville de l'absolutisme, l'amour du vin à celui du sang, l'amour du sang à celui de l'or. Il sortit de la Révolution plus pauvre qu'il n'y était entré : et sa famille était son unique patrimoine, lorsque à la veille de mourir, il s'écria : « Je lègue aux vrais patriotes, ma femme et mes six enfants. » Seize membres du Tribunal furent condamnés. Ils moururent presque tous fièrement, le 17 floréal an III (6 mai 1794). Le troupeau populaire insulta Fouquier-Tinville comme, depuis deux ans de guillotine, il insultait toutes les victimes. « Tu n'as pas la parole, » hurlaient sur son passage les tricoteuses, qui lui devaient le charme



de tant de loisirs. Lui, avec un rire amer : « Va donc, canaille, va donc à la section chercher tes quatre onces de pain; moi, je m'en vais le ventre plein. » Mot terrible qui résume et la masse et Fouquier.

La femme de l'accusateur, écrivait en 1847 M. Albert Maurin<sup>1</sup>, est morte il y a quelques années, de faim et de froid, dans une allée de la rue Saint-Denis. Pauvre femme! cela ne prouve guère en faveur de l'humanité de Panurge.

Encore une fois, les grandes réflexions sentimentales sont inutiles à l'endroit de Fouquier. Lui-même l'a dit : Il ne fut qu'une hache.

MARIO PROTH.

<sup>1</sup> Galeries historiques de la Révolution.





## BABŒUF

D'après un portrait de la collection Vignères (Jules Porreau, sc. 1846).

Dessiné par Yan d'Argent, gravé par Barbant.

## BABŒUF



Dans ces années, qui précédèrent de bien près la grande année de 1789, alors qu'aux palpitations qui agitaient déjà le sol de la France, on eût pu en deviner les prochains ébranlements, il existait à Roye, petite ville de Picardie, un jeune homme, à la figure énergique et intelligente, et qui, dans une condition humble et comme perdu dans la solitude de ces champs où l'appelait un travail quotidien, se passionnait pour les idées nouvelles, mais ne les recueillait dans son âme que pour les développer encore, à la faveur d'un ardent enthousiasme et d'une logique inflexible. Il avait vingt ans à peine; simple et pauvre arpenteur, on le voyait chaque jour, la chaîne à la main, courbé de longues heures, sur ces terres immenses et infécondes, et en mesurer, pour quelque grand propriétaire, l'inutile et fastueuse étendue. Sans doute alors, il comparait, avec un sourire amer, cette richesse de quelques-uns avec le dénuement d'un si grand nombre; il s'irritait de cette inégalité, et le soir, dans des veilles mystérieuses, où il versait sur le papier ses pensées du jour, il formait le hardi dessein de répartir uniformément la propriété, la richesse, le bonheur, et faire que tous les hommes fussent égaux, savants, vertueux, et cela au moyen du partage équitable des fruits de la terre entre tous. Ce rêveur d'alors, bientôt homme d'action et conspirateur infatigable, c'était François-Noël Babœuf, le

futur *tribun* du peuple, et, de nom comme de fait, le Gracchus de la Révolution française.

Né à Saint-Quentin en 1764, il restait orphelin à l'âge de douze ans. Son père, major pendant trente ans au service de l'Autriche, et dont le mérite militaire était assez grand pour qu'il ait enseigné l'art de la guerre à l'archiduc Léopold, avait voulu, à défaut d'héritage, laisser au moins à ses fils une forte éducation. Sous cette discipline paternelle, presque militaire, Babœuf, qui était l'aîné, fit de rapides progrès, et donna surtout à son âme et à son caractère une trempe qui le fera, plus tard, l'homme des combats et des entreprises hardies. A seize ans, quand il perdit son père, il était capable, grâce à ses connaissances géométriques, d'entrer chez un architecte arpenteur, et, seul, de suffire à ses besoins. Plus tard, vers 1785, on le retrouve commissaire-terrier à Roye. C'est là que, dans une série d'articles d'économie politique, publiés dans *le Correspondant Picard*, il demande la suppression de la gabelle et des droits féodaux. Préludant, en quelque sorte, à cette idée du partage égal de la terre entre tous, qui sera comme le point d'arrivée de son esprit chercheur et hardi, il demande alors le partage des biens communaux, et devient ainsi le promoteur d'un des actes les plus décisifs de la Révolution. En 1790, il publiait et dédiait à l'Assemblée constituante un *plan de cadastre perpétuel*, qui attirait sur lui l'attention publique. Sans transition, son nom passait de l'obscurité à la pleine lumière : et désormais, un chef de plus était donné à ce peuple, si docile à suivre ceux qui lui parlent d'égalité et de liberté. Emporté dès lors dans le mouvement de la Révolution, Babœuf y apportait du moins, avec beaucoup de passion et d'audace, un amour sincère et ardent de l'humanité, une conviction qu'il poussa souvent jusqu'au fanatisme, mais qui le dota aussi d'une patience et d'une persévérance singulières pour l'accomplissement de ses desseins. Si l'on veut avoir un portrait de Babœuf à cette époque, on le trouvera dans ces lignes de Buonarroti, son disciple et son ami : « Il était, dit-il, sensible, infatigable; il avait l'esprit pénétrant et juste; écrivait avec clarté, feu et éloquence; la Révolution le trouva jeune, livré à l'étude, sobre, détestant la tyrannie, et méditant sur les moyens de soustraire à l'oppression ses malheureux concitoyens. »

De taille moyenne, mais menue et bien prise (il avait cinq pieds un

pouce), le front haut et couronné d'une belle chevelure noire : tout, en lui, annonçait l'athlète énergique et résolu de la Révolution.

Quand des clubs s'ouvrirent sur toute la surface de la France, Babœuf descendit aussitôt dans cette arène. Dès-lors, sa vie est celle d'un agitateur populaire, où la persécution se mêle aux applaudissements et au triomphe. Ses ennemis le dénoncent, le font arrêter une première fois et conduire à Paris, où le tribunal prononce son acquittement, le 14 juillet 1790. Revenu en Picardie, il est nommé successivement administrateur du département de la Somme, puis du district de Montdidier. C'est alors qu'il déjoue un complot, qui allait livrer Péronne aux troupes Prussiennes qui s'avancent sur le territoire français. Mais de nouveaux ennemis l'attaquent, et soulèvent contre lui une obscure accusation de faux : il aurait, disent-ils, substitué un nom à un autre dans une adjudication de terres qu'il présidait comme administrateur, et, le 23 août 1793, Babœuf est condamné, par contumace, à vingt ans de fers. La fausseté de cette accusation fut démontrée plus tard ; mais c'était un stigmate dont on avait marqué le front du futur *chef des égaux*, et, plus d'une fois, le nom de Babœuf le *faussaire* retentit à la tribune de la Convention.

Babœuf s'était réfugié à Paris. Il avait une jeune femme ; déjà un enfant lui était né. Le ménage était dans une gêne extrême ; il fallait vivre. Babœuf écrivit quelques brochures, puis entra dans l'administration des subsistances ; il en est nommé secrétaire. La vue de ces foules affamées qui assiégeaient alors la porte des boulangers, peut-être celle des désordres et des menées, plus coupables encore, des administrateurs chargés de pourvoir à l'alimentation de la capitale, révoltèrent son âme et lui inspirèrent une des actions les plus audacieuses qui pût se concevoir dans ce temps de *Terreur*. Il osa accuser Pache, le maire de Paris, Garat, le ministre de l'intérieur, Barrère, les Comités, et surtout Manuel, le procureur-syndic de la Commune, d'avoir conçu le plan d'un *dépeuplement* général, et de vouloir affamer Paris pour *dépeupler* plus vite la France. Il communique son audace à un employé supérieur. Le nouveau pacte de famine est dénoncé aux sections, qui nomment une commission pour rechercher les auteurs du complot. Déjà Babœuf est mandé par la commission ; on l'écoute favorablement ; on le place, comme si la sincérité de la parole eût alors tout à craindre, sous la sauvegarde des sections de Paris, lorsqu'un décret du Comité de

salut public brise la Commune, envoie son président à l'échafaud, et jette Babœuf dans les prisons de l'Abbaye. Il n'en sortit que pour faire une guerre terrible à Robespierre et à son sanglant système, qu'il flétrit du nom de *Robespiérisme*. Forgeant des mots, tout autant qu'il remue des idées, il invente le mot de *terroriste*, qui reste dans la langue, et devient bientôt l'expression favorite de ceux qui, plus tard, le jugeront à Vendôme. Il triomphe avec les vainqueurs de thermidor. Dans des pamphlets violents, il attaque Fouquier-Tinville, Potofeux, le fougueux et cruel procureur-syndic de l'Aisne; il publie enfin son fameux livre, intitulé : *Système de dépopulation, ou La Vie et les Crimes de Carrier*. Mais pour lui la chute de Robespierre n'est que le commencement de l'ère de la vraie liberté, et, dès le 23 septembre 1794, il crée un journal, qui d'abord s'appelle *la Liberté de la presse*, ou *le Tribun du peuple*. Il prend pour épigraphe de sa feuille cette phrase significative de J.-J. Rousseau : *Le but de la société est le bonheur commun*; et, futur promoteur de nouvelles lois agraires, il signe Caius-Gracchus Babœuf. Bien vite détaché des thermidoriens, qui ne donnent pas à la France la liberté illimitée qu'il rêve pour elle, il se tourne contre eux, insulte Tallien, son allié de la veille, la *jeunesse dorée* et les *contre-révolutionnaires*.

Le club de l'Évêché est bientôt sous l'empire de sa parole : c'est là qu'il réclame la liberté illimitée de la presse, et l'élection générale de tous les fonctionnaires publics; partout on le voit, pérorant et prêchant la révolte. Dénoncé à la Convention par Tallien, défendu par Fouché, qui proclame ses liaisons avec Babœuf, et déclare qu'il s'honore *de son alliance avec la vertu*, il est cependant arrêté et jeté dans les prisons de la *maison du Plessis*, puis dans celles d'Arras (janvier 1795). Lorsque, aux événements du 13 vendémiaire, après sept mois de captivité, Babœuf recouvrait la liberté, il n'était plus le journaliste hardi, mais faible et isolé : la prison l'avait fait chef des égaux, et il tenait dans sa main les fils d'une des plus vastes conspirations qui aient été tramées. C'est dans ces geôles, dans ces préaux où s'entassaient tous les vaincus de thermidor, qu'il trouva ses adeptes, ses séides, nous dirions presque ses sujets, tant il sut leur inspirer d'aveugle soumission et d'ardent enthousiasme; c'est là qu'il se lia avec Germain, l'officier de hussards, rédacteur du journal *l'Éclaireur*, Didier, l'ancien

membre du tribunal révolutionnaire, Buonarotti, ce descendant de Michel-Ange, qui apportait dans cette sphère des révolutions politiques la fougue et l'audace de son ancêtre; Potofeux, son ennemi d'hier, Vadier et Amar, ces conventionnels arrêtés à la suite de l'émeute de germinal; Darthé, l'ami de Le Bon et qui, dans des chansons pleines de verve, savait exciter toutes les passions populaires; Lacombe, et bien d'autres, rentrés dans l'ombre d'un rôle secondaire. Il y rencontra aussi un maître et un ami qui ne sépara plus sa destinée de celle de Babœuf : Bodson qui, ayant passé toute sa vie à examiner les causes des maux publics, avait saisi, mieux que personne, les vues profondes de Robespierre sur la propriété. Babœuf fut le lien entre tous ces hommes : doué d'une grande patience, il relevait leur courage abattu, et était le propagateur infatigable d'institutions populaires. Sous ces voûtes des cachots comme sous une tente militaire, un Mably, un Rousseau, un Diderot à la main, on rêvait le *bonheur commun*, et on affermissait son courage contre ceux qu'on appelait les oppresseurs de l'humanité.

Libre enfin et rentré dans Paris, Babœuf y trouva sa femme dans la plus extrême misère : un grenier est son refuge, et la faim vient de tuer l'un de ses enfants. L'âme brisée, mais tout entier à son dessein de régénérer le monde, il fait reparaître le *Tribun du peuple*; en même temps la société des *Egaux* étend partout ses innombrables ramifications. Les clubs, les rues, les places publiques, les cafés, deviennent des lieux de réunion pour les nouveaux conspirateurs; c'est au café des *Bains chinois* qu'est leur centre d'action. Il existait alors sur le boulevard du théâtre Italien, au coin de la rue de la Michodière, un bâtiment de structure orientale. La façade de l'édifice pique et attache la curiosité de tous les passants. Des magots de la Chine, au front largement chauve, à la poitrine ombragée d'une barbe épaisse, des parasols fantastiquement découpés, une innombrable multitude de clochettes, des papillons artistement peints, des balcons, des treillages, des sols artificiels, en voilà bien autant qu'il en faut pour forcer la multitude des badauds à stationner et les intéresser aux paroles pleines de promesses qui se disent dans les groupes. Le café se trouve au rez-de-chaussée, et, par le nombre de ses vitraux, ressemble assez à une cage ouverte à tous les regards. Devant, derrière, sur les flancs, sont de grandes portes de glaces transparentes; à sept ou huit pas de la principale porte d'entrée et

sur la façade du boulevard, d'élégantes marchandes de modes ont élevé leur temple de toilettes, dans lequel la foule des élégants et des élégantes se presse, à toutes les heures du jour et de la nuit.

A quelques pas de là est la promenade, devenue célèbre par la fréquentation habituelle de tous les agioteurs, de tous les escrocs, de toutes les luxueuses prostituées, et qui s'appelle le *Petit-Coblentz*. Il était difficile, à cette époque, de rencontrer un site plus avantageux pour conspirer dans une sécurité parfaite. C'est là que la belle Sophie Lapierre, maîtresse de Darthé, chante les couplets révolutionnaires de son amant et que, levant son verre au ciel, elle redit ce refrain :

« Réveillez-vous à notre voix  
Et sortez de la nuit profonde,  
Peuple, ressaisissez vos droits,  
Le soleil luit pour tout le monde. »

En même temps, au-dessous des chefs, s'organisent des « *compagnies d'afficheurs* » allant, la nuit, apposer les affiches incendiaires; puis pour le matin, celles des « *groupiers*, » arrivant de divers côtés sans paraître se connaître, lisant tout haut, montrant du doigt les passages les plus violents de ces proclamations, et formant ainsi, autour d'eux, des groupes qui répandent dans toute la ville les doctrines nouvelles. Au *Palais-Égalité*, rue Taranne, au théâtre Feydeau, dans l'église Saint-André-des-Arts, se forment des clubs où dominant les adeptes de Babœuf. Mais c'est au Panthéon, dans l'ancien couvent de Sainte-Geneviève, que se rassemblent et siègent les principaux conjurés. C'est là, la nuit, tantôt sous les ombrages, alors impénétrables, de l'antique abbaye, tantôt, à la lueur des torches, dans les cryptes de l'église souterraine, que les Babouvistes, car tel est leur nom, complotent l'exécution de leurs desseins égalitaires. A eux sont venus se joindre Antonelle, l'ancien marquis, le juge qui condamna Marie-Antoinette, aujourd'hui rédacteur du *Journal des hommes libres*; Félix Lepelletier; Drouet, l'homme fatal de Varennes; les généraux Rossignol et Mansard, Ricord; enfin le menuisier Duplay, l'hôte et l'ami de Robespierre. Bientôt Babœuf, dont le journal est poursuivi par la police, est obligé de se cacher; comme Marat, alors il habite dans une cave ou se cache chez Duplay.

Sa femme, son fils Émile, à peine âgé de douze ans, agissent pour lui; car c'est dans sa famille même qu'il s'est fait les plus ardents adeptes. Bon



époux, pere tendre, il était chéri des siens. Mais parmi les *égaux*, il existe un traître; c'est le capitaine Grivel, et le Directoire est averti de cette vaste conspiration, au moment où le Comité supérieur des conjurés a pris la résolution d'agir. Babœuf, dont la retraite est livrée à la police par Grivel, est arrêté, le 21 germinal, rue de la Vieille-Truanderie, au moment où, avec Buonarotti, il rédigeait une proclamation insurrectionnelle commençant ainsi : « Le peuple a vaincu, la tyrannie n'est plus. Vous êtes libres! » Le lendemain les autres conjurés étaient saisis, les uns chez eux, les autres chez le menuisier Dufour. Alors s'ouvrit le long procès de Vendôme : là siégeait la Haute-Cour dont la réunion avait été rendue nécessaire par la présence de plusieurs députés parmi les conspirateurs; Babœuf et soixante-cinq autres prévenus étaient traduits devant elle.

Les débats commencèrent le 20 février 1797 : quarante-sept accusés présents, les autres en fuite : parmi ces derniers, Drouet. Calme, impassible, Babœuf ne s'émeut que des sanglots qui se font entendre. Là, en effet, sont la femme de Babœuf avec ses trois jeunes fils, la sœur de Potofeux, douce et rougissante jeune fille, dont les larmes attendrissent tous les cœurs. Ce que Babœuf déploya d'énergie, de présence d'esprit, d'éloquence même, est véritablement merveilleux, et s'il avait eu besoin d'un nouveau théâtre pour faire éclater son audace et ses puissantes facultés, il l'eût trouvé devant la Haute-Cour de Vendôme. Mais tout cela devait être la dernière manifestation de ces brillantes qualités, qui étaient venues se perdre dans des théories irréalisables : d'ailleurs le temps des révolutionnaires était passé ; et le 25 mai 1797, l'arrêt de la Haute-Cour condamnait à mort Babœuf et Darthé. Au moment où la sentence est prononcée, pendant que la voix énergique de Buonarotti proteste, un mouvement se produit du côté des accusés; c'est Babœuf et Darthé qui se frappent à coups de poignard. Ils n'étaient que blessés, et le lendemain, après une nuit horrible de souffrances, ils montaient avec courage sur l'échafaud.

Ce drame sanglant n'était pas terminé; plus tard, Émile, ce fils aîné de Babœuf, qui avait apporté à son père l'arme dont il s'était frappé, rencontrait en Pologne Grivel, le dénonciateur, l'insultait, le provoquait et le tuait en duel, atteint lui-même d'une large blessure à la poitrine.

EUGÈNE ASSE.

DIXIÈME SÉRIE

---

# HÉROÏNES ET PÉCHERESSES

---

Charlotte CORDAY — Madame ROLAND

Cécile RENAUD — Madame DUBARRY



## CHARLOTTE CORDAY

D'après Haüer (Musée de Versailles).

Dessiné par Boulay, gravé par Pannemaker.

## CHARLOTTE CORDAY



Le samedi 13 juillet 1793 (avez-vous remarqué ces 13?), neuf habitants notables de la ville d'Orléans, revêtus de la chemise rouge des parricides, montaient à l'échafaud. Le représentant du peuple Léonard, dit depuis Léopard Bourdon, vengeait, dans ces flots de sang, l'affront de l'insignifiante blessure reçue dans l'échauffourée qui avait signalé son passage à Orléans.

Le même jour, au moment même où mouraient ces neuf citoyens, coupables d'avoir manqué à cette inviolabilité de la représentation nationale, ainsi consacrée avec toute l'inexorabilité de la peur, une jeune fille de Normandie, arrivée à Paris, depuis le 11 juillet, à midi, se rendait au Palais-Royal, en faisait plusieurs fois le tour, *achetait un exemplaire du jugement rendu par le Tribunal contre les assassins de Léonard Bourdon*, et un couteau de table à gaine, à manche noir, de grandeur ordinaire, du prix de quarante sols.

Et avec ce petit couteau, à manche noir, de quarante sols, elle montrait à la représentation nationale qu'il suffisait d'une jeune fille, issue du sang de Corneille, courageuse et exaltée, pour purger la terre d'un de ces tyrans populaires qui venaient de se déclarer orgueilleusement inviolables, faute de pouvoir se décréter immortels; cette héroïque jeune fille, que l'erreur d'une indignation solitaire poussait ainsi au crime, tout le monde l'a nommée,

c'est Charlotte Corday. Il n'y a rien de nouveau à dire sur cette grande et mystérieuse figure, dont la contemplation a inspiré, depuis 1793, tant de belles pages et tant de beaux vers. Mais il peut demeurer certains détails, mal étudiés, de cette biographie passionnante, à fouiller de nouveau, et il n'est pas sans intérêt, pour le moraliste, de déterminer, d'une manière précise, le caractère, le but et la portée de cet acte inouï, de ce crime sublime et inutile qui a ajouté une immortalité tragique à la littéraire immortalité de la famille de Corneille.

Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armont naquit, le 27 juillet 1768, dans une chaumière de la commune des Lignerles (arrondissement d'Argentan, département de l'Orne). Sa famille était noble, pauvre et fière. Son père, veuf de très-bonne heure, homme d'un caractère inquiet et d'un esprit tourmenté d'avance de toutes les chimères dont la Révolution allait essayer de faire des réalités, s'était vu obligé de se séparer de ses deux filles, qu'il plaça à cette Abbaye-aux-Dames, que, dans la ville de Caen, avait fondée Mathilde, femme de Guillaume, le conquérant de l'Angleterre. Les deux sœurs y demeurèrent jusqu'à la Révolution, sous la protection de madame de Belzunce, qui en était l'abbesse, et de madame de Pontécoulant, sa coadjutrice. La jeune Corday se retira auprès de son père, qui était venu se fixer à Argentan. Charlotte trouva un asile décent chez madame Coutellier de Bretteville-Gouville, sa tante à la mode de Bretagne, veuve et sexagénaire, dont elle ne se sépara que pour le voyage de Paris, en juillet 1793.

A cette époque, mademoiselle de Corday était une jeune fille grave, digne, simple, dont la conversation et l'attitude, aux rares réunions auxquelles elle se mêlait, trahissaient des préoccupations plus viriles que féminines. Elle couvait en elle, avec une jalouse modestie, le feu des idées nouvelles que son père avait sans doute allumé, et qu'attisait la lecture fiévreuse de Corneille, de Jean-Jacques Rousseau et de l'abbé Raynal. Ajoutez-y l'influence que devaient avoir sur cette imagination exaltée « les cinq cents brochures, pour ou contre la Révolution, dans tous les genres » qu'elle avoue, dans son interrogatoire, avoir dévorées. Grâce à une pareille initiation, mademoiselle de Corday était prête, plus que beaucoup d'hommes, à jouer un rôle dans une révolution. Son caractère à la fois doux et ferme, et dominé par une volonté dont le ressort, une fois contracté, ne se relâchait plus, était de ceux

qui ne savent reculer devant aucun danger. Le commerce de quelques patriotes lettrés, l'arrivée à Caen, devenu le centre de la résistance girondine, des principaux représentants, proscrits, de cet éloquent et généreux, et imprévoyant parti, les premiers et enthousiastes préparatifs d'une lutte qui devait avorter si misérablement, tous ces spectacles et toutes ces inspirations durent porter jusqu'à une exaltation voisine de la folie, la permanente excitation de cette jeune âme, qu'aucun autre sentiment ne garantissait contre les dangers de l'idée fixe.

Cette idée fixe, qui eût été ambitieuse chez un homme, demeura, chez Charlotte, généreuse et désintéressée. Elle se choisit silencieusement, sans ostentation, la mission terrible, pour laquelle une femme est la moins faite. Elle se dit, avec l'inflexible logique des natures vierges, que la mort d'un homme était nécessaire; et elle résolut de tuer cet homme, qu'elle ne connaissait pas, mais qui, à ses yeux, personnifiait, sous un masque cynique et brutal, la tyrannie révolutionnaire. Et cela sans colère, sans frayeur, sans illusion, sans repentir, froidement, fatalement, naïvement. Elle ne subit à cet égard, le fait est aujourd'hui hors de doute, ni influence ni inspiration étrangères au patriotisme. Personne ne lui désigna Marat comme la victime, comme le bouc expiatoire de la démagogie persécutrice; c'est en vain que la vengeance révolutionnaire, fouillant dans ses antécédents les plus lointains, interrogeant ses moindres paroles et jusqu'à son silence lui chercha, avec le désir d'en trouver, des instigateurs et des complices. Charlotte Corday n'eut qu'un complice, c'est elle-même. Il est établi qu'elle n'avait fait que trois visites, toutes publiques, à Barbaroux, qu'on a voulu qu'elle n'ait pas pu voir impunément promis à l'échafaud. L'Antinoüs de la Gironde ne paraît pas avoir exercé sur elle la moindre impression profane; elle le vit parce qu'elle avait besoin de le voir, parce qu'une amicale sollicitude se mêlant, jusqu'au bout, à ses pensées et à ses desseins les plus terribles, elle voulait faire, sous ses auspices et sur sa recommandation, les démarches nécessaires pour faire rendre sa pension à madame de Forbin, chanoinesse de Troyes, qu'un voyage en Suisse avait fait considérer comme émigrée. Personne ne lui soupçonna d'autre projet : son père ignora son voyage; sa tante crut qu'il n'avait d'autre but qu'Argentan. Son interrogatoire, outre madame de Forbin, ne lui révèle qu'une amie, nommée Beaumont, et qui

n'eut certainement connaissance, qu'après son accomplissement, d'un projet dont tout le monde eût cherché à détourner Charlotte; c'est justement pour éviter ces conseils et ces reproches, qui eussent contrarié sa résolution sans la changer, que Charlotte partit, emportant, avec elle, le secret absolu de ses pensées. Son visage le trahissait si peu, que Pétion lui-même, le rude et gauche Pétion, avait cru, dans une banale et galante plaisanterie, trouver le seul langage qui lui pût convenir. *La belle aristocrate qui venait voir des républicains*, ne put se contenir tout à fait. « Un jour, répondit-elle, citoyen Pétion, vous saurez ce que je suis. »

Il demeure donc avéré que la résolution prise par Charlotte, dès son départ, de tuer Marat, ou chez lui, ou à la Convention, demeura jusqu'au bout pure, si on peut exceptionnellement profaner un tel mot, de toutes suggestions étrangères; si elle eût mis son poignard au service des rancunes de la Gironde, ce n'est pas Marat qui lui eût été désigné. La Gironde avait dans un Danton, dans un Robespierre, des ennemis autrement dangereux que Marat, dont l'horrible touchait au ridicule, et à qui ses excès et ses mœurs avaient fait perdre toute autre autorité que celle de la peur qu'il parvenait encore à inspirer.

D'ailleurs, le propre de pareils desseins est d'être tellement arrêtés, tellement confiants dans le succès, que la pensée ne vient pas même de les communiquer; on consulte pour les résolutions incertaines; on garde les irrévocables. La fierté de Charlotte était une fierté non déclamatoire et expansive, mais concentrée et quelque peu farouche. Ce secret terrible semblait à ses yeux faire partie de sa pudeur. Elle marchait ainsi au but, si insoucieuse des moyens et des conséquences, que, sur l'observation à elle faite dans son interrogatoire, qu'une citoyenne bien née n'a pas l'habitude de voyager seule, surtout à l'âge où elle est, elle répond : « qu'avec un projet comme le sien, on ne tient point aux étiquettes; » et que Montané insistant sur ce que ce départ d'une jeune fille seule a dû paraître étonnant aux personnes chargées des voitures publiques, elle répond « qu'elle s'est peu occupée de ce qu'on penserait d'elle. »

Enfin, et ce sont là des mots qui, pour le moraliste, sont des coups de lumière, quand on lui demande comment une jeune fille comme elle, a pu plonger sans trembler le fer dans la poitrine d'un homme, elle réplique

fièrement : « Qu'elle ne croyait pas tuer un homme, mais une bête féroce. » On connaît aussi son cri indigné : « Le monstre, il me prend pour un assassin ! » Et quand revient cette perpétuelle objection qu'on renouvelle sans cesse, espérant la trouver enfin en défaut, et la forcer à se trahir elle-même, qu'il est impossible qu'elle n'ait pas de complice, quelle sentence magistrale, effroyablement vraie, naïvement terrible, sort de ces lèvres pures que n'a jamais souillées le baiser d'un homme : « C'est bien mal connaître le cœur humain : il est plus facile d'exécuter un tel projet d'après *sa propre haine que d'après celle des autres.* »

Voilà le dernier trait de la physionomie morale de Charlotte Corday. C'est du fond même de la Bible que semble être sortie, pour épouvanter la Révolution et l'admiration elle-même, par la surprise inouïe d'une vie tellement logique, qu'elle semble se borner à une seule pensée, Charlotte Corday, fanatique naïve, destructrice sereine d'un monstre qui a dépouillé à ses yeux l'humanité, et dont elle ne verra, pour ainsi dire, pas le sang. Charlotte Corday, à qui le dernier soupir de Marat n'arrachera pas un regret, et qui, du premier coup, tranchera cette vie condamnée avec le sang-froid du chirurgien ; Charlotte Corday, à qui les coups de chaise de Laurent Bas ne feront pas détourner la tête, et à qui cette ignoble main qui l'a « saisie aux mamelles » ne fera pas pousser un cri de douleur ou de colère, est de cette race implacable, fatale, des Jahel et des Judith, enfonçant imperturbablement leur clou dans la tempe de Sisera, ou coupant lentement, sans rien perdre de ce pâle et terrible sourire, la tête d'Holopherne.

Ces considérations préliminaires épuisées, il ne nous reste plus qu'à résumer, en quelques mots, les derniers jours de la vie de notre héroïne. Tout, dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions, va s'enchaîner, se développer avec la netteté d'une proposition mathématique. Arrivée à Paris, le 11 juillet, à midi, Charlotte alla loger à l'hôtel de la *Providence*, tenu par la citoyenne Grollier, au numéro 19 de la rue des Vieux-Augustins.

Voici son signalement : « Vingt-quatre ans<sup>1</sup>, taille de cinq pieds un

<sup>1</sup> Dans son interrogatoire, elle dit vingt-cinq ans moins quinze jours.



pouce, cheveux et sourcils châains, yeux gris, front élevé, nez long, bouche moyenne, menton rond fourchu, visage ovale. »

A son arrivée à Paris, Charlotte Corday se rendit immédiatement rue Saint-Thomas-du-Louvre, chez le député Lauze du Perret, pour lequel Barbaroux lui avait donné une lettre de recommandation, destinée à faciliter ses démarches dans l'intérêt de mademoiselle de Forbin.

Elle ne trouva pas le destinataire de la lettre et la remit à ses filles. Elle y retourna quatre heures après, et trouva le citoyen du Perret à table.

Le deuxième jour, elle alla le matin, avec ce député, chez le ministre de l'intérieur, réclamer les papiers qu'elle avait envoyés six mois auparavant, et qu'elle demandait depuis huit jours. Ces papiers avaient été produits à l'appui de la protestation de mademoiselle de Forbin, chanoinesse de Troyes, contre la décision du district de Caen, qui la considérait comme émigrée.

Elle écrivit, en rentrant, sa fameuse *Adresse aux Français amis des lois et de la paix*, et se reposa.

C'est le matin du samedi 13 qu'elle acheta, au Palais-Royal, son couteau, et se fit conduire en fiacre, vers les onze heures ou onze heures et demie, chez Marat. Reçue dans l'antichambre par les deux ou trois femmes que Marat occupait, ou qui habitaient avec lui, notamment sa concubine, Simonne Évrard, qui se dit et se laisse dire sa sœur aux interrogatoires (ignoble supercherie à laquelle se sont pris quelques historiens), Charlotte fut éconduite. Elle rentra chez elle, et écrivit au tribun qu'elle avait des choses importantes à lui communiquer sur le Calvados.

A sept heures et demie, elle revint chez Marat en voiture de place. Elle était vêtue d'un déshabillé moucheté, coiffée d'un chapeau à haute forme avec une cocarde noire et trois cordons noirs; elle tenait un éventail à la main. La portière lui refuse l'entrée. Elle insiste. Dans l'antichambre, l'entrée de la pièce où Marat, vêtu d'un peignoir, prenait un bain, tout en écrivant sur une planchette qui lui servait de pupitre, lui fut refusée par Simonne Évrard, la prétendue sœur de Marat. Celui-ci, entendant le bruit de la discussion et en distinguant la cause, ordonna qu'on laissât entrer. Charlotte s'assit, sur son invitation, sur une chaise, à côté de la baignoire. Marat lui fit alors des questions sur les députés réfugiés à Caen. Il

en demanda une liste, écrivit leurs noms et ceux des députés administrateurs du Calvados, qui étaient à Évreux, et lui dit que, sous peu de jours, il les ferait guillotiner tous. A ces mots Charlotte bondit, et, tirant de son sein le couteau qu'elle tenait caché, elle en frappa le monstre d'un coup résolu, qui pénétra sous la clavicule, entre la première et la seconde vraie côte. Marat n'eut que le temps de s'écrier : « A moi, ma chère amie ! à moi ! » et il se renversa dans la baignoire, inondé de sang.

A cet appel suprême, un nommé Laurent Bas, commissionnaire, qui pliait les numéros du journal *l'Ami du peuple* dans l'antichambre, se précipita, et saisissant une chaise, il terrassa d'un coup Charlotte Corday qui, pâle, frémissante, se dirigeait vers la porte, laissant, sur la tablette de la baignoire, le couteau homicide; elle se relève, il la saisit au sein, la renverse de nouveau et la maintient. Les femmes accourent, plieuses, Catherine Evrard, sa sœur et la portière, montée au bruit, tandis que les ouvrières effarées se précipitent dans l'escalier, criant : « A la garde ! » La concubine, après avoir saisi Charlotte par la tête et avoir aidé à la renverser, la quitte, se courbe sur la poitrine de son hideux amant, cherchant en vain à arrêter avec sa main le sang qui coulait à gros bouillons de la blessure béante.

J'abrège. — Arrêtée, disputée avec peine à la populace irritée qui voulait la déchirer, écrouée à l'Abbaye, puis à la Conciergerie, interrogée, le mardi 16, par le président du Tribunal révolutionnaire, Montané, qui ne put se défendre lui-même de l'intérêt qu'inspirait cette personne extraordinaire, elle fut, le 17, condamnée à mort, malgré la brève et pathétique plaidoirie de son défenseur, Chauveau-Lagarde, qui chercha à la sauver, en la présentant comme folle; elle fut, aussitôt après, conduite à l'échafaud, vêtue de la chemise rouge des assassins. Elle avait écrit deux lettres immortelles à Barbaroux et à son père, avait légué à son défenseur le soin de payer ses petites dettes de prison, et refusé rudement un confesseur, peut-être moins par incrédulité que par une sorte de sublime ostentation de courage. Toujours la même, elle avait accompli un dessein dont elle ne pouvait se repentir. Elle comptait fermement avoir sauvé la France, et, par la mort du plus cruel tyran de la démagogie, avoir à jamais effrayé tous les autres. Les victimes demandent des consolations : les fanatiques rougiraient d'en

accepter. Ce n'est pas en victime, c'est en héroïne froide et sereine que Charlotte alla à l'échafaud. Sa mâle et noble beauté, illuminée d'une sorte d'éclat céleste, rayonnait sur la foule ameutée, et y frappait l'enthousiaste Adam Lux d'une sorte d'amoureuse folie. Passion subite, fatale, irrésistible, qui devait enflammer le noble jeune homme de l'impatience de la suivre dans la mort, impatience bientôt réalisée sur le même échafaud ! Quand elle arriva au pied de la guillotine, toujours souriante, un violent orage éclata, et c'est à la lueur des éclairs que le couperet sacrilège tomba, comme la foudre, sur cette radieuse tête. Un misérable valet de bourreau, appelé Legros, la saisit par les cheveux, et, la montrant au peuple, lui appliqua un soufflet qui appela sur ce pudique et fier visage la protestation, survivant en quelque sorte à la mort elle-même, d'une dernière rougeur.

« Elle nous tue, s'écria Vergniaud, en apprenant la fin tragique de la vierge normande, mais elle nous apprend à mourir. »

Une belle mort ! résultat unique, stérile, de ces actions héroïques et criminelles, qui perpétuent la leçon de l'impuissance du poignard, et qui laissent hésiter l'historien entre la terreur et la pitié, le mépris et l'admiration.

M. DE LESCURE.





MADAME ROLAND

D'après Bonneville.

Dessiné par Ch. Vernier, gravé par Hildibrand.

## MADAME ROLAND



L'esprit souffle où il veut. Dans une haute chambre du quai des Orfèvres, à Paris, derrière l'établi d'un graveur de boîtes de montres, grandissait, vers 1760, une âme héroïque. La petite Manon Phlipon, qui maniait déjà, de ses longs doigts agiles, le burin, le crayon, la guitare, devait être un jour madame Roland, cette femme charmante et supérieure qui fut, selon l'expression d'un de ses contemporains, le caractère le plus fort et le plus vrai de la Révolution.

Toute jeune encore, elle lisait Clairault, Bayle, saint Augustin. A l'âge de huit ans elle emportait, pour les étudier à l'église, les *Vies des Grands Hommes*, de Plutarque. Sa curiosité d'esprit était immense : le feu de son imagination égalait l'ardeur de ses sens, et tout ce bouillonnement, voilé par une fière pudeur, tressaillait dans ce brillant regard où se peignait, comme le dit plus tard un de ses amis, quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes. Energie presque virile, adorable douceur féminine, grâces pétulantes de l'enfant, vous ne fûtes jamais plus heureusement unies que dans cette jeune Française, je dis mieux, dans cette jeune Parisienne du xviii<sup>e</sup> siècle ! Par son éclat et par sa réserve, par sa précocité raison et par son orgueil, par son mépris du luxe féminin, par sa noble ambition et sa force morale, madame Roland m'apparaît comme

une sorte de Maintenon républicaine. Elle était fille de Plutarque, comme Françoise d'Aubigné : mais elle était de plus fille de Rousseau.

A quatorze ans, Manon Phlipon avait déjà la beauté de la pleine adolescence : « J'avais environ cinq pieds comme aujourd'hui, dit-elle, en parlant d'elle-même dans ses *Mémoires*; ma taille avait acquis toute sa croissance; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très-relevées, la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées, l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère. Ma figure n'avait rien de frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression. A détailler chacun des traits, on peut se demander : Où donc est la beauté? Aucun n'est régulier, tous plaisent : la bouche est un peu grande, on en voit mille de plus jolies; pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur; l'œil au contraire n'est pas fort grand, son iris est d'un gris châtain; mais, placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun comme les cheveux, et bien dessiné, il varie dans son expression, comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements; sérieux et fier, il étonne quelquefois : mais il caresse bien davantage et réveille toujours. Le nez me faisait quelque peine, je le trouvais un peu gros par le bout; cependant, considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. Le front large, nu, peu couvert à cet âge, soutenu par l'orbite très-élevé de l'œil, et sur le milieu duquel des veines en Y s'évanouissaient à l'émotion la plus légère, était loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté. Lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle, et l'ait moins goûtée. » Avec cela, le teint éclatant, la peau douce, le bras arrondi, la main un peu longue, des dents fraîches et bien rangées; tel est le portrait que madame Roland, captive à l'Abbaye, fit, de souvenir, à l'âge de trente-sept ans, en songeant à la Manon Phlipon, du quai des Orfèvres, superbement parée de ses quatorze ou quinze ans.

Madame Roland a-t-elle flatté Manon? Je ne le crois pas. Tout au plus a-t-elle essayé de corriger l'impression de la plupart de ses portraits, qu'elle trouvait infidèles et qui ne lui plaisaient pas. J'aime la coquetterie de femme

avec laquelle elle a insisté sur ce point, qu'aucune de *ces imitations* ne donne l'idée de sa personne. « Elle est difficile à saisir, parce que j'ai plus d'âme que de figure, plus d'expression que de traits. » Comment, un morceau de toile peinte, une miniature, un camée, rendraient-ils en effet le charme intarissable d'une figure aussi mobile : cet âme à fleur de tête dans ses petits yeux châtons, ces jolies veines en Y sur un large front, et surtout ce mouvement de nymphe sur le miroir des eaux, *la démarche rapide et légère*? « Il n'appartient pas à tous, ajoute-t-elle, de me trouver jolie et de sentir ce que je vaudrais. Il est tel vieillard, épris de lui-même, jaloux d'étaler sa petite science longuement acquise, qui pourrait me voir dix ans sans se douter que je fusse autre chose que faire des additions et coudre une chemise. »

Faire des additions, elle les faisait bien; coudre une chemise, elle cousait à ravir; car ses doigts de fée avaient toutes les adresses féminines. Mais, soit en chiffrant, soit en cousant, Manon, l'intelligente, la savante, l'ambitieuse Manon, voyageait secrètement à Athènes et à Versailles, avec son imagination toute frémissante des grandes voix de Paris. Il fallait la deviner pour la connaître : elle ne se déployait que devant les amis d'instinct qui avaient soupçonné sa mystérieuse grandeur. « J'ai besoin avant tout d'estime et de bienveillance; on m'admire après si l'on veut; mais il faut qu'on me distingue et qu'on me chérisse; cela ne manque guère quand on me voit souvent, et qu'on a du bon sens et un cœur. » Manon Phlipon, avec tous ses rêves, finit par épouser un homme sérieux et déjà mûr qui l'estima peut-être avant de l'admirer, comme elle le voulait, un homme de bon sens et de cœur, l'honnête et médiocre Roland.

Mariée, elle oublia bientôt devant les réalités de la vie son inflexibilité de janséniste et de stoïcienne. Sans rien perdre de sa grandeur d'âme, celle qui avait nié la douleur, comme les disciples de Zénon, s'étonna et sourit de pousser les hauts cris en éprouvant les premières souffrances de la femme. Ce qu'il y a de ravissant en elle, c'est qu'elle avoue franchement les déconvenues qui ruinent tout à coup, dans sa tête, les orgueilleuses théories de l'esprit de système. La janséniste s'égaye, la stoïcienne s'attendrit, la républicaine convient de ses déceptions; la femme-philosophe devient avec grâce une petite fille, une épouse, une mère, une simple et touchante



amie. Lemontey, qui la connut avant 89, la trouva trop parfaite, dans l'irrésistible variété de sa nature complexe : « Esprit, bon sens, propriété d'expression, raison piquante, grâce naïve, tout cela, dit-il, coulait sans étude entre des dents d'ivoire et des dents rosées... Ses yeux, sa taille, sa chevelure, étaient d'une beauté remarquable, et son teint délicat avait une fraîcheur et un coloris qui, joint à son air de réserve et de candeur, la rajeunissaient singulièrement... Je me souviens que, la première fois que je la vis, elle réalisa l'idée que je m'étais faite de la petite fille de Vevay, qui a tourné tant de têtes, la Julie de Rousseau; et quand je l'entendis, l'illusion fut complète... » Oui, sans doute, c'était une Julie, une merveille de sentiment et de raison, de sentiment surtout; mais c'était une Julie qui ne devait jamais rencontrer de Saint-Preux! Épouse et mère de famille, Lemontey la revit depuis, sous un autre aspect, à l'époque du premier ministère de Roland. « Elle n'avait rien perdu, dit-il, de son air de fraîcheur, d'adolescence, de simplicité; son mari ressemblait à un quaker dont elle aurait été la fille; et son enfant voltigeait autour d'elle avec de beaux cheveux flottants jusqu'à la ceinture. On croyait voir des habitants de la Pensylvanie, transplantés dans le salon de M. de Calonne. » Avec ses airs Pensylvaniens, madame Roland régnait alors, entourée de toute la Gironde; elle régnait sur Paris et intimidait presque Versailles. On savait qu'elle était l'Égérie de ce Numa sans poudre et sans broderies, du bourgeois en frac et en gros souliers, qui écrivait sous sa dictée des lettres si hardies au roi Louis XVI. Ces lettres, où chacun de ses amis et de ses ennemis la reconnaissait, elle n'en tirait extérieurement aucune vanité : « Je faisais avec délices, dit-elle très-sincèrement, ces morceaux, que je jugeais devoir être utiles; et j'y trouvais plus de plaisir que si j'en eusse été connue pour l'auteur. Je suis avide de bonheur, je l'attache au bien que je fais, et je n'ai pas même besoin de gloire. » Son secret, quoi qu'elle en dise, était celui de la comédie; mais elle mettait son honneur à le respecter elle-même pour le faire respecter autour d'elle, et, si elle n'avait pas besoin de gloire, c'est que sa gloire rayonnait aux yeux de tous ceux qui adoraient ou redoutaient son influence. Glorieuse, elle le fut sans doute, malgré ses nobles efforts de modestie; on peut dire pourtant qu'elle ne s'en est jamais enivrée. Au milieu de ses triomphes du premier ministère, dans le salon



même de M. de Calonne, elle envisageait, d'un œil prophétique, le dénouement encore lointain de sa destinée. « Je me rappelle, dit Lemontey, le ton calme et résolu dont elle m'annonça qu'elle porterait, quand il le faudrait, sa tête sur l'échafaud. » Elle avait donc tout entier le sentiment de sa responsabilité, c'est-à-dire de son influence et de sa gloire. La prison et la mort lui étaient dues autant qu'à Vergniaud, et plus qu'à Roland. Son arrestation se liait nécessairement à celle des vingt-deux. Roland put se sauver; madame Roland fut jetée à l'Abbaye, puis à Sainte-Pélagie, au milieu des filles perdues, puis enfin à la Conciergerie, où elle occupa un cachot voisin de celui qu'avait occupé la reine Marie-Antoinette.

Le girondin Riouffe nous l'a peinte, dans ses *Mémoires*, telle qu'il la vit alors avec ses compagnons de captivité : « Sans être à la fleur de son âge, elle était encore pleine d'agréments; elle était grande et d'une taille élégante; sa physionomie était très-spirituelle... elle avait l'âme républicaine dans un corps pétri de grâce et façonné par une certaine politesse de cour... elle me parlait souvent à la grille avec la liberté et le courage d'un grand homme... Ce langage républicain, sortant de la bouche d'une jolie femme française dont se préparait l'échafaud, était un miracle de la Révolution... » Et Riouffe ajoute presque immédiatement, pour compléter le tableau : « La femme qui la servait me disait un jour : « Devant vous, elle rassemble toutes ses forces, mais dans la chambre, elle reste quelquefois trois heures, appuyée sur sa fenêtre, à pleurer. » Larmes de femme, larmes de mère, larmes du cœur, larmes sacrées ! Les meilleures pages de ses *Mémoires* en gardent encore la vive trace; il est bon de pleurer avec madame Roland, parce que la sensibilité, chez elle, est toujours une source où se retrempe le courage.

Devant ses juges, l'héroïne de la Gironde fut sublime d'ironie et de mépris : « Je vous remercie, leur dit-elle, de m'avoir trouvée digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés. » En revenant du Tribunal, elle traversa le guichet avec une légèreté presque joyeuse, et fit gentiment un petit geste de la main sur son cou pour apprendre à ses amis l'arrêt de la justice révolutionnaire. Elle parut sur la charrette, en robe blanche, les cheveux épars, comme une victime triomphante.

— A la guillotine ! à la guillotine ! crièrent des femmes sur son passage.

— J'y vais, répondit-elle, j'y serai dans un moment; mais ceux qui m'y

envoient ne tarderont pas à m'y suivre. J'y vais innocente, ils y viendront souillés de sang, et vous qui applaudissez aujourd'hui, vous applaudirez alors.

Il y avait dans la charrette, à côté d'elle, un vieillard nommé Lamarche, ancien directeur de la fabrication des assignats, qui, d'après les ordres donnés, ne devait être exécuté qu'après elle.

— Allez le premier, lui dit madame Roland, que je vous épargne au moins la douleur de voir couler mon sang.

Et comme l'exécuteur hésitait à satisfaire son désir : — Vous ne pourriez pas, dit-elle en souriant à celui-ci, vous ne pourriez pas, j'en suis sûre, rejeter la dernière demande d'une femme?

On fit ce qu'elle voulait. Immobile et calme dans sa robe blanche, l'œil fixé sur la statue de la Liberté, qui faisait pendant sur la place à l'instrument du supplice, madame Roland prononça, avant de mourir, son fameux mot historique :

— O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom !

En apprenant la mort de sa femme, Roland quitta la maison de Rouen, où il avait trouvé un asile, erra quelques heures dans la campagne, et se tua, d'un coup d'épée, dans un lieu désert.

HIPPOLYTE BABOU.





## CÉCILE RENAULT

D'après Bonneville

Dessiné par Boulay, gravé par Hurel.

## CÉCILE RENAULT



L'histoire de Cécile Renault est tout entière dans son procès, explosion éclatante et inattendue d'un caractère concentré et d'une vie obscure. C'est donc son procès et sa mort qu'il nous faut raconter, après avoir essayé de déterminer, par quelques traits certains, cette vague et molle physionomie, subitement inondée d'une courte lumière.

Cécile Renault est une Charlotte Corday qui n'a pas réussi, on peut même dire qui n'a pas essayé. Jeune fille sentimentale et romanesque, elle paraît avoir résolu, dans un accès de fébrile exaltation, de se hasarder au tragique coup de poignard qui a illustré sa devancière. Mais, surprise entre la pensée de l'acte et son exécution, elle ne semble avoir rien eu de criminel et de courageux que l'intention, encore très-au-dessus de son âge et de son sexe. Et elle a été envoyée à la guillotine, les mains vierges du sang condamné, et encore étonnée elle-même de sa timide velléité d'héroïsme. Cécile Renault est la Charlotte Corday, indécise et vulgaire, de la bourgeoisie. Il fallait sa martyre à la classe moyenne, boutiquiers et rentiers, plus touchés qu'on ne pense de royalisme, et rapportant tous les soirs à leur foyer et commentant à voix basse chaque nouvel épisode de cette histoire du Temple, qui avait déjà pris le caractère profond et touchant d'une légende. Les mères et les filles surtout n'écoutaient pas impunément ces lamentables récits; elles en

pleuraient, elles en rêvaient, et de leur sommeil, entrecoupé de sanglots, sortaient parfois des appels et des souhaits libérateurs et vengeurs. Ce qu'elles avaient entendu agissait, du reste, autant sur l'imagination que sur le cœur, et les frappait d'autant d'étonnement que de terreur, d'autant de curiosité que de pitié. L'envie de *voir* les *monstres*, les Danton, les Robespierre, les saisissait, poignante, irrésistible, fatale. Et plus d'une exposa tout pour céder à ce désir orageux. Tout le crime avéré de Cécile Renault se réduit, en effet, à avoir voulu voir Robespierre; peut-être l'eût-elle tué ensuite, mais ce qu'elle voulait surtout, c'est le voir. Elle le vit, et fut arrêtée durant cette visite, facilement suspecte. Que Robespierre ait eu peur, c'est possible. Les grands hommes de la Révolution n'ont pas été inaccessibles à ce sentiment; mais le sentiment qui semble avoir inspiré sa conduite en cette affaire, et se communiquant de lui à ses auxiliaires et à ses amis, avoir échauffé leur zèle, c'est la satisfaction orgueilleuse d'avoir été, lui aussi, menacé, choisi pour victime par cette invisible, muette, et pourtant réelle association de femmes exaltées et terribles, faisant à la Révolution, dans la personne de ses chefs et de ses maîtres, la guerre mystérieuse et vraiment féminine du poignard. Robespierre, qui posa toute sa vie en victime, fut, une fois le péril passé, enchanté d'avoir failli l'être. Rien ne pouvait mieux servir les projets de cet homme pusillanime et vain. Il pouvait donc montrer au peuple cette poitrine de *l'incorruptible*, en butte au danger de l'assassinat. Il avait donc, lui aussi, une occasion de réchauffer dans la pitié l'admiration fanatique des sections, et comme Bourdon, comme Collot-d'Herbois, il pouvait se peindre désigné à la mort de Marat, et l'attendant, calme, résigné, comme la dernière et sanglante récompense de son énergie et la consécration de ses services. Quelle bonne fortune civique! Quel excellent argument pour la dictature, ainsi justifiée à la fois par le souci de l'intérêt général et de son propre salut! Robespierre n'était pas homme à négliger une si belle occasion; et c'est avec un légitime orgueil qu'il opposa Cécile Renault à Admiral, qui, le 4 prairial, avait tiré deux coups de pistolet sur Collot-d'Herbois. Cécile Renault fut la complice bienvenue qui manquait à ce procès, où Robespierre brûlait de paraître. Et l'on peut dire, à voir l'acharnement inquisitorial de la procédure et le parti qu'on tira, en faveur de Robespierre et contre elle, du moindre détail des circonstances, que si elle n'eût pas existé, on l'eût

inventée. On ne l'inventa pas, mais ce qu'on inventa, par une exagération intéressée, c'est le crime qui, peut-être, n'était pas né encore dans la pensée indécise de la jeune fille, et dont le dessein semble s'être réveillé, tout d'un coup, et épanoui, en quelque sorte, sous le feu même des débats.

Qui sait? Ainsi que je l'ai dit en commençant, peut-être même que Cécile Renault n'avait en allant chez Robespierre, que la pensée de curiosité exaltée que j'ai indiquée plus haut, et qu'elle n'en eût jamais d'autre.

Quoi qu'il en soit, voici les faits. Une jeune fille de vingt ans, nommée Cécile Renault, se présente le 4 prairial, à neuf heures du soir, dans la maison qu'habitait Robespierre; elle demande à lui parler. Les Jacobins, constamment en sentinelle autour de la demeure de leur chef, qui, comme on le sait, n'avait pas dédaigné, en attendant mieux, de se constituer une petite garde officieuse de sans-culottes bâtonnistes, trouvent quelque chose d'extraordinaire, à cette heure indue, à ce visage et à la démarche de la visiteuse. Ils font quelques questions à Cécile, qui se trouble et balbutie. « C'est un assassin! s'écrient alors les gardes-du-corps en carmagnole. C'est une nouvelle Charlotte Corday, qui voulait priver le peuple de son défenseur le plus généreux. » On l'arrête; le Comité de sûreté générale n'est pas loin et on l'y conduit.

Aux questions qui lui furent posées, elle répondit s'appeler Aimée-Cécile Renault, âgée de vingt ans, demeurant chez son père, marchand papetier, rue de la Lanterne, section de la Cité.

Cet interrogatoire répond parfaitement au signalement moral que nous avons donné. Cécile est, tout simplement, une jeune fille généreuse et bornée, ayant plutôt l'instinct que l'énergie des grandes choses, qui, poussée par ce sentiment d'indignation et de curiosité dont j'ai parlé, n'aura pu résister à l'envie de voir Robespierre, s'abandonnant, pour tout le reste, aux inspirations du moment.

— Quelle était l'affaire dont vous vouliez lui parler?

— *C'est selon que je l'aurais trouvé.*

— Connaissez-vous le citoyen Robespierre?

— Non, puisque je demandais à le connaître.

— Quel était le motif qui vous déterminait à le connaître?

— Pour voir s'il me convenait.

C'est-à-dire pour voir si je devais le tuer. Ce qui rend le doute possible sur le sens de cette phrase caractéristique, que Cécile n'a pas voulu expliquer, c'est qu'elle est aussi intrépidement sincère, à l'endroit de ses convictions, que mystérieuse et indécise à l'endroit de ses intentions. Si ce n'est pas à une fanatique que nous avons affaire, c'est bien à une royaliste.

— Avez-vous dit aux citoyens qui vous arrêterent que vous verseriez tout votre sang, s'il le fallait, pour avoir un roi?

— Oui, je l'ai dit.

— Le soutenez-vous?

— Oui.

— Quels étaient les motifs qui vous déterminaient, et qui vous déterminent encore à désirer un tyran?

— Je désire un roi, parce que j'en aime mieux un que cinquante mille tyrans, et je n'ai été chez Robespierre que pour voir comment on fait un tyran.

Pauvre fille! naïve et courageuse enfant, cette réponse est sublime tout simplement. Elle est de celles qui font mourir, en temps de révolution, mais qui vous empêchent de mourir tout entière. — Et partout la même ingénuité. On lui trouve deux couteaux dans ses poches, c'est vrai. Mais elle déclare qu'elle ne voulait pas et n'eût pas su s'en servir. La pitié qui l'avait conduite l'eût aussi arrêtée. Et, à côté de cette indécision charmante, de cette innocence dans un acte justement suspect et au fond déjà coupable, quel sang-froid à peser les conséquences, quelle coquette prévoyance, dans ce petit trousseau de prison qu'elle s'était fait et dont elle sentait bien qu'elle aurait besoin! Pas la moindre pensée de déguisement ni d'évasion. Voulez-vous savoir le fin mot de l'histoire? Ah! j'en suis sûr. Le soir, au retour du père, on avait parlé de la Reine, de l'angélique Élisabeth, du petit prisonnier du Temple, et on avait frémi, et on avait pleuré. Si cependant la mort d'un homme pouvait mettre un terme à tout cela! Et quel était cet homme? Ne pouvait-on pas essayer de le toucher, de l'amollir, de l'attendrir? Ne serait-il pas toujours temps d'essayer de lui faire peur? Et Cécile était partie, avec les larmes aux yeux et ses petits couteaux

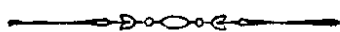
dans sa poche. Deux petits couteaux ! Quand on veut tuer, un seul suffit. Et ces deux couteaux, étaient-ils assez inoffensifs, d'ailleurs, assez inutiles, eût-elle voulu s'en servir ? C'étaient de ces petits couteaux mignons, à manche d'écaille ou d'ivoire, qui se referment, au lieu d'entrer.

Le premier interrogatoire de cette enfantine héroïne, devant Dumas, révèle cette circonstance qu'elle avait deux frères aux armées. L'amour et le regret de ces deux chers absents ; l'horreur de la guerre, qui tue tant de frères aux sœurs qui les aiment, n'étaient-ils pas pour beaucoup dans sa résolution ? On lui demande ses motifs ; on lui cherche des fauteurs, des complices, un amant même... Peines perdues, subtilités stériles ! Cette pauvre enfant vous l'a dit : elle voulait un roi, voilà tout.

On eût dû renvoyer cette criminelle ingénue à ses parents. Point du tout. On l'envoya à l'échafaud, en chemise rouge, avec ses parents eux-mêmes, les frères rappelés exprès de l'armée, le père âgé de soixante-deux ans, et sa tante. On fit une vaste conspiration de cette échauffourée presque ridicule, et de cette conspiration une fournée. Le 29 prairial sortirent lentement ces charrettes funèbres, chargées de la grâce et de la force de la France, les dames de Sainte-Amaranthe, Sombreuil, le marquis de Pons, l'épicier Cortey, la famille Renault ; héros courageux ou naïfs, victimes rayonnantes de jeunesse, de beauté et d'amour. Tous les charmes, tous les respects, tous ces fronts brillants ou vénérables, toutes ces fleurs humaines au hideux panier !

Pour la première fois, la populace se sentit étonnée, presque émue. On hua les charrettes au passage. Puis, ce fut un silence universel, au milieu duquel on eût entendu tomber le couperet sourd, tranchant des têtes une à une, et rendant des âmes à Dieu.

M. DE LESCURE.







MADAME DU BARRY

D'après le portrait de Drouais, gravé par Beauvarlet.  
Dessiné par Bocourt, gravé par Barbant.

## XLVI

# MADAME DU BARRY



Parmi les victimes de la Révolution, il en est une à laquelle l'historien ne doit pas la même pitié qu'aux autres, et dont la mort trouverait une certaine excuse, sinon sa complète justification, dans cette nécessité d'expiation par laquelle de Maistre expliquait le plus redoutable problème des temps modernes. Si quelque chose devait préserver madame du Barry, d'un échafaud sanctifié par la mort de tant de martyrs, c'est son indignité même; ce qui eût dû la sauver, à une époque plus calme, et assez juste pour conserver le droit du mépris, c'est qu'elle avait trop mérité pour l'obtenir, ce supplice qui était devenu, en 1793, la fatale récompense de la vertu. Pour nous, il nous répugne de trouver ce sang coupable mêlé à tant de sangs innocents. Il nous déplaît de voir la grande courtisane monter à la même échelle par laquelle tant d'héroïnes arrivèrent au ciel. Et si, par suite de cette épidémie de courage, de cette contagion des résignations sublimes, qui communiquait à toutes les victimes du Tribunal Révolutionnaire, sans distinction d'âge, de sexe, ou de rang, une uniforme vertu, madame du Barry fût morte noblement, silencieusement, dignement, je suis de ceux qui ne se consoleraient pas de cette fin, si différente de sa vie, et de cette suprême occasion de se réhabiliter, que lui eût fourni l'échafaud. Heureusement pour l'exemple, la fin de madame du Barry fut

digne de sa vie et en demeure la leçon. Elle mourut sans courage et sans dignité, comme elle avait vécu. Elle se débattit contre la mort et essaya en vain de lui échapper par toutes les faiblesses, par toutes les lâchetés, par tous les abaissements de la peur. Et le moraliste peut, du moins, constater avec un triste orgueil, que la seule victime de la Révolution, qui ait, jusqu'à un certain point, mérité son sort, est la seule dont la fin pusillanime ait, jusqu'au bout, justifié son mépris.

« Jeanne, fille naturelle d'Anne Béqus, dite *Quantiny*, est née le » dix-neuvième août de l'an mil sept cent quarante-trois, et a été baptisée » le même jour; elle a eu pour parrain Joseph Demange et pour marraine » Jeanne Birabin, qui ont signé avec moi, etc. »

Tel est l'acte de naissance authentique de madame du Barry, née, par une ironie de la destinée, dans le même village de Vaucouleurs, qu'a immortalisé Jeanne d'Arc, la vierge nationale.

Plus tard, quand l'aventurière fut devenue la comtesse du Barry, dernière maîtresse en titre du roi Louis XV, on jugea bon de lui fabriquer un acte de naissance plus conforme à sa nouvelle fortune. Jeanne Béqus s'y métamorphose en fille de Jean-Jacques Gomard de Vaubernier (père postiche inventé pour les besoins de la cause). Joseph Demange et Jeanne Birabin, le parrain et la marraine, sont promus à l'honneur de la particule. On pousse même la galanterie jusqu'à anticiper de trois ans la naissance de madame du Barry, et on la fait naître en 1746 seulement, pour donner à cette coquetterie souveraine, le facile plaisir de se rajeunir, et d'ajouter le temps lui-même à la liste de ses courtisans.

Mais l'histoire, je parle de l'histoire qu'écrit la postérité, n'a point ces ménagements flatteurs. La critique impitoyable de notre temps a fouillé partout, avec le sang-froid inflexible de la police, et dépouillant Jeanne Béqus de sa noblesse d'emprunt, elle lui a brutalement rendu son nom et son âge, comme le Tribunal révolutionnaire lui a rendu ses titres.

Élevée dans la domesticité intime de la maîtresse du financier Dumonceau, puis novice indisciplinée du couvent des Filles-de-Sainte-Anne; puis jetée dans les rucs de Paris, comme la *Mignonne*, de Rétif de la Bretonne, portant une boîte de « quincaillerie, » livrée sans merci à tous les hasards de cette existence ambulante; demoiselle de compagnie au château de Courneuve,

auprès de madame Lagarde, bientôt chassée par suite des ravages de ses beaux yeux; demoiselle de modes, état plus conforme à ses instincts, bientôt maîtresse d'un pauvre coiffeur, Lamet, qu'elle ruine en quelques jours; enfin introduite dans le sérail du dernier roué, le fameux du Barry, qui l'a rencontrée dans une maison de jeu! telle est la jeunesse de Jeanne Béquus, telles sont les vicissitudes, les étapes par lesquelles cette existence vagabonde et équivoque s'élève enfin jusqu'à la notoriété du vice et jusqu'au scandale de la beauté. C'est sous le nom de guerre de Rançon, surtout de Lange, que nous retrouvons la petite coureuse des rues, lancée par du Barry, et traversant, comme un météore de grâce, de charme et d'insolence, le monde étonné des courtisanes du temps.

Cependant, du Barry, vicieux, blasé, cherchait à utiliser, au profit de son ambition, une conquête qui ne flattait plus son amour-propre, et ne servait plus à ses plaisirs. S'en débarrasser sur un Roi, c'était un rêve, le rêve d'un polisson de génie. Et ce rêve, grâce à Lebel, le valet de chambre favori, le pourvoyeur des appartements secrets, ce rêve devint une réalité. L'historien lui-même, malgré la sublime indifférence que lui donnent tant de déceptions subies, tant de corruptions traversées, tant d'humiliants caprices de la fortune, ne peut garder son sang-froid, quand il voit cette jolie impure, qui n'était ni éduquée, ni titrée, ni mariée, arriver de plein pied, en un jour, à la succession de madame de Pompadour, si disputée, et à l'amour sincère, profond, effréné, d'un Roi que quarante ans de galanterie n'avaient ni fatigué ni désabusé.

Un mari étant nécessaire (singulière condition pour être la maîtresse du Roi), on n'eut pas de peine à le trouver. Jean du Barry fournit le mari, comme il avait fourni la femme. Et son frère, Guillaume du Barry, se chargea de ce rôle, dont on plaindrait le sacrifice, s'il n'était pas si empressé. Le contrat de mariage est du 23 juillet 1768. Le mariage est du 4<sup>er</sup> septembre 1768. Le mari repartait pour Toulouse, et madame du Barry prenait possession de son appartement à Versailles.

Madame du Barry, soufflée par Jean, son compère, par Richelieu et d'Aiguillon, songea d'abord à se faire présenter; c'était impossible, cela se fit; il n'y a que l'impossible qui arrive en France. On trouva une marraine, une vieille comtesse de Béarn, dont on paya la complaisance 100,000 livres,

et madame du Barry fut présentée, c'est-à-dire eut un rang, une place à la cour, y devint inamovible. Une chose manquait à son triomphe : la disgrâce d'un ministre tout-puissant, et qui sera estimé dans l'histoire, ne fût-ce que pour avoir osé la mépriser. M. de Choiseul fut renvoyé, et la grande politique française tomba au niveau d'une intrigue.

Nous n'irons pas plus loin; nous ne ferons pas l'histoire navrante de cette décadence de la monarchie, buvant gaiement, aux flambeaux de l'orgie, les dernières hontes. Pour la résumer en quelques mots, la faveur de madame du Barry, financièrement, ne causa pas, mais précipita, par tous les abus dont elle donna l'exemple, par cette hideuse curée aux deniers publics, qu'encourageait son impunité, la ruine du Trésor.

Lisez, si vous le pouvez sans rougir et sans frémir, ce compte significatif, dressé par son intendant Montvallier, le 15 juillet 1774, de ce qu'a coûté une faveur de huit ans, lisez ce compte de : 6,521,003,11, (et ce n'est qu'un compte partiel). Les orfèvres y entrent pour 313,328 livres, les joailliers pour 1,808,635 livres. Le compte des marchands de soieries, dentelles, toiles, modes, est de 738,061 livres. L'art, et c'est là la grande différence du règne de madame de Pompadour et de celui de la du Barry, n'est presque pour rien dans cette débauche de luxe puéril. Ses brodeurs et tailleurs, auxquels on gaspille 531,500 livres, sont plus hauts dans l'estime et dans les largesses de la courtisane, que les peintres, sculpteurs et fondeurs, auxquels ne va pas la moitié de cette somme.

Politiquement, madame du Barry contribue à l'abaissement de la monarchie française en Europe, et à l'intérieur, à ces derniers triomphes de l'arbitraire, contre lequel ne proteste plus la voix étouffée des Parlements; silence déplorable, qui ne laisse à la nation d'autre ressource que de parler elle-même, et fera déchoir la royauté sans défense, des remontrances des magistrats aux brutalités de la populace.

Moralement, la faveur de madame du Barry est le signal de la grande débâcle des derniers principes, des dernières convenances, des dernières pudeurs. Madame du Barry apprend à la fois à la nation indignée, le mépris du mariage qu'elle profane, le mépris de la femme qu'elle a avilie, le mépris du Roi, respecté jusque-là, dans ses fautes elles-mêmes, tant que ces fautes ont semblé des passions et ne sont pas tombées au vice.

Madame du Barry et le *Livre Rouge*, indiscret dépositaire de tant de honteux secrets, sont, pour une grande part, la plus fatale, la plus terrible, dans la chute de la monarchie et dans la mort de Louis XVI, innocente victime des fautes accumulées de ses prédécesseurs.

Maintenant, si vous voulez des circonstances atténuantes, je vais vous les dire. La faveur de madame du Barry ne fut pas une tyrannie. Elle fut douce à ses ennemis, surtout vaincus. Elle montra, vis à vis du duc de Choiseul, qu'elle ne haïssait que par procuration, et dont elle estimait, malgré elle, les services et le spirituel courage, une certaine générosité. Elle fit du bien à sa famille, et ne fit pas de mal aux pamphlétaires qui l'insultaient. Thévenot de Morande ne fut pas son Latude. Au lieu de s'en débarrasser par la Bastille, elle s'en délivra par une pension. Sur les dernières années du règne de Louis XVI, qui lui avait montré une clémence plus que débonnaire, elle s'essaya naïvement au dévouement et à la reconnaissance, comme elle s'était essayée à l'amour sincère, sinon entièrement pur, avec lord Seymour, et le chevaleresque et infortuné duc de Brissac. Elle soigna, dans son pavillon de Luciennes, purifié par ce noble sang, les gardes du corps blessés du 6 octobre. Elle fit faire à la Reine de respectueuses avances, et lui offrit, à l'heure de la détresse, pour les consacrer au salut de la monarchie, les biens souillés qu'elle tenait des dernières faiblesses d'un Roi. A Londres, elle porta noblement le deuil des martyrs du 21 janvier et du 16 octobre. Enfin, au lieu de fuir la France, elle y resta. Il lui faudrait beaucoup pardonner, si elle y était restée, par suite de ce dévouement qui lui avait inspiré quelques beaux éclairs et comme quelques tardives velléités de sacrifice et de vertu. Mais n'y restait-elle pas plutôt par souci de ses précaires richesses, et pour en éviter la confiscation, ou même par suite de cet aveuglement qui attache les futures victimes, au lieu où elles doivent mourir?

Quoi qu'il en soit, compromise par ses liaisons avec Brissac, dénoncée par l'envieuse cupidité de ses serviteurs, trahie mesquinement par l'imprudente et scandaleuse affiche qui annonçait à la France le vol de ses diamants, elle fut arrêtée, enfermée à Sainte-Pélagie, puis à la Conciergerie, où elle eut l'honneur immérité de recevoir pour prison le cachot sanctifié de Marie-Antoinette. Elle n'y apprit point à mourir. Traduite devant le Tribunal

révolutionnaire, le 6 décembre 1793, condamnée à mort, elle ne sentit pas l'honneur de cet arrêt, qui la mêlait à tant de martyrs. Elle eut peur, ignoblement peur. Elle déshonora, par ses larmes, ce sexe qui, depuis deux ans, enseignait aux hommes le mépris de la mort, et cette grille de la prison où madame Roland, elle-même, s'était montrée, en robe blanche, si sereine et si résignée ; elle eut les gémissements, les gémissements, les gémissements de nerfs de la douleur et de la frayeur les plus vulgaires. Devant l'échafaud, elle se troubla, en femme qui a vécu avec l'or et qui voit le fer pour la première fois. Sur l'échafaud, elle s'avilit jusqu'à supplier Sanson. Pour la première fois, le peuple insensible, qui avait assisté, les yeux secs, à tant de supplices silencieux ou sereins, douta de la justice révolutionnaire, et sortit de son indifférence en faveur d'une victime qui osait pleurer. Cette pitié de la populace est le dernier châtiment de madame du Barry. Il sépare nettement la courtisane des héroïnes. Quand la mort est un brevet de vertu, quand la gloire est dans l'indifférence ou la haine des persécuteurs, l'opprobre est dans leur compassion. Madame du Barry fit pitié à ses bourreaux, parce qu'elle ne sut pas mourir. Celles qui l'avaient précédée ou qui la suivirent sur l'échafaud, moururent si bien, qu'on ne les plaignait pas.

M. DE LESCURE.

---

ONZIÈME SÉRIE

---

# MARTYRS

---

LOUIS XVI — MARIE-ANTOINETTE — Madame ÉLISABETH  
MALESHERBES





LOUIS XVI

En costume des Etats, d'après A. Sergent.

Dessiné par Boulay, gravé par Gusman.

# LOUIS XVI



La royauté française avait eu ses héros et ses saints. Il lui fallait un martyr. Louis XVI le fut. Il devait l'être. Et quand on le considère et qu'on considère son temps, on peut dire qu'il n'était pas moins né pour l'échafaud que pour le trône. Il a toutes les conditions de la victime, la pureté, la bonté, la vertu, la résignation, le pressentiment. Le jour où il fut Roi, il se jeta à genoux, et, levant les mains au ciel, il s'écria avec larmes : « O mon Dieu ! quel malheur pour moi ! » Quel mot pourrait mieux peindre cet excellent et malheureux prince, qui regardait le pouvoir comme un malheur ? Un grand malheur, en effet. Pour dominer l'orage qui s'apprêtait, pour conjurer la foudre des passions populaires, accumulées depuis un siècle, il fallait un roi militaire et dictateur. Et Louis XVI était le roi débonnaire, pacifique, bon père, bon époux, probe et dévot, fait pour s'asseoir tranquillement, le visage souriant, dans un trône respecté, au milieu d'un peuple uni comme une famille. Il fallait, en un mot, un grand homme. Louis XVI ne fut qu'un honnête homme. Succédant à Louis XIV, et bien que déjà le prestige monarchique fût très-éclipsé, il eût, sans doute, gouverné, par la force de l'autorité reçue, une nation encore soumise par habitude. Succédant à Louis XV, et se trouvant subitement en présence des Parlements rebelles, du Tiers-État remuant, d'une foule d'orateurs et d'ambitieux, sortis comme

des mouchérons, de la fermentation malsaine d'un siècle de philosophie et de mécontentement, il paya pour les fautes impunies de ses devanciers, qui l'avaient laissé, l'un par la gloire, l'autre par la volupté, en face de cet abîme d'un double déficit, le déficit de la confiance et celui de l'argent. Quoi qu'il en soit, Louis XVI eut, du moins, le mérite de ne pas se dérober à sa tâche. Il ne recula devant aucun de ces devoirs qui étaient devenus des dangers. Il fit mieux que rechercher la popularité, il essaya de la mériter. Qui pourrait le blâmer de n'avoir pas réussi? Faire tout ce qu'il peut, pour un roi, n'est-ce pas faire tout ce qu'il doit? Qu'importe la défaite, après tout, si l'on fut digne de la victoire?

Louis XVI en fut digne. Ce règne, qu'il est devenu banal de critiquer ou d'insulter, est rempli de mesures qui eussent fait la gloire d'un autre et qui ne firent que sa perte. Quelle série d'actes réparateurs! Que de changements heureux, que de réformes fécondes! Qui ne se sentirait attendri et indigné, en songeant à ce bilan de généreuses innovations, et à la mort, qui punit ce qu'eût dû récompenser l'immortalité? Remise à perpétuité du droit onéreux de joyeux avènement, qui forçait les peuples à maudire les changements de maître, et faisait un impôt de sa bienvenue; engagement formel d'acquitter les dettes de l'État, que des politiques peu scrupuleux poussaient à la banqueroute; rappel des Parlements, considérés à tort comme les dépositaires du contrôle des États-Généraux, et les représentants de la nation, quand ils n'étaient que ceux de la justice; enfin Turgot, ministre, c'est-à-dire la Philanthropie et le Progrès, placés au premier degré du trône, — que ne pas espérer d'un règne qui s'ouvrait sur de telles garanties et de telles espérances? Mais la Nation, peu faite à de telles faveurs, prit pour autant de faiblesses ces nobles avances. Plus elle recevait, plus elle exigeait, devenant plus impérieuse et plus susceptible à mesure qu'elle était plus honorée et plus, il faut dire le mot, plus obéie. Quand je parle de la Nation, je n'entends pas calomnier le vrai peuple; je parle de cette élite imprévoyante et présomptueuse, de cette tumultueuse et impatiente avant-garde des novateurs, des mécontents, qui ajoutait immédiatement à ses griefs chaque bienfait qui retardait son avènement.

Ce n'étaient ni des Turgot, ni des Malesherbes, ni des Louis XVI qu'il fallait à ces ardélions de progrès, à ces fanatiques de nouveauté. Il leur

fallait un esclave ou un maître. Louis XVI ne sut être ni l'esclave, et je l'en admire, ni le maître, et je l'en plains.

Dès 1776, le malheureux prince sentait si bien les inconvénients de ce rôle fatal du juste milieu qu'il avait choisi, en un temps où les extrêmes seulement réussissent, qu'en congédiant Turgot, que l'aristocratie trouvait trop libéral, que la démocratie trouvait trop timide, il ne sut point s'empêcher d'exprimer le regret de ne pouvoir le suivre dans sa retraite : « Vous êtes plus heureux que moi, lui dit-il en le quittant, avec un triste sourire. Vous pouvez abdiquer. »

Funeste regret, que la Révolution entendit et qu'elle se chargea de justifier !

A Maurepas l'insouciant, à Turgot le spéculatif, succède le dogmatique Necker, qui se charge d'endoctriner la France et de régenter la monarchie. Mais aussi impuissant que téméraire, et après s'être borné à dévoiler des plaies qu'il n'a ni le courage ni le talent de guérir, l'ambitieux puritain se retire, laissant au Roi la dangereuse et passagère popularité d'une guerre contre l'Angleterre en faveur d'une république, et pour décorer les brèches du budget, l'ingénieux et frivole Calonne, avec de l'esprit pour toute ressource et des expédients pour tout plan. Cette guerre d'Amérique est une noble faute; mais ce fut une faute. Peut-être eût-il mieux valu une abstention prudente que cette intervention téméraire. La France y gagna la haine de l'Angleterre, et, pour un long temps, l'ingratitude de l'Amérique, qui devait, sous Napoléon, s'allier contre nous avec cette ennemie à laquelle nous l'avions arrachée. Ce n'est pas seulement au point de vue des relations extérieures, dont elle altéra la nécessaire sérénité, que la guerre d'Amérique est regrettable. Elle fut surtout funeste comme une école d'indépendance et de nouveauté. L'Amérique sauvée nous rendit La Fayette, et l'Angleterre fut vengée. Quant aux finances, elles se trouvèrent si mal de ces succès ruineux, qu'en 1787, il fallut demander à une Assemblée de notables, c'est-à-dire de privilégiés, la suppression des privilèges qui tarissaient les sources du Trésor. C'est par ces élégants, indiscrets et égoïstes médecins, que la plaie du déficit, stérilement sondée, devint une gangrène. Necker fut rappelé, et, sous prétexte de remède, rendit le mal incurable. Les derniers palliatifs épuisés, il se retira une seconde fois, laissant la place

aux caustiques. Et les États-Généraux arrivèrent, et les hommes noirs du Tiers, armés du fer et du feu.

Je n'essayerai pas de raconter en détail cette intervention bruyante de la nation dans les affaires de la monarchie. Le concert ne tarda pas à devenir une lutte. Par un dernier effort, sublime, mais désespéré, Louis XVI l'accepta d'abord dignement. Sa déclaration du 23 juin est une inspiration de vrai Roi.

« Cette déclaration, si connue, dit Rivarol, roule sur tous les cahiers, » sur tout ce qui forme depuis si longtemps le sujet des vœux de la nation. » Impôts, emprunts, état actuel des finances, sommes attribuées aux » différents départements, et à la maison du Roi, consolidation de la dette » publique, abolition des privilèges pécuniaires du clergé et de la noblesse, » abolition de la taille et du franc-fief, respect pour les propriétés de tout » genre et pour les prérogatives utiles et honorifiques des terres et des » personnes, ennoblissements, lettres de cachet, liberté de la presse, » gabelles, code civil et criminel, corvée, droits de main-morte, capitaineries, » milices; surtout la liberté personnelle, l'égalité des contributions, et » l'établissement des États provinciaux : voilà tout autant de points sur » lesquels Sa Majesté expliquait tantôt sa volonté et tantôt ses désirs. Elle » termina la séance par ces paroles remarquables : « Si vous m'abandonnez » dans une si belle entreprise, je ferai seul le bien de mes peuples... Il » est rare peut-être que l'unique ambition d'un souverain soit d'obtenir de » ses sujets, qu'ils s'entendent enfin, pour accepter ses bienfaits. »

A ce moment, Louis XVI jouait une belle et décisive partie. Il fallait, sur ce mot, congédier l'Assemblée, dont le mandat était ainsi prévenu, et, le but rempli, et mettre les clefs de la salle dans sa poche. Devenu inutile, le Parlement devenait en effet hostile. N'ayant plus rien à faire, il ne pouvait que défaire. C'est ce qui arriva. La générosité de Louis XVI, son noble empressement à se désarmer, ne servirent qu'à rendre ses adversaires plus exigeants et plus forts. Le coup était dangereux, dira-t-on : Je le veux bien, qu'importe ? La fortune n'est-elle pas aux audacieux ? Et que risquait Louis XVI, qu'il ne dût point attendre, s'il reculait ? Pourquoi la force ne fût-elle pas d'ailleurs restée au droit, et pourquoi la raison, comme dit Montesquieu, n'eût-elle pas fini par avoir raison ? Malheureusement Louis XVI

n'eut là qu'un superbe élan, qu'un magnifique mouvement; le ressort se relâcha bientôt. Et, par une nouvelle réaction, le monarque, incapable de lutter contre cette nécessité de répression qui lui faisait horreur, retomba d'autant plus bas qu'il s'était élevé plus haut. Il n'avait pas su gouverner. On ne le laissa pas même régner. Combinant habilement leurs efforts, la majorité et l'émeute, le nombre et le fait battirent implacablement en brèche la royauté, puis son sanctuaire, le Roi, puis l'homme. Versailles violé, les Tuileries prises d'assaut, il ne restait plus qu'à violer le Roi et qu'à voler le trône. C'est ce que fit la Convention, succédant à la Constituante et à la Législative, c'est ce que firent les bourreaux succédant aux ambitieux et aux fous. C'est la période critique, fatale, désolante du règne ou plutôt de la vie de Louis XVI. C'est là qu'il se montra définitivement inférieur aux événements. Le sentiment de la résistance, qui est, à certains moments le génie même de la royauté, lui fit absolument défaut. N'osant pas lutter par la force, il essaya, conseillé par des ministres aux abois, de lutter par la longanimité, par la persuasion, puis par la corruption. Il pardonna au duc d'Orléans, il crut à La Fayette, il crut à Mirabeau, il crut à Barnave, il crut à Danton. Il tomba à ces derniers expédients du salut, la fuite, l'argent, l'intervention étrangère. Mauvais moyens. Fuir, c'est avouer qu'on est vaincu; payer, c'est avouer qu'on est indigne; appeler l'étranger, c'est avouer qu'on est coupable. Et tout cela, Louis XVI ne le fit même qu'à moitié. Il paya Mirabeau et Danton sans espérance; il s'enfuit sans dignité; il appela le secours de la coalition sans le désirer. Maladresses fatales qui précipitèrent les événements, auxquels depuis longtemps déjà s'attendait sa résignation! Louis XVI, qui n'avait pas su vivre en Roi, sut du moins mourir en saint. C'est maintenant qu'il faut cesser de le blâmer ou de le plaindre, pour ne plus cesser de l'admirer. A partir du Temple jusqu'à l'échafaud, l'histoire de Louis XVI est une légende de martyr. Il est impossible de lire les détails de sa captivité et de sa mort, sans regarder au ciel, où le fils de saint Louis a trouvé le seul trône inébranlable et la seule couronne éternelle.





## MARIE-ANTOINETTE

D'après le portrait de Boze (1785).  
Dessiné par Boulay, gravé par Gusmand.

# MARIE-ANTOINETTE



Nous avons tant écrit sur Marie-Antoinette ; nous avons, si souvent essayé de dégager des ombres de la calomnie cette figure, enfin, rayonnante ; notre admiration pour elle s'est tellement exaltée au spectacle de ses vertus, de ses grâces et de ses malheurs, qu'aujourd'hui il nous est difficile de reprendre et de resserrer dans un cadre si étroit le plaidoyer que nous avons consacré à sa mémoire. Suivant une pente irrésistible, nous nous sommes laissé aller jusqu'à donner à notre admiration et à nos regrets la forme poétique, la seule qui convienne à certaines inspirations. Comme à M. Monier de la Sizeranne, l'ombre auguste de Marie-Antoinette nous a dicté des vers. Puissent-ils n'être pas trop indignes d'elle, et puissent nos lecteurs trouver quelque charme à cette sorte de ballade où, avec la simplicité familière du genre, nous avons essayé de chanter sa vie et de pleurer sa mort.

M. DE L.

---

## UNE REINE DE FRANCE

C'était à Vienne, et le canon tonnait,  
D'une princesse annonçait la naissance.



Sur son berceau, sa mère s'inclinait,  
Et d'un grand cœur dévoilant l'espérance,  
Pour un Dauphin elle la destinait,  
Disant : Salut à la Reine de France!

C'est en français, le soir, qu'on l'endormit;  
C'est un Français qui forma son enfance.  
Quand le Dauphin pour femme la choisit,  
Elle savait son royaume d'avance.  
Loin de pleurer au départ, elle dit  
En souriant : Je suis reine de France!

Elle était belle, et chacun l'admirait;  
Elle était bonne, et de sa bienfaisance  
Ses premiers pas trahirent le secret;  
Et tout un peuple, en sa reconnaissance,  
Comme ce bon époux qui l'adorait,  
Donna son cœur à la Reine de France.

Enfin, Paris fut tout à fait heureux :  
Un jeune prince, objet d'impatience,  
De la nation vint combler les vœux.  
Ce fut partout grande réjouissance;  
Pendant huit jours, aux bourgeois amoureux,  
On dut montrer le nouveau-né de France.

O jours heureux! pourquoi finîtes-vous?  
Pourquoi vit-on bientôt, plein d'insolence,  
Se redresser tout ce peuple à genoux,  
Dont la misère exalte l'ignorance?  
Que disent-ils, ces sanguinaires fous?  
« Une prison pour la Reine de France! »

La voyez-vous, vers les ignobles bancs,  
En habits noirs, traîner son innocence?  
Sa tête est pâle et ses cheveux sont blancs;  
Mais dans ses yeux il reste une assurance  
Qui rend soudain ses assassins tremblants,  
Et jusqu'au bout elle est reine de France !

Ne pouvant plus le punir autrement,  
Elle punit l'affront par son silence.  
Mais quand soudain un soupçon infamant  
Jusqu'à son front siffle son insolence,  
Debout, l'œil fixe, elle dit seulement :  
« J'en appelle aux mères de France. »

L'échafaud clot ce lâche duel.  
Priant encor pour ce peuple en démence,  
Elle y marcha comme on marche à l'autel,  
Offrant à Dieu sa dernière souffrance.  
— Veuve Capet, montez au ciel,  
Parmi les saintes de la France !

M. DE LESCURE.





## MADAME ÉLISABETH

*D'après une gravure du temps. (A Londres, chez les marchands de nouveautés).*

Publiée à l'époque de la mort, 1791.

Dessiné par Boulay, gravé par Pannemaker.

## MADAME ÉLISABETH



La Révolution, qui devait tuer dans Louis XVI, le Roi honnête homme et père de famille, et, dans Marie-Antoinette, la Reine et la mère héroïques, immola, dans la personne de Madame Élisabeth, la femme dans son expression la plus angélique. L'ange de la famille royale, l'historien, poète malgré lui, ne trouva pas d'autre nom pour qualifier la piété, la charité et la pudeur, et les incarner dans un plus pur et plus touchant symbole. Ce n'est pas, et les bourreaux de 1793 le savaient peut-être, que l'intelligence politique et la virile instruction des dangers et des devoirs de la royauté fissent défaut à cette noble et céleste créature, qui semblait sans cesse élevée, comme par d'invisibles ailes, au-dessus des tristes et honteuses réalités de son temps. Personne aussi fière que douce, aussi énergique que tendre, la princesse, dans l'élan de ses confidences familières à ses amies d'enfance, madame de Raigecourt et madame de Bombelles, par exemple, se montre animée d'un sentiment d'indignation et de résistance qui font de l'ange pacifique un ange menaçant, et qui ajoutent à toutes les grâces de cette suave figure je ne sais quels rayons vengeurs. Mais cette protestation d'un caractère si fortement trempé dans les vertus de la famille et les inspirations de la religion, et qui semblait avoir deviné l'expérience, n'éclata point hors de cette tendre et franche intimité de son cercle habituel d'amitiés

choisies; en Madame Élisabeth, l'indignation fut discrète comme la vertu; et elle se cacha pour dire le bien et le conseiller, avec le même soin que pour le faire. Madame Élisabeth garde donc intacte de toute ostentation comme de toute provocation, la dignité modeste de sa pensée et de sa vie. Elle ne parut en public que pour consoler ou pardonner. Et elle est demeurée, aux yeux de tous les partis, la victime la plus pure, la plus innocente et la plus inoffensive de l'injustice des révolutions.

Élisabeth de France (Philippine-Marie-Hélène), sœur de Louis XVI, naquit à Versailles, le 23 mai 1764. Elle fut le dernier enfant de Louis, Dauphin de France et de Marie-Joséphine de Saxe, douce et pieuse princesse qui, après Marie Leczinska et avant Marie-Antoinette, avait importé, dans les mœurs royales françaises, la dignité, la candeur et la bonhomie allemandes. Orpheline de bonne heure; confiée aux soins vraiment maternels de madame de Marsan, Madame Élisabeth, d'abord concentrée, violente et quelque peu hautaine, réforma et adoucit si heureusement ces premières aspérités de son caractère, qu'il ne lui resta plus, avec une pointe et un attrait de charmante sauvagerie, que les qualités de ces défauts, nés d'un sentiment précoce et exalté de son rang et de ses devoirs. L'ardeur d'un sang impétueux s'apaisa en elle au point que de la flamme, il ne resta plus qu'un reflet, toujours prêt à colorer ses joues d'un incarnat qui en rehaussait la fraîcheur; sa piété s'attendrit et s'humanisa, tout en demeurant haute et sérieuse. Et sa bonté native ayant trouvé sa véritable voie dans la charité, s'y adonna, avec une sorte de passion, qui bientôt remplaça pour elle toutes les autres.

Unie de bonne heure à son royal frère par une affection plus qu'ordinaire et que devaient développer jusqu'à l'abnégation la plus héroïque les nombreuses occasions de dévouement que la Révolution ne se fit point faute de lui ménager, Madame Élisabeth, mise bientôt en présence de demandes de mariage que multipliaient son rang, sa beauté, et l'éclat involontaire de ses vertus, n'hésita pas à faire à ces devoirs domestiques, auxquels elle se sentait mystérieusement prédestinée, le sacrifice des plus beaux établissements. Aucune couronne humaine ne tentait celle qui pressentait déjà peut-être la couronne du martyre. Louis XVI, après l'avoir combattue noblement, accepta, avec reconnaissance, l'hommage de cette vocation, qui promettait à la Dauphine une amie et à ses enfants une seconde mère. Et telle était

l'influence de cette sagesse prématurée et de cette vertu déjà mûre, que Louis XVI devançant, pour sa sœur, l'époque habituelle de l'indépendance des princesses, lui constitua une maison à quatorze ans et lui laissa, dès lors, cette liberté dont il la savait incapable d'abuser.

Alors apparaît à la cour de France, comme un type accompli de la fille et de la sœur des Rois, cette jeune princesse, qui mêle, dans un contraste saisissant, l'autorité d'une raison et d'une vertu déjà parfaites, aux grâces à peine ébauchées de la femme. Comment ce spectacle si nouveau, qui arrachait aux courtisans étonnés de Louis XV, des cris et des larmes d'admiration, ne désarma-t-il point la fureur révolutionnaire, quand Madame Élisabeth se présenta, aux indignes regards de la démagogie, non plus dans la fleur presque enfantine de sa vertu, mais dans le foudroyant éclat de sa perfection. Ce sont là de ces aveuglements que peut seule expliquer l'insanité passagère des nations condamnées.

Raconter la vie de Madame Élisabeth, depuis 1789, c'est faire l'histoire de tous les exemples, de toutes les vertus, de tous les sacrifices. Louis XVI semblait avoir le pressentiment de tout ce qu'il allait lui devoir, lorsque Madame Élisabeth partant un jour pour aller passer, à Saint-Denis, quelques instants auprès de madame Louise, sa tante, il lui disait : « Je ne demande pas mieux que vous alliez voir votre tante, à condition que vous ne l'imiterez pas en me quittant, car, Élisabeth, j'ai besoin de vous ! »

Le Roi avait besoin d'elle pour lui apprendre à souffrir. Élisabeth eût mieux aimé lui apprendre à régner. Mais les hésitations et les répugnances de son frère, reculant devant les inexorables nécessités de la défense, ne lui permirent point de jouer le rôle d'ange inspirateur. Elle se résigna à partager les malheurs qu'elle eût voulu prévenir ou réparer, et, sacrifiant au devoir son dernier orgueil, elle ne fut plus que l'ange gardien et consolateur de la royauté humiliée et trahie.

Les nouvelles ou du moins les premiers tonnerres qui l'annonçaient longtemps à l'avance, de l'émeute organisée des 5 et 6 octobre, la trouvèrent à Montreuil, caressant, dans son petit palais champêtre, les dernières illusions et les dernières espérances de sa vie. Aussitôt elle vole à ce poste d'honneur et de danger qu'elle ne quittera plus, et dans cette nuit fatale, elle commence cette série d'épreuves qui ne devaient plus finir qu'à l'échafaud.

Après cette terrible nuit de veille et d'angoisse, qui avait épuisé le courage des hommes et où les femmes donnèrent l'exemple, Madame Élisabeth, loin d'être désespérée, était, plus que jamais, portée à la résistance, que le droit de la défense, joint à celui de l'autorité, rendait deux fois légitime. Elle dissuada en vain son frère de rentrer dans Paris, et de consommer, par son humiliation, la victoire de la démagogie. Mais le Roi ordonna et elle ne sut plus qu'obéir. Quand la tendresse de Louis XVI exigea que Mesdames, ses tantes, s'éloignassent de la France, c'est en vain qu'il invita, dans les termes les plus touchants, sa sœur à faire comme elles, et à prendre la route de cet exil libérateur, Élisabeth refusa de s'expatrier : « La mort seule, dit-elle au roi, me séparera de vous. » Durant le triste départ pour Varennes, et le plus triste retour, au 20 juin, au 10 août, nous la retrouvons, aux côtés du Roi et de la Reine, calme, digne, presque sereine, contenant les assassins du regard, et protégeant les royaux enfants, comme l'ange gardien de la monarchie. Ce qu'il y eut de plus admirable en elle, dans ces fatales journées, ce n'est pas tant son courage que son sang-froid. Un des envahisseurs forcenés du château, affecté de s'approcher de Louis XVI en brandissant sa pique. Le Roi, résigné à tout, méprise le danger, ou ne le voit même pas. Élisabeth s'élance, et abaissant doucement ce fer insolent : « Prenez garde, monsieur, dit-elle, vous pourriez blesser quelqu'un, et vous en seriez fâché. »

Le martyrologe du Temple ne s'écrit pas. La langue humaine est impuissante à exprimer tout ce qu'il fallut d'héroïsme à la famille royale et surtout à Madame Élisabeth, pour surporter, sans un mot, sans un regard, sans un geste de colère et d'indignation, les odieux raffinements de ce long supplice de la prison. Une prière écrite au Temple, par Madame Élisabeth, explique, sans en diminuer le mérite, le prodige de son abnégation. Elle offrait tout à Dieu et Dieu lui donnait la force de tout subir et de tout pardonner. Écoutez cette courte et sublime prière du matin de la royale captive, et dites si la femme qui l'a composée n'était pas déjà une sainte :

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu? — Je n'en sais rien; » tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, » réglé, voulu et ordonné de toute éternité : cela me suffit. J'adore vos » desseins éternels et impénétrables; je m'y sou mets de tout mon cœur

» pour l'amour de vous; je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un  
» sacrifice de tout, et j'unis ce sacrifice à celui de mon divin Sauveur. —  
» Je vous demande, en son nom, et par ses mérites infinis, la patience de  
» mes peines et la parfaite soumission qui vous est due, pour tout ce que  
» vous voulez et permettez. »

Et cette résignation, qui se montre ici sous une forme un peu ascétique, ne fut pas le moindre des mérites de Madame Élisabeth au Temple. — En même temps que, pour satisfaire aux règles de sa foi, elle trouvait moyen de se priver au milieu de toutes les privations, de se mortifier, au milieu de tous les affronts, de jeûner même au milieu d'un supplice auquel ne fut épargné aucune angoisse, pas même celle de la faim, Élisabeth, vis à vis de son frère et de sa sœur, déployait sans effort toutes les ressources d'un dévouement à la fois fraternel et filial, et enveloppait son neveu et sa nièce de la maternité la plus attentive et la plus délicate. Je passe sur ces ignominieux raffinements des derniers temps, sur l'insulte prodiguée devant elle à la mémoire de ceux qu'elle ne pouvait plus que pleurer, et sur ce suprême outrage, vraiment infernal, qui viola en elle cette dernière inviolabilité de la femme, sa pudeur.

Le sacrifice était complet, le calice était bu jusqu'au bout. Madame Élisabeth n'avait plus qu'à mourir. Après un interrogatoire plus absurde encore que cruel, et un réquisitoire où on n'hésite pas à l'accuser d'avoir avec la Reine « mordu les balles du 10 août, » elle fut enfin condamnée à mort, et elle y marcha tranquillement, en compagnie de cette infortunée famille des Loménie, du comte de Sourdeval, de la veuve du ministre Montmorin et de la sœur de Malesherbes. Sa tête devait tomber la dernière. Elle profita de cet horrible répit pour encourager l'agonie de ceux qui la précédaient. Grâce à cette compagne déjà céleste, dont la mort suffisait à démontrer l'injustice de la leur et dont le calme confirmait leurs espérances, tous montèrent à l'échafaud sans regret. Au moment de gravir à son tour les funèbres degrés, la marquise de Crussol d'Amboise n'exprima qu'un vœu, celui de l'embrasser. — Bien volontiers, marquise, et de tout mon cœur, dit Madame Élisabeth. Et demeurée seule, elle se livra, souriante, au bourreau qui la rendait à Dieu.

M. DE LESCURE.





## MALESHERBES

D'après le portrait peint par Bourrieu, gravé par Hubert.

Dessiné par Léon Bailly, gravé par A. Hotelin.

## L

# MALESHERBES



Malesherbes est, en France, le plus parfait modèle et comme le type accompli du plus rare et du plus difficile de tous les courages : le courage civil. M. de Cormenin qui, dans son livre de *Timon*, feuillette en vain toute notre histoire, sans pouvoir trouver une figure qui réponde dignement à ce type, n'a pas songé à lui. C'est, en effet, le propre de la véritable vertu d'être simple et modeste. Cette simplicité et cette modestie ont dérobé plus d'une fois, pendant sa vie et après sa mort, Malesherbes aux hommages qui lui sont dus. Il occupe néanmoins la place d'honneur dans toute galerie digne de ce nom, consacrée aux gloires de la nation. Rien ne manque en effet à ses mérites. Il fut un grand homme de bien, et il le fut sans s'en douter, en suivant presque naïvement les inspirations d'une conscience tellement honnête, que l'erreur et la faiblesse lui semblaient également étrangères. Je ne connais pas de vie plus noble, plus droite, plus harmonieusement vertueuse que la sienne. Elle demeure l'éternel et irréprochable exemple de tous ceux qui ont conservé intacte cette faculté d'admirer, qui ne trouve nulle autre part de plus amples et de plus variées satisfactions. A une de ces époques fatales où Dieu semble abandonner, de dégoût, le gouvernement du monde, il fut le juste par excellence, qui proteste contre l'indignation céleste, et arrête la foudre prête à tomber. Louis XVI et Malesherbes ont été, pendant la

Révolution, l'honneur et la grâce de la France. Ils ont réhabilité l'humanité, racheté la nation, ennobli l'échafaud et purifié la mort elle-même, avilie comme la vie, en ce temps où il ne reste rien de sacré. Victimes l'un et l'autre de leur confiance et de leur modération, ils ont péri lorsqu'ils n'ont plus eu d'autres témoignages à donner que celui leur sang à la cause dont les combats les réunirent sur la terre, et dont le martyre les a réunis au ciel.

Fils du chancelier Guillaume de Lamoignon, Chrétien-Guillaume de Malesherbes, né à Paris, le 6 décembre 1721, se montra, de bonne heure, le digne héritier de cette grande famille de magistrature, où la science et l'indépendance semblent traditionnelles, et protestent jusqu'en plein siècle des Pompadour et des Du Barry, contre la décadence des mœurs et des caractères. Elevé d'abord chez madame Roujault, son aïeule maternelle, puis chez les jésuites; formé aux belles-lettres par le père Porée; initié à la science du droit par l'illustre abbé Pucelle, vétéran infatigable des luttes parlementaires, il eut ainsi le bonheur de rencontrer, aux débuts de la vie, des maîtres dignes de lui. Substitut du procureur général en 1741, conseiller au Parlement le 3 juillet 1744, il succéda, le 14 décembre 1750 à son père, nommé chancelier de France, dans la charge de premier président de la Cour des Aides.

Dès ce moment, commence cette lutte contre l'arbitraire et les abus, qui semble avoir été la vocation de son caractère, et le grand devoir de sa vie. Chef « de cette Cour, qui opposa toujours des résistances sages aux déprédations des » finances, il sut, triomphant de cette position difficile, être juste, intrépide, et pourtant » modéré, dans la guerre qu'il faisait aux ministres, clairvoyant et infatigable dans » la défense du peuple. Il se montra sans passion, sans faiblesse, sans irrévérence et » sans flatterie, approfondissant chaque sujet, et éclairant tous les détails obscurs » de la matière fiscale, dévoilant toutes les fraudes de la répartition des impôts, » tous les petits crimes de la cupidité appuyée par le pouvoir, toute la tyrannique » insouciance de l'autorité. » Il éleva ses fonctions à la hauteur d'un véritable sacerdoce d'humanité. Les remontrances de la Cour des Aides, de 1756 à 1775, sont à la fois des monuments de prévoyance et de courage, et des modèles d'éloquence publique. Nul n'a mieux dit la vérité aux Rois. Mais si les conseillers comme Malesherbes sont rares, ils sont plus rares encore, les Rois capables de les entendre et surtout de les écouter.

En même temps qu'il appuyait d'un doigt prophétique, sur cette plaie des abus

financiers, qui gangrenait le corps épuisé de l'antique monarchie, en même temps qu'il montrait, dans la décadence ou dans la réforme administratives, la perte ou le salut futurs de la France, l'infatigable champion de la liberté modérée, chargé de la direction de la librairie, cherchait, par tous les moyens compatibles avec ses devoirs, à éclairer l'opinion publique, dont il pressentait la puissance, et à préparer les esprits à ces idées de progrès pacifique, de sages et prudentes rénovations, qui permettent aux gouvernements de s'améliorer sans danger, et aux peuples de se régénérer sans secousses. La littérature économique et politique date de Malesherbes, et son administration, à la fois paternelle et ferme, prudente et hardie, a inauguré les efforts de cette école, trop tôt débordée, de réformateurs conciliants qui rêvent l'union du devoir et du droit, de l'ordre et de la liberté, de la tradition et du progrès. Voltaire et J.-J. Rousseau ont immortalisé, par l'expression de leur reconnaissance et de leur admiration, cet unique et fécond interrègne de tolérance et de liberté, où l'initiative d'un homme, aussi honnête qu'éclairé, a commencé la réhabilitation de l'homme de lettres, et consacré l'autorité et l'utilité de la pensée.

Lorsque M. de Malesherbes se démit, à la suite de la disgrâce de son père, à la fin de 1763, de ce modeste et utile ministère des choses de l'esprit, le gouvernement abdiqua, en même temps, sans le savoir, cette direction de l'opinion qui, demeurée entre ses mains, lui eût permis de satisfaire à de justes besoins, de redresser de justes griefs, et de prévenir ainsi la Révolution française. Dès lors, plus de surprises, plus de terreur, d'un côté; plus de violence et d'aveuglement, de l'autre. La liberté fût née tout naturellement d'un affectueux accord de la nation et du Roi. Elle eût été le triomphe, sans luttes, d'idées devenues assez générales pour être communes, et demeurées assez modérées pour contenter tout le monde, sans effrayer personne. Quel beau rêve! et ce fut celui de Malesherbes qui, même en 1771, après tant d'échecs, tant de déceptions, après le coup d'état de Maupeou, et le renversement des Parlements, ces derniers remparts de la loi, ne se laissait aller ni à l'impatience, ni au découragement, et se bornait à faire allusion à cette convocation des Etats-Généraux, devenue la dernière espérance des amis de la nation et du Roi.

Le 6 avril, un ordre du Roi exilait à sa terre de Malesherbes, le magistrat assez téméraire pour oser rappeler au souverain que remplir ses devoirs est le seul moyen de garder ses droits. C'est à peine si l'on permet à cet importun

censeur de venir fermer les yeux à son père, et. humilier la cour par l'involontaire reproche de ses vertus.

Louis XVI, en montant sur le trône, s'empressa de rappeler les Parlements et Malesherbes (novembre 1774). Le grand magistrat avait enfin trouvé le Roi qu'il lui fallait. Malheureusement, le mal était déjà si avancé que les remèdes étaient, en quelque sorte, inutiles. Malesherbes le vit, sans se décourager, et, de concert avec Turgot, il présenta au Roi, en mai 1775, sous forme de remontrances, le plan d'une réforme complète du régime fiscal. Louis XVI encouragea des efforts qu'il était si bien fait pour comprendre. Mais, avec cette faiblesse qui fut la fatalité de son caractère et de son règne, il ne sut pas imposer son opinion à cette Cour et à ces ministres, dont l'égoïste optimisme se contentait de la pensée des réformes et reculait devant leur réalisation. Cette insouciante approbation ne pouvait suffire à Malesherbes, qui donna tristement sa démission (12 juillet 1775). On essaya de triompher, par l'offre d'un ministère, de scrupules qu'on croyait guérir comme l'ambition. Les prières de Turgot, l'ordre exprès du Roi triomphèrent un moment des dédains d'un homme qui n'aimait les places que pour leurs devoirs et non pour leurs profits. Il consentit à remplacer le duc de la Vrillière pour empêcher un autre, aussi mauvais, de lui succéder, et prévenir le mal, s'il ne pouvait faire le bien. La condition qu'il mit à son adhésion le peignit tout entier. Il n'accepta le titre de ministre de la maison du Roi que moyennant la promesse qu'il n'aurait pas à faire signer de lettres de cachet. L'abrogation de ces facilités arbitraires, dont l'abus déplorable et vénal avait déshonoré l'autorité, et l'évacuation des prisons d'État, devenues infâmes, signalèrent le trop court passage de Malesherbes au pouvoir. Le renvoi de Turgot lui fournit l'occasion de le quitter. Louis XVI, témoin de ses efforts et de ses regrets, lui dit en se séparant de lui, ce mot caractéristique : « Que ne puis-je, comme vous, quitter ma place ! » Aspirer à descendre du trône, n'est-ce pas être près d'en tomber ?

En 1787, les sceaux ayant été confiés au chef de sa famille, M. de Lamoignon, Malesherbes regarda comme un devoir de rentrer au Conseil avec le titre de ministre d'État, mais sans fonctions actives. C'est en cette qualité qu'il assista aux derniers et vains efforts de ses collègues pour tourner l'obstacle, toujours grandissant, des résistances populaires, et pour remplacer les faits par des promesses et les moyens par des expédients. C'est en vain qu'il protesta, par des mémoires secrets, qui ne parvenaient point à leur adresse, contre cette politique de bascule, à la fois

pusillanime et téméraire, qui ajoutait la méfiance à tant d'autres griefs et préparait par ses déceptions la catastrophe finale. En 1788, incapable de résister plus longtemps à ce rôle de chaperon, de garant d'un ministère qui profitait de sa popularité pour vivre et non pour gouverner, Malesherbes se retira, effrayé de l'effervescence universelle provoquée par l'annonce de la prochaine réunion des États-Généraux. Le remède lui semblait déjà trop énergique, et le malade trop faible. Il n'espérait plus rien de ce tardif rapprochement entre la nation et le roi. Les rapprochements tardifs risquent fort d'être des chocs.

Dans l'intervalle de ses deux ministères, Malesherbes avait voyagé, sous un nom bourgeois qui ne suffit pas toujours à protéger un incognito dont il était jaloux, mais que son mérite trahissait malgré lui, Malesherbes, disons-nous, avait voyagé en Suisse, en Allemagne, et dans les Pays-Bas, perfectionnant ses études sur les lois et les mœurs des nations, et fortifiant son expérience de ces comparaisons. En 1788, il n'eut plus le courage de recourir à la diversion des voyages, qui nous montrent, en somme, l'homme toujours le même, sous la variété des costumes et des usages. La nature seule peut consoler les soucis de l'homme d'État et du philosophe ; c'est à la nature que Malesherbes demanda la paix. Il oublia les hommes pour les animaux, le gouvernement pour l'agriculture. Il améliora ses terres, ne pouvant améliorer les esprits. La nouvelle du procès de Louis XVI tomba, comme un coup de foudre, au milieu de ses résignations. Un seul homme pouvait le défendre maintenant, comme un seul homme, jadis, pouvait le servir. Malesherbes n'hésita pas. Il dit aux champs un éternel adieu. Il salua, une dernière fois, l'antique demeure de sa famille, ses fleurs favorites, ses oiseaux familiers. Il embrassa ses serviteurs restés fidèles, et il suivit tranquillement la lettre qu'il avait écrite à la Convention, pour réclamer le périlleux honneur de servir d'avocat à Louis XVI (11 décembre 1792).

Ici l'historien s'attendrit forcément. Comment contempler, les yeux secs, ce touchant et unique spectacle d'un roi à ce point déchu, et d'un ministre à ce point fidèle, et voir impunément dans Louis XVI embrassant Malesherbes, la résignation la plus sublime embrassant le plus sublime dévouement ? On sait tout le reste, et les détails navrants de cette passion de la royauté, dont Malesherbes, toujours à côté de Louis XVI, l'aida à porter la croix. C'est Malesherbes qui dirigea ce conseil, composé de Tronchet, de de Sèze, et de lui. Si de Sèze en fut l'éloquence, Malesherbes en fut la majesté. Il ajouta à la défense l'autorité des

dernières larmes de la vertu. C'est Malesherbes qui prêta 127 louis au démantement du roi de France. C'est Malesherbes qui lui procura le prêtre, digne d'une telle agonie, qui devait l'accompagner de ses exhortations jusqu'à la porte du ciel.

Après la mort de Louis XVI, Malesherbes revint aux champs, attendre, comme Lhospital, les bourreaux qu'il prévoyait. Il les avait mérités. Il était temps de faire disparaître le seul honnête homme de la révolution. On l'arrêta, dans les premiers jours de 1793, et il fut conduit d'abord aux Madelonnettes, puis réuni, à Port-Libre, à sa famille, que son nom associait à sa proscription. On dirait qu'en faisant disparaître tout ce qui portait ce nom, synonyme d'honneur et de vertu, les vainqueurs inquiets de 1793 croyaient se débarrasser du remords. Malesherbes ne fit pas à ce tribunal l'honneur de se défendre. C'est silencieusement qu'il s'entendit condamner à mort. Il alla à l'échafaud comme à une dernière promenade, entouré de sa fille, madame de Chateaubriand, de son gendre et de Chapelier, d'Epremesnil, et Thouret, victimes comme lui, mais victimes non complètement pures des illusions de leur patriotisme, et des présomptions de leur ambition. Ils avaient cru dompter le peuple, après l'avoir déchaîné. Ils avaient cru à une révolution pacifique, cordiale, harmonieuse comme une belle représentation d'éloquence et de liberté. On ne dompte pas, avec des discours, les passions populaires, on ne les dompte pas même avec des vertus. Les multitudes ont le fatal aveuglement et la terrible puissance des flots; elles se précipitent à l'inconnu avec la furie stupide des torrents, et ni la mort d'un Vergniaud, ni la mort d'un Danton, ni même, hélas! la mort d'un Malesherbes, ne peuvent leur faire rebrousser chemin.

P. DUPRAY DE LA MAHERIE.



TABLE DES MATIÈRES

I	VIII
LES BRIGANDS LÉGENDAIRES.	LES VICTIMES.
1 Le maréchal de Rais. . . . .	22 Jacques Molay. . . . .
2 Guillery. . . . .	23 Maréchale d'Ancre. . . . .
3 Ravaillac . . . . .	24 Calas. . . . .
4 Mandrin. . . . .	25 Lally-Tollendal . . . . .
5 Cartouche. . . . .	
6 Damiens . . . . .	IX
7 Louvel. . . . .	L'ÉCHAFAUD RÉVOLUTIONNAIRE.
8 Fieschi. . . . .	26 Cazotte. . . . .
9 Lacenaire. . . . .	27 Vergniaud. . . . .
	28 Bailly . . . . .
II	29 Philippe-Égalité. . . . .
SORCIERS ET SORCIÈRES.	30 Barnave. . . . .
10 Urbain Grandier. . . . .	31 Hébert. . . . .
11 La Voisin. . . . .	32 Danton. . . . .
	33 Camille Desmoulins . . . . .
III	54 Biron. . . . .
EMPOISONNEUSES ET ASSASSINES.	35 Lavoisier . . . . .
12 La marquise de Brinvilliers. . . . .	36 Robespierre . . . . .
13 La Lescombat. . . . .	37 Saint-Just. . . . .
	38 Simon . . . . .
IV	39 Carrier. . . . .
LES CONSPIRATEURS.	40 Joseph Le Bon . . . . .
14 Jacques d'Armagnac . . . . .	41 Fouquier-Tinville . . . . .
15 Montgommery . . . . .	42 Babœuf. . . . .
16 Maréchal de Biron. . . . .	
17 Cinq-Mars. . . . .	X
18 Montmorency. . . . .	HÉROÏNES ET PÉCHERESSES.
	43 Charlotte Corday. . . . .
V	44 Madame Roland. . . . .
LES DUELLISTES.	45 Cécile Renault . . . . .
19 Montmorency-Bouteville. . . . .	46 Madame du Barry. . . . .
VI	XI
LES NOVATEURS.	LES MARTYRS.
20 Étienne Dolet. . . . .	47 Louis XVI. . . . .
	48 Marie-Antoinette. . . . .
VII	49 Madame Élisabeth. . . . .
L'HÉROÏNE DE LA FRANCE.	50 Malesherbes . . . . .
21 Jeanne d'Arc. . . . .	